PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio 11

Palchetto 4

Num.° d' ordine 45

35951

NAZIONALE
B. Prov.
11
1046
NAPOLI

B- Sw-
II
1046

# HISTOIRE ROMAINE.

## TOME SEPTIEME.

610242

# HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA TRANSLATION DE L'EMPIRE par CONSTANTIN, jusqu'à la prise de Constantinople par MAHOMET II.

*Traduite de l'Anglois de* LAURENT ECHARD.

TOME SEPTIEME,

Contenant l'Histoire des Empereurs, depuis l'an de JESUS-CHRIST 476, jusqu'en 582.

Prix 3 liv. le vol. broché.

A AVIGNON,

Chez { ANTOINE AUBANEL, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Marc.
JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur-Libraire, rue Vieux-Sétier.

AN X. ( 1802. )

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# TABLE
## DES SOMMAIRES
Du septieme Volume.

## HISTOIRE ROMAINE,
### *LIVRE HUITIEME.*
### CHAPITRE I.

*Depuis la prise de Rome par Odoacre, jusqu'au regne de Justinien le Grand.*

( Espace d'environ 50 ans. )

ZENON XI, Empereur de Constantinople.


I. *BASILISQUE usurpe l'Empire.* II. *Sa conduite souleve les peuples.* III. *Zenon remonte sur le trône.* IV. *Horreurs de sa vie.* V. *Il fait périr Basilisque et Armatus.* VI. *Incursions des Goths.* VII. *Révolte de Marcien.* VIII. *Celle de Léonce.* IX. *Zenon envoie Théodoric contre eux.* X. *Il ruine leur parti.* XI. *Commencemens de l'affaire d'Acace.* XII. *L'orgueil le jette dans l'hérésie* XIII. *Hénotique de Zenon.*

An de N. S. 476. 478. 484. 485.

XIV. *Schisme d'Acace.* XV. *Persécution des Vandales en Afrique.* XVI. *Miracle des Martyrs.* XVII. *Cruautés d'Honoric.*
486. XVIII. *Ses successeurs.* XIX. *Horrible conduite de Zenon.* XX. *Il rend les charges venales. Abus qui s'ensuivent.* XXI. *Il est cause de la mort de son fils.* XXII. *Il ra-*
487. *chete son frere.* XXIII. *Il inspire à Théodoric de porter la guerre en Italie.* XXIV. *Théodoric y détermine les Goths.* XXV. *Ses*
490. *premiers succès.* XXVI. *Odoacre rejetté des Romains.* XXVII. *Il abandonne le siege de Pavie.* XXVIII. *Commencemens du siege*
491. *de Ravenne.* XXIX. *Mort cruelle de Zenon.* XXX. *Longin exclu du trône.*

## ANASTASE XII, Empereur de Constantinople.

XXXI. *Ariane met Anastase sur le trône.* XXXII. *Il reçoit les Conciles de Nicée et de Calcédoine.* XXXIII. *Heureux commencemens de son regne.* XXXIV. *Suite du siege de Ravenne.* XXXV. *Victoire enlevée à Odoacre.*
493. XXXVI. *Paix entre Odoacre et Théodoric.* XXXVII. *Théodoric le fait tuer.* XXXVIII. *Sagesse de son gouvernement.* XXXIX. *Cassiodore l'aide de ses conseils.* XL. *Justice de son regne.* XLI. *Jugement des Procès.* XLII. *Respect pour la religion.* XLIII. *Il termine le Schisme de Laurent.* XLIV. *Révolte de Longin.*
497. XLV. *Elle est terminée par sa mort.* XLVI.

*L'Empereur persécute les Catholiques.* XLVII. *Il exile Euphémius.* XLVIII. *Il maltraite Macédonius.* XLIX. *Il insulte les Députés du Pape Symmaque.* L. *Il achete la paix des Bulgares.* LI. *Débauches de l'Empereur.* LII. *Sa cruauté.* LIII. *Il est excommunié par le Pape Symmaque.* LIV. *Il refuse de l'argent à Cavade Roi des Perses.* LV. *Cavade lui déclare la guerre.* LVI. *Ses vains efforts au siege d'Amide.* LVII. *Les Mages l'empêchent de lever le siege.* LVIII. *Prise d'Amide.* LIX. *Anastase lui envoye ses troupes.* LX. *Elles ravagent le pays ennemi.* LXI. *Elles sont défaites par Cavade.* LXII. *Amide rachetée. Treve de sept ans.* LXIII. *Les Bulgares chassés de la Pannonie.* LXIV. *Guerre contre Clovis et Alaric.* LXV. *Théodoric s'efforce de la détourner.* LXVI. *Clovis la fait approuver par les François.* LXVII. *Alaric défait et tué.* LXVIII. *Amalaric son fils se sauve en Italie.* LXIX. *Situation de Théodoric.* LXX. *Il envoye Ibbanes dans les Gaules.* LXXI. *Il y rétablit les Goths.* LXXII. *Anastase persécute Macédonius.* LXXIII. *Sédition dans Constantinople.* LXXIV. *Hypocrisie de l'Empereur.* LXXV. *Révolte de Vitalien.* LXXVI. *Anastase l'appaise par de fausses promesses.* LXXVII. *Il écrit au Pape Hormisdas.* LXXVIII. *Lettres et demandes du Pape.* LXXIX. *Nouveaux artifices de l'Empereur.* LXXX. *Persé-*

498.

500.

503.

506.

507.

508.

509.

514.

*cution déclarée.* LXXXI. *Sédition à Constantinople.* LXXXII. *Anastase feint de*
515. *vouloir abdiquer.* LXXXIII. *Effets de ses soupçons et de sa cruauté.* LXXXIV. *Sa mort.* LXXXV. *Son caractere.*

## JUSTIN XIII, Empereur de Constantinople.

528. LXXXVI. *Origine de Justin.* LXXXVII. *Conspiration contre sa personne.* LXXXVIII. *Il console le peuple.* LXXXIX. *Il rend la paix à l'Eglise.* XC. *Conjuration de Vitalien découverte.* XCI. *Justin favorise*
523. *l'Arianisme, et s'en répent.* XCII. *Théodoric le menace.* XCIII. *Il fait mourir le Pape Jean.* XCIV. *Il change de caractere.*
524. XCV. *Meurtre de Symmaque et de Boëce.* XCVI. *Mort singuliere de Théodoric.* XCVII. *Atalaric lui succede.* XCVIII. *Grandes qualités d'Amalasonte.* XCIX. *Ses soins pour l'éducation d'Atalaric.* C. *Les Goths s'y opposent.* CI. *Corruption d'Atalaric.* CII. *Origine de la guerre des Perses.* CIII. *Cavade propose à Justin d'adopter Cosroez. Proclus s'y oppose.* CIV. *Justin le refuse.* CV. *Assemblée des Plénipotentiaires.* CVI. *Cavade propose aux Iberiens de quitter la foi.* CVII. *Beau trait de religion dans Justin.* CVIII. *Les Lombards sortent de Hongrie.* CIX. *Mort de*
527. *Justin.* CX. *Son caractere.*

## CHAPITRE II.

*Depuis le commencement de Justinien jusqu'à la premiere abolition du Consulat.*

**( Espace de 14 ans. )**

JUSTINIEN XIV, Empereur de Constantinople.

I. *MAXIME de Justinien.* II. *Les Perses emportent une victoire sur ses troupes.* III. *Le Général Belisaire intimide les troupes.* IV. *Combat singulier.* V. *Lettre de Belisaire.* VI. *Réponse de Mirrane.* VII. *Autres lettres.* VIII. *Bataille sanglante où les Perses sont vaincus.* IX. *Nouvelle armée en Persarménie.* X. *Premier effroi des Perses.* XI. *Second effroi.* XII. *Leur déroute.* XIII. *Remontrances de Rufin à Cavade.* XIV. *Reponse de Cavade.* XV. *Il envoie ses troupes dans la Comagene.* XVI. *Belisaire les fait retirer.* XVII. *Il veut empêcher les Romains de les combattre.* XVIII. *Il ne peut y réussir.* XIX. *Les Romains sont défaits.* XX. *Cavade punit son Général.* XXI. *Factions des Bleus et des Verds à Constantinople.* XXII. *Ils excitent une violente sédition.* XXIII. *Il soupçonne Hypace.* XXIV. *Les séditieux le proclament Auguste.* XXV. *Noble fermeté de l'Impératrice Théodora.* XXVI. *Courage de* 528. 529. 530. 531.

*Belisaire et de Mundus.* XXVII. *Ils fondent sur les Séditieux.* XXVIII. *Mort injuste d'Hypace.* XXIX. *Cavade refuse la paix.* XXX. *Il envoie ses troupes dans la*
532. *Mésopotamie.* XXXI. *Justinien les trompe par leur espion.* XXXII. *Sitta les exhorte à la paix.* XXXIII. *La mort de Cavade leur fait lever le siege.* XXXIV. *Cosroez Roi des Perses.* XXXV. *Paix avec les Perses.* XXXVI. *Ilderic Roi des Vandales. Son caractere.* XXXVII. *Gélimer le détrône.* XXXVIII. *Remontrances de Justinien à Gélimer.* XXXIX. *Gélimer ne l'écoute pas.* XL. *Justinien lui déclare la guerre.* XLI. *Il s'y prépare par des actions de Religion.*
533. XLII. *Défaite de la flotte.* XLIII. *Belisaire se fait instruire par un esclave.* XLIV. *Il arrive en Afrique.* XLV. *Discipline de ses troupes.* XLVI. *Il prend possession du trône de Gélimer.* XLVII. *Humanité de son triomphe.* XLVIII. *Les Maures reconnoissent son triomphe.* XLIX. *Vains efforts de Gélimer.* L. *Belisaire harangue ses soldats.* LI. *Jean commence la bataille.* LII. *Défaite des Vandales et fuite de Gélimer.* LIII. *Suite de la victoire.* LIV. *Justinien fait publier le Code.* LV. *Caractere de cette collection.* LVI. *Digestes ou Pandectes.* LVII. *Instituts.* LVIII. *Titres que l'Empereur y prend.*
534. LIX. *Nouveau Code.* LX. *Les Novelles.* LXI. *Suite des conquêtes de Belisaire.* LXII. *Gélimer sur la montagne. Maniere*

*de vivre les Vandales.* LXIII. *Maniere de de vivre des Maures.* LXIV. *Pharas écrit à Gélimer.* LXV. *Réponse des Vandales.* LXVI *Scene de deux enfans affamés.* LXVII. *La constance de Gélimer en est vaincue.* LXVIII. *Gélimer prisonnier.* LXIX. *Belisaire le conduit à Constantinople.* LXX. *Triomphe de Belisaire.* LXXI. *Gélimer en fait partie. Sa constance.* LXXII. *Origine de la guerre avec les Goths.* LXVIII. *Amalasonte persécute Théodat.* LXXIV. *Elle se reconcilie et le fait Roi d'Italie.* LXXV. *Il la fait mourir en prison.* LXXVI. *Justinien lui déclare la guerre.* LXXVII. 535. *Succès des Romains.* LXXVIII. *Théodat consent à tout, même à céder son Royaume.* LXXIX. *Il viole ses sermens.* LXXX. *Les Goths chassés de la Dalmatie.* LXXXI. *Belisaire en Italie,* LXXII. *Siege de Naples.* 536. LXXXIII. *Prise de la Ville.* LXXXIV. *Belisaire arrête le soldat.* LXXXV. *Vitigis élû Roi des Goths. Massacre de Théodat.* LXXXVI. *Belisaire dans Rome.* LXXXVII. *Vitigis s'avance vers Rome.* LXXXVIII. *Grand combat où Belisaire se signale.* LXXXIX. *Vitigis lui envoie des Ambassadeurs.* XC. *Comment Belisaire leur répond.* XCI. *Vitigis fait préparer des Machines.* XCII. *Il est repoussé dans les attaques.* XCIII. *Il perd trente mille hommes.* XCIV. *Belisaire fait sortir de Rome les bouches inutiles.* XCV. *Il exile le Pape Silvere.* XCVI. *Le Pape revient à Rome, et*

*meurt dans un second exil.* XCVII. *Entrée de Vigile au Pontificat.* XCVIII. *Mauvaise foi de sa conduite.* XCIX. *Continuation du siege de Rome.* C. *Avanture d'un Goth et d'un Romain enfermé.* CI. *Famine*
538. *et peste dans Rome.* CII. *Belisaire appaise les Citoyens.* CIII. *Il reçoit des troupes et des vivres* CIV. *On convient d'une suspension d'armes.* CV. *Belisaire ne la garde pas.* CVI. *Nouvelles hostilités.* CVII. *Tentatives de Vitigis sur Rome.* CVIII. *Progrès de Vitigis en Italie.* CIX. *Les Goths levent le siege de Rome.* CX. *Guerre contre les*
538. *Maures.* CXI. *Origine de ces peuples.* CXII. *Ils attaquent les Romains.* CXIII. *Salomon leur écrit.* CXIV. *Leur réponse.* CXV. *Usages des Maures.* CXVI. *Salomon excite ses troupes.* CXVII. *Assauts heureux pour les Maures.* CXVIII. *Les Romains leur enlevent la victoire.* CXIX. *Carnage des Maures.* CXX. *Origine d'une violente sédition.* CXXI. *Ravages des révoltés.* CXXII. *Ils sont vaincus par Belisaire.* CXXIII. *Et défaits par Germain.* CXXIV. *Déroute et carnage des Maures.* CXXV. *L'Afrique soumise aux Romains.* CXXVI. *Loix de Justinien pour l'Eglise.* CXXVII. *Loix contre les Hérétiques.* CXXVIII. *Commencemens des Origenistes.* CXXIX. *Leurs erreurs.* CXXX. *Leur condamnation.* CXXXI. *Guerre d'Italie. Siege de Rimini.* CXXXII. *Belisaire en chasse les Goths.* CXXXIII. *Mouvement de Révolte.* CXXXIV. *Belisaire*

*l'arrête.* CXXXV. *Il fait le siege d'Urbin.* CXXXVI. *Narsez se sépare.* CXXXVII. *Belisaire prend la Ville d'Urbin.* CXXXVIII. *Il envoie du secours à Milan.* CXXXIX. 540
*Siege de cette Ville.* CXL. *Timidité de quelques soldats Romains.* CXLI. *Un soldat la leur reproche.* CXLII. *Délai des Généraux.* CXLIII. *Mundilas refuse de se rendre.* CXLIV. *Générosité de ses sentimens.* CXLV. *Destruction de Milan.* CXLVI. *Les Goths implorent envain le secours des Lombards.* CXLVII. *Ils sollicitent le Roi des Perses.* CXLVIII. *Cosroez se résout d'attaquer Justinien.* CXLIX. *Incursion des François en Italie.* CL. *Ils rentrent dans les Gaules.* CLI. *Prise de Fesule et d'Auxime.* CLII. *Siege de Ravenne.* CLIII. *Progrès de Belisaire.* CLIV. *Les Ambassadeurs de Justinien font la paix.* CLV. *Belisaire refuse de la signer.* CLVI. *Il fait ses remontrances.* CLVII. *Prise de Ravenne et de Vitigis.* CLVIII. *Belisaire est rappellé.* CLIX. *Embarras des Goths.* CLX. *Il refuse leur couronne.* CLXI. *Il conduit Vitigis à Constantinople.* CLXII. *Eloge de Belisaire.* CLXIII. *Ravages de Cosroez.* CLXIV. *Discours des Ambassadeurs de Justinien à Cosroez.* CLXV. *Les Romains achetent la paix.* CLXVI. *Cosroez la viole. Miracle de la Croix.* CLXVII. *Cosroez en prend la châsse, et laisse la relique.* CLXVIII. *Il abandonne le siege d'Edesse.* CLXIX. *Belisaire envoyé contre lui.* CLXX. *Fin des Consuls.* 547

## CHAPITRE III.

*Depuis l'abolition du Consulat, jusqu'à la mort de Justinieu.*

( Espace de 25 ans. )

I. *Belisaire* marche contre Cosroez. II. *Retraite des deux armées.* III. *Peste générale. Ses Symptômes.* IV. *Ses différentes especes.* V. *Ses progrès.* VI. *Ses ravages à Constantinople.* VII. *Révolu-*
542. *tions d'Italie.* VIII. *Totila Roi des Goths.* IX. *Les Romains prennent Vérone.* X. *Ils la perdent.* XI. *Totila encourage les Goths.* XII. *Il remporte une grande victoire.* XIII. *Autre défaite des Romains.* XIV. *Totila s'avance dans l'Italie.* XV. *Il visite*
543. *S. Benoît.* XVI. *Ses progrès.* XVII. *Il ruine la flotte des Romains.* XVIII. *Naples se rend à lui.* XIX. *Humanité qu'il y exerce.* XX. *Cosroez reprend les armes.* XXI. *Belisaire marche contre lui.* XXII. *Cosroez lui envoie un Député.* XXIII. *Adresse de Belisaire.* XXIV. *Comment il reçoit le Député des Perses.* XXV. *Effets de sa conduite.* XXVI. *Cosroez se retire.* XXVII. *Il prend*
544. *la Ville de Callinique.* XXVIII. *Il revient sur les terres de l'Empire.* XXIX. *Siege d'Edesse.* XXX. *Plusieurs conférences.* XXXI. *Assaut violent. Cosroez se retire.* XXXII. *Belisaire revient en Italie,* XXXIII.

*Totila envoie reconnoître ses forces.* XXIV. 545.
*il prend plusieurs villes.* XXXV. *Remontrances de Belisaire à Justinien.* XXXVI.
*Siege de Rome.* XXXVII. *Charité du Diacre Pélage.* XXXVIII. 546.
*Totila lui refuse une treve.* XXXIX. 547.
*Tristes remontrances des Romains.* XL. *Réponse de Bessas.* XLI.
*Extrême famine.* XLII. *Belisaire vient au secours.* XLIII. *Il brûle le pont des ennemis.* XLIV. *Il tombe malade de chagrin.* XLV. *Avarice et négligence de Bessas.* XLVI. *Trahison des Isauriens.* XLVII.
*Totila entre dans Rome.* XLVIII. *Il use de clémence envers les vaincus.* XLIX. *Reproches qu'il fait au Sénat.* L. *Il demande la paix à Justinien.* LI. *Avantages des Romains sur les Goths.* LII. *Lettre de Belisaire à Totila.* LIII. *Elle sauve la ville de Rome.* LIV. *Bélisaire y rentre, et releve ses murs.* LV. *Totila est défait, et se retire.* LVI. *Commencemens des trois Chapitres.* LVII. *Théodoret.* LVIII. *Théodore de Mopsueste.* LIX. *Ibas d'Edesse.* LX. *Théodore de Mopsueste agit contre eux.* LXI. *Justinien condamne les trois chapitres.* LXII. *Troubles que sa décision excite.* LXIII. *Il se répent de son Edit, et le soutient.* LXIV. *Sa cruauté et celle de Théodora.* LXV. *Il appelle Vigile à Constantinople.* LXVI. *Variations dans la conduite du Pape.* LXVII. 548.
*Il condamne les trois Chapitres.* LXVIII. 549.
*Troubles causés par sa décision.* LXIX. *Totila remporte*

*une victoire sur les Romains.* LXX. *Siege de Ruscie.* LXXI. *Prise de la citadelle.*
550. LXXII. *Retour de Belisaire à Constantinople.* LXXIII. *Totila assiege Rome.* LXXIV. *Il y rentre par trahison et par stratagême.* LXXV. *Il la rétablit.* LXXVI. *Justinien refuse la paix.*
551. LXXVII. *Totila ravage la Sicile.* LXXVIII. *Irruption des Sclavons.* LXXIX. *Il assiege Topere.* LXXX. *Vive résistance et prise de la ville.* LXXXI. *Cruauté des Barbares.* LXXXII. *Ils repassent le Danube.* LXXXIII. *Vigile retire son* Judicatum. LXXXIV. *Violences exercées contre lui.* LXXXV. *Infidélité de l'Empereur.*
553. LXXXVI. *Il se sauve à Calcédoine.* LXXXVII. *Il refuse d'assister au Concile.* LXXXVIII. *Il condamne les trois Chapitres.* LXXXIX. *Schisme à cette occasion.* XC. *Préparatifs de Narsez pour l'Italie.* XCI. *Mérite de Narsez.* XCII. *Les François lui refusent le passage.* XCIII. *Udrillas le défie par une lettre insultante.* XCIV. *Il est tué dans le premier combat.* XCV. *Narsez propose à Totila de se rendre.* XCVI. *Valeur de quelques Romains.* XCVII. *Combat singulier.* XCVIII. *Jeu de Totila. On lui refuse de traiter.* XCIX. *Son armée est mise en déroute.* C. *Il est pris et tué.* CI. *Narsez renvoie les Lombards.* CII. *Il reprend plusieurs villes, et entre dans Rome.* CIII. *Vengeance des Goths sur les Ro-*
554. *mains.* CIV. *Teïas élu roi des Goths.* CV. *Il marche contre Narsez.* CVI. *Sa valeur*

*extraordinaire. Sa mort.* CVII. *Courage de ses troupes.* CVIII. *Elles capitulent. Fin de la guerre.* CIX. *Celle des Laziens. Leur origine.* CX. *Ils se donnent aux Perses.* CXI. *Cosroez entre dans le pays.* CXII. *Il prend Petrée.* CXIII. *Les Laziens reviennent à l'Empereur.* CXIV. *Martin s'empare de Téléphe.* CXV. *Stratagême de Mermeroez.* CXVI. *Il prend le fort de Téléphe.* CXVII. *Sa mort et son éloge.* CXVIII. *Gubaze se plaint des Chefs.* CXIX. *Ils conspirent contre lui.* CXX. *Il est assassiné.* CXXI. *Les Laziens se séparent.* CXXII. *Ils veulent suivre les Perses.* CXXIII. *Fartase les en détourne.* CXXIV. *Ils demandent justice à l'Empereur.* CXXV. *Il commet Athanase pour en juger.* CXXVI. *On fait mourir des coupables.* CXXVII. *Ruse de Martin.* CXXVIII. *Siege de Phase.* CXXIX. *Attaque et défense furieuses.* CXXX. *Défaite des Perses.* CXXXI. *Ils se retirent.* CXXXII. *Les François viennent en Italie.* CXXXIII. *Vigilance de Narsez. Il assiege Cumes.* CXXXIV. *Force d'Aligerne.* CXXXV. *Succès de Narsez.* CXXXVI. *Ses troupes s'épouvantent et se rassurent.* CXXXVII. *Aligerne se joint aux Romains.* CXXXVIII. *Ravages des François.* CXXXIX. *Impiétés des Allemands.* CXL. *Ils sont défaits par les Romains* CXLI. *Le reste périt d'une maladie cruelle.* CXLII. *Entiere défaite de l'armée de Butilin.* CXLIII. *Narsez arrête le relâchement des Romains.* CXLIV.

555.

556.

*Il soumet le reste des Goths.* CXLV. *Guerre de Colchide. Révolte des Misimiens.* CXLVI. *Ils massacrent les Ambassadeurs Romains.* CXLVII. *Incendie et carnage de la nation.* CXLVIII. *Cosroez fait écorcher Nacoragan.* CXLIX. *Treve avec l'Empereur.* CL. *Révolte et défaite des Tzaniens.* CLI. *Tremblement de terre à Constantinople.* CLII. *Justinien en repare les ravages.* CLIII. *Irruption des Huns.* CLIV. *Relâchement de l'Empereur.* CLV. *Affoiblissement des troupes.* CLVI. *Les Huns ravagent la Thrace.* CLVII. *Belisaire reprend les armes.* CLVIII. *Il les chasse de l'Empire.* CLIX. *Eloge qu'il reçoit du peuple.* CLX. *Les Grands en sont jaloux.* CLXI. *Maladie de Justinien.* CLXII. *Il est guéri miraculeusement.* CLXIII. *Il persécute Belisaire.* CLXIV. *Réflexion sur sa destinée.* CLXV. *Erreur de Justinien sur Jesus-Christ.* CLXVI. *Résistance des Evêques, et persécution.* CLXVII. *Négociations de paix avec les Perses.* CLXVIII. *On conclut une treve de 50 ans.* CLXIX. *Mort de Justinien.* CLXX. *Son zele pour construire les Eglises.* CLXXI. *Celle de sainte Sophie.* CLXXII. *Edifices bâtis ou reparés.* CLXXIII. *Rigueur dans la levée des impôts.* CLXXIV. *Avarice de Barsamez.* CLXXV. *Il séduit l'Impératrice.* CLXXXI. *Origine de Théodora.* CLXXVII. *Justinien l'épouse.* CLXXVIII. *Personne n'ose le contredire.* CLXXIX. *Il est d'intelligence avec elle.*

557.
558.
559.
560.
561.
562.
563.

CLXXX. *Elle dépouille les plus riches de l'Empire.* CLXXXI. *Ses cruautés.* CLXXXII. *Nouveau genre de persécution.* CLXXXIII. *Elle persécute Belisaire.* CLXXXIV. *Elle protege les femmes débauchées.* CLXXXV. *Elle force les mariages.* CLXXXVI. *Justinien persécute les Catholiques.* CLXXXVII. *Ses exactions et ses injustices.* CLXXXVIII. *Contraste de sa conduite.* CLXXXIX. *Ses bonnes qualités.* CXC. *Ecrivains de son regne.*

## *LIVRE NEUVIEME.*

## CHAPITRE I.

*Depuis la mort de Justinien le Grand, jusqu'à l'usurpation du Tyran Phocas.*

( Espace de 36 ans. )

JUSTIN II, surnommé le Jeune, ou Curopalate, XV Empereur de Constantinople.

I. *JUSTIN reconnu Empereur.* II. *Obséques de Justinien.* III. *L'Impératrice fait payer ses dettes.* 565. IV. *Justin veut rétablir la paix dans l'Eglise.* V. *Rétablissement du Consulat sans effet.* 566. VI. *Commencement de la guerre des Abares.* VII. *Justin les traite avec hauteur.* VIII. *Ils font attaquer les François, et se retirent,* 567.

IX. *Leur alliance avec les Lombards.* X. *Changement de mœurs dans Justin.* XI. *Il fait mourir Justin son parent.* XII. *Il favorise le divorce.* XIII. *Punition d'Æterius et d'Abdée.* XIV. *Vexations des Juges publics.* XV. *Un Sénateur les fait punir.* XVI. *Origine des Lombards.* XVII. *Regne de leur Roi Albouin.* XVIII. *Calomnies contre Narsez.* XIX. *Il appelle les Lombards en Italie.* XX. *Ils se mettent en marche.* XXI. *Il se rendent maîtres d'Aquilée.* XXII. *Justin traite avec hauteur*
568. *les Ambassadeurs de l'Orient.* XXIII. *Origine des Turcs.* XXIV. *Cosroez fait affront à leurs Ambassadeurs.* XXV. *Il en fait empoisonner d'autres.* XXVI. *Disabule leur Roi envoie des Ambassadeurs à Constan-*
569. *tinople.* XXVII. *Ils font alliance avec l'Empire.* XXVIII. *Naissance et commencemens de Mahomet.* XXIX. *Il forme le plan d'une révolution.* XXX. *Il se déclare Prophête, et donne sa religion.* XXXI. *Ses impostures.* XXXII. *Il établit sa mission par la force.* XXXIII. *Hegire ou fuite de la Mecque.* XXXIV. *Il bâtit une mosquée à Médine.* XXXV. *Commencemens de ses conquêtes.* XXXVI. *Il fait une treve avec ceux de la Mecque.* XXXVII. *Il y établit le grand pélérinage.* XXXVIII. *Il se fait déclarer Roi.* XXXIX. *Il rompt la paix avec ceux de la Mecque.* XL. *Nouveaux succès.* XLI. *Il entre en Syrie.* XLII. *Sa mort.* XLIII. *Sa sépulture.* XLIV. *Conti-*

*tuation de la guerre des Lombards.* XLV. *Albouin se fait déclarer Roi d'Italie.* XLVI. *Ses conquêtes. Siege de Pavie.* XLVII. *Les Chrétiens de Persarménie se révoltent contre les Perses.* XLVIII. *L'Empereur les protege.* XLIX. *Mais il ne les secourt pas.* L. *Il envoie un Général sans armée.* LI. *Cosroez leve des troupes.* LII. *Justin est cause de la révolte des siens.* LIII. *Progrès et ravages des Perses.* LIV. *Justin tombe en phrénésie.* LV. *Tibere chargé du soin de l'Etat.* LVI. *Il envoie des Ambassadeurs en Perse.* LVII. *On conclut une paix de trois ans.* LVIII. *Guerre d'Italie.* LIX. *Comment Albouin entre dans Pavie.* LX. *Sa cruauté envers le Roi des Gépides.* LXI. *Il épouse Rosemonde.* LXII. *Elle le fait poignarder.* LXIII. *Sort cruel de cette Princesse,* LXIV. *Clef successeur d'Albouin assassiné.* LXV. *Ravages et persécutions des Lombards.* LXVI. *Leurs succès dans les Gaules.* LXVII. *Avis de Justin à Tibere.* LXVIII. *Ses dernieres paroles.* LXIX. *Son caractere.* LXX. *Conjuration contre lui dissipée.* LXXI. *Cosroez rompt la paix.* LXXII. *Sa fierté.* LXXIII. *Ses troupes sont défaites.* LXXIV. *Il est mis en déroute.* LXXV. *Il en meurt de chagrin.* LXXVI. *Treve avec les Lombards.* LXXVII. *L'Empereur recherche l'alliance des Turcs.* LXXVIII. *Il leur envoie un Ambassadeur.* LXXIX. *Avec quelle hauteur Torandre le reçoit.* LXXX. *Ré-*

570.
571.
573.
574.
575.
576.
578.
579.

*ponse de l'Ambassadeur* LXXXI. *Cruauté de Toxandre.* LXXXII. *Les Abares rompent la paix.* LXXXIII. *Fourberies de leur Roi.* LXXXIV. *Ses parjures.* LXXXV. *Il se déclare ennemi.* LXXXVI. *Tibere montre de la fermeté.* LXXXVII. *Conférence sur la guerre.* LXXXVIII. *Paix honteuse aux Romains.* LXXXIX. *Tibere la demande aux Perses.* XC. *Ses propositions.* XCI. *Ormisdas la rejette avec hauteur.* XCII. *Maurice Général des Romains. Ses vertus.*
580. XCIII. *Ruses du Général Persan.* XCIV.
582. *Zacharie les découvre.* XCV. *Etonnant succès de Maurice.* XCVI. *Tibere lui donne sa fille en mariage.* XCVII. *Maladie de l'Empereur.* XCVIII. *Il fait part au peuple de ses sentimens.* XCIX. *Ses avis à Maurice.* C. *Sa mort.* CI. *Son portrait et son regne.*

Fin de la Table des Sommaires du Septieme Volume.

HISTOIRE

# HISTOIRE ROMAINE.

## *LIVRE HUITIEME.*

### CHAPITRE PREMIER.

*Depuis la prise de Rome par Odoacre, jusqu'au regne de Justinien le Grand.*

( Espace de, 50 ans. )

ZENON, XI. Empereur de Constantinople.

ZENON. An de N. S. 476.

APRÈS l'expulsion d'Augustule, Zénon demeura le seul Prince de l'Europe revêtu du titre d'Empereur. C'étoit le onzieme Monarque qui occupât ce trône depuis son établissement par Constantin le Grand. La maniere dont Zénon portoit la couronne, étoit plus

Basilisque usurpe l'Empire.

ZENON. An de N. S. 476.

triste et plus humiliante pour lui, que s'il ne l'eût jamais eue sur la tête. Caché dans l'Isaurie, où le traître Basilisque frere de l'Impératrice douairiere l'avoit obligé de se refugier, à peine espéroit-il de rentrer dans ses états; et il ne les auroit jamais recouvrés, si la mauvaise conduite de l'usurpateur n'eût soulevé les peuples, et ne les eût armés contre lui même. Comme si le nom d'Auguste qu'il s'étoit donné, l'eût mis au-dessus de toutes les loix divines et humaines, Basilisque les foula également aux pieds.

An de N. S. 477.

II. Sa conduite souleve les peuples.

Dans la vue de multiplier ses appuis, il donna toute liberté aux désordres et aux vices; le crime demeuroit impuni; on n'étoit point en sûreté; et l'hérésie se montra à visage découvert. Basilisque qui étoit Eutychéen, rappela les Evêques, qui avoient été chassés pour leurs crimes ou leur mauvaise doctrine; il révoqua les loix du prince et les réglemens du concile de Calcédoine, qui les avoient flétris ou condamnés; il opprima ceux qui n'avoient d'autres armes que la piété et la religion, et que la crainte des supplices ne pouvoit faire renoncer à la foi. Aveuglé par son orgueil et son avarice, il s'attira la haine des troupes indignées de la maniere dont il les traitoit; et ceux qu'il se flatoit de réduire par une seule parole,

ZENON An de N. S. 477.

furent les premiers qui renverserent son autorité.

Le dernier abus qu'il en fit, acheva de le perdre. L'impératrice douairiere sa sœur, outrée de ce qu'il avoit fait mourir son amant, résolut de lui faire porter tout le poids de sa vengeance, et de lui arracher le sceptre qu'elle lui avoit mis en main. Elle se réconcilia avec Zénon son gendre, et lui fit entendre que s'il envoyoit quelques amis fideles afin de sonder les esprits, et témoigner qu'il pensoit à prendre des mesures pour remonter sur le trône, il trouveroit les troupes disposées à le servir. Zénon ayant profité de cet avis, gagna plus par ses promesses que par les présens qu'il étoit en état de faire; après avoir levé quelques milices dans les Provinces qui ne l'avoient point abandonné, il engagea Armatus frere de Basilisque et Général de ses troupes, à passer dans son parti, pour l'aider à remonter sur le trône, lui promettant de créer son fils César. Après ces préparatifs, Zénon marcha vers Constantinople à la tête de ses soldats; et Basilisque envoya son armée à sa rencontre. Lorsqu'ils furent en présence, Armatus remontra aux siens quel crime ils alloient commettre contre l'Etat, s'ils prenoient les armes contre leur Souverain légitime pour soutenir l'in-

III. Zenon remonte sur le trône.

ZENON. An de N. S. 477.

justice, l'impiété et les forfaits d'un usurpateur; ajoutant que la droiture et l'amour de sa patrie l'obligeoient d'appeller ainsi son propre frere. Les troupes, que le murmure avoit préparées à la révolte, applaudirent à son discours, et se déclarerent aussi-tôt pour Zénon. Au bruit de cette défection générale, Basilisque se réfugia dans la même Eglise qu'il lui avoit déja servi d'asyle; mais il n'y trouva pas la même sûreté qu'il s'étoit promise. Acace Patriarche de Constantinople l'arracha des autels, lui reprocha la persécution qu'il avoit fait souffrir aux défenseurs de la foi contre Eutychès, et le livra à Zénon.

An de N. S. 478. et suiv.

IV. Horreurs de sa vie.

Le retour du prince ne fut qu'un foible sujet de consolation pour ses sujets. Ils n'avoient souhaité de le revoir, que dans l'espérance que ses malheurs l'auroient corrigé des passions honteuses dont il avoit souillé la pourpre avant sa retraite en Isaurie. Mais Zénon avoit le vice trop enraciné dans le cœur pour s'en défaire si aisément. Depuis plusieurs siecles, l'Empire n'avoit pas été sous un tel Prince. Un corps hideux et défiguré dans toutes ses parties, étoit le défaut le moins apparent de sa personne. Il ne monta sur le trône que pour en devenir l'opprobre; il s'abandonna à toutes sortes de crimes; il en

faisoit trophée, et regardoit comme une foiblesse d'esprit de se cacher pour les commettre. Sa religion étoit aussi infectée que ses mœurs. Il fit profession ouverte de l'Arianisme, et soutint longtemps Pierre le Foulon, sectateur déclaré d'Apollinaire et d'Eutychès. ZENON. An de N. S. 478. et suiv.

V. Il fait périr Basil. s jaeet Armatus.

Zenon rélegua Basilisque avec toute sa famille en Cappadoce, au milieu des plus grandes rigueurs de l'hyver, sans leur permettre de prendre ni vivres, ni habits; ni aucune assistance. La faim et le froid les ayant saisis également, ils moururent tous dans le chemin. Ainsi périt Basilisque qui avoit porté le titre d'Empereur pendant 20 mois. Zenon craignit que la nature ne parlât dans Armatus, pour venger la cruauté commise envers son frere; il trouva quelque prétexte pour le faire condamner à mort et il ôta ensuite à son fils la qualité de César qu'il lui avoit donnée pour récompenser la trahison de son pere.

VI. Incursion des Goths.

La vie du Prince attira différens troubles dans l'Empire. Théodoric, Scythe de nation, sachant que l'Empereur étoit extrêmement haï de ses sujets, se persuada que personne ne voudroit prendre les armes pour sa défense. Il sortit de la Thrace à la tête d'une puissante armée de Goths, et s'avança à quatre milles de Constantinople. Ze-

ZENON. An de N. S. 478. et suiv.

non ayant tout sujet de craindre, traita avec les Barbares à telles conditions qu'ils voulurent; la paix fut signée, et le fils de Théodoric demeura à Constantinople pour ôtage.

Révolte de Marcien.

Cette guerre fut suivie d'une autre plus dangereuse. Marcien, fils d'Anthémius, l'un des derniers Empereurs, prétendoit avoir droit à la couronne préférablement à tout autre, ayant épousé Léontia fille de Léon, et née depuis que ce prince fut monté sur le trône; au lieu que la femme de Zénon étoit née avant le couronnement de Léon. Appuyé sur ce motif spécieux, Marcien se mit à la tête des méconteus, assiégea l'Empereur dans son palais, et le réduisit à la seule ressource de ses Gardes et de quelques Officiers. S'il avoit exécuté son dessein dans le jour même, le succès étoit infaillible; mais convaincu que l'Empereur ne pouvoit lui échapper, il se contenta de le tenir investi pendant la nuit, et attendit au lendemain pour se rendre maître de sa personne. Zenon profita de ce délai. Il fit sortir à la faveur des ténebres quelques personnes qui lui étoient fideles, et les envoya dans la ville gagner les principaux à force de présens et de promesses. Par ce moyen il forma un parti considérable, qui attaqua celui des rebelles, et les mit en fuite. Leur chef se

sauva en Cappadoce, et prit l'habit de religieux dans une communauté de moines qui ne le connoissoient pas. Mais Zénon l'ayant découvert, l'exila à Tharse en Cilicie, où il fut ordonné Prêtre. ZENON. An de N. S. 484.

VIII. Celle de Léonce.

Les troubles se succédoient les uns aux autres. Léonce, gouverneur de Syrie, se persuada que l'entreprise de Marcien n'avoit échoué, que parce qu'il s'étoit mal conduit; il forma un nouveau plan de révolte. Sollicité par l'Impératrice Vérine, belle-mere de Zenon, il se fit un Etat particulier de son Gouvernement, auquel il joignit quelques provinces voisines; il s'en fit reconnoître le Souverain, et prit toutes les marques de la dignité impériale. Zenon envoya contre lui le général Illus à la tête d'une armée nombreuse. Mais l'Impératrice étant venue au-devant de lui, eut l'adresse de l'intéresser dans la cause de Léonce, lui représentant que tous les services qu'il avoit rendus à Zenon, avoient été payés de la plus grande ingratitude; qu'il ne devoit sa qualité de Général qu'au besoin que l'on avoit d'un Capitaine de son mérite et de sa capacité; mais que s'il entroit dans le parti de Léonce, elle l'assuroit qu'il ne s'en repentiroit jamais. Illus ébloui par des motifs qui flattoient son mécontentement

ZENON. An de N. S. 484.

et son ambition, se laissa séduire; il débaucha ses troupes, et les attacha au service de Léonce.

IX. Zenon envoye Théodoric contre eux.

Cette dangereuse révolution menaçoit l'Empereur de sa perte; car il savoit que Vérine, Léonce et Illus étoient les trois personnes qui avoient le plus de crédit dans l'Empire. Pour se mettre à couvert d'un orage déjà formé, il s'adressa à Théodoric Rumal, fils de celui avec lequel il avoit fait la paix quelques années auparavant. Ce prince étoit à la fleur de l'âge, plein de valeur, et capable de conduire une affaire importante. Zenon qui l'avoit vu à sa cour, l'engagea à le servir contre les rebelles; et afin de le déterminer plus efficacement, il lui fit des présens très-considérables, il lui céda les contrées de la Dace et de la Mésie, qui étoient sur les frontieres de ses Etats; il le nomma Général de ses armées, le désigna Consul pour l'année suivante, l'adopta pour son fils, et promit de l'aider à chasser Odoacre de l'Italie.

An de N. S. 485.

Théodoric accepta sans difficulté des propositions si avantageuses; il assembla toutes ses troupes, les disciplina parfaitement, prit celles de l'Empire, et entra dans l'Asie. Léonce et Illus s'étoient préparés à le recevoir, et le repousserent différentes fois. Après plusieurs années d'hostilités réciproques,

X. Il ruine leur parti.

la victoire se déclara enfin pour les Impériaux. Il y eut une sanglante bataille, où les rebelles furent entiérement défaits. Théodoric poursuivit Léonce et Illus qui s'étoient réfugiés dans un château nommé Papyrus ; il les fit prisonniers, et envoya leurs têtes à Constantinople. L'Impératrice fut arrêtée comme eux, et reléguée en Thrace, où elle mourut peu de tems après.

ZENON. An de N. S. 485.

Ces révolutions ne peuvent être arrivées qu'en 484 et 485, puisqu'Illus étoit encore maître des Offices en 482 où commencerent les troubles d'Acace, Patriarche de Constantinople ; funeste effet de l'orgueil humain, qui mit la division dans les Eglises d'Occident, d'Orient et de l'Egypte, pour un faux point d'honneur. Timothée Solofaciole, c'est-à-dire le Blanc, Patriarche d'Alexandrie, sentant approcher sa derniere heure, envoya prier l'Empereur de laisser à son Clergé la liberté de lui choisir un successeur, espérant qu'ils ne mettroient à sa place qu'un Prêtre dont les mœurs et la foi seroient sans reproche. Jean Talaïa, Prêtre et économe de la même Eglise, fut chargé de la députation. Zenon accorda à Timothée ce qu'il demandoit, et donna dans sa réponse de grandes louanges au Prêtre Jean. Elles augmenterent la réputation qu'il s'étoit déjà acquise

XI. Commencement de l'affaire d'Acace.

ZENON. An de N. S. 485.

dans la ville, et il fut nommé pour remplir le siége patriarcal de l'Egypte à la mort du vieillard Timothée, qui arriva peu de tems après. Aussi-tôt qu'il fut sacré, il envoya par un Magistrien ses lettres synodales à l'Empereur et à Acace Patriarche de Constantinople; recommandant au porteur de les remettre toutes à Illus, avec qui il étoit en grande liaison, afin que le Prince les reçut plus favorablement. Mais n'ayant point trouvé Illus à Constantinople, il ne rendit les lettres ni à l'Empereur, ni à Acace; il s'en alla à Antioche où étoit Illus.

XII. Lorgueil le jette dans l'hérésie.

Cependant Acace ayant appris par une autre voie l'ordination de Jean, s'offença de n'avoir pas reçu ses lettres synodales; il imagina plusieurs crimes pour le noircir auprès de Zenon, et le perdre dans son esprit. La chose n'étoit pas difficile à l'égard d'un Prince aussi porté à croire le mal, qu'il avoit de penchant pour le commettre. Il écrivit au pape Simplicius, pour le prier de ne point consentir à l'ordination d'un sujet qui en étoit indigne, et lui demanda de ratifier celle de Pierre Monge, ou le Bégue. Quoique le souverain Pontife eut reçu les lettres de Jean Talaïa, il promit de ne point confirmer son élection, par respect pour les avis du Prince, mais il ajouta qu'il ne pouvoit con-

sentir à celle de Pierre, qu'il savoit avoir été ordonné par des hérétiques, qui seuls le demandoient; élection d'autant plus odieuse, qu'elle avoit été faite du vivant de Timothée. ZENON. An de N. S. 485.

XIII. Hénotique de Zenon.

Zenon irrité de ce refus, écrivit à Pergame Duc d'Egypte, et au gouverneur Apollonius, de chasser Jean d'Alexandrie. Pour l'en exclure à jamais, Acace composa en forme d'édit une confession de foi, par laquelle on reconnoissoit la Divinité de Jesus-Christ, on rejettoit la division ou la confusion des natures, et l'on anathématisoit quiconque avoit témoigné un autre sentiment, soit dans le concile de Calcédoine, soit ailleurs. Cet écrit, que l'on nomma le Décret d'union ou l'*Hénotique*, fut revêtu de l'autorité impériale, et envoyé à Jean d'Alexandrie pour le signer. Quoique ceux qui en étoient auteurs, y eussent nommément condamnés Nestorius et Eutychès, il étoit aisé d'appercevoir leur détour et leur mauvaise foi, ne voulant pas recevoir le concile de Calcédoine, donnant même à connoître qu'ils lui attribuoient des erreurs.

XIV. Schisme d'Acace.

Cet édit fut porté à Alexandrie, et signé par tous ceux qui craignoient plus de déplaire à l'Empereur que de violer leur foi. Jean refusa de souscrire, il se retira à Antioche auprès d'Illus, et

de-là il alla porter ses plaintes au Pape Simplicius. Felix son successeur condamna l'Hénotique ; Acace le soutint avec chaleur ; il lança contre le Pontife Romain le même anathême dont il avoit été frappé, et chassa de leurs siéges tous les Evêques Orthodoxes.

ZENON. An de N. S. 485.

XV. Persécution des Vandales en Afrique.

L'Eglise d'Afrique ne jouissoit pas d'un sort plus doux. Honoric en succédant à son pere Genséric, mort après un regne de cinquante-huit ans, avoit hérité de ses erreurs et de sa violence. Le premier usage qu'il fit du sceptre, fut d'employer son autorité pour faire recevoir la doctrine d'Arius. Il ordonna à tous ses Officiers de renoncer à la Divinité du Verbe, ou de quitter les charges qu'ils possédoient. Il n'en demeura pas à cette premiere persécution envers ceux qui demeurerent fideles ; il les priva de tous leurs biens, les exila en Sardaigne avec leurs Evêques, et il leur fit souffrir des tourmens affreux. Espérant de détruire le germe de la doctrine catholique, en écartant ceux qui l'enseignoient, il relégua dans les déserts de la Libie plus de sept mille Ecclésiastiques, sans aucun égard à leur âge et à leurs infirmités. Les laïques eurent part à la persécution comme les ministres de l'autel ; on leur défendit sous des peines rigoureuses, de disposer de leurs biens en aucune ma-

niere que ce pût être ; les testamens ou autres actes qu'ils auroient faits étoient déclarés nuls par les loix de l'Etat. ZENON. An de N. S. 485.

XVI. Miracles des Martyrs.

Honoric en renonçant aux sentimens de la Religion et de l'humanité, ferma les yeux pour ne pas voir les miracles frappans que le ciel opéroit pour le confondre, et pour consoler les Justes dans l'oppression. Car les écrivains de ce siecle rapportent plusieurs prodiges opérés par les victimes de sa cruauté. Il fit arracher la langue à quelques-uns pour les empêcher de confesser Jesus-Christ ; et Procope assure les avoir vus depuis à Constantinople avec l'usage parfait de la parole. D'autres en témoignage de la vérité qu'ils défendoient ressusciterent des morts. Plusieurs ( ce qui est peut-être aussi admirable ) étonnerent les bourreaux qui les persécutoient, et les lasserent par leur fermeté et leur constance. Enfin, Vindemialis, Longin et Eugene, trois saints Evêques, confondirent leurs adversaires par des merveilles réitérées. Les Vandales imitateurs des fameux Magiciens de l'Egypte, entreprirent de tromper le peuple en lui faisant voir les mêmes miracles que les trois Evêques opéroient pour confirmer la doctrine chrétienne. Ils engagerent un pauvre homme, à force d'argent à contrefaire

ZENON. An de N. S. 485.

l'aveugle. Mais quand ils voulurent le toucher et le guérir par leurs prieres, il fut tout-à-coup frappé d'aveuglement. Ce misérable sentant que la main de Dieu l'avoit puni, avoua son crime, et s'adressa aux trois Confesseurs pour les prier d'invoquer sur lui la Trinité consubstantielle ; ils le firent, et à l'instant il recouvra la vue. Le tyran en fut si outré, qu'il fit mourir Longin et Vindemialis, et il exila Eugene dans un désert près de Trypoli.

XVII. Cruautés d'Honoric et sa mort.

La foi de Nicée ne fut pas le seul prétexte qui arma Honoric contre le genre humain ; l'orgueil et l'ambition le rendirent aussi cruel que l'impiété même. Il fit mourir la femme et les enfans de son frere Théodoric, pour mieux assurer la succession de son fils. Il suffisoit d'être riche, noble, ou puissant, aimé ou respecté dans l'Empire, pour devenir l'objet de sa haine et de sa jalousie ; le crédit ou le mérite lui étoient également suspects ; et quiconque avoit l'un ou l'autre, n'étoit pas assuré de vivre plusieurs jours. Mais la vengeance de Dieu arrêta cet horrible fléau. Il mourut d'une maladie violente la huitieme année de son regne, et son fils, qui avoit été la cause de tant de meurtres, fut tué peu de tems après.

Gondamond succéda à la couronne,

comme fils de Genson, neveu de Genséric, il persécuta les Chrétiens presque avec autant d'inhumanité que son prédécesseur, l'espace de douze ans. Son frere Trasamond, qui monta sur le trône après lui, professoit également l'Arianisme, mais il n'entreprit pas d'y amener ses sujets par la voie des tourmens. Il cherchoit à les corrompre en distribuant des richesses, des dignités et des honneurs à ceux qui changeoient de religion. Si quelqu'un commettoit un crime atroce, il lui offroit sa grace pour prix de son apostasie; et il traitoit avec tant de mépris ceux qui se montroient inflexibles, que de quelque qualité qu'ils fussent, il feignoit de ne les plus connoître: genre de persécution d'autant plus dangereux; que la plûpart des hommes se laissent aisément vaincre par la douceur, et par les appas séduisans d'une fortune brillante, au lieu qu'ils sont toujours en garde contre la cruauté qui se montre à découvert.

ZENON. An de N. S. 485.

XVIII. Ses successeurs.

Cette conduite paroissoit moins condamnable dans des princes barbares, que dans Zenon, qui la retraçoit à Constantinople. Ce n'étoit pas seulement la religion qui souffroit des engagemens qu'il avoit pris pour l'affaire d'Acace; par-tout on gémissoit d'être sous l'Empire de l'in-

An de N. S. 486.

XIX. Horrible conduite de Zenon.

ZENON. An de N. S. 486.

justice et de l'inhumanité. N'ayant plus d'ennemis à craindre depuis la défaite de Léonce et d'Illus par les armes de Théodoric Roi des Goths, Zenon s'abandonna à toutes sortes de débauches ; et sa cour devint semblable à celle des anciens Rois de Ninive ou de Babylone. Sa vie dissolue le jetta dans des dépenses excessives, qui surpassoient de beaucoup les revenus de la couronne. Uniquement pour fournir à ses passions, il fit d'aussi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre contre toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie. Il établit le tribut scandaleux ; nommé *Chrysargirum*, qui s'étendoit sur toutes les personnes de l'Empire, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, nommant dans son édit les femmes débauchées, celles qui étoient séparées de leurs maris, les esclaves et les mendians. Il n'eut pas honte de mettre un impôt sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens, et le fumier même. La rigueur avec laquelle on levoit cet impôt, étoit encore plus criante que l'édit qui l'avoit ordonné.

XX. Il rend les charges vénales. Abus qui s'ensuivent.

Ces exactions n'étant pas encore suffisantes aux excès de ses débauches, il rendit toutes les charges vénales ; source d'une infinité de désordres. L'amour du plaisir et du libertinage at-

tira des extrêmités de l'Empire tous ceux qui pensoient comme le Prince, et qui étoient assez riches pour répondre à sa profusion. Dès-lors Zenon devint aussi odieux et aussi méprisable dans ses Officiers qu'il l'étoit dans sa personne; au lieu que des gens d'honneur et de probité mettent souvent à couvert les vices du Prince. Les Tribunaux ne furent remplis que par des ames intéressées et injustes, qui cherchoient à se dédommager du prix de leur charge sur les opprimés, et vendoient la faveur de leurs jugemens à celui qui la payoit le plus cher.

ZENON. An de N. S. 486.

XXI. Il est cause de la mort de son fils.

Zenon avoit un fils à qui il destinoit la couronne; mais il devint lui-même la cause de sa perte, parce qu'il lui inspira ses sentimens; l'ayant mis dans toutes ses débauches, il ruina sa santé et abrégea ses jours. Une maladie violente emporta ce jeune Prince en fort peu de tems, au grand contentement de tout le peuple, qui le regardoit avec des yeux d'horreur, et qui craignoit déjà de le voir succéder à la tyrannie de son pere.

XXII. Il rachete son frere.

Trompé dans ses espérances; il racheta son frere Longin; qui étoit prisonnier dans une cour étrangere. Les Historiens varient sur le sujet de sa captivité. Quelques-uns prétendent que Zenon lui-même l'avoit livré, et com-

ZENON. An de N. S. 486.

me engagé pour une somme considérable dont il avoit besoin ; d'autres, qu'il avoit été pris par Illus, et vendu en haine de l'Empereur. C'étoit un autre Zenon, livré aux mêmes vices, aussi cruel, aussi impie, aussi détesté. Le Sénat et le peuple s'opposerent vivement à son retour ; mais Zenon se déclara son protecteur, et fit mourir plusieurs de ceux qui parloient contre lui, entr'autres Pélage le Patricien.

An de N. S. 487. et suiv.

Cependant Théodoric, revenu triomphant à Constantinople, demandoit à l'Empereur l'exécution des promesses qu'il lui avoit faites pour l'engager à marcher contre Illus et Léonce. Outre les dignités dont il étoit revêtu, il exigeoit des sommes considérables, et jamais le trésor impérial n'avoit été moins en état de les payer. Ne pouvant le satisfaire, Zenon lui rappella le dessein qu'ils avoient formé de le rendre maître de l'Italie, dont Odoacre jouissoit sans aucun titre ; il offrit au prince Goth, des troupes, des vivres, et tout ce qui lui seroit nécessaire pour réussir dans ce projet, promettant de ne point réclamer ses droits sur cette conquête.

XXIII. Il inspire à Théodoric de porter la guerre en Italie.

XXIV. Théodoric y détermine les Goths.

Théodoric flatté par l'espérance de se voir bientôt le Roi des Romains, abandonna ses autres prétentions. Ayant assemblé ses troupes, il leur communiqua ses vues ; il leur assura que le suc-

cès étoit certain pour des hommes tels qu'eux ; il leur peignit l'Italie comme un pays aussi riche par ses moissons, que par les trésors qu'une longue suite d'Empereurs y avoit accumulés ; il leur fit désirer d'y entrer au plutôt. Il instruit ses sujets de la résolution des troupes et des motifs qui les ont déterminées ; les chefs de familles et toute la jeunesse s'offrent de prendre les armes ; Théodoric se trouve à la tête d'une armée nombreuse, remplie de courage et d'avidité. Ils étoient si convaincus du succès de leur entreprise, qu'ils emmenerent avec eux leurs femmes, leurs enfans et tout ce qu'ils avoient de précieux, pour s'établir dans leur nouvelle conquête.

ZENON. An de N. S. 487. et suiv.

Ces mouvemens firent trop d'éclat pour demeurer inconnus à Odoacre ; il vint attendre les Goths sur les frontieres d'Italie ; mais ceux-ci lui livrerent une sanglante bataille, et l'obligerent de se réfugier à Vérone avec les débris de son armée. Ils le poursuivirent dans son asyle, lui donnerent un nouveau combat, et repousserent ses troupes jusqu'à la riviere d'Adige, où elles furent presque toutes noyées. Les citoyens de Verone, effrayés des armes de Théodoric, lui ouvrirent leurs portes, et le reconnurent pour leur Souverain. A l'imitation des anciens Césars et des illus-

An de N. S. 490.

XXV. Ses premiers succès.

tres Capitaines de Rome, le vainqueur prît le titre de *Veronensis*, pour rendre plus mémorable la victoire qu'il avoit remportée.

ZENON. An de N. S. 490.

XXVI. Odoacre rejetté des Romains.

Odoacre ne se rebuta point du mauvais succès de ces deux journées. Il rassembla les troupes qui étoient dispersées dans les garnisons, et vint attaquer les Goths qui étoient sur l'Adda. Ses armes ne furent pas plus heureuses dans cette action que dans les précédentes; il fut encore mis en déroute. Dans ces circonstances, Rome lui parut le seul refuge où il pût se retirer. C'étoit la capitale de son Royaume; il comptoit sur la force de ses murailles, sur l'amitié du peuple qu'il croyoit avoir méritée par la douceur de son gouvernement, et sur la déférence qu'on auroit pour Zenon qui l'y avoit établi. Mais la terreur que les Goths avoient répandue, dissipa ses espérances. On lui ferma les portes de la ville, en lui déclarant que pour éviter de plus grands malheurs on étoit résolu de se soumettre à Théodoric, pour qui l'Empereur s'étoit déclaré. Odoacre irrité de cette réponse, déchargea sa colere sur les fauxbourgs; après en avoir enlevé tout ce qui pouvoit lui convenir, il les réduisit en cendres. Sachant que Libella, général de Théodoric, s'étoit emparé de Ravenne, il alla l'assiéger; il le dé-

fit, le tua, et entra dans la Ville le 10 de Juillet.

ZENON. An de N. S. 490.

Déja Théodoric s'étoit emparé de Milan, où il trouva peu de résistance. Quand il y eut établi son autorité, il marcha à la tête de ses troupes vers Pavie. Les habitans le prévinrent, et le reconnurent pour leur Roi. Odoacre entreprit de l'en chasser; il vint se camper devant la place, et voulut en saper les murailles. Mais les Goths firent sur son armée des sorties si vives et si fréquentes qu'il fut obligé de lever le siége.

XXVII. Il abandonne le siége de Pavie.

A peine fut-il rentré dans Ravenne, que Théodoric y conduisit ses troupes victorieuses. Il ne s'attendoit pas à trouver une ville que la nature et l'art avoient mise à couvert des insultes de l'ennemi. Située à deux lieues du golfe Adriatique vers les embouchures du Pô, on ne pouvoit l'attaquer ni par mer ni par terre. Des écueils qui occupoient l'espace de trente stades en mer, empêchoient les vaisseaux d'y aborder; et les eaux que le Pô et les autres rivieres répandent aux environs, ne permettoient pas d'y former un camp. Procope assure même que tous les matins la mer inondoit un aussi grand espace de terre qu'un homme de pied en pourroit parcourir en un jour, ce qui est singulier dans la Méditerranée

XXVIII. Commencement du siége de Ravenne.

où il n'y a point de marée. Tous ces obstacles arrêterent les Goths trois ans entiers devant la place.

ZENON. An de N.S. 491. et suiv.

La mort de Zénon, qui leur avoit inspiré le dessein de cette guerre et qui les soutenoit ne fut pas capable de les décourager. L'impératrice ne pouvant vivre plus long-tems avec un mari qui la déshonoroit, résolut de s'en défaire. Zonaras dit qu'elle le fit enfermer dans un sépulchre au sortir d'un grand repas, où il s'étoit enivré jusqu'à perdre la connoissance. Lorsqu'il fut revenu de son ivresse, il s'emporta violemment contre les gardes, et leur commanda envain de le laisser sortir. Ses fureurs, ses prieres, ses instances ne furent point écoutées. Il expira dans cette affreuse prison avec un désespoir et des circonstances qui font autant d'horreur à la nature, que la vie qu'il avoit menée pendant les dix-huit ans qu'il avoit gouverné l'Empire, soit comme Régent sous la minorité de Léon son fils, soit comme seul Empereur de l'Orient.

XXIX. Mort cruelle de Zenon.

XXX. Longin exclus du trône.

Longin se persuada que la couronne lui étoit dévolue en vertu de la qualité de César, de l'autorité dont il jouissoit, et des loix de l'Empire, qui appelloient sur le trône le frere de l'Empereur quand il mouroit sans enfans. Mais la ressemblance de ses mœurs avec celles de Zénon, son impiété, ses dé-

bauches, et les crimes qu'il avoit déjà commis, le firent rejetter. Le Sénat et le peuple déclarerent qu'ils ne le reconnoîtroient jamais; et pour prévenir les suites fâcheuses d'une faction, ils le reléguerent en Isaurie, qui étoit son pays natal.

ZENON. An de N. S. 491. et suiv.

## ANASTASE; XII. Empereur de Constantinople.

L'horreur que l'Impératrice Ariane témoignoit pour la conduite de Zenon, ne fut pas le seul motif qui la détermina à le faire périr d'une mort violente; l'attachement de cette Princesse pour Anastase n'étoit pas un mystere dans Constantinople; elle auroit souhaité l'élever aux premieres charges de l'Empire, mais ne pouvant y réussir, elle résolut de le mettre à la place de son mari. L'ardeur qu'elle montra pour le faire monter sur le trône fit bien voir, qu'elle n'avoit commis un si grand crime que pour lui en faciliter le chemin. Elle vint à bout de son projet, et fit proclamer Anastase Empereur le 10 d'Avril.

ANASTASE.

XXXI. Ariane met Anastase sur le trône.

La bassesse de sa naissance et les premieres années de sa vie ne lui permettoient pas de se flatter qu'un jour il parviendroit à une si haute dignité. Non-seulement sa jeunesse fut sans am-

XXXII. Il reçoit les Conciles de Nicée et de Calcédoine.

ANASTASE. An de N. S. 491. et suiv.

bition ; mais il donna même des marques d'une vertu sincere et d'une solide piété. Cependant comme ses parens professoient ouvertement les erreurs d'Arius et d'Eutychès, il devint suspect aux Catholiques. Euphémius qui avoit succédé à Acace dans le siege de Constantinople, ne voulut point lui mettre le diadême sur la tête qu'il n'eût déclaré à la face des Autels, et en présence des principaux Seigneurs, qu'il recevoit sincérement les Conciles de Nicée et de Calcédoine. Soit qu'Anastase eût été assez fourbe et assez impie pour trahir sa conscience dans la crainte de manquer sa fortune, soit que depuis il eût corrompu sa religion ; il se déclara ennemi des Catholiques.

XXXIII. Heureux commencemens de son regne.

Dès qu'il fut monté sur le trône le peuple se sut bon gré de l'avoir choisi. Anastase fit régner avec lui la paix, la douceur, la justice, l'équité : il abolit le honteux tribut de Zénon, qui s'étendoit jusqu'aux animaux, et à ce qu'on ne peut nommer sans blesser la bienséance, il cassa l'édit qui avoit rendu les charges vénales, et déclara que désormais elles ne seroient accordées qu'au mérite, à la noblesse, et à la probité. Tout retentissoit des louanges que l'on donnoit à l'Impératrice, qui avoit rendu la tranquillité à l'Eglise et à l'Etat, par le moyen d'un Prince qui paroissoit

paroissoit disposé à procurer le bien de l'un et de l'autre. Le peuple charmé du nouvel Empereur, fit éclater sa joie dans le cirque; il souhaita toutes sortes de prospérités et une longue vie à l'Empereur, et le pria de conserver toujours les mêmes sentimens de générosité et d'affection pour ses sujets. Le pape Félix se joignit aux Fideles de Constantinople. Il félicita le prince de son élection et de sa conduite, par des lettres pleines de respect, l'exhortant à perséverer dans la foi, et à faire cesser les troubles que le schisme d'Acace et l'impiété de Zénon avoient causés dans l'Orient.

ANASTASE. An de N. S. 491. et suiv.

XXXIV. Suite du siége de Ravenne.

Tandis que ces heureux commencemens promettoient le retour de la paix et de la tranquillité, Théodoric continuoit vivement la guerre en Italie, et tenoit Odoacre bloqué dans Ravenne. La difficulté de pouvoir se rendre maître d'une place si forte, lui fit prendre le parti de la réduire par la faim : il chargea une partie de son armée d'arrêter les vivres qu'on y amenoit, soit par mer, soit par terre, et marcha avec le reste de ses troupes contre les autres villes qui demeuroient fideles à Odoacre. Les progrès qu'il fit pendant que son rival étoit enfermé, le rendirent aussi redoutable dans les pays étrangers que dans le centre de l'Italie. Gonda-

mond Roi des Vandales en Afrique ; étonné de la rapidité de ses conquêtes, rechercha son alliance, et l'acheta au prix de la Sicile, que Genséric et Honoric avoient plusieurs fois ravagée.

ANASTASE. An de N. S. 491. et suiv.

XXXV. Victoire enlevée à Odoacre.

Après avoir réduit toutes les places importantes, Théodoric revint en personne continuer le siége de Ravenne. Odoacre qui s'étoit toujours comporté avec bravoure, étant sorti contre les Goths à la tête de sa garnison, les attaqua à la faveur des ténebres, en tua un grand nombre, et poursuivit les autres avec ardeur. Théodoric lui-même fuyoit comme les siens, lorsque sa mere le rencontra dans sa déroute. Elle lui en fit de vifs reproches, et lui dit qu'un Prince assez lâche pour se sauver devant l'ennemi devoit rentrer dans le sein de sa mere, ou plutôt ne méritoit pas d'en être sorti. Sensible à cet affront, Théodoric rallia ses troupes, et revint avec fureur contre celles d'Odoacre, qui pilloient déja son camp. Il les trouva en désordre, toutes occupées à prendre des vivres ; il les attaqua, les bâtit, les poursuivit jusqu'aux portes de Ravenne, et leur enleva une victoire qui ne sembloit pas devoir leur échapper.

XXXVI. Paix entre Odoacre et Théodoric.

Elle servit néanmoins à terminer une guerre qui commençoit à rebuter les deux partis. Une disette générale acca-

bloit les assiégés, et annonçoit une sédition prochaine. Les Goths d'un autre côté s'ennuyoient d'une guerre qui duroit depuis trois ans, et retardoit les espérances que Théodoric leur avoit données ; les uns et les autres soupiroient après la paix. Jean Evêque de Ravenne se chargea de la négocier ; et après quelques conférences, elle fut conclue entre les deux Rois : on convint qu'ils partageroient l'autorité dans la Ville de Ravenne, et dans le Royaume d'Italie. On leva le siége le 27 de Février, et le 5 de Mars le Clergé et le peuple allerent au devant de Théodoric, qui fit son entrée dans la ville, et fut salué Roi au milieu des acclamations de tout le peuple.

ANASTASE. An de N. S. 493. et suiv.

Il logea dans le même Palais qu'Odoacre, et ils vécurent ensemble pendant quelque tems avec une apparence d'union. Mais comme c'est trop de deux Rois pour une couronne, Théodoric ne put long-tems la voir partagée. Il fit assassiner son rival à la fin d'un grand repas qu'il lui donna, d'où le vin et la joie avoient banni toute méfiance. Pour justifier une si noire trahison ; il dit qu'Odoacre formoit une conjuration contre sa personne et contre le traité d'union.

XXXVII. Théodoric le fait tuer.

La sagesse de son gouvernement lui fut plus favorable que les raisons qu'il

XXXVIII. Sagesse de son gouvernement.

alléguoit. Maître absolu de l'Italie ; il y régna pendant trente-sept ans, avec toute la justice, la prudence et la modération qui caractériserent les Peres du peuple. Il retablit l'ordre et la discipline dans un pays où la licence des guerres précédentes avoit introduit la confusion et la férocité. Protecteur impartial des Italiens et des Goths, il fut également cher aux uns et aux autres ; et ce qui ne pouvoit se faire qu'avec une prudence consommée, il fit régner la paix entre ces deux nations, que la jalousie et la différence des mœurs devoient diviser.

ANASTAS. An de N. S. 493. et suiv.

XXXIX. Cassiodore l'aide de ses conseils.

Le Prince qui sait faire le choix d'un habile Ministre est aussi louable dans ce qu'il fait avec l'aide de ses conseils, que s'il le faisoit par lui-même. Théodoric ayant reconnu dans Cassiodore des lumieres, des talens, une pénétration et une prudence extraordinaire, il en fit son premier Ministre, et lui donna toute sa confiance; il profita de ses avis pour accoutumer des esprits remuans à la tranquillité, et aux arts qui rendent un regne florissant. Il concerta avec lui les moyens de vivre en bonne intelligence avec les Princes étrangers pour garantir ses Etats des troubles et des invasions qu'il en auroit pu craindre.

Sa justice éclata par dessus toutes ses

autres vertus. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des Ambassadeurs à Anastase pour lui demander son amitié. Le Prince alors occupé de la révolte de Longin en Isaurie, répondit qu'il consentoit de vivre en paix avec Théodoric, pourvû qu'il ne commît aucun acte d'hostilité sur les terres de l'Empire. Mais aussi-tôt que la guerre fut terminée, les Ministres d'Anastase lui inspirerent de détrôner le Roi d'Italie, dont la puissance devenoit de jour en jour plus redoutable. Théodoric informé des préparatifs qu'on faisoit contre lui, envoya de nouveaux Ambassadeurs à Anastase, avec des instructions uniquement fondées sur les loix de la probité et de l'honneur; il remontroit à l'Empereur qu'il ne pouvoit violer le traité de paix sans se flétrir lui-même, et révolter toutes les puissances de la terre. Ces motifs vivement énoncés, frapperent Anastase, et le firent désister de la résolution qu'il avoit prise.

ANASTASE. An de N. S. 491. et suiv.

LX. Justice de son regne.

Théodoric, loin de témoigner du ressentiment contre ceux qui avoient été le plus attachés à Odoacre, leur donna des charges proportionnées à leur mérite et à leur rang, comme s'ils eussent toujours tenu le parti des Goths. Il n'eut au contraire que du mépris et de la froideur pour ceux qui avoient abandonné son rival durant le siége de

XLI. Jugement des procès.

ANASTASE. An de N. S. 493. et suiv.

Ravenne ou auparavant, quelques démarches qu'ils fissent pour gagner sa faveur. Il ordonna que tous les procès qui s'éleveroient entre les Goths, seroient terminés par des Juges de leur nation; et que ceux qui naîtroient parmi les Italiens seroient décidés par leurs Juges naturels. Mais comme il pouvoit survenir des disputes entre un Goth et un Italien, il établit en chaque Ville des tribunaux dont les membres étoient pris en nombre égal des deux nations.

XLII. Respect pour la Religion.

Quoiqu'il professât l'Arianisme, jamais il ne voulut contraindre aucun orthodoxe à changer de religion; il ne vouloit pas même que ceux qui passoient dans sa communion, témoignassent qu'ils le faisoient pour lui plaire et par des motifs humains. Un de ses principaux favoris élevé dans la foi Catholique, y renonça pour se conformer à la créance du Prince, et lui faire sa cour. Théodoric lui en fit des reproches publics. « Comment, puis-je espérer, lui dit-il, que tu me demeureras fidelle, à moi qui ne suis qu'un homme, puisque tu ne frémis pas d'abandonner celui que tu adorois suivant la doctrine de tes Peres? » A l'instant il le condamna à perdre la tête.

XLIII. Il termine le schisme de Laurent.

Cette droiture à toute épreuve dans un Prince Arien, lui mérita la con-

fiance des Orthodoxes, qui le choisirent pour leur juge dans une cause purement Ecclésiastique. Après la mort du Pape Anastase en 498. Symmaque et Laurent furent élus par deux factions différentes pour remplir la chaire de saint Pierre. L'ambition des compétiteurs, et l'obstination de leurs partisans causerent une dispute scandaleuse dans Rome, où plusieurs personnes perdirent la vie, lorsqu'on auroit dû n'avoir recours qu'au jeûne et à la priere, pour demander au Ciel de faire connoître celui qu'il jugeoit digne du trône Pontifical. Le schisme se fortifioit de jour en jour, et avoit déja duré trois ans, lorsqu'on fut obligé d'avoir recours à Théodoric pour décider entre les prétendans. Les deux partis lui envoyerent des députés à Ravenne, où il tenoit ordinairement sa Cour. Après les avoir entendus, il jugea que Symmaque devoit être reconnu pour Evêque de Rome, comme ayant été élu le premier, à la pluralité des voix. Sa décision fut une loi qui appaisa les troubles de l'Eglise, et termina le schisme. Le regne de ce Prince barbare et hérétique fut long et glorieux.

ANASTASE. An de N. S. 493. et suiv.

XLIV. Révolte de Longin.

La guerre qui occupoit Anastase en Isaurie, lorsque Théodoric lui envoya ses Ambassadeurs pour la premiere fois, étoit une suite du ressentiment de Lon-

ANASTASE. An de N. S. 497.

gin. Outré de se voir exclus du trône, il leva des troupes dans toute la Province, ravagea les environs, et s'avança vers Constantinople.

XLV. Elle est terminée par sa mort.

L'Empereur méprisant ses vains efforts, n'y apporta d'abord qu'une foible résistance; mais comme les forces et les progrès de l'ennemi croissoient de jour en jour, il fit assembler l'armée Impériale, et l'envoya contre les rébelles. Ils furent entiérement défaits dans une bataille rangée; et Longin fut conduit à Constantinople, où il eut la tête tranchée, la sixieme année de sa révolte. Conon Evêque d'Apamée, étoit entré dans son parti, il le suivoit dans ses expéditions, et témoignoit autant de zele que s'il eût dû monter lui-même sur le trône. C'est le premier exemple que l'on trouve dans l'Histoire, d'un Evêque qui ait quitté les fonctions pastorales, pour prendre les armes contre son Prince. Il n'échappa aux vainqueurs que pour subir une mort violente, à laquelle le Ciel le destinoit.

XLVI. L'Empereur persécute les Catholiques.

Euphémius successeur d'Acace dans le siege de Constantinople, mais fort éloigné de ses erreurs et de sa conduite, devint une victime de cette guerre. L'Empereur ne pouvoit lui pardonner les soupçons qu'il avoit jetés publiquement sur sa doctrine, refusant de lui mettre la couronne sur la tête avant

qu'il eut reçu solennellement le Concile de Calcedoine. Son aversion augmentoit d'autant plus que le Patriarche se montroit inflexible à l'égard de tous ceux qui refusoient de souscrire à la Foi Orthodoxe. Cet attachement à la saine doctrine servit de prétexte pour le persécuter. L'Empereur voulant persuader qu'il ne cherchoit qu'à fermer les plaies de l'Eglise, bien loin de vouloir les entretenir, prétendit que les deux partis agissoient avec trop de vivacité, en se taxant d'hérésie sans sujet. Il imposa silence aux Evêques sur l'œcuménicité du Concile de Calcédoine, et sur les articles qu'il avoit décidés, se flattant d'en faire oublier jusqu'au nom. Il exila également ceux qui le rejettoient dans les Eglises où on l'avoit rejetté, et ceux qui le recevoient dans les Eglises où il étoit reçu; source d'un schisme universel dans l'Orient et dans toute l'Egypte.

ANASTASE. An de N. S. 497.

XLVII. Il exile Euphémius.

Attaquant ainsi les Orthodoxes et les hérétiques, Anastase ne se déclaroit point; les Nestoriens et les Eutychéens prétendoient également l'avoir dans leur parti. Ils n'osoient cependant lui présenter des mémoires; mais sa conduite indifférente pour la religion donne à croire qu'il ne favorisoit ni les uns ni les autres. Ceux qui connoissoient mieux ses dispositions le

mirent dans la secte des *Acephales* ou des *Hésitans*, comme ne suivant aucun chef, et ne sachant pour qui se déterminer. Euphémius le voyant confondre dans sa persécution le vrai fidele avec celui qui erroit dans la foi, lui fit plusieurs remontrances à ce sujet: il le pria de n'employer son autorité que contre les réfractaires aux loix de l'Eglise, et de protéger ceux qui en suivoient fidélement les décisions, sans quoi il ne pourroit s'empêcher de le déclarer rétranché de la communion catholique. L'Empereur irrité de cette menace, en prit occasion de sévir contre lui. Il l'accusa de favoriser la révolte de Longin, de l'informer en secret de ce qui se passoit à la Cour, et de lui envoyer de l'argent pour contribuer aux fraix de la guerre. Sur ce prétexte il le chassa de son siege, et l'envoya en exil, où il mourut.

ANASTASE. An de N. S. 497.

XLVIII. Il maltraite Macédonius.

Délivré d'un Prélat qui ne lui étoit odieux que parce qu'il remplissoit les devoirs de son ministere, il crut que ses successeurs apprendroient par cet exemple de sévérité à lui témoigner plus de complaisance et de soumission. Il reconnut bien-tôt qu'il s'étoit fait illusion, et que l'on ne détruit pas la vérité en tourmentant ou en proscrivant ceux qui la défendent. Le peuple de Constantinople élut Macédonius, à

la place du Pasteur que la persécution lui avoit enlevé. Le nouveau Patriarche, savant, pieux, orthodoxe, et animé du même esprit que son prédécesseur, déplut au Prince par toutes ces qualités; sa haine et sa cruauté ne firent que changer d'objet.

ANASTASE. An de N. S. 498. et suiv.

XLIX. Il insulte les députés du Pape Symmaque.

Le Pape Symmaque qui venoit de monter sur la Chaire de saint Pierre, l'avertit dans la lettre qu'il étoit obligé de lui écrire, suivant l'usage, de faire cesser les troubles dont il affligeoit l'Eglise d'Orient. Loin d'écouter les remontrances du Pontife, Anastase traita d'une maniere ignominieuse les Clercs chargés de lui porter la lettre; par-là il insulta le Pape dont ils représentoient la personne; et dès ce jour il se déclara ouvertement contre le Concile de Calcédoine.

L. Il achete la paix des Bulgares.

Rarement les Princes ont fait la guerre à l'Eglise sans que Dieu leur ait suscité des ennemis : les Bulgares se jetterent tout-à-coup sur les terres de l'Empire, et s'emparerent de la haute Thrace. L'Empereur envoya contre ces Barbares Aristus, un de ses généraux, avec quinze mille hommes de ses meilleures troupes, suivis de cinq cens vingt chariots chargés d'armes et de vivres. Aristus se confiant dans la multitude de ses soldats, présenta la bataille aux ennemis près de la riviere

ANASTASE. An de N. S. 498. et suiv.

de Zartha, et perdit plus de quatre mille hommes avec ses meilleurs Officiers. Anastase instruit de cette déroute, au lieu d'envoyer du secours pour arrêter les Barbares, que la victoire avoit rendus plus audacieux, dépêcha promptement à Aristus, pour lui ordonner de traiter avec les Bulgares, et de leur donner autant d'argent qu'ils en voudroient, afin de les engager à sortir des terres de l'Empire. Presque dans le même tems un violent tremblement de terre renversa une grande partie des villes du Pont.

An de N. S. 500. et suiv. LI. Débauches de l'Empereur.

L'impiété et l'aveuglement d'Anastase l'empêchoient de voir que le bras de Dieu s'appesantissoit sur lui. Un crime applanit le chemin pour en commettre un autre. Le prince se livra bientôt à la débauche et à la cruauté.

LII. Sa cruauté.

Macédonius, malgré les menaces d'Anastase, soutenoit avec une constance héroïque la foi de Calcédoine, et empêchoit son troupeau de succomber à la persécution. L'empereur en frémissoit de rage, et regardoit cette fermeté comme une désobéissance à ses ordres; il résolut de s'en venger. Un jour que le peuple devoit s'assembler pour des jeux publics, l'Empereur dispersa dans le cirque et sur l'amphithéâtre, un grand nombre de scélérats, à qui il donna ordre de fondre sur les

Catholiques vers le milieu du spectacle. Ces assassins tirerent subitement leurs poignards, et tuerent plus de trois mille personnes.

ANASTASE. An de N. S. 500. et suiv.

Ce trait de la plus insigne cruauté fournit au Pape Symmaque un dernier motif, pour excommunier Anastase. C'est le premier exemple d'un Pape qui en soit venu à cette extrémité envers un Souverain. Anastase irrité de cet affront, prétendit que la sentence ne pouvoit avoir lieu à l'égard des Souverains; il entreprit de le persuader à ses sujets par un édit qu'il envoya dans tout l'Empire; et pour second chef de nullité, il accusa Symmaque de plusieurs crimes atroces, qui l'auroient rendu indigne du siége qu'il occupoit, s'ils eusseut été véritables. Le Pape fut obligé de faire son Apologie, et dans la chaleur de la dispute, il soutint que la puissance et la dignité d'un Pape sont autant supérieures à celles d'un Monarque, que le ciel est au-dessus de la terre.

LIII. Il est excommunié par le Pape Symmaque.

A ces troubles scandaleux pour l'Eglise, succéda une autre guerre dans l'Etat, aussi longue et aussi cruelle que celle des Goths et des Vandales. Perose, Roi des Perses, eut une sanglante guerre à soutenir contre les Nephtalites, nommés Huns, quoiqu'ils ne fussent pas de ceux dont a parlé plu-

An de N. S. 503. et suiv.

LIV. Il refuse de l'argent à Cavade Roi des Perses.

ANASTASE. An de N. S. 503. et suiv.

sieurs fois dans cette Histoire. Il y périt avec toute son armée par un artifice des ennemis, qui rendirent ensuite son Royaume tributaire. Ceux qui n'avoient pas suivi Perose dans cette guerre, élurent Cavade pour leur Roi ; c'étoit le seul qui fût resté de tous ses enfans. Ce Prince, débiteur d'une grande somme au Roi des Nephtalites, envoya prier Anastase de lui prêter de l'argent. L'Empereur consulta ses favoris, dont l'avis fut, qu'au lieu d'accorder ce qu'on lui demandoit, et de contribuer à confirmer l'alliance de ses ennemis, il étoit au contraire plus à propos de jetter entr'eux des sémences de division.

LV. Cavade lui déclare la guerre.

Cavade, irrité de ce refus, se détermina à lui déclarer la guerre ; il ravagea les terres des Arméniens, entra dans la Mésopotamie, et mit le siége devant Amide durant les plus grandes rigueurs de l'hyver. Les habitans, quoique surpris au milieu de la paix, sans troupes ni munitions, refuserent de se rendre, et se préparerent à une défense vigoureuse. Il y avoit parmi les Syriens un homme d'une éminente vertu, nommé Jacques, perpétuellement occupé à la priere, et qui, pour y vaquer uniquement, s'étoit renfermé dans un petit endroit du territoire des Endeliens à une lieue de la ville d'A-

mide. Quelques personnes du pays, pour favoriser son dessein, avoient fait une clôture à sa cellule avec des grilles, dont les barreaux n'étoient pas si près les uns des autres, que ceux qui venoient le visiter ne pussent aisément le voir et lui parler au travers. Là, il enduroit avec une patience inconcevable toutes les injures de l'air ; il ne vivoit que de légumes, et passoit même plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Quelques soldats qui couroient la campagne l'ayant apperçu voulurent tirer sur lui ; mais leurs mains demeurerent comme attachées à leur arc, et sans aucun mouvement. Cavade informé de cet événement, voulut en être lui-même spectateur. Il le vit avec un extrême étonnement, et pria Jacques de pardonner à ses soldats. A l'instant le solitaire leur rendit l'usage de leurs membres par une seule parole. Le Roi lui accorda par reconnoissance la sureté de tous ceux qui se retireroient dans son enceinte.

ANASTASE. An de N. S. 503. et suiv.

LVI. Ses vains efforts au siége d'Amide.

Plusieurs Amidéniens en profiterent voyant que Cavade attaquoit vigoureusement leur ville. Après en avoir inutilement battu les murailles avec le belier, il fit élever une longue plate-forme plus haute que les travaux, d'où ses soldats tiroient un grand nombre de flêches et de javelots. Les assiégés creu-

ANASTASE. An de N. 503. et suiv.

serent une mine vis-à-vis de ce grand ouvrage, et lorsque ce travail fut fini, une partie de la garnison se présenta sur les murailles, comme pour attaquer la plate-forme. Les Perses y monterent en foule, pour écarter ou percer les assiégés; mais l'édifice ne portant plus que sur la superficie de la terre, s'écroula tout-à-coup, et ensévelit sous ses ruines ceux qui étoient dessus.

LVII. Les Mages l'empêchent de lever le siége.

Le Roi étonné de cette perte, donna ses ordres pour décamper le lendemain. Les Amidéniens voyant que les Perses se disposoient à partir, les insulterent avec outrage du haut de leurs murs; et les femmes d'une maniere encore plus indécente que leurs maris. Les Mages ou Devins, témoins de ce qui se passoit, assurerent Cavade, que tant d'injures ne devoient pas demeurer impunies. Le Prince consentit à demeurer.

LVIII. Prise d'Amide.

Quelques jours après, un Perse ayant apperçu proche d'une tour un ancien souterrain, fermé seulement d'un monceau de pierres, y entra seul pendant la nuit, et alla jusques dans la ville. Le lendemain il en informa Cavade, qui s'y transporta avec un petit nombre de ses gens. Par malheur la tour qui touchoit au souterrain étoit gardée cette nuit par des moines qui ayant passé la précédente à l'office d'une grande fête

qu'on célébroit ce jour-là, s'étoient laissé surprendre au sommeil. Les Perses entrerent dans le souterrain, tuerent les moines endormis, et s'emparerent de la Tour. Cavade commanda à l'instant de dresser les échelles. D'autres sentinelles ayant apperçu les Perses sur les murailles, donnerent l'allarme. Alors toute la garnison accourut, et se jetta sur les ennemis avec tant d'acharnement, que plusieurs commençoient déja à se retirer. Mais le Roi qui étoit en bas, leur cria, qu'il feroit tuer tous ceux qui approcheroient des échelles pour descendre; et sans cesse il leur envoyoit du secours. Les Perses voyant la mort assurée, s'ils ne remportoient la victoire, combattirent avec fureur, et emporterent la place de force, après un siége de quatre-vingt jours. Le carnage y fut affreux jusqu'à ce qu'un Ecclésiastique vint se jetter aux pieds de Cavade, en le priant d'épargner le sang d'un grand nombre de braves citoyens, qui n'avoient commis d'autre crime que celui de demeurer fideles à leur Prince, et de défendre leur liberté.

ANASTASE. An de N. S. 501. et suiv.

LIX. Anastase y envoye ses troupes.

Dès que l'Empereur Anastase eut appris la nouvelle du siége d'Amide, il y envoya toutes les troupes de l'Empire sous le commandement de ses quatre Généraux, Aréobinde gendre d'Olibrius, qui avoit autrefois possédé l'Em-

ANASTASE. An de N. S. 503. et suiv.

pire d'Occident, Celer capitaine des Gardes, Patrice Phrygien de nation, et Hypace. Les armes de Cavade avoient jetté un tel effroi, que plusieurs Seigneurs de l'Empire se présenterent pour servir en qualité de volontaires; de ce nombre fut Justin, qui succéda depuis à Anastase. Jamais les Romains n'avoient eu contre les Perses une armée si nombreuse.

LX. Elles ravagent le pays ennemis.

Comme il avoit fallu beaucoup de tems pour la lever, et qu'elle n'avoit pu marcher qu'à très-petites journées, elle ne trouva plus l'ennemi sur les terres de l'Empire: content d'y avoir fait le dégât, il s'étoit retiré avec un riche butin. Aucun des chefs Imperiaux ne voulut entreprendre le siége d'Amide, parce qu'on leur avoit dit que la ganison en étoit très-nombreuse, et qu'elle avoit des provisions en abondance; ils aimerent mieux aller ravager le pays des Perses.

LXI. Elles sont défaites par Cavade.

Lorsqu'Aréobinde eut appris que Cavade marchoit contre lui avec toute son armée, il désespéra de pouvoir faire une résistance avantageuse; il prit la fuite, et se retira à Constantine avec les siens. Les Perses trouvant le camp abandonné, le pillerent, et marcherent incontinent contre les autres Généraux. Patrice et Hypace étoient tombés peu auparavant sur un corps de huit cens Nephtalites, et les avoient

taillés en pieces. Enflés de ce léger succès, ils avoient mis bas les armes, et se préparoient à manger. Cavade étant arrivé sur ces entrefaites surprit les Romains. Loin de soutenir le choc des Perses, ils n'essayerent pas même de se défendre ; tous prirent honteusement la fuite. Les uns furent tués sur le champ de bataille, ou en se sauvant ; les autres gagnerent une colline, d'où ils se précipiterent dans une vallée profonde, croyant éviter le fer des ennemis. On assure que Patrice et Hypace furent les seuls qui échapperent. Peu de jours après, le dernier corps de l'armée arriva, et ne fit rien de considérable, par la faute et la division des Officiers.

ANASTASE. An de N. S. 503. et suiv.

LXII. Amide rachetée. Tréve de 7. ans.

Cavade ayant été obligé d'aller s'opposer à une irruption des Huns, qui s'étoient jettés sur ses terres, les Généraux Romains profiterent de son absence pour faire le siége d'Amide. Ils y étoient encore au milieu de l'hiver, lorsque les troupes rebutées par la longueur du siége, et par la vigoureuse résistance de la garnison, commencerent à murmurer. Les Généraux voulant prévenir la révolte dont on étoit menacé, capitulerent avec le Gouverneur, et racheterent la place, en donnant aux Perses mille livres d'or, et signant une tréve de sept ans. Quand les Romains eurent pris possession de la vil-

ANASTASE. An 503. de N. S. et suiv.

le, ils furent au désespoir de s'être si fort pressés; car on y étoit déja réduit à une si grande disette de vivres, que plusieurs avoient tué leurs ennemis pour en faire leur nourriture.

LXIII. Les Bulgares chassés de la Pannonie.

Tandis que les forces d'Anastase étoient ainsi occupées dans la guerre Orientale, les Bulgares ses anciens ennemis s'étoient emparés de la Pannonie, que Théodoric réclamoit comme faisant partie de son domaine, et le lieu de sa naissance. Petra fut chargé d'aller s'opposer à leurs efforts. Il les défit en plusieurs batailles, reprit sur eux la ville de Sirmium, et les chassa entiérement du pays.

An de N. S. 506.

LXIV. Guerre entre Clovis et Alaric.

Ce ne fut qu'après avoir fait tous ses efforts pour mettre la paix entre deux Princes étrangers que Théodoric se trouva engagé dans leur querelle, et obligé de prendre les armes pour la terminer. Clovis Roi des François voyoit avec une sorte de jalousie l'estime et l'autorité qu'Alaric Roi des Goths, le même qui avoit pris Rome, s'étoit acquise dans tout le pays qui est arrosé par le Rhône et la Garonne. Il l'accusa de former une ligue contre lui avec les Bourguignons, et de pervertir la foi des Chrétiens, par la protection ouverte qu'il accordoit à l'Arianisme. Ce fut sur ces deux prétextes, qu'il lui déclara la guerre.

Théodoric, qui avoit donné sa fille en mariage à Alaric, voulut se rendre médiateur entre les deux Princes. Il exhorta son gendre à ne donner aucun sujet de plainte à Clovis, et il envoya des Ambassadeurs au Roi des François pour le conjurer de ne pas commencer une guerre qui entraîneroit des suites fâcheuses, et paroissoit devoir durer longtems; il lui faisoit sentir quel danger il y avoit d'ébranler un trône, qui n'étoit pas plus affermi que le sien: et que la chûte de celui des Goths renverseroit peut-être celui des François. Il finissoit sa lettre en avertissant Clovis, que s'il ne se rendoit à la médiation d'un ami commun, il ne pourroit s'empêcher de soutenir Alaric avec toutes les forces de l'Italie.

ANASTASE. An de N. S. 506. LXV. Théodoric s'efforce de le détourner.

Ses raisons ne furent point écoutées. Clovis convoqua une assemblée des François à Paris, et leur exposa le dessein qu'il avoit de marcher contre les Goths de l'Aquitaine, peuples amollis par une longue paix, et qui ne montroient plus d'ardeur que contre la Religion. Les François l'approuverent tout d'une voix, levant les mains au Ciel, et faisant vœu de ne point se couper la barbe qu'ils n'eussent détruit cette nation hérétique.

LXVI. Clovis la fait approuver par les François.

Clovis s'avança à grandes journées vers Poitiers, où Alaric faisoit sa résí-

LXVII. Alaric défait et tué.

dence, et rassembloit ses troupes. Les Goths voyant l'ennemi à leurs portes, aimerent mieux en venir aux mains, que d'essuyer les longueurs et les inconvéniens d'un siége douteux. Alaric sortit à leur tête, présenta la bataille aux François, et combattit long-temps avec toute l'ardeur d'un grand Capitaine. Mais ses armes ne furent pas heureuses; il périt lui-même de la main de Clovis.

ANASTASE. An de N. S. 506.

Le vainqueur envoya aussi-tôt après son fils Thierry, avec une partie de l'armée, pour s'emparer de l'Albigeois, du Rouergue, du Quercy et de l'Auvergne, tandis qu'il réduiroit en personne la Saintonge et le Poitou jusqu'à Bordeaux. Almaric, fils d'Alaric qui s'y étoit retiré, emporté par le feu de la colere et de la vengeance, voulut risquer une seconde bataille; mais le défaut d'expérience et d'habileté le rendit la victime de sa présomption. Son armée fut mise en déroute, et lui-même contraint de fuir en Italie vers Théodoric qui le consola; et lui promit de le rétablir, dût-il lui en coûter la couronne et la vie.

An de N. S. 507.

LXVIII. Almaric son fils se sauve en Italie.

Théodoric cachoit au jeune Prince l'inquiétude que lui causoient les conquêtes de Clovis. Il voyoit les Etats du vainqueur une fois plus étendus qu'ils n'avoient jamais été; il n'ignoroit pas

LXIX. Situation de Théodoric.

la ligue que Clovis avoit faite avec Gundebaud Roi des Bourguignons, dont la puissance s'étendoit presque jusqu'aux Alpes; il n'étoit pas douteux que si ces deux Princes joignoient leurs armes contre lui, il n'eût de la peine à défendre son Royaume; il savoit d'ailleurs que l'Empereur Anastase le regardoit avec un œil jaloux sur le trône de l'Italie, et qu'il ne cherchoit qu'une occasion de l'en chasser; enfin il apprit peu de tems après, que pour attirer Clovis dans son Alliance, il lui avoit envoyé des Ambassadeurs avec de riches présens, et la robe consulaire.

ANASTASE. An de N. S. 507.

Mais rien de tout cela ne put déconcerter Théodoric, uniquement sensible aux malheurs de sa famille et de sa nation. Il leva en Italie, en Dalmatie, en Sclavonie et dans la Gaule une armée de quatre-vingt mille Goths, dont il donna le commandement au Comte Ibbanes. Ce Général les conduisit dans les Provinces qui avoient appartenu à Alaric, et qui lui témoignoient encore de la fidélité. Les François tenoient alors la ville de Carcassonne assiégée, et les Bourguignons celle d'Arles. Les premiers leverent le siége pour se joindre aux autres devant Arles, et disputer aux ennemis le passage du Rhône.

An de N. S. 508.

LXX. Il envoye Ibbanes dans les Gaules.

Après plusieurs légers combats dans lesquels la victoire encourageoit alter-

LXXI. Il y établit les Goths.

ANASTASE. An de N. S. 508.

nativement les deux partis, on en vint à une bataille sanglante, où Clovis et Gundebaud perdirent environ trente mille hommes : et avec eux, tout ce qu'ils avoient conquis les années précédentes dans la Provence et le Languedoc, hors Toulouse et Uzès. Mais les Goths ne purent enlever à Clovis la Guyenne, la Saintonge, le Poitou et le pays d'alentour, dont il demeura maître par droit de conquête.

LXXII. Anastase persécute Macédonius.

Ce revers de fortune, en traversant les desseins d'Anastase sur l'Italie, lui donna le loisir d'exercer toute sa fureur contre l'Eglise. Le Patriarche Macédonius s'opposoit toujours à lui avec une fermeté inébranlable qui fut cause de la persécution qu'il eut à souffrir de la part des Eutychiens protégés de l'Empereur. Ceux qui se montrerent plus ardens contre lui furent deux cens Moines fanatiques conduits et animés par un nommé Sévére. Ils vinrent offrir leurs services à Anastase, qui les reçut avec tant de joie qu'ils en prirent occasion de soulever un grand nombre de citoyens contre le Patriarche. Macédonius leur en fit des reproches publics, et leur représenta qu'il étoit honteux pour le troupeau d'abandonner son Pasteur dans un tems de persécution. Le peuple touché de ses remontrances, lui promit non-seulement de ne

ne le jamais abandonner, mais encore de le défendre contre tous ceux qui attaqueroient sa personne et sa doctrine. L'Empereur craignant que cet attachement ne causât quelque sédition, s'enferma dans son Palais, doubla ses Gardes, et donna ordre qu'il y eût au port un vaisseau tout prêt pour y monter, s'il arrivoit une révolte. La frayeur ne ralentit point sa haine; du fond de son Palais il agissoit toujours contre le saint Evêque. Il le fit accuser d'un péché abominable par deux jeunes gens subornés : mais Macédonius ayant trouvé le moyen de se justifier, l'Empereur le fit enlever pendant la nuit, et l'envoya en exil sous une nombreuse escorte.

ANASTASE. An de N. S. 509. et suiv.

LXXIII. Sédition dans Constantinople.

Le peuple sensiblement affligé d'avoir perdu un évêque pour qui il étoit plein de vénération, se déchaîna hautement contre le Prince. Mais sa haine se tourna en fureur quand il sut qu'on destinoit au Siege Patriarchal l'hérétique Timothée, dont l'extrême hypocrisie n'avoit pu dérober aux yeux du public les crimes et la vie scandaleuse. A peine fut-il en possession du trône Patriarcal, qu'il exhala tout le venin de sa doctrine. Les fideles n'entendirent les blasphêmes qu'avec horreur; ils lui dirent anathême, et se séparerent de sa communion. Les Eutychiens,

ANASTASE. An de N. S. 509. et suiv.

ses sectateurs, prirent sa défense; ils chargerent d'invectives les Orthodoxes; des paroles on en vint aux armes; et la sédition fut si grande qu'il y eut plus de mille personnes tuées dans la ville, et plusieurs maisons brulées. Le peuple voulut mettre le feu au Palais où Anastase et l'Impératrice s'étoient enfermés de nouveau. Il s'arrêta néanmoins, demandant avec de grands cris qu'on élut un autre Empereur.

LXXIV. Hypocrisie de l'Empereur.

Anastase se voyant au moment de perdre sa couronne, fit assurer le peuple, qu'il recevoit sincérement le Concile de Calcédoine, et qu'il promettoit d'en faire observer les décrets. Mais à peine ces troubles furent-ils calmés, qu'il se montra aussi zélé pour l'hérésie qu'il l'avoit été auparavant. Il n'eut que du mépris, de la haine et de la dureté pour les Catholiques. Il combla de ses faveurs tous ceux qui se disoient Eutychiens. L'impie Sévére fut l'ame de son conseil; il prêcha l'erreur hautement, et il fut placé sur le Siege, d'Antioche.

LXXV. Révolte de Vitalien.

Les mauvais traitemens que l'on faisoit souffrir aux Orthodoxes, le renversement des loix et de la religion, et sur-tout l'exil de Macédonius, servirent de prétexte au Général Vitalien pour se révolter. Feignant de prendre

les armes pour tirer les Catholiques de l'oppression, il s'empara de la Mysie, de la Scythie et de la Thrace ; après avoir repoussé plusieurs fois les troupes Impériales, et faits prisonniers Hypace neveu de l'Empereur qui les commandoit, et Cyrille gouverneur de l'Orient, il s'avança jusqu'aux portes de Constantinople, appuyé des Huns et des Bulgares, ennemis éternels de l'Empire.

ANASTASE An de N. S. 509. et suiv.

Ce nouvel orage n'effraya pas moins Anastase que la sédition dont nous avons parlé ; il eut recours à ses trésors. Il envoya quelques-uns de ses principaux Officiers assurer Vitalien, qu'il alloit rappeller Macédonius, qu'il assembleroit un Concile à Héraclée, où l'on termineroit en dernier ressort toutes les disputes qui partageoient les esprits sur la religion, et en même-tems il lui fit remettre des sommes considérables. Vitalien aveuglé par les présens, et trompé par les promesses, retira son armée et renvoya Hypace. Mais on reconnut bientôt la fourberie et la mauvaise foi du Prince. Dès que son trône cessa d'être menacé, il sévit comme auparavant contre les Catholiques ; il ne parla plus de rappeller le Patriarche, et il donna même à Vitalien plusieurs marques de son ressentiment.

LXXVI. Anastase l'appaise par de fausses promesses.

ANASTASE. An de N. S. 514. et suiv.

La mort du Pape Symmaque fournit au Prince hypocrite une nouvelle occasion d'en imposer à l'Eglise. Il écrivit à Hormisda successeur de Symmaque pour l'instruire du dessein qu'il avoit de convoquer un Concile ; le priant d'employer son crédit et sa prudence, pour éteindre le schisme qui commençoit à se former. Dans une seconde lettre qui suivit de près, l'Empereur se plaignoit au Pape de l'opiniâtreté de ses prédécesseurs, et se flattoit de trouver en lui un caractere plus conforme à la douceur et à la charité pastorale. Il le prioit de l'aider à rétablir l'union parmi les fideles, et d'assister en personne au Concile qu'on devoit tenir à Héraclée.

LXXVII. Il écrit au Pape Hormisda.

LXXVIII. Lettre et demandes du Pape.

Le Pape envoya sa réponse par des Légats qu'il instruisit de la maniere dont ils se comporteroient à l'égard de l'Empereur et du faux Patriarche Timothée, leur défendant de rien conclure sur le Concile avant qu'on fût convenu des articles suivans : 1°. Que l'Empereur assureroit tous les Evêques de sa soumission à la lettre de S. Leon et au Concile de Calcédoine, et que les Prélats qu'on inviteroit au nouveau Concile seroient tenus de faire la même chose chacun dans leur Eglise. 2°. Qu'ils diroient tous anathême à Nestorius, à Eutychès, à Acace et à tous

ceux qui demeureroient attachés à leur communion ; que de plus ils souscriroient tous à l'écrit qu'il avoit envoyé pour ce sujet par Hilaire. 3°. Que la cause des Evêques déposés seroit renvoyée à la connoissance du Siége Apostolique. 4°. Que celle des Evêques, qui avoient excité la persécution contre les Orthodoxes, seroit jugée au même tribunal.

ANASTASE. An de N. S. 514. et suiv.

LXXIX. Nouveaux artifices de l'Empereur.

Anastase reçut les Légats avec honneur, et leur dit qu'il étoit prêt de consentir à tout ce qui étoit porté dans leurs instructions, excepté ce qui regardoit Acace. Il espéroit par cette conduite regagner l'amitié du peuple, qui ne pouvoit se résoudre à frapper d'anathême un de ses Patriarches, ni à le voir effacer des diptiques. Pour se rendre plus agréable au peuple, il fit un don considérable à l'Eglise, à charge qu'elle n'exigeroit rien à l'avenir pour les fraix funéraires. Le peuple toujours inconstant et aussi facile à calmer, qu'il est prompt à s'abandonner au murmure, commença à ne plus regarder Anastase du même œil. Le Prince s'en prévalut pour ne rien décider avec les Légats, pour favoriser secrettement les hérétiques, et pour dépouiller Vitalien des honneurs, des biens et des emplois qu'il ne lui avoit laissés jusqu'à ce jour que par des vues de politique.

ANASTASE. An de N. S. 514 et suiv.

Après qu'il l'eut mis hors d'état de lui nuire, il ralluma la persécution contre les Orthodoxes avec plus de fureur que jamais; il menaça de punir rigoureusement ceux qui demeureroient attachés au Concile de Calcédoine, et à la communion du Pape Hormisda. Tous les Evêques d'Illyrie ayant déclaré qu'ils aimoient mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, l'Empereur les manda à la Cour; mais ces Evêques lui résisterent avec une généreuse fermeté, et voyant qu'il ne pouvoit les vaincre, il les fit mettre en prison, où la plûpart moururent de langueur et de misere.

LXXX. Persécution déclarée.

LXXXI. Sédition à Constantinople.

Cette nouvelle violence à laquelle on ne s'attendoit pas, renouvella toute l'indignation du peuple. Il s'éleva dans Constantinople une violente sedition qui arma les citoyens les uns contre les autres; on ne voyoit dans la ville que dissensions, que vols, et que meurtres. Les Catholiques qui formoient le plus grand nombre en rejetterent la cause sur l'Empereur, et s'assemblerent autour du Palais, pour lui reprocher hautement les troubles que son opiniâtreté dans l'erreur et sa conduite excitoient.

LXXXII. Anastase feint de vouloir abdiquer.

Anastase fécond en impostures imagina une nouvelle maniere de les tromper. Il vint dans le cirque, en habit

de suppliant, dépouillé de tous les ornemens impériaux, et déclara qu'il étoit prêt de sacrifier ses intérêts particuliers à la tranquillité publique, et de céder l'Empire à celui qu'ils en jugeroient digne ; mais qu'il les prioit de considérer auparavant celui qui en étoit le plus capable, puisqu'il falloit choisir dans un grand nombre de rivaux et de compétiteurs. Ces mots dans la bouche d'un Empereur plus qu'octogénaire, qui laissoit couler quelques larmes à dessein, attendrirent le peuple. On le pria de reprendre la couronne, et on lui promit une obéissance entiere pour l'avenir.

ANASTASE. An de N. S. 514. et suiv.

LXXXIII. Effets de ses soupçons et de sa cruauté.

Au lieu de se corriger, et de s'instruire par le danger dont il étoit sorti, il n'en devint que plus cruel et plus ennemi de la foi. Sur le simple soupçon d'une conspiration formée contre sa personne, il fit mourir plusieurs de ses principaux Officiers, principalement ceux qu'il savoit être les plus affectionnés à la religion Orthodoxe. Justin et Justinien qui lui succéderent l'un après l'autre, furent impliqués dans cette affaire et condamnés à perdre la tête. Mais la nuit qui devoit précéder leur supplice, un homme d'un regard foudroyant apparut à l'Empereur pendant le sommeil, et lui défendit sous de rigoureuses peines de

porter la main sur ces deux Officiers. Il n'osa contrevenir à un ordre aussi positif, plutôt par crainte pour lui-même, que par humanité.

ANASTASE. An de N. S 518.

LXXXIV. Sa mort.

Il étoit tems que l'ennemi de la religion subit la peine que tant de crimes avoient méritée. L'horreur qui s'étoit généralement répandue pour sa personne, fit dire que sa mort avoit été annoncée par des prodiges de toutes les sortes, que Baronnius s'est donné la peine de recueillir. Mais ces témoignages paroissent trop suspects pour y ajouter une entiere croyance. On dit qu'un oracle ayant annoncé à ce Prince qu'il périroit par le feu : il demanda à Proclus, celebre Mathématicien, de quelle maniere il pourroit l'éviter. Le Philosophe lui fit, ajoute-t-on, je ne sais quel appartement, où cet élément ne pouvoit entrer. Néanmoins on le trouva mort dans sa chambre peu de tems après sans aucune contusion ou effusion de sang ; ce qui fit dire qu'il avoit été suffoqué par le feu du ciel. Il mourut le 11 de Juillet dans la quatre-vingt-huitieme année de son âge ; et la vingt-septieme de son regne, sous le Consulat de Magnus et de Florentius, de l'Ere Chrétienne 518.

LXXXV. Son caractere.

Ce Prince n'est pas le seul qui ait dégénéré des heureuses dispositions avec lesquelles il étoit monté sur le trône.

Plus ses sujets avoient ressenti de joie au commencement de son regne, plus le changement de ses mœurs leur causa d'affliction. Sa religion et sa clémence lui avoient mérité la couronne; son impiété, ses fureurs et sa perfidie le mirent souvent en danger de la perdre. Depuis qu'il eut refusé de se soumettre à l'Eglise, ses vices se multiplierent de jour en jour, et prirent de nouvelles forces. On vit en quelque sorte renaître Zenon, lorsqu'on se félicitoit d'en etre délivré. Anastase, remit les dignités et les charges en vente, fit tomber l'Empire dans une espece d'Aristocratie, épuisa ses sujets par ses exactions, et amassa plus de trois cens vingt mille marcs d'or. Ses trésors n'étoient ouverts que pour ses débauches, et pour les Barbares, dont il aimoit mieux acheter une honteuse paix que de les repousser par les armes; il ne donna jamais de parole à ses sujets que dans la résolution d'en manquer. Ils n'eurent pas de plus dangereux ennemi, et l'Eglise de plus cruel persécuteur. An de N. S. 518.

## JUSTIN, XIII Empereur de Constantinople.

L'extrême aversion qu'on avoit conçue pour Anastase, fit craindre que ce qui lui appartenoit ne lui ressemblât, JUSTIN. LXXXVI. Origine de Justin.

JUSTIN. An de N. S. 518. et suiv.

Quoiqu'il eût dans sa famille des personnes de mérite, capables de gouverner sagement l'Etat, et de le défendre contre les ennemis du dehors, on ne les mit pas même sur les rangs pour lui succéder. Les troupes et le Sénat préférerent Justin, sans doute par l'idée seule qu'en avoit donné le songe d'Anastase. Car il étoit fils d'un paysan d'Illyrie, et n'avoit point donné jusqu'alors de preuves de cette haute habileté qui l'accompagna toujours sur le trône. Il avoit commencé par être soldat sous le regne de Léon; après quelque tems de service, sa bonne mine le fit incorporer dans les Gardes du Prince.

On rapporte qu'ayant fait quelques fautes dans la Guerre d'Isaurie, Jean, qui commandoit l'armée, le fit mettre en prison, et le condamna à mort. Mais il vit pendant trois nuits consécutives un homme d'un aspect terrible, qui lui défendoit de toucher à Justin. Il fut fait Capitaine des Gardes sous l'Empereur Anastase. Au reste il avoit eu si peu d'éducation qu'il ne savoit pas même écrire son nom; il fallut dans la suite qu'un Secrétaire lui conduisit la main pour lui faire signer les Edits.

Son élévation sur le trône indigna tous ceux qui s'étoient flattés d'y mon-

ter. Il se forma en conséquence une conspiration contre sa personne, dont Amantius et Théocrite furent les chefs. Le premier étoit grand Chambellan, zélé persécuteur des Catholiques; qui par ce moyen avoit gagné la faveur d'Anastase, et amassé d'immenses richesses. Ce n'étoit pas pour lui qu'il vouloit ravir la couronne à Justin; sa qualité d'Eunuque le rendoit inhabile à la porter; il la vouloit mettre sur la tête de Théocrite, et regner sous son nom. Mais la conjuration fut découverte, et les complices condamnés à mort. Justin s'empara de leurs biens, et en fit des largesses à ses partisans.

JUSTIN. An de N. S. 518 et suiv.

LXXXVII. Conspiration contre sa personne.

Il lui étoit aussi important que facile de se concilier l'amitié du peuple révolté contre le pouvoir souverain, qui étoit dégénéré en tyrannie sous le dernier Prince. Il commença par gagner les cœurs, par la diminution des impôts, en retranchant divers abus qui s'étoient introduits sous le regne d'Anastase, en déclarant que les charges ne seroient plus vénales, et en accordant à ses sujets des graces et des immunités particulieres.

LXXXVIII. Il console le peuple.

L'Eglise avoit autant besoin d'être soulagée que l'Etat. Justin rappella les Evêques exilés. Il avoit vu, étant particulier, que presque tout le monde respectoit le Concile de Calcédoine,

LXXXIX. Il rend la paix à l'Eglise.

JUSTIN. An de N. S. 518. et suiv.

et que la seule ambition ou l'envie de plaire à Anastase avoient formé des contradicteurs ; il rendit la liberté aux consciences, et se déclara protecteur de ceux qui soutenoient la saine doctrine. Après la mort de Timothée, qui arriva vers le même tems, le peuple élut d'un consentement unanime Jean surnommé le Cappadocien, Prêtre d'une vertu et d'une foi également pures. L'Empereur, après avoir confirmé le choix qui en avoit été fait, assembla un Synode, dans lequel on rétablit les Evêques et les Clercs qui avoient été chassés de leurs Eglises ; ces illustres proscrits y rentrerent au milieu des acclamations universelles. Tous ces changemens se firent par son autorité particuliere. Il en instruisit Hormisda, et le pria d'employer sa sagesse pour réunir l'Eglise d'Orient à celle d'Occident, ce qui n'étoit plus si difficile, puisqu'il en avoit levé les principaux obstacles. Mais peu s'en fallut que le Pape n'en fît naître de nouveaux, en persistant d'évoquer à son tribunal les causes des Evêques qu'il prétendoit avoir droit de juger. Justin dissipa cet orage par sa fermeté ; il consomma la réunion, et s'acquit l'estime et la bienveillance de tout l'Empire.

Le seul Vitalien ne fut point touché des vertus du Prince. Cet ambitieux

qui avoit déjà fait ses efforts pour s'emparer du trône sous le regne précédent, les renouvella sous celui de Justin, mais par des voies toutes contraires. D'abord il avoit espéré de cacher ses desseins sous des motifs de religion, en prenant la défense des Catholiques opprimés. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il se mit à la tête des Eutychiens, que la Cour cessoit de protéger; et il les disposa secrettement à prendre les armes au premier signal. L'Empereur instruit de ses démarches, mais sachant en même-tems la grande réputation qu'il avoit parmi les troupes, ne crut pas devoir le faire arrêter avec éclat. Il lui écrivit en Thrace, où il étoit retiré, de venir à Constantinople recevoir ses instructions, pour aller en qualité d'Ambassadeur négocier une affaire importante dans une Cour étrangere. Vitalien flatté de cette honorable commission, et de cette marque de confiance qui alloit augmenter son crédit, se rendit promptement auprès du Prince. Lorsqu'il fut arrivé à la Cour, Justin feignit de changer de résolution, et le désigna Consul pour l'année suivante, afin de l'avoir sous ses yeux, et de pouvoir éclairer sa conduite. Mais ayant reconnu que cette dignité lui donnoit plus de crédit, et le rendoit plus dangereux, il le fit mourir le septieme mois de son Consulat.

JUSTIN. An de N. S. 518. et suiv.

XC. Conjuration de Vitalien découverte.

JUSTIN. An de N. S. 518. et suiv.

Justin délivré de cet ennemi caché, ne pensa plus qu'à rétablir la vraie foi dans l'Eglise, et à lui procurer la paix; il publia plusieurs Edits pour détruire l'erreur, et punir les hérétiques opiniâtres. Cependant par considération pour Théodoric, Roi d'Italie, qui étoit Arien, il s'abstint long-tems d'inquiéter les Goths sur leur religion; et dans ses informations il portoit la politique jusqu'à excepter toujours les Ariens qui en devinrent plus hardis à répandre leur erreur; sujet de scandale pour les Catholiques, qui en porterent leurs plaintes aux pieds du trône. Justin comprit alors que dissimuler une erreur, c'est la favoriser, et lui laisser prendre des forces. Il se déclara donc ouvertement contre les Ariens, et les priva par un nouvel Edit de toutes les Eglises qu'ils avoient dans ses Etats.

XCI. Justin favorise l'Arianisme et s'en répent.

An de N. S. 523.

Ce fut vers le même tems, qu'Esleric Roi des Vandales en Afrique, et fils de Trasimond abjura l'hérésie de ses peres, et embrassa la foi Catholique. Les Ariens allarmés de ce changement, joint à la conduite de l'Empereur, s'adresserent à Théodoric, qui épousa leur cause avec chaleur, et écrivit en leur faveur des lettres très-pressantes à Justin. Comme elles ne produisirent pas l'effet qu'il avoit attendu, il résolut de le faire assurer par ses Ambassadeurs, que

XCII. Théodoric le menace.

les Catholiques seroient aussi maltraités en Occident, que les Ariens l'étoient en Orient. Pour rendre cette députation plus solemnelle et plus efficace, il la composa des premieres personnes de l'Italie, parmi lesquelles étoit l'illustre Boëce, et à leur tête le Pape Jean nouvellement élu à la place d'Hormisda. Mais pour déguiser le motif de cette Ambassade, Theodoric imagina le prétexte d'une conjuration qu'il disoit avoir découverte contre lui entre le Sénat de Rome et l'Empereur au préjudice de la foi que les deux couronnes s'étoient donnée. JUSTIN. An de N. S. 523.

Cette députation ne réussit pas à Théodoric comme il l'avoit espéré. Justin déterminé à ne point ménager les hérétiques, répondit qu'il rempliroit les devoirs d'un Prince religieux, et que les ménaces du Roi d'Italie n'étoient pas capables de le faire changer de sentiment. A l'égard de la conjuration prétendue, il nia y avoir jamais trempé; et il dit qu'on ne l'avoit imaginé que pour lui susciter une querelle injuste. Théodoric irrité du mauvais succès de cette affaire, résolut d'en faire porter la peine aux Ambassadeurs. Le Pape Jean fut le premier sur qui il déchargea sa colere; on l'enferma dans un cachot où il mourut de chagrin et de misére. An de N. S. 524. et suiv.

XCIII. Il fait mourir le pape Jean.

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

Théodoric en effet n'étoit plus ce Prince accompli, qui avoit brillé avec un si grand éclat dans l'Occident ; à qui l'on ne pouvoit faire d'autre reproche que d'avoir enlevé la couronne à Odoacre, et de l'avoir fait périr injustement ; qui avoit su se commander à lui-même, et rendre ses volontés agréables aux peuples ; qui méritoit enfin d'être proposé aux Souverains, comme un modele de prudence, de valeur, de bonté, de justice et de magnificence. L'âge et les infirmités l'avoient rendu jaloux, avare, inquiet, soupçonneux ; défauts ordinaires de la vieillesse.

XCIV. Il change de caractere.

XCV. Meurtre de Symmaque et de Boëce.

Des adulateurs profiterent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la République. Symmaque et son gendre Boëce avoient passé par toutes les charges du Sénat, même par celle de Consul. Ils s'étoient particuliérement appliqués à la Philosophie, et rendoient très-exactement la justice ; leur générosité soulageoit également le citoyen et l'étranger. La gloire que leur avoit acquise une conduite si digne de louanges, excita la jalousie de quelques calomniateurs, qui les rendirent tellement suspects à Théodoric qu'il les fit mourir, et confisqua leurs biens.

La peine suivit de près ce double

homicide : elle a quelque chose de singulier, si le récit qu'en fait Procope est véritable. A quelques jours de-là, Théodoric considérant la tête d'un grand poisson qu'on avoit servi sur sa table, s'imagina voir celle de Symmaque, qui le regardoit avec des yeux menaçans. Frappé de cet objet il se retira dans sa chambre, fut saisi d'un frissonnement, et se mit au lit. Il raconta à son médecin ce qui lui étoit arrivé, et pleura amérement la mort de Symmaque et de Boëce. Personne ne put calmer le trouble et le désespoir dont son cœur étoit agité ; et il expira ainsi dans le regret et dans les larmes, l'an 524. Ce Boëce est le même qui a écrit l'excellent Traité sur la *Consolation de la Philosophie*.

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

XCVI. Mort singuliere de Théodoric.

Un peu avant sa mort, Théodoric fit venir autour de son lit les principaux Officiers de sa Cour, et leur demanda pour son fils Atalaric les mêmes sentimens de respect et de soumission qu'ils lui avoient témoignés pendant les trente-trois ans de son regne ; et il exigea leur serment. Le nouveau Prince n'avoit alors que huit ans ; sa mere Amalasonte fut déclarée Régente du Royaume.

XCVII. Atalaric lui succede.

Personne n'étoit plus digne et plus capable de remplir des devoirs aussi importans ; la nature avoit prodigué à

XCVIII. Grandes qualités d'Amalasonte.

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

cette grande Reine toutes ses faveurs ; outre la beauté naturelle à son sexe, elle avoit l'esprit élevé, délicat, une grande facilité pour les langues Grecque et Latine, beaucoup de pénétration, de prudence, de tendresse pour ses sujets. Enfin Amalasonte avoit toutes les qualités nécessaires pour former un grand Roi. On remarqua que pendant sa Régence aucun Romain ne fut condamné à une peine afflictive, pas même à une amende ; elle résista avec une fermeté invincible à la passion que les Goths avoient de les opprimer ; et elle restitua les biens de Symmaque et de Boëce à leurs enfans.

XCIX. Ses soins pour l'éducation d'Atalaric.

Combien les Goths se seroient-ils épargné de larmes et de sang, s'ils n'avoient point traversé les peines et les attentions qu'elle se donnoit pour l'éducation du jeune Prince ! Elle vouloit qu'il fût élevé à la maniere des Romains, qu'il apprît les sciences, qu'il écoutât les leçons de trois habiles maîtres d'un âge mur, capables de lui inspirer des sentimens, de la sagesse et de l'humanité. Cette méthode ne plut point aux Goths ; ils vouloient un gouvernement moins policé, afin de commettre impunément des violences.

C. Les Goths s'yopposent.

Un jour qu'il avoit fait quelque faute, elle le châtia dans sa chambre, et Atalaric se retira dans son apparte-

ment en pleurant. Les Goths témoignant une sensibilité hors de propos, s'emporterent vivement contre la Reine; ils dirent qu'elle cherchoit à faire mourir son fils pour épouser un Romain, et pour mettre les Goths sous la puissance de cette nation. Les principaux d'entr'eux allerent donc lui porter leurs plaintes sur la maniere dont elle faisoit élever le Roi. Inspirés par leur férocité naturelle et par leur goût pour l'ignorance, ils lui remontrerent que l'étude étoit contraire à la valeur; que les préceptes des savans n'étoient propres qu'à abattre et à amollir un jeune cœur; qu'un Prince destiné à de grands exploits devoit être nourri dans l'exercice des armes, et non dans l'application aux sciences : que jamais Théodoric n'avoit voulu permettre aux Goths d'envoyer leurs enfans aux écoles publiques, et qu'il disoit ordinairement que ceux qui avoient eu peur d'une ferule, n'avoient jamais assez de hardiesse pour mépriser les épées nues : qu'il falloit donc renvoyer tous ces maîtres, et mettre auprès du Roi de jeunes Seigneurs, qui lui inspirassent de la bravoure, de l'audace et des sentimens conformes au génie de la nation.

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

Amalasonte fut affligée de ce discours; mais comme elle appréhendoit que ces

CI. Corruption d'Atalaric.

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

esprits féroces ne prissent quelque résolution violente, elle feignit de consentir à ce qu'ils demandoient. On éloigna les sages d'auprès d'Atalaric; on mit à leur place de jeunes gens qui n'étoient gueres plus âgés que lui, qui l'engagerent presque aussi-tôt dans la débauche du vin et des femmes, et qui ne lui inspirerent que du mépris pour la Reine, pour la vertu, pour toutes les loix. L'Histoire nous apprendra quelles furent les suites de cette malheureuse éducation.

CII. Origine de la guerre des Perses.

Cependant l'Empereur Justin s'occupoit uniquement à mettre la paix dans l'Eglise, lorsqu'un nouvel incident vint troubler celle de l'Etat. Cavade Roi des Perses que le grand âge avoit rendu infirme, pensoit à nommer son successeur; mais il trouvoit de grands obstacles pour mettre en sa place celui à qui son inclination donnoit la préférence. Il n'aimoit pas Coase, l'aîné de ses trois fils, que les loix du Royaume appelloient à la couronne. Zamès, qui étoit le second ne pouvoit y prétendre, parce qu'il avoit perdu un œil, et que tout défaut corporel excluoit du trône parmi les Perses. Il vouloit y faire monter Cosroez, le plus jeune de ses fils, pour qui il avoit beaucoup de tendresse. Nouvelle difficulté; le courage, les vertus et les excellentes qualités de

Zamès lui avoient mérité toute l'affection du peuple ; ainsi l'on avoit tout lieu de craindre une révolte en sa faveur, si on lui préferoit son frere Cosroez.

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

CIII. Cavade propose à Justin d'adopter Cosroez.

Pour prévenir une guerre civile, Cavade résolut d'abandonner aux Romains les prétentions qu'il avoit contre eux, sous prétexte d'établir la paix entre les deux couronnes ; mais à condition que Justin adopteroit Cosroez. Son dessein étoit de mettre le jeune Prince sous la protection d'un Monarque puissant, qui le soutiendroit pendant sa vie, et auquel il succéderoit probablement après sa mort. Il en écrivit à Justin en ces termes ; « Quelques » grandes que soient les injures que j'ai » reçues des Romains, je consens aujourd'hui à les oublier, n'y ayant » point de victoire si glorieuse que celle » que l'on remporte quand on céde » une partie de ses intérêts, lors même » qu'on pourroit les défendre avec justice. Je ne vous demande que de consentir à une alliance qui nous unisse, » et tous nos sujets en même-tems, » par les liens d'une affection sincere, » qui les fera vivre dans l'abondance » et dans la paix. Pour la rendre solide, » je désire que vous adoptiez mon fils » Cosroez que je déclare mon successeur. »

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

La lecture de cette lettre causa une extrême joie à Justin et à Justinien son neveu, que tout le monde regardoit comme l'héritier présomptif de la couronne. Déja ils dressoient l'acte d'adoption, suivant la disposition des loix Romaines, lorsque Pruclus Conseiller d'Etat, garde du Trésor, et généralement estimé, prit la liberté de faire ses remontrances. Il représenta au Prince que l'attachement qu'il avoit montré jusqu'à ce jour, étoit un sûr garant de sa fidélité, et du zele dont il étoit animé pour la gloire de l'Empire. Mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de représenter à l'Empereur le piége que l'on dressoit aux Romains, en proposant l'adoption de Cosroez, comme le prix de l'alliance et de la paix qu'on leur offroit : qu'en acceptant cette adoption, on mettoit la couronne des Césars dans un danger évident de passer par droit de succession sur la tête des Perses, puisque l'Empereur n'avoit point d'enfans; et qu'on ne pourroit racheter le droit d'élection que par des guerres sanglantes, dont on ne verroit pas si-tôt la fin. Ses raisons furent goutées par l'Empereur et par Justinien, qui suspendirent leur réponse.

CIV. Proclus s'y oppose.

CV. Justin le refuse.

Cavade écrivit une seconde lettre à Justin par laquelle il le prioit de lui envoyer des Ambassadeurs pour arrêter

les articles de la paix, et de lui faire savoir de quelle maniere il vouloit accepter l'adoption. Proclus montra encore plus d'opposition à cette seconde démarche qu'à la prémiere ; il dit que si Cavade n'y voyoit pas son avantage, il témoigneroit moins d'empressement. Son avis étoit que l'on fît la paix le plutôt qu'il seroit possible, et que l'on députât les premiers de l'Empire pour la conclure ; que si le Roi de Perse demandoit en quelle forme on avoit résolu de faire l'adoption de Cosroez, ils lui répondissent que les Romains n'adoptoient les Barbares que les armes à la main. Ce conseil ayant été reçu unanimement, Justin donna audience de congé aux Ambassadeurs Perses, et les assura qu'ils seroient bien-tôt suivis des siens.

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

CVI. Assemblée des Plénipotentiaires.

On choisit de la part des Romains pour la conférence des Ambassadeurs, Hypace neveu de l'Empereur, Anastase et Rufin tous deux Patrices ; Séose et Mébaude furent chargés des ordres du Roi de Perse. Ils s'assemblerent dans un lieu qui séparoit les deux Etats, et conférerent touchant les moyens de conclure la paix. En même-temps Cosroez s'avança jusqu'au Tigre à deux journées de Nisibe, dans le dessein de passer à Constantinople, aussi-tôt que les articles seroient signés. Dans la discus-

JUSTIN. An de N. S. 524. et suiv.

sion des différends qui étoient le sujet des anciennes guerres, Séose soutint que les Romains retenoient injustement la Colchide, et qu'ils l'avoient usurpée sur les Perses, à qui elle avoit toujours appartenu. Ces paroles aigrirent les Romains ; ils ne purent s'entendre disputer une Province qu'ils avoient conquise. Quand ils dirent que l'on accepteroit l'adoption de Cosroez de la maniere qu'on faisoit celle des Barbares, les Perses s'emporterent, et leverent brusquement la séance sans avoir rien conclu.

CVII. Cavade propose aux Ibériens de quitter la foi.

Le projet de Cavade ayant échoüé, il résolut d'en tirer vengeance par les armes. La fermeté des Ibériens dans leur foi lui en fournit un nouveau prétexte. Ces peuples, qui habitoient entre la Perse et la Colchide, n'ayant pas voulu renoncer à la Religion Chrétienne pour embrasser l'idolâtrie des Perses, Cavade les menaça de sa colere. Gyrgéne leur Roi eut recours à la protection de Justin, qui lui promit de le secourir. Cavade se plaignit de ce qu'il favorisoit des peuples révoltés contre leur Souverain légitime. Tous deux envoyerent des troupes dans l'Ibérie ; mais leurs Généraux ne firent aucune action remarquable, et quelques-uns furent rappellés sans avoir donné de combat.

I

Il arriva alors à Antioche un tremblement de terre effroyable, mêlé d'un feu si violent, que la plus grande partie de cette superbe Ville en fut renversée ou réduite en cendres. Corinthe, Dyrrachium, Anazarbe en Sicile et Edessé éprouverent le même fléau, aussi-bien qu'un grand nombre d'autres endroits moins remarquables. Justin aussi frappé de ces malheurs, que ceux qui en avoient été témoins, courut se prosterner aux pieds des Autels, se dépouilla humblement des marques de sa dignité, pour prendre les habits d'un pénitent, et s'efforça d'appaiser la colere de Dieu par des œuvres dignes d'un Empereur Chrétien.

JUSTIN. An de N. S. 524, et suiv.

CVIII. Beau trait de Religion dans Justin.

La même année les Lombards septentrionaux quitterent leurs huttes, et allerent s'établir dans la Hongrie, où ils demeurerent quarante-deux ans. La suite nous apprendra comment ils chasserent les Goths de l'Italie, et de quelle maniere ils y établirent un nouveau Royaume.

CIX. Les Lombards sortent de Hongrie.

Justin se sentant accablé de vieillesse et près de sa fin, voulut prévénir les troubles dont sa mort pouvoit être suivie. Il fit assembler le Sénat pour délibérer sur le choix de son Successeur, et il leur proposa son neveu Justinien âgé de 45 ans. Les Sénateurs l'accepterent unanimement, et il fut aussi-tôt

An de N. S. 527.

CX. Mort de Justin.

JUSTIN. An de N. S. 527.

proclamé César avec la satisfaction et la joie de tout le peuple. Peu de tems après, Justin lui mit la couronne sur la tête en présence du Patriarche et des grands de l'Empire, et il donna les ordres pour le couronnement solemnel, dans lequel Théodora femme de Justinien, fut aussi proclamée Impératrice. Justin ne survêcut que fort peu à la joie que lui causa cette cérémonie ; il mourut dans la soixante-dix-septieme année de son âge, après un regne de neuf ans et deux mois, sous le Consulat de Mavortius seul : car cette charge n'étoit plus recherchée avec autant d'empressement que dans les siecles précédens ; le peu de cas qu'on en faisoit annonçoit sa fin prochaine.

CXI. Son caractere.

Le déplorable état où se trouvoient l'Eglise et l'Empire, lorsque Justin reçut la couronne, demandoit un Prince aussi habile pour guérir les maux de l'un et de l'autre. Le succès avec lequel il y réussit, lui a mérité plus de louanges que n'en avoient acquis la plupart de ses prédécesseurs, que leur naissance, leur fortune et leur éducation avoient placés sur le trône. C'est en effet moins de la noblesse du sang que de la sagesse de son regne que le Prince doit tirer sa véritable gloire. On a de la peine à comprendre comment un homme élevé comme un paysan dans les

campagnes de l'Illyrie, sans connoissance des lettres ni des sciences, a pu faire changer toute la face de l'Empire dans les six premieres années de son regne. Justin étoit un Prince très-judicieux; il s'appliquoit avec soin à discerner le vrai; et lorsqu'il l'avoit connu, il s'y attachoit constamment: mais avant que de décider, il écoutoit le conseil des Ministres que sa prudence avoit choisis, et il n'hésitoit pas de réformer son jugement sur le leur. Ce Prince aimoit la Religion, et cherchoit sincérement à la faire triompher.

JUSTIN. An de N. S. 527.

## CHAPITRE II.

*Depuis le commencement de Justinien jusqu'à la premiere abolition du Consulat.*

( Espace de quatorze ans. )

### JUSTINIEN, XIV Empereur de Constantinople.

JUSTIN étoit destiné à commencer la réforme de l'Empire, et Justinien à la consommer. Celui-ci formé par son oncle au grand art de régner, plein des mêmes principes, occupé du même objet, ne pouvoit que marcher sur ses traces, perfectionner les fruits de son zele, rendre à l'Etat du moins une par-

JUSTINIEN. 527.

I. Maximes de Justinien.

tie de son ancienne splendeur ; et les Provinces que les Barbares lui avoient enlevées depuis un siecle.

JUSTINIEN. An de N. S. 528.

II. Les Perses remportent une victoire sur ses troupes.

Après que Justinien eut déclaré qu'il soutiendroit la doctrine des quatre célebres Conciles généraux tenus à Nicée, à Constantinople, à Ephese et à Calcédoine ; et qu'il puniroit tous ceux qui refuseroient de s'y soumettre ; il pensa à mettre ses frontieres à couvert des entreprises des Perses. Il chargea Belisaire, qui sera désormais à la tête des armées et des affaires de l'Empire, d'élever un Fort entre Mindone et Nisibe. Belisaire exécuta cet ordre avec une si grande diligence, et y employa tant de travailleurs, que l'ouvrage étoit déjà fort avancé, lorsque les Perses lui firent savoir, que s'il ne l'abandonnoit pas, ils viendroient l'y contraindre à main armée. Comme il n'avoit pas assez de troupes pour leur résister, il appella Cutzez et Buzez qui commandoient les garnisons du mont Liban. Les Perses parurent peu de tems après, ils livrerent une bataille sanglante aux Romains, leur tuerent beaucoup de monde, firent un grand nombre de prisonniers, et entre autres Cutzez, et raserent l'édifice jusqu'aux fondemens.

III. Le Général Belisaire intimide les Perses.

Justinien voulut rétablir l'honneur de l'Empire par un nouveau combat, ou par une paix honorable. Il créa Beli-

saire Général de ses troupes, et lui envoya toutes celles de l'Orient, avec ordre de marcher contre l'ennemi. En même-tems il nomma Rufin Ambassadeur à la Cour de Perse, lui ordonnant de demeurer jusqu'au nouvel ordre à Hierapolis, sur les bords de l'Euphrate. Tandis que de part et d'autre on faisoit des propositions de paix, Belisaire apprit que les Perses marchoient contre Dara, où il s'étoit retranché et qu'ils se flattoient d'emporter la Ville d'assaut. Il fit à l'instant creuser près de la place un fossé profond, et rangea son armée en bataille entre ces lignes et la place. Les Perses étonnés de l'ordre dans lequel il avoit disposé les troupes Romaines, demeurerent en présence, sans oser commencer l'action.

JUSTINIEN. An de N. S. 529.

IV. Combat singulier.

Un jeune Perse plein d'ardeur, ne pouvant souffrir cette inaction qui marquoit de la timidité, poussa son cheval près des Romains, et demanda si quelqu'un vouloit risquer contre lui un combat singulier. Il ne se trouva qu'un domestique de Buzez, nommé André, qui osât accepter le défi. Jamais il n'avoit porté les armes en qualité de soldat; son occupation étoit de dresser les Athletes à Constantinople. André courut droit au Persan; et sans lui donner le loisir de se reconnoître, il lui lança un javelot qui l'étendit par terre;

JUSTINIEN. An de N. S. 529.

aussi-tôt il lui coupa la tête, et l'apporta aux pieds du Général. Les Perſans irrités de ce succès, qu'ils regardoient comme un mauvais présage pour toute l'armée, firent partir un autre Cavalier connu de tout le monde par sa taille et sa bravoure extraordinaire. Il s'approcha du camp des Romains, défiant le plus hardi d'accepter le combat. André voyant que personne ne se présentoit, avança encore de son propre mouvement, et tua ce nouveau rival après un dangereux et pénible combat. Le cri de joie qui s'éleva du côté de l'armée Romaine, consterna les Perses. Comme la nuit approchoit, ils s'en retournerent dans les campagnes d'Ammodium, et les Romains rentrerent dans Dara.

V. Lettre de Belisaire.

Le lendemain Belisaire proposa par lettre au Mirrane, ou général des Perses, de ne plus s'opposer à la paix. « Il » suffit, lui écrivit-il, d'avoir la moin» dre idée de la justice et du véritable » intérêt des hommes, pour reconnoî» tre que la paix est le plus grand bien » des Etats, et que ceux qui la traver» sent sont les plus cruels ennemis de » l'humanité. Le premier devoir d'un » Général, est de la conclure le plutôt » qu'il lui est possible. Lorsque vous » commençâtes à nous déclarer la guer» re sans sujet, nous fîmes tous nos

» efforts pour en arrêter le cours ; les » deux Princes s'y prêtoient avec le » même empressement ; l'univers atten- » tif se flâtoit de les voir bientôt réu- » nis. Vous avez rompu les conféren- » ces des Ambassadeurs, vous avez dis- » sipé nos espérances et allumé le flam- » beau de la guerre par vos courses » dans nos Provinces. De telles fautes » ne peuvent se réparer qu'en retirant » vos troupes des terres de l'Empire, » et en accélérant la conclusion du » traité »

JUSTINIEN. An de N. S. 529.

VI. Réponse du Mirrane.

Le Mirrane repondit : « Je consen- » tirois volontiers à faire tout ce que » porte votre lettre, si elle venoit d'un » autre que de vous. Mais comme vous » êtes en possession de donner de belles » paroles, et même de les confirmer » par les sermens les plus solennels ; » sans exécution, nous sommes obli- » gés de nous tenir sous les armes, pour » n'être pas toujours exposés à de pa- » reilles infidélités. Préparez-vous à » nous voir blanchir ici, ou à mourir » les armes à la main, jusqu'à ce que » nous ayons obtenu la justice qui nous » est due ».

VII. Autres let- tres.

Belisaire insista en ces termes : « Les » Romains font peu de cas des repro- » ches mal fondés. Bien-tôt vous ver- » rez arriver l'Ambassadeur Rufin, et » le tems fera connoître la sincérité de

JUSTINIEN. An de N. S. 529.

» mes paroles. Puisqu'on ne peut vain-
» cre la résolution que vous avez prise
» de nous faire la guerre, vous nous
» trouverez toujours prêts à vous rece-
» voir; et nous espérons que Dieu pro-
» tecteur de l'équité favorisera nos ar-
» mes. En nous présentant au combat,
» nous attacherons au haut de nos En-
» seignes les lettres qui auront été écri-
» tes de part et d'autre sur ce sujet.....
» Vous le pouvez, répliqua le Mirrane;
» nous sommes pareillement assurés du
» secours de nos dieux. C'est sous leurs
» auspices que nous prétendons vous
» livrer demain la bataille, et nous
» rendre maîtres de la Ville de Dara;
» faites ensorte que nous y trouvions le
» bain et le dîner prêts ».

VIII. Bataille sanglante où les Perses sont vaincus.

Il mena ses troupes le lendemain devant la place, les rangea en bataille, et les piqua d'honneur en leur remettant devant les yeux le courage de la nation. Cependant Belisaire ne voulut commencer le combat qu'après-midi, afin de laisser affoiblir les Perses qui ne mangeoient que le soir, où ils faisoient un grand repas. Alors il donna le signal. Le premier assaut se fit par une horrible décharge de traits, qui formoient sur la terre une ombre semblable à celle des nuées. Mais quoique les Perses fussent du double plus nombreux que les Romains, ils ne les incommo-

derent que très-peu, parce que le vent, qui leur étoit contraire, arrêtoit la vivacité de leurs flêches, et fournissoit des armes à l'ennemi. Quand il les eurent épuisées, on en vint au javelot et à la lance. Il se fit un carnage affreux dans la mêlée ; on ne pouvoit dire quelles troupes montroient plus d'ardeur. Tour à tour elles se glorifioient d'avoir remporté la victoire, et elles étoient consternées de l'avoir perdue. Elle ne se détermina que sur le soir en faveur des Romains, qui demeurerent enfin maîtres du champ de bataille, sans que les Perses osassent retourner à la charge.

JUSTINIEN. An de N. S. 529.

Cavade qui ne risquoit que la vie de ses peuples sans exposer la sienne, résolut de venger cette déroute. Il envoya dans une contrée de l'Arménie qui relevoit des Romains, une nouvelle armée de trente mille hommes sous le commandement de Mermeroez, qui vint camper à trois journées de Théodosiopolis. Dorothée gouvernoit alors cette province pour Justinien, et Sitta y commandoit les troupes. Lorsque les Perses furent arrivés dans la Persarménie, on chargea deux soldats Romains d'aller reconnoître l'armée ennemie. Ils se glisserent habilement dans le camp des Perses, et l'examinerent à loisir. Lorsqu'ils s'en retournoient, l'un

An de N. S. 530.

IX. Nouvelle armée en Persarménie.

d'eux fut pris par les Huns, et chargé de chaînes; l'autre eut le bonheur de se sauver, et rapporta fidélement tout ce qu'il avoit vu.

JUSTINIEN. An de N. S. 530.

X. Premier effroi des Perses.

Sur son récit, les Généraux commanderent aux soldats de prendre promptement leurs armes, et de marcher à l'ennemi. Les Perses effrayés d'une irruption si soudaine ne penserent qu'à prendre la fuite. Les Romains les poursuivirent avec ardeur, en tuerent un grand nombre, et revinrent enlever les dépouilles du camp.

XI. Second effroi.

Cette déroute couvrit de honte Mermeroez, et le remplit de fureur. Il rallia ses troupes dispersées, et revint contre les Romains campés près de la petite Ville de Satala. Sitta chef de l'armée Romaine alla se placer en embuscade derriere une de ces collines qui environnent la place, et il dit à Dorothée de s'enfermer avec la garnison. Lorsque les Perses commençoient à attaquer la Ville, il parut tout-à-coup sur la colline, étendit extrêmement ses troupes, et fit faire de grands mouvemens par la cavalerie. La poussiere qui remplit l'air, fit croire aux ennemis que les Romains les surpassoient de beaucoup en nombre, quoiqu'ils ne fussent que quinze mille hommes. Saisis de cette idée, ils abandonnerent l'attaque des murailles, et se réunirent tous en

un seul bataillon. Les Romains se partagerent en deux corps, fondirent sur eux avec impétuosité, et obligerent les Perses à se séparer malgré toute la vigueur de leur résistance.

JUSTINIEN. An de N. S. 520.

XII. Leur déroute.

Ils faisoient leur retraite en se défendant avec courage, et peut-être sans désespérer encore de la victoire, lorsqu'un Capitaine Thrace, nommé Florentius, la fit tout-à-coup pancher du côté des Romains. Il se jetta l'épée à la main sur un gros de Perses qui défendoit un Enseigne, tua celui qui la portoit, et dissipa les autres; mais en se retirant il reçut un coup de javelot qui lui donna la mort. Les Perses ne voyant plus leur drapeau qui leur servoit de guide et de signal, furent saisis d'un si grand effroi, qu'ils se sauverent en désordre avec une perte considérable; et le lendemain ils se retirerent sur leurs terres.

XIII. Remontrances de Rufin à Cavade.

Deux victoires remportées si près l'une de l'autre, deux grandes armées mises en déroute et hors de combat, la défection de plusieurs Perses de distinction qui avoient embrassé le parti de Justinien, lui donnerent lieu de croire que Cavade ne s'opposeroit plus à la paix; il lui en envoya faire les propositions par Rufin son Ambassadeur, qui étoit demeuré jusqu'alors à Hierapolis. Le Ministre lui exposa les maux que

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

la guerre causoit depuis près de quatre ans aux deux nations ; il lui remontra qu'il étoit maître d'en arrêter le cours, puisque lui seul y avoit donné lieu.

XIV. Réponse de Cavade.

» Fils de Silvain, répliqua vivement » Cavade, je ne daigne pas répondre » à vos plaintes, persuadé que les Ro- » mains sont les auteurs de tout le mal. » Si nous sommes en possession des por- » tes * Caspiennes, ( ce qui fait le » sujet de notre division, ) remontez à » l'origine de la dispute, et vous verrez » que nous ne sommes pas coupables. » Ambazuce Roi des Huns offrit de les » vendre à Anastase, et l'Empereur » refusa de les acheter, parce qu'il ne » vouloit pas faire la dépense d'y en- » tretenir une garnison. Après la mort » d'Ambazuce, je les enlevai aux Huns » également pour l'avantage des Ro- » mains et des Perses, qui n'auroient » plus eu à craindre les incursions de » ces barbares ; j'y envoyai des troupes, » je les y ai fait subsister ; je vous ai » donné le moyen de cultiver vos ter-

* Ces portes Caspiennes sont un chemin fort étroit et long d'environ trois lieues, qui se termine à un roc escarpé et inaccessible ; qui fait partie du mont Taurus en Cilicie, et qui n'a pour toute issue qu'une ouverture que la nature elle-même a formée. Alexandre le Grand y fit bâtir des portes et une citadelle, qui appartenoient alors à Ambazuce.

» res, et de jouir de vos biens en assu-
» rance. Comment avez-vous reconnu
» ces services ? Aussi-tôt après, Anas-
» tase lui-même fit fortifier Dara, et
» bâtir Théodosiopolis sur nos frontie-
» res contre la foi d'un Traité fait en-
» tre nous. Depuis ce tems, nous avons
» été obligés de faire des fraix extraor-
» dinaires, et d'endurer des fatigues
» incroyables pour entretenir deux ar-
» mées, dont l'une empêchoit les Mas-
» sagetes de ravager vos terres et les
» nôtres ; l'autre étoit uniquement oc-
» cupée à vous repousser de nos fron-
» tières. Il n'y a pas long-tems que nous
» nous plaignîmes de ces injustices, et
» que nous vous demandâmes de con-
» tribuer aux fraix nécessaires pour la
» subsistance des troupes qui gardent les
» portes Caspiennes, ou d'abattre les
» fortications de Dara. Vous avez re-
» jetté ces deux propositions, et vous
» avez ajouté de nouvelles injures aux
» anciennes ; car ne croyez pas que
» nous ayons oublié les fortifications de
» Miudone. Il dépend donc de vous
» d'avoir la paix ou la guerre, en nous
» rendant justice ou en nous la refu-
» sant. Soyez sûrs que nous ne mettrons
» point les armes bas, que vous ne
» vous soyez joints à nous pour garder
» les portes Caspiennes, et que vous
» n'ayez démoli les murailles et les
» tours de Dara. »

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

Après cette réponse, il donna quinze mille hommes de Cavalerie à Azarethès et un renfort de Sarazins conduits par leur Roi Alamondare, qui entrerent au commencement de l'année suivante sur les terres des Romains, non par la Mésopotamie, comme ils avoient accoûtumé, mais par la Comagene ou Eufratése, par où ils n'étoient jamais venus. C'étoit un conseil d'Alamondare, qui avoit promis de surprendre par cette route la Ville d'Antioche, la plus riche que les Romains possédassent en Orient.

XV. Il envoye ses troupes dans la Comagene.

XVI. Belisaire les fait retirer.

Belisaire fut d'abord embarrassé lorsqu'il apprit qu'ils faisoient irruption par un endroit où l'on n'étoit pas en défense. Incertain si Cavade n'enverroit pas une seconde armée dans la Mésopotamie, il y laissa des troupes en garnison, et marcha contre Alamondare à la tête de vingt mille combattans, et des mêmes Officiers qui s'étoient signalés à Dara. Les Perses effrayés de le savoir dans les plaines de Calcide dont ils n'étoient qu'à cinq ou six lieues, se retirerent le long de l'Eufrate. Belisaire continua sa marche, et campoit chaque nuit, où les Perses avoient été la nuit précédente. Il ne vouloit pas que ses troupes fissent de plus grandes journées, content d'avoir chassé les ennemis sans qu'ils eussent rien fait. Quoique toute

son armée en fût mécontente, personne toutefois n'osa lui en faire de plaintes.

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

Il les poursuivit de la sorte jusqu'à la Ville de Sura, où ils se préparoient à passer l'Eufrate pour rentrer dans les terres des Perses ; il y passa la nuit, et étoit arrivé le soir du samedi saint, à l'heure même que les Perses se hâtoient de partir. Quoique les soldats Romains se fussent préparés à la fête de Pâques par un jeûne qui duroit tout le jour, ils demanderent avec ardeur d'attaquer l'ennemi qui alloit leur échapper. Belisaire essaya de les retenir par des motifs de sagesse et de prudence. « Pourquoi, » leur dit-il, vous jetter et vous pré- » cipiter dans le péril sans nécessité, la » plus grande victoire n'est-elle pas de » ne souffrir aucune perte ? C'est un » avantage que nous venons de rece- » voir de la fortune et de la crainte » dont nos ennemis sont frappés. Ils » étoient venus pleins d'audace et d'es- » pérance contre nous ; les voilà qui en » sont frustrés, et qui se retirent hon- » teusement. En les forçant de revenir, » nous ne gagnerons rien, quand mê- » me nous remporterions la victoire ; » parce que nous ne ferons que chasser » des gens qui sont déjà en déroute. Si » nous la perdons, on nous accusera » d'avoir négligé nos avantages, livré » la victoire aux ennemis et exposé les

XVII. Il veut empêcher les Romains de les combattre.

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

» terres de l'Empire à la discrétion du » vainqueur. Le désespoir où les Perses » sont réduits, leur donneroit des forces, du courage et de la fureur : ils » nous trouveroient affoiblis par la longueur du chemin et la rigueur du » jeûne. »

XVIII. Il ne peut y réussir.

Ces motifs que la raison et une sage politique inspiroient, ne firent aucune impression sur des esprits échauffés. Les Capitaines et les soldats murmurerent hautement ; ils l'accuserent de lâcheté, d'abattre et de rendre inutile le courage des troupes : ils lui firent tous les reproches qu'une vaine ostentation de bravoure peut suggérer. Bélisaire contraint de se rendre à leurs cris séditieux, changea de langage, sans faire connoître ses répugnances. Il leur dit qu'il n'avoit jamais douté de leur valeur, qu'il la reconnoissoit mieux que jamais, et qu'ainsi il marchoit avec plus de confiance contre l'ennemi. Il les rangea en bataille, et alla aussi-tôt commencer l'attaque.

XIX. Les Romains sont défaits.

Ce qu'il avoit prévû arriva. Les Perses, animés par le désespoir, se retournerent avec impétuosité contre les Romains, et leur lancerent une effroyable grêle de traits. Quand ils les eurent épuisés, ils en vinrent aux mains, et mirent en fuite l'aîle gauche de Belisaire, qui étoit toute composée d'é-

trangers. Les troupes Romaines firent face long-tems avec un courage et une valeur intrépides; mais enfin elles furent rompues par la cavalerie des Perses, et se sauverent les uns sur les montagnes, les autres dans les forêts, et le reste dans des Isles. Belisaire fut le dernier qui abandonna le champ de bataille. Quoiqu'il eût reçu plusieurs blessures, il combattit toujours comme un simple soldat avec le même feu qu'il avoit montré au commencement de l'action. Les ténébres l'ayant dérobé à l'ennemi, il gagna un vaisseau qui se trouvoit alors sur le bord de l'Eufrate, et alla rejoindre les compagnons de son malheur.

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

XX. Cavade punit son Général.

Jamais victoire ne fut plus coûteuse et plus humiliante pour le vainqueur. Les Perses avoient perdu tant de monde dans cette bataille, qu'ils ne se trouverent pas même en état d'entrer sur les terres de l'Empire, ni de profiter de toute la foiblesse où les Romains étoient réduits. Azaréthès ramena les débris de son armée en Perse, et aborda le Roi, en lui disant qu'il avoit vaincu les Romains. Lorsqu'il s'attendoit à un accueil favorable, et à recevoir le prix de sa victoire, Cavade lui demanda combien il avoit pris de Villes. Aucune, répondit le Mirrane. Vos troupes, sont-elles complettes ? reprit Cavade.

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

Cela est impossible, dit Azaréthès, après le sanglant combat que nous avons essuyé. Le Roi voulut savoir jusqu'où montoit la perte. C'étoit la coûtume parmi les Perses de faire passer en revue toute l'armée en présence du Prince, avant que de commencer la guerre; chaque soldat jettoit une flêche dans de grandes corbeilles faites exprès, que l'on cachetoit du sceau royal; et quand ils étoient de retour, ils reprenoient tous une flêche; par celles qui restoient, on pouvoit voir combien l'on avoit perdu de monde pendant la campagne. Le nombre en fut si grand dans cette occasion, que Cavade reprocha vivement au Mirrane le triomphe dont il se glorifioit. Il le priva de la récompense ordinaire des Généraux, qui étoit un cordon garni d'or et de pierreries, dont on nouoit les cheveux, marque d'une distinction particuliére à ceux que le Roi vouloit honorer, comme l'anneau d'or, la ceinture où écharpe, l'agrafe et autres semblables ornemens.

XXI. Faction des Bleus et des Verds à Constantinople.

Cette guerre, quelqu'importante qu'elle parut, n'étoit pas la plus dangereuse et la plus importante que Justinien eût à soutenir; il en avoit une autre qui menaçoit de plus près et son trône et sa personne. Depuis quelque tems, les habitans des Villes de Thrace étoient divisés en deux factions, de

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

Bleus et de Verds, sans savoir pourquoi, dit Procope, auteur contemporain, qui ne s'explique pas davantage. Ils se battoient sans autre raison en toute rencontre, quoiqu'ils sussent bien que s'ils sortoient victorieux de leurs querelles, ce n'étoit que pour être conduits en prison par ordre du Prince, et de-là au supplice. Le sang ni l'alliance n'étoient pas capables d'éteindre la haine qu'ils se portoient mutuellement; ils la conservoient toute leur vie, et elle augmentoit jusqu'à la mort. Quand les enfans d'une même famille se trouvoient d'un parti différent, ils fouloient aux pieds sans scrupule toutes les loix divines et humaines. Pourvu que la victoire fût de leur côté, et que leur parti eût le dessus, ils ne s'embarrassoient ni des malheurs ni des besoins de leur famille, ni des calamités et des pertes de l'Empire. Les femmes étoient encore plus animées de l'esprit de faction que les hommes. Quelques-unes suivoient la faction de leur mari; d'autres, celle qui lui étoit contraire.

XXII. Ils excitent une violente sédition.

Le Prevôt de Constantinople, poursuivant un jour des séditieux de l'une et l'autre faction, que l'on conduisoit au supplice, quelques furieux des deux partis se réunirent et les enleverent. Ils briserent ensuite les portes des prisons, en tirerent non-seulement ceux qui y

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

étoient pour la même cause, mais encore plusieurs autres accusés de différens crimes ; ils tuerent les archers du Prévôt qui vouloient les arrêter, mirent le feu à différentes maisons de la Ville, et y commirent toutes sortes de brigandages. L'Eglise de sainte Sophie fut brûlée, une partie du palais, les bains publics, plusieurs édifices superbes ; et une quantité immense d'or et d'argent fut perdue dans cet incendie.

XXIII. Il soupçonne Hypace.

Justinien s'étoit renfermé dans le palais avec l'Impératrice et une partie des Sénateurs pendant cet affreux tumulte, qui dura plusieurs jours. Le cinquiéme, il envoya ordonner à Hypace et à Pompée, neveux de l'Empereur Anastase, de se retirer dans leurs maisons, appréhendant qu'ils ne se missent à la tête des factieux pour conjurer contre sa personne. Plus fidéles à l'Empereur qu'il ne le pensoit, ils lui représenterent que le peuple mutiné contre la juste sévérité des loix, ne manqueroit pas de vouloir faire l'un ou l'autre Auguste, et qu'il étoit plus à propos de permettre qu'ils restassent auprès de lui. Cette réponse augmenta les soupçons de Justinien, qui leur commanda de se retirer sans délai.

Le peuple informé de cet ordre, courut en foule à leur maison, proclama

JUSTINIEN. An de N. S. 532.

Hypace Empereur, et le conduisit par force dans la place publique pour le mettre en possession de la puissance souveraine. Sa femme faisoit tous ses efforts pour le retenir ; elle imploroit le secours de ses amis, et leur représentoit qu'au lieu de lui faire honneur, ils le menoient à la mort. Mais la violence des factieux l'emporta sur ses pleurs ; ils le traînerent à la place de Constantin, et le proclamerent Empereur. Comme ils n'avoient point de diadême, ils lui mirent un collier d'or sur la tête.

XXIV. Les Séditieux le proclament Auguste.

Toutes ces violences jetterent Justinien dans la derniere perplexité ; il ne savoit s'il devoit rester dans la ville, ou se sauver par mer. Ceux qui s'étoient renfermés avec lui, proposant tous un avis différent, l'Impératrice Théodora prit la parole, et dit : « Ce » n'est pas le tems d'examiner s'il con- » vient à une femme de décider en » présence des hommes, et de donner » des conseils génereux à des personnes » timides. Quand on est dans le der- » nier danger, chacun doit pourvoir » le mieux qu'il lui est possible aux be- » soins communs. Je suis persuadée » que dans la triste situation où nous » sommes, nous ne pouvons fuir, sans » nous faire tort, quand même nous » serions assurés de trouver notre salut » dans la fuite. Nous n'avons reçu la

XXV. Noble fermeté de l'Impératrice Théodora.

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

» vie qu'à condition de la perdre; mais » celui qui a été une fois revêtu de la » pourpre, ne doit plus vivre, quand » il en a été dépouillé. Je déclare qu'il » n'y aura que la mort qui pourra me » l'enlever, et que jamais je ne paroî- » trai devant les hommes qu'en qualité » d'Impératrice. Pour vous, Seigneur, » ajoûta-t-elle, si vous pensez à fuir » rien n'est plus facile; vous avez de » l'argent et des vaisseaux. Mais pre- » nez garde qu'après avoir quitté vo- » tre palais, vous ne quittiez bientôt » cette vie avec aussi peu d'honneur; » et souvenez-vous de ce mot des An- » ciens: Que l'Empire est un glorieux » tombeau. »

XXVI. Courage de Belisaire et de Mundus.

Ce discours de l'Impératrice ranima tellement les cœurs, que l'on ne pensa plus qu'à se défendre si l'on étoit attaqué. Cependant les soldats et les gardes du Prince parurent indécis, et ne voulurent se déclarer qu'après avoir vu l'événement de la sédition. Justinien mettoit toute son espérance dans Belisaire et dans Mundus. Le premier étoit revenu depuis peu de la guerre de Perse; et il avoit amené, outre ses fils, une élite des soldats armés de lances et de boucliers, qui s'étoient signalés en toute occasion. Le second avoit été nommé pour commander les troupes d'Illyrie; il étoit revenu pour quelques

affaires à Constantinople, et avoit à sa suite plusieurs compagnies d'Eruliens. Cependant Hypace ayant été conduit au Cirque, monta sur le trône, d'où l'Empereur avoit accoûtumé de regarder les courses des chevaux et les combats des gladiateurs. Mundus sortit en même tems du palais par la porte, nommée de la Coquille à cause de sa rondeur, et alla avec Belisaire attaquer Hypace. Mais quand ils furent à la salle des gardes, on lui refusa le passage. Belisaire retourna sur ses pas, et vint dire à l'Empereur que ses gardes mêmes se déclaroient contre lui. Justinien lui dit de sortir par la porte de bronze, que le feu avoit à moitié consumée depuis trois jours; il s'échappa ainsi à travers les ruines, et les restes d'un incendie qui n'étoit pas entiérement éteint.

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

XXVII. Ils fondent sur les séditieux.

Etant arrivé au Cirque, il gagna une galerie qui conduisoit au trône, et prit ses mesures pour forcer Hypace. Voyant que le peuple étoit en tumulte dans la place, et que personne ne se tenoit sur ses gardes, il mit l'épée à la main, et fit signe à ceux qui le suivoient de l'imiter et de charger rudement. Cette multitude qui ignoroit toutes les regles de la guerre, fut aisément mise en fuite par des troupes disciplinées. Mundus parut aussi-tôt avec les siens, et fondit d'un autre côté sur les séditieux, qui

JUSTINIEN. Au de N. S. 531.

ne trouvoient aucune issue pour s'échapper au carnage ; il en périt plus de trois mille.

XXVIII. Mort injuste d'Hypace.

Comme ils n'étoient plus en état de faire aucune résistance, et qu'il y avoit déja beaucoup de sang répandu, Berode et Juste, neveux de Justinien, arracherent Hypace du trône, et le conduisirent avec Pompée devant l'Empereur. Pompée, qui ne s'étoit jamais vu dans une si triste situation, et qui n'y avoit pas donné lieu, fondoit en pleurs. Hypace l'en reprit sévérement, et lui dit, qu'il étoit honteux de gémir et de se plaindre, lorsqu'on souffroit la mort sans l'avoir méritée : « Vous savez, » ajouta-t-il, que nous n'avons formé » aucune entreprise contraire au servi» ce de Justinien, et que la fureur du » peuple m'a traîné dans le Cirque, » où malgré moi elle ma revêtu de la » pourpre. » Malgré cette protestation, l'Empereur les fit l'un et l'autre mettre à mort le lendemain, et voulut que leurs corps fussent jettés dans la mer. On confisqua leurs biens, et celui des Sénateurs du même parti. Plusieurs néanmoins furent rétablis, entr'autres les enfans d'Hypace, à qui Justinien rendit le bien de leur pere, dont il n'avoit pas encore disposé.

XXIX. Cavade refuse la paix.

Cet exemple de sévérité intimida les factieux, et laissa Justinien s'appliquer tout

tout entier aux guerres étrangeres. Déja il avoit fait alliance avec les Ethiopiens et les Omerites ; et peu de tems après la grande bataille de l'Eufrate, il avoit envoyé Ermogéne demander la paix à Cavade. Ce Prince encore irrité des pertes qu'il avoit faites dans le dernier combat, rejetta la proposition ; il dit que le sort des armes décideroit entre les Perses et les Romains.

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

Au printems, il envoya une nouvelle armée dans la Mésopotamie, sous la couduite du Charauange, d'Aphebéde, dont il avoit épousé la fille, et de Mermeroez. Comme ils ne trouverent point d'ennemis capables de les arrêter, ils mirent le siége devant Martyropolis, où Buzès et Bessas s'étoient renfermés. Cette Ville étoit située à quinze ou seize lieues d'Amide, en tirant vers le Nord, sur le fleuve Nymphius, qui sépare les proviuces Romaines de la Perse. N'ayant que de très-foibles murailles, et aucunes provisions ni machines de guerre, elle n'auroit pas tenu long-tems, si Ermogéne et Sitta ne fussent promptement arrivés avec les troupes Romaines, pour affoiblir l'attaque des Perses en les obligeant de se défendre.

An de N. S. 532.

XXX. Il envoye ses troupes dans la Mésopotamie.

Justinien du fond de son palais servit autant les assiégés, que s'il eût combattu en personne au pied de leurs murailles. Un espion des Perses vint lui donner

XXXI. Justinien les trompe par leur espion.

JUSTINIEN. An de N. S. 532.

avis que les Massagétes s'avançoient pour se joindre à eux, et entrer sur les terres des Romains. L'Empereur ayant reconnu par différentes preuves la sincérité de ses paroles, lui donna une somme considérable, et l'engagea à aller dire aux Perses qui assiégeoient Martyropolis que les Massagétes s'étoient laissé corrompre, et qu'ils tourneroient leurs armes contr'eux dès qu'ils seroient arrivés au Camp. Ce rapport mit les Perses dans un extrême embarras; ils ne savoient s'ils devoient les recevoir, ou s'ils n'iroient pas prévenir leur infidélité.

XXXII. Sitta les exhorte à la paix.

Les négociations de Sitta jetterent parmi eux de nouvelles incertitudes. Ne pouvant faire passer aucun secours dans la place, il envoyoit fréquemment des Hérault aux Commandans ennemis, pour leur faire entendre qu'en s'opposant à la paix, ils s'opposoient; contre leur intention, aux véritables intérêts de deux peuples. Ils assuroient que les Ambassadeurs de Justinien arriveroient incessamment pour pacifier les troubles, et qu'ils s'offroient de donner en ôtage les premieres personnes de l'Empire.

XXXIII. La mort de Cavade leur fait lever le siége.

Un courrier de Perse, qui arriva dans le même tems, acheva de déterminer les Généraux. Ils apprirent que Cavade étoit mort, qu'il avoit nommé dans son testament Cosroez pour son successeur

que Coase son fils ainé s'y opposoit fortement, et que les peuples ne savoient encore qui ils devoient reconnoître pour leur souverain légitime. Cette nouvelle jointe à la crainte des Huns qui ménaçoient les Perses, les détermina à lever le siége, et à rentrer dans leur pays.

JUSTINIEN. An de N. S. 532.

XXXIV. Cosroez Roi des Perses.

Cavade ne voyant point de ressource à la maladie dont il mourut, communiqua à Mébaude, son ami particulier, le dessein qu'il avoit de mettre sur le trône Cosroez le plus jeune de ses fils; mais il lui avoua qu'il craignoit extrêmement que les Perses ne s'y opposassent. Mébaude lui promit de vaincre leur résistance, pourvu qu'il voulût lui remettre entre les mains l'acte par lequel il déclaroit Cosroez Roi des Perses. Cavade y consentit, et mourut le jour suivant. Après la cérémonie des funérailles, Coase voulut se mettre en possession du Royaume, comme l'aîné de la famille royale. Mébaude s'y opposa, disant qu'il n'étoit permis à personne de s'emparer de l'autorité souveraine, sans le consentement des Grands de l'Etat. Coase qui se croyoit assuré de leur suffrage, accepta la condition; mais lorsque les Grands furent assemblés, Mébaude lut le testament fait en faveur de Cosroez. Le respect qu'on avoit pour a sagesse et pour les grandes qualités du testateur, eut tant de pouvoir sur

l'assemblée, que Cosroez fut déclaré Roi d'une voix unanime.

JUSTINIEN. An de N. S. 532.

Ce changement de regne fit espérer à Justinien qu'il ne trouveroit plus les mêmes difficultés pour conclure la paix. Il envoya quatre Ambassadeurs à la Cour de Perse; et le Roi se rendit sur les bords du Tigre pour traiter avec eux. Cavade ne s'étoit jamais montré si fier que ce Prince, soit pour écouter les propositions des Députés, soit pour leur faire les siennes, et n'en vouloir rien relâcher. L'Empereur et ses Plénipotentiaires furent contraints de plier devant lui, et de lui accorder tout ce qu'il demandoit. La paix fut conclue, à condition qu'on lui donneroit une somme très-considérable : Que toutes les places qui avoient été prises durant la guerre seroient rendues : Que la ville de Dara ne seroit plus la demeure du Gouverneur : Qu'on n'en répareroit jamais les fortifications, et que les Iberiens auroient la liberté de sortir de Constantinople ou d'y demeurer.

XXXV. Paix avec les Perses.

Justinien n'acheta si chérement la paix, qu'afin de pouvoir retirer l'Afrique des mains des Vandales, qui la possédoient presque toute entiére depuis l'incursion de Genseric. Hilderic petit-fils de ce Prince regnoit alors sur la nation. C'étoit un esprit doux, liant, protecteur des Orthodoxes, et ennemi de

XXXVI. Hilderic Roi des Vandales. Son caractere.

la guerre. Hoamer commandoit ses armées, et s'y étoit acquis une si grande réputation contre les Maures, qu'on l'appelloit l'Achille des Vandales. Ilderic étoit uni d'une amitié très-étroite avec Justinien; et ils s'étoient fait des présens réciproques, pendant que celui-ci gouvernoit l'Empire dans la vieillesse de son oncle Justin. JUSTINIEN. An de N. S. 532.

XXXVII. Gelimer le tyran. Comme Ilderic n'avoit point de fils, Gélimer son proche parent devoit lui succéder à la Couronne, suivant les loix de la Nation. Ce Prince étoit un habile Capitaine; mais fier, fourbe, amateur de la nouveauté, avide d'argent, et plein d'ambition. Le naturel tranquille d'Ilderic augmentant sa hardiesse, il résolut de lui enlever le sceptre. Il attira dans son parti les principaux des Vandales, et leur persuada de déposer le Roi, comme un lâche, qui s'étoit laissé vaincre par les Maures, et qui avoit dessein de livrer sa Couronne à l'Empereur, et de flétrir à jamais le nom, le peuple et les descendans de Genseric. La conjuration fut exécutée; Gélimer usurpa l'autorité royale, et Ilderic fut mis en prison, la septiéme année de son regne avec Hoamer son neveu et Evagée.

XXXVIII. Remontrances de Justinien à Gélimer. L'Empereur irrité de l'outrage fait à un Prince son ami, envoya des Ambassadeurs pour représenter à Gelimer

JUSTINIEN. An de N. S. 532.

l'énormité d'un crime qui le rendoit d'autant plus odieux à tout l'univers, qu'il ne lui restoit qu'un petit nombre d'années à attendre, pour jouir en qualité de Souverain légitime d'un trône qu'il ne possédoit qu'à titre d'usurpateur et de tyran; puisqu'Ilderic étoit fort âgé, et qu'il n'avoit pas d'autre successeur. Gélimer reçut mal les Députés; il les renvoya sans se mettre en peine de leurs remontrances, fit crever les yeux à Hoamer, et resserrer plus étroitement Ilderic et Evagée. Justinien lui répondit que puisqu'il persistoit dans son usurpation, il n'en troubleroit pas la jouissance; mais qu'il le prioit d'envoyer à Constantinople Ilderic et ses neveux, pour les consoler par une vie douce et tranquille, du Royaume et des honneurs dont on les avoit dépouillés; sans quoi il seroit obligé de prendre les armes.

XXXIX. Gélimer ne les écoute pas.

Gélimer lui fit cette réponse: « Je ne » me suis point emparé par force du » Royaume, et je n'ai fait aucune in- » jure à ma famille. C'est la nation des » Vandales qui a déposé Ilderic, pour » empêcher les nouveautés qu'il tramoit » contre le trône de ses aïeux. J'y suis » parvenu suivant la loi du pays, et par » le suffrage de tous les Grands de la » nation. C'est une affaire dont la con- » noissance ne vous appartient pas; les

» Princes doivent gouverner leurs Etats » sans se mêler de l'intérieur des au- » tres. Contentez-vous donc de com- » mander dans votre Empire, et ne » vous inquiétez pas de ce qui se fait » ailleurs. Si vous violez l'alliance, et » si vous prenez les armes, nous serons » obligés de nous défendre, en protes- » tant que nous souhaitons d'entretenir » la paix, qui a été jurée avec Zenon, » de qui vous tenez la place, comme » nous occupons celle de Genseric. »

JUSTINIEN. An de N. S. 532.

XL. Justinien lui déclare la guerre.

Ce fut cette derniere lettre qui engagea l'Empereur à se hâter de conclure la paix avec les Perses. Cependant lorsqu'il eut déclaré son dessein de porter la guerre en Afrique, tous les Grands de l'Empire, le Sénat, les Officiers, les soldats parurent consternés. On se rappella les malheurs arrivés à la flotte de Zénon, la défaite de Basilique, la perte de tant d'hommes, et les sommes considérables qu'il en avoit couté. Jean Prefet du Prétoire, ayant rapporté au Prince les allarmes de ses sujets, il suspendit son projet. Mais un Évêque d'Orient étant venu assûrer Justinien, que Dieu lui ordonnoit d'aller délivrer les Chrétiens d'Afrique de la persécution des Vandales, il résolut de prendre les armes.

Tandis que l'on préparoit tout ce qui étoit nécessaire pour cette expédition,

JUSTINIEN. An de N. S. 532.

l'Empereur voulut se rendre le Ciel favorable, en donnant des marques de son attachement à la Religion. Il publia différentes loix contre les hérétiques, principalement contre les Nestoriens; il fit réparer un grand nombre d'Eglises, que le tems ou la fureur des Ariens avoient démolies; il en bâtit de nouvelles; et fit savoir à ceux qui faisoient des levées de soldats, qu'il n'en vouloit dans son armée aucun qui ne fût chrétien. En même tems, Pudentius Africain s'empara de Tripoli, et envoya dire à Justinien qu'il n'attendoit que ses Généraux pour leur remettre les clefs. Godas gouverneur de Sardaigne lui manda pareillement qu'il abandonnoit le parti de Gelimer, dans la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir part aux cruautés qu'il exerçoit contre ses sujets et contre sa famille; et qu'il aimoit mieux obéir à un Empereur équitable qu'à un Tyran furieux.

XLI. Il s'y prépare par des actes de religion.

An de N. S. 533. XLII. Départ de la flotte.

Tout étant prêt, Justinien fit la revue de ses troupes, qui montoient à dix mille hommes d'Infanterie et cinq mille chevaux, avec cinq cens vaisseaux pour le transport des armes et des vivres. Lorsque la flotte fut prête à faire voile, le Patriarche de Constantinople lui donna la bénédiction suivant l'usage de ce tems-là. Belisaire avoit le commandement général de toute l'armée. Rigide

JUSTINIEN. An de N. S. 533.

observateur de la discipline, il ne souffrit aucun désordre pendant le trajet; il étoit informé de tout et ne pardonnoit rien; il condamna à mort deux Massagetes pour avoir assassiné un soldat qui les avoit raillés dans leur ivresse. Il fallut toute sa prudence pour empêcher le murmure des troupes, qui manquerent de vivres dès les premiers jours de l'embarquement. Jean préfet du Prétoire, chargé de fournir le pain aux soldats pour la navigation, ne l'avoit fait cuire que la moitié de ce qu'il devoit être, afin de gagner davantage sur le poids. Lorsque le pain eut pris l'humidité, ce ne fut plus qu'une pâte moisie qui tomboit en poudre. Il mourut cinq cens personnes, et Belisaire fit cuire d'autres pains à Métone.

XLIII. Belisaire se fait instruire par un esclave.

La flotte mouilla aux cotes de Sicile vers la fin d'Août. Là Belisaire envoya Procope l'historien à Siracuse, pour prendre connoissance des mœurs des Vandales, de leur maniere de combattre, et des préparatifs qu'ils faisoient pour le recevoir. Un ami de Procope lui donna un esclave nouvellement arrivé d'Afrique. Belisaire le reçut dans son bord, et promit de le renvoyer avec une grande récompense.

XLIV. Il arrive en Afrique.

Sur les instructions qu'il en reçut, il fit débarquer les troupes au port de Caputvada à cinq journées de Carthage,

JUSTINIEN.

An de N. S. 533.

contre l'avis des principaux Officiers, trois mois après l'embarquement. C'étoit un pays couvert de sable et sans eau, dont les soldats avoient cependant un extrême besoin, parce que celle qu'ils avoient dans leurs vaisseaux étoit corrompue. Mais ceux qui travailloient aux retranchemens trouverent une source d'eau vive, qui sauva la vie aux hommes et aux animaux. Belisaire regarda cet événement comme un heureux présage, et il s'en servit pour encourager les Romains.

XLV. Discipline de ses troupes.

De-là il les fit avancer vers Carthage, d'où il venoit d'apprendre que Gélimer étoit sorti, après avoir fait mourir Ilderic avec plusieurs Seigneurs, qui n'avoient commis d'autres crimes que de vouloir demeurer fideles à leur Souverain. Le premier soin du Général fut d'établir un si bon ordre parmi ses troupes, que les Africains n'eussent aucun sujet de s'en plaindre. Il voulut qu'on payât exactement tout ce que l'on prendroit, comme si l'on eût été dans sa patrie et parmi les siens. Cette conduite fit trouver en abondance tout ce qui étoit nécessaire aux Romains. Plusieurs naturels du pays demanderent de porter les armes avec eux; les Chrétiens orthodoxes venoient se ranger sous leurs drapeaux, et les regardoient comme des hommes envoyés du ciel, pour

les délivrer de cette cruelle persécution qu'ils souffroient depuis si long-tems.

JUSTINIEN. An de N. S. 533.

L'armée arriva à Carthage le 15. de Septembre veille de la fête de saint Cyprien Evêque de cette ville. Les Catholiques animés par la circonstance attaquerent aussi-tôt les Vandales, qui s'étoient réfugiés dans l'Eglise dédiée à ce Saint ; et après les en avoir chassés, ils célébrérent la fête avec la joie et la magnificence qu'inspiroit ce succès. Belisaire prit possession du palais et du trône de Gélimer, où il jugea la cause de quelques marchands qui se plaignoient d'avoir été volés par un Romain. Il ordonna aux Officiers de Gélimer qui n'avoient pu le suivre, ou qui l'avoient abandonné, de lui servir un repas, tel que leur ancien maître en donnoit aux principaux des Vandales : ce furent les mêmes Officiers qui porterent les plats, qui donnerent à boire, et firent les autres fonctions. Belisaire y invita les principaux Officiers de son armée.

XLVI. Il prend possession du trône de Gélimer.

Jamais vainqueur n'usa de la fortune avec tant de modération. Il entra dans Carthage à la tête d'une armée nombreuse et triomphante, sans que l'on entendît ni menaces, ni tumulte. Le commerce ni le travail des ouvriers n'y fut pas interrompu un instant ; et les boutiques demeurerent ouvertes et tranquilles comme à l'ordinaire. Belisaire

XLVII. Humanité de son triomphe.

JUSTINIEN. An de N. S. 533.

donna ensuite ses ordres pour faire réparer les murailles. Procope assure qu'il y avoit une ancienne prédiction dans la ville, qui étoit devenue un proverbe familier aux enfans : Gchassera B ; et B chassera G. On crut avoir trouvé le sens de l'énigme, en disant : Que Genseric avoit chassé Boniface, et que Belisaire chasseroit Gélimer.

XLVIII. Les Maures reconnoissent son autorité.

Salomon fut dépêché vers Justinien pour l'instruire du succès de l'expédition, et lui dire que chaque jour on voyoit venir les Princes de la Mauritanie, de la Numidie et de la Byzacéne, reconnoître sa puissance, offrir leurs services aux Romains, et demander les marques de la dignité royale selon la coûtume ; c'étoient un sceptre d'argent doré, des banderoles d'argent, une robe blanche qui s'attachoit sur l'épaule, une casaque Thessalienne avec une agrafe d'or, une tunique blanche et des brodequins dorés. Toutefois ils demeurerent neutres pendant toute la guerre.

XLIX. Vains efforts de Gélimer.

Gélimer outré de se voir abandonné par l'Afrique entiere, mit à prix les têtes des Romains, et donnoit de grandes récompenses à ceux qui lui en apportoient. Il assembla son armée autour de Carthage, et fit couper les canaux et les aqueducs, qui fournissoient de l'eau à la ville. Il se flattoit que les Carthaginois, en qui il n'avoit jamais re-

connu d'affection pour les Romains, lui livreroient la place, et qu'un motif de religion feroit soulever les Ariens en sa faveur. Belisaire découvrit les intelligences qu'il avoit dans la ville, et fit pendre sur une hauteur, à la vue du rempart, un nommé Laurus convaincu de trahison. La crainte d'un pareil supplice, et la douceur dont il usoit envers ceux qui se montroient fideles, retinrent les autres dans l'obéissance.

JUSTINIEN. An de N. S. 533.

Lorsqu'il se crut assuré de l'affection des Carthaginois et des Barbares qu'on avoit associés aux Romains, tels que les Huns et les Massagétes, il les assembla tous hors de la Ville, les avertit de se préparer à marcher contre l'ennemi, et leur parla ainsi, pour animer leur courage : « Compagnons, je ne » crois pas qu'il soit nécessaire de vous » exhorter par de longs discours, dans » un tems où vous voyez Carthage et » toute l'Afrique conquises par la seule » idée que l'on a de votre valeur ; les » victorieux n'ont pas coutume de man- » quer de cœur. Je ne vous demande » que de vous ressembler à vous-mêmes; » le moment où vous prendrez les ar- » mes, terminera vos fatigues, et rui- » nera l'espérance des ennemis ; le tra- » vail n'est jamais si doux que quand il » approche de sa fin. Que la multitude » des Vandales, que leurs figures hi-

L. Belisaire harangue ses soldats.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

» deuses, que les efforts qu'ils font pour » conserver leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans, enfin que la fureur qui les transporte, ne vous déconcertent point. C'est la valeur et » l'habileté dans la science des combats » qui donnent la victoire; et vous l'emportez sur eux par l'un et l'autre de » ces avantages. Rappellez vos anciens » exploits, et les victoires que vous » avez remportées sur les Perses; faut-il » d'autres motifs pour soutenir votre » bravoure ? Le véritable guerrier a » honte de démentir sa propre vertu. » L'ennemi au contraire déjà abattu » par ses disgraces, en aura moins de » hardiesse. La crainte lui donnera de » l'épouvante, le souvenir de ses malheurs le jettera dans le désespoir, et » le désespoir lui ôtera la présence d'esprit pour se défendre. Souvenez-vous » du succès dont le ciel a déja couronné » vos armes; il s'irrite contre ceux qui » rejettent ses dons; et ce qu'il a fait » pour vous est un gage de ce qu'il vous » réserve ».

LI. Jean commence la bataille.

Après ce discours, Belisaire fit partir toute la cavalerie, excepté cinq cens chevaux qu'il garda pour l'accompagner le lendemain avec les gens de pied. Ils joignirent les Vandales dans les plaines de Tricameron, à sept ou huit lieues de Carthage. Zélimer et son frere Tza-

son rangerent aussi-tôt leur armée en bataille, et mirent leurs familles et le bagage au milieu du camp. Les deux armées ayant été quelque tems en présence, Jean demanda à Belisaire une troupe d'élite, passa un ruisseau qui séparoit les deux armées, et attaqua les Vandales. Tzazon qui commandoit en cet endroit, repoussa vivement les Romains, sans toutefois traverser le ruisseau : Jean revint une seconde fois à la charge avec un plus grand nombre de cavalerie, et fut encore repoussé. Il s'avança une troisieme fois à la tête des Gardes et avec l'étendar de Belisaire. Les Vandales soutinrent généreusement le choc de l'armée Romaine. Ils furent néanmoins enfoncés, et poursuivis jusques dans leur camp, avec perte de huit ou neuf cens hommes, du nombre desquels fut Tzazon.

JUSTINIEN. An de N. S. 533.

LII. Défaite des Vandales, et fuite de Gélimer.

Belisaire animé par ce premier avantage, qui ne lui avoit coûté que cinquante soldats, s'avança sur le soir avec toute son infanterie vers le camp des ennemis. Aussi-tôt que Gélimer apperçut le mouvement des Romains, il monta à cheval, et s'enfuit presque seul dans le fond de la Numidie. Sa retraite demeura quelque tems ignorée des Vandales; mais dès qu'on fut qu'il avoit fui, ce fut un tumulte et un désordre universel. On n'entendoit que

JUSTINIEN. An de N. S. 533.

les gémissemens et les cris des femmes et des enfans, chacun ne pensant qu'à mettre sa vie en sûreté, abandonnoit le soin de ce qui lui étoit le plus cher. Les Romains se rendirent maîtres du camp, poursuivirent les fuyards pendant toute la nuit, tuerent les hommes et prirent les femmes et les enfans.

LIII. Suite de la victoire.

Depuis long-tems on n'avoit fait un si riche butin. On trouva tout l'or et l'argent que les Barbares avoient enlevé de la Grece, de l'Italie, des Gaules, de l'Espagne, des Isles et des villes opulentes de l'Afrique, depuis quatre-vingt-quinze ans. Cette victoire, qui enrichit extrêmement l'armée Romaine, fut remportée vers le milieu du mois de Décembre de cette année 533. Belisaire envoya des troupes à la poursuite de Gélimer, qui s'étoit retiré sur une montagne presqu'inaccessible. Son Sécretaire implora la clémence du vainqueur; et il crut devoir mettre sa vie en sûreté, en lui livrant les trésors de son maître fugitif.

LIV. Justinien fait publier le Code.

Aussi-tôt Belisaire fit partir un vaisseau pour informer Justinien des prospérités de l'armée Romaine. Pendant ce tems-là, ce Prince travailloit efficacement à faire régner la paix, l'ordre et la justice dans ses Etats; par l'exacte observance des loix. Déja en 528, la seconde année de son regne, il avoit

chargé Tribonien et quelques autres célebres Jurisconsultes, de recueillir les plus belles et les plus utiles constitutions des Empereurs depuis Adrien, c'est-à-dire, depuis quatre cens ans, et de les mettre dans un meilleur ordre qu'elles ne se trouvoient dans les Codes Gregorien, Hermogenien et Théodosien. Tribonien ne tarda pas long-tems à répondre aux desirs de l'Empereur. La compilation dont il avoit été chargé parut l'année suivante 529, sous le nom de *Code de Justinien*. Le Prince rendit un Edit adressé au Préfet du Prétoire, pour donner autorité de loi à tout ce qui étoit contenu dans ce Code. Il y déroge à toutes les autres constitutions des Empereurs qui n'y seroient pas comprises; il défend qu'on les cite en Justice; et assure qu'il ne se trouve aucune contrariété dans le Code qu'il présente.

JUSTINIEN. An. de N. S. 533.

LV. Caractere de cette collection.

On blâme cependant Tribonien, d'avoir tronqué une partie des loix, d'en avoir obscurci plusieurs, en retranchant les faits qui y avoient donné occasion, et qui auroient beaucoup servi pour leur intelligence; d'en avoir séparé quelques-unes en deux, ou réuni plusieurs dans une seule; enfin d'en avoir attribué à des princes qui n'en étoient pas les auteurs, ou qui avoient donné des décisions contraires. L'ouvrage est divisé en douze livres, dont chacun con-

JUSTINIEN. An de N. S. 531.

tient plusieurs titres ; le titre renferme plusieurs loix, et chaque loi a différentes parties.

LVI. Digeste ou Pandectes.

Mais quelque formelles, quelque précises que puissent être les loix, la variété des circonstances fait naître tous les jours de nouveaux incidens qui paroissent en changer l'espece, ou donnent occasion d'en éluder le sens. Alors il faut recourir aux lumieres des Magistrats et des personnes éclairées dans la Jurisprudence. Justinien fit une Ordonnance l'an 520, par laquelle il chargeoit Tribonien de choisir quelques personnes parmi celles qui se distinguoient dans la connoissance du Droit ; pour composer un recueil des plus célebres décisions des anciens Jurisconsultes, et de rédiger leur travail en cinquante livres. Tribonien s'y appliqua avec seize hommes habiles, et acheva l'ouvrage en trois ans. On lui donna le nom de *Digeste*, c'est-à-dire, Compilation redigée avec ordre, ou celui de *Pandectes*, pour marquer qu'il renfermoit tout ce qui étoit nécessaire aux décisions de la Jurisprudence.

An de N. S. 544.

Pendant qu'on travailloit à la composition du Digeste, l'Empereur donna un nouvel ordre à Tribonien de faire avec Théophile et Dorothée, un abrégé des principes du Droit, pour en faciliter l'étude aux jeunes gens. Cet ouvrage

LVII. Instituts.

fut encore exécuté avec beaucoup de soins et de diligence, et fini en 533. Justinien le publia la même année, ou plutôt au commencement de la suivante, comme il semble qu'on le peut conclure par les titres qu'il prend à la tête de son Edit de promulgation, où il se nomme vainqueur des Vandales et maître de l'Afrique, ce qu'il ne pouvoit savoir qu'au commencement de l'année 534. JUSTINIEN. An de N. S. 534.

LVIII. Titres que l'Empereur y prend.

Ces titres méritent quelque attention *Flavius-Justinien Cesar, Empereur des Allemands, des Goths, des François, des Germains, des Antes, des Alains, des Vandales, des Africains; pieux, heureux, illustre, vainqueur et toujours triomphateur, aux jeunes gens qui veulent étudier les loix: salut.* On ne voit pas pourquoi ce Prince ne prend aucune qualité par rapport aux Provinces de l'Asie et de l'Egypte, dont il jouissoit paisiblement; et pourquoi il affecte de se nommer Vainqueur et Souverain des Nations, qui ne lui étoient aucunement soumises; à moins qu'on ne dise avec Baronius, que ces noms ont été mis après coup. Cependant Agathias assure que Théodebert, ou plutôt Théodoric ou Childebert son frere, s'offenserent de ce qu'il prenoit le titre d'Empereur des François. Comme cet ouvrage ne renfermoit que les élémens de la juris-

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

prudence, Justinien lui donna le titre d'*Instituts*, et en même-tems l'autorité de loi.

LIX. Nouveau Code.

Quelqu'attention qu'il eût apportée à la compilation du Code, l'usage lui fit connoître qu'il y en avoit plusieurs loix inutiles, et qui décidoient la même chose; qu'il y en avoit d'autres qui ne s'accordoient point avec l'usage; et que depuis qu'elles avoient été compilées, il avoit été obligé de faire plusieurs ordonnances sages et utiles, qu'il convenoit d'insérer dans ce volume. Justinien ne crut pas qu'il fût indigne de la majesté Impériale de réformer ce qui étoit sorti de ses mains. Il adressa pour cet effet un édit au Sénat de Constantinople; déclarant que le premier Code seroit abrogé, et que le second auroit seul force de loi; il le nomma *Codex repetitæ prælectionis*. Il fut publié l'an 534.

LX. Les Novelles.

Sous son regne, le corps du Droit civil ne fut composé que de ces trois parties, des *Instituts*, du *Digeste* et du *Code*. Mais après sa mort on en ajouta une quatrieme, qui comprenoit ses dernieres constitutions. On nomma cette derniere partie *les Novelles*, ou *Autentiques*. Ce sont ces quatre recueils ou compilations qui forment le corps entier du Droit civil, et qui s'observent encore aujourd'hui en France dans les Provinces *de Droit écrit*, quoiqu'ils n'aient

pas lieu dans les pays *de Droit coutumier*.

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

Belisaire cependant continuoit ses conquêtes. Il envoya ses troupes en divers endroits de l'Afrique, pour y réduire des places qui avoient été soumises aux Vandales; et dépêcha Gyrille en Sardaigne avec la tête de Tzazon. Dès que les habitans l'eurent reconnue, ils ne firent aucune difficulté de renoncer à Gélimer, et de se reconnoître sujets de l'Empire; ceux de Corse suivirent leur exemple. Le vainqueur se rendit maître aussi facilement de la grande ville de Césarée en Mauritanie, du port de Seth vers le détroit de Gibraltar, et des Isles d'Ebuse, de Majorque et de Minorque. Il trouva plus de résistance au promontoire de Lilybée en Sicile, où il vouloit reprendre un Fort, que les Goths avoient enlevé aux Romains. Les Goths demandant à justifier le titre de leur possession, il remit l'affaire à la décision de l'Empereur.

LXI. Suite des conquêtes de Belisaire.

Gélimer étoit toujours sur la montagne de Papua, où il avoit passé un rigoureux hiver dans une disette d'autant plus affreuse, qu'il avoit toujours vécu dans la molesse. Il étoit peu de Nations dans l'univers qui vécussent avec autant de sensualité que les Vandales, depuis qu'ils avoient acquis de si grandes richesses. Ils s'étoient accoutumés au bain et à une table où l'on servoit tout ce que

LXII. Gélimer sur la montagne. Maniere de vivre des Vandales.

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

la terre et la mer ont d'exquis et de délicieux. L'or brilloit sur leurs vêtemens et sur leurs longues robes de soie. Ils employoient la plus grande partie du tems au théâtre, au cirque, à la chasse, à la danse, à la musique, et à d'autres divertissemens. Ils avoient d'agréables jardins, plantés de beaux arbres, et arrosés de quantités de fontaines; ce n'étoit parmi eux que festins et que plaisirs.

LXIII. Maniere de vivre des Maures.

Les Maures, au contraire, habitoient dans des cavernes, où il n'étoit presque pas possible de respirer; ils n'en sortoient ni pour le froid, ni pour les chaleurs, ni pour aucune autre incommodité. Ils couchoient sur la terre; il n'y avoit que les plus considérables qui missent des peaux sous eux. Ils ne possédoient jamais qu'un habit, et ne le quittoient que quand il tomboit en lambeaux. Ils n'avoient ni pain, ni vin, ni autre nourriture commune au reste des hommes; ils vivoient à la façon des bêtes, de ségle et d'orge crus; voilà ceux que Gélimer et sa suite avoient pour ressource et pour compagnons sur ce rocher. Dès qu'il y fut, il commença à ne plus craindre la mort.

LXIV. Pharas écrit à Gélimer.

Pharas, Erule de naissance, mais d'autant plus louable pour ses bonnes qualités, qu'elles étoient plus rares dans sa Nation, l'avoit tenu bloqué sur

cette montagne pendant trois mois, lorsqu'il lui écrivit une lettre aussi humaine qu'on pouvoit l'attendre d'un barbare, sans étude, sans politesse, sans éducation, pour l'exhorter à n'être pas ennemi de lui-même jusqu'à la mort, et à se confier à la générosité de Justinien, qui le traiteroit d'une maniere convenable à son rang,

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

LXV. Réponse du Vandale.

Gélimer versa des larmes en lisant sa lettre, et y fit cette réponse : « Je » te remercie, mon cher Pharas, de » l'avis que tu me donnes ; mais je » regarde comme un mal insupportable » de devenir l'esclave d'un ennemi in- » juste, que je voudrois noyer dans son » sang. Il me fait la guerre sans sujet ; » il m'envoye, je ne sais d'où, un Be- » lisaire qui m'arrache le sceptre, et » me réduit dans la plus affieuse de » de toutes les situations. Qu'il prenne » garde ; il est homme, il est Prince ; » le Ciel vengeur peut lui rendre tout » tout le mal qu'il me fait. La douleur » m'empêche de t'en dire davantage. » Adieu, mon cher Pharas, je te prie » de m'envoyer un luth, un pain et une » éponge. » Pharas fut long-tems à chercher ce que vouloit dire la fin de cette lettre, jusqu'à ce que le porteur lui dit, que Gélimer demandoit un pain, parce qu'il n'en avoit pas vû depuis trois mois ; qu'il avoit besoin d'une éponge

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

pour essuyer une plaie qui lui étoit venue sur l'œil ; et qu'il le prioit de lui faire tenir un luth, pour accompagner une chanson qu'il avoit composée sur ses malheurs. Pharas, touché de compassion, lui envoya ce qu'il souhaitoit ; mais il n'en garda pas les avenues de la montagne avec moins de vigilance qu'auparavant.

LXVII. Scene de deux enfans affamés.

La longueur de cette espece de siege épuisa les provisions et la nourriture des Maures, quoiqu'accoutumés à ne vivre que de racines, et d'herbes sauvages. Le triste témoignage qu'en vit Gélimer décida de son sort. Une femme Maure avoit mis cuire sous la cendre un peu d'orge pilé pour en faire un pain à la maniere du pays. Elle fut apperçue de deux enfans, dont l'un étoit son fils, et l'autre neveu de Gélimer. Tous deux mourans de faim, attendoient avec impatience que le pain fut cuit, afin de se jetter dessus. Le petit Vandale plus avide saisit le pain encore tout brûlant et plein de cendre, et le porta dans sa bouche ; son camarade lui sauta au visage, et lui donna plusieurs coups pour arracher le pain d'entre ses dents. La famine n'a point d'images plus naturelles.

XLVIII. La constance de Gélimer est vaincue.

Gélimer, témoin de cette tragique scene, n'eut plus la force de résister à Pharas ; il lui écrivit en ces termes :

» Enfin,

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

» Enfin, mon cher Pharas, je me reconnois vaincu, moins par la grandeur « des maux que j'ai soufferts et que je » souffre encore, que par la derniere » extrêmité où sont réduits ceux que » la guerre enveloppe dans ma disgrace. » J'ai résolu de suivre tes avis, je ne » résiste plus à la fortune; et je m'abandonne à l'ordre des destins, quelque » part qu'ils me conduisent. Je ne demande plus qu'une grace, c'est que » Belisaire m'assure que l'Empereur exécutera de bonne foi ce que tu m'as » promis en son nom. Aussi-tôt que » j'aurai sa parole, je me rendrai avec » tous les Vandales qui sont ici. »

XLVIII. Gélimer prisonnier.

Pharas envoya promptement cette lettre au Général, et le fit instruire de tout. Belisaire charmé de l'apprendre, députa quelques-uns de ses principaux Officiers, et les chargea de promettre de sa part à Gélimer, que ni lui ni les siens ne recevroient aucun mauvais traitement; qu'ils ne manqueroient de rien, et que Justinien lui rendroit tous les honneurs convenables. Ils porterent ces paroles avec Pharas au Prince infortuné, qui vint le recevoir au bas de la montagne, et partit aussi-tôt pour Carthage. Le Barbare en abordant Belisaire, fit un éclat de rire, qui étonna tous les spectateurs. Les Romains crurent que la grandeur de sa disgrace et

de son chagrin lui avoit affoibli l'esprit. Mais ceux qui l'accompagnoient assurerent qu'il avoit tout son bon sens, et que ce transport étoit l'effet d'une profonde sagesse; par laquelle il se rappelloit son premier état, la gloire qui l'avoit environné, la crainte, la fuite, les miseres qui l'avoient suivi; il vouloit faire entendre qu'il n'y a rien dans la vie dont on ne doive rire, et se moquer. Belisaire écrivit à l'Empereur qu'il tenoit Gélimer prisonnier, et lui demanda la permission de le conduire lui-même à Constantinople.

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

LXIX. Belisaire le conduit à Constantinople.

Cette raison n'etoit qu'un prétexte, pour en cacher une autre plus importante, et détourner une tempête dangereuse qui le menaçoit. Quelques Officiers Généraux, jaloux de la gloire et de la confiance qu'il s'étoit acquises, avoient écrit au Prince qu'il formoit une conspiration contre sa personne; pour s'emparer de l'autorité souveraine. Belisaire découvrit leur trame par une lettre interceptée, qui lui fut remise. Soit que Justinien méprisât l'accusation, soit qu'il eût d'autres motifs plus secrets, il ne jugea point à propos de la divulguer. Il envoya Salomon lui dire, qu'il le laissoit libre ou de demeurer en Afrique, ou d'accompagner Gélimer.

LXX. Triomphe de Belisaire.

Belisaire prit ce dernier parti comme un moyen de se justifier. Il fut reçu dans

Constantinople avec tous les honneurs du triomphe. Personne n'avoit reçu ces honneurs depuis six cens ans, que Titus, Trajan, et quelques autres en petit nombre. Il fit passer au milieu de la Ville les dépouilles et les esclaves avec la pompe et l'appareil que l'on nommoit anciennement Triomphe. Les dépouilles de l'ennemi qui lui servoient de trophées, étoient les habits à l'usage du Roi des Vandales, les chars de la Reine, des trônes d'or, des pierreries, des vases d'or, toute la vaisselle de Gélimer, une grande quantité d'argent monnoyé et non monnoyé, et les vases sacrés que Titus avoit enlevés du Temple de Jérusalem, et que Genséric avoit emportés de Rome : Justinien les fit renvoyer à l'Eglise des Chrétiens de Jérusalem.

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

LXXI. Gélimer en fait partie. Sa constance.

Le peuple étoit moins occupé à regarder ces richesses, qu'à considérer Gélimer, dont la réputation étoit connue depuis long-tems. Il marchoit à la tête de ses propres dépouilles, accompagné de ses parens, et d'une élite de plusieurs Vandales des plus considérables par leur noblesse, leur taille et leur bonne mine. Lorsqu'il entra dans le Cirque, et qu'il vit l'Empereur assis sur un trône fort élevé, et environné d'un peuple infini, il se rappella son ancienne grandeur, et sentit toute

JUSTINIEN. An de N. S. 514.

l'amertume de sa disgrace. Cependant, Philosophe jusqu'au dernier moment, il ne versa pas une larme, il ne poussa pas un soupir, pas même quand on lui ôta sa robe, et qu'on lui dit de se prosterner devant le Prince. Il se consoloit en répétant plusieurs fois ces paroles : » Tout ce qui est dans le monde n'est » que vanité. » Justinien lui assigna des terres dans la Galatie pour vivre avec ses parens ; mais il ne lui donna pas la dignité de Patrice, que Pharas lui avoit néanmoins promise, parce que ce Prince ne voulut pas renoncer à l'erreur des Ariens.

LXXII. Origine de la guerre des Goths.

La captivité de Gélimer mit fin à la guerre contre les Vandales qui demeurerent désormais sous la puissance des Romains. Salomon prit la place de Belisaire, et n'eut plus à combattre que les Maures, qui lui donnerent beaucoup de peines et de fatigues, pendant que Justinien s'engageoit insensiblement dans une nouvelle guerre avec les Goths, qui souleverent contre l'Empire toutes les forces de l'Europe. On se souvient qu'à la mort de Théodoric le Grand, Roi d'Italie, Atalaric son petit-fils monta sur le trône à l'âge de huit ans, sous la tutelle de sa mere Amalasonte ; et que cette Princesse n'ayant pû le faire élever dans les sciences et dans la pratique des vertus nécessaires à un Prince,

elle fut obligée de l'abandonner aux Goths, qui lui corrompirent l'esprit et le cœur. Devenue dans la suite elle-même un objet de haine pour les Grands de la nation, elle découvrit une conjuration formée contre sa personne, et en fit mourir les premiers auteurs.

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

LXXIII. Amalasonte persécute Théodat.

La crainte, ou plutôt l'inquiétude naturelle de son esprit, lui fournirent un autre rival, sur lequel elle exerça alternativement sa haine et son affection. C'étoit Théodat Souverain de la Toscane, et neveu de Théodoric; Prince timide, lâche, passionné pour l'argent, aussi jaloux d'usurper les terres de ses voisins que de conserver les siennes. Amalasonte avoit fait tous ses efforts pour réprimer son avarice et son ambition; mais elle l'avoit tellement irrité, qu'il étoit résolu d'abandonner la Toscane à Justinien, et d'échanger sa principauté pour de l'argent et une dignité dans le Sénat, et d'aller passer le reste de ses jours à Constantinople. Il communiqua son dessein à Hypace, Archevêque d'Ephèse, et à Démétrius Evêque de Philippes en Macédoine, afin d'en instruire l'Empereur, qui les avoit envoyés à Rome, pour consulter le saint Siége contre les Nestoriens du Monastère des Acemétes.

Peu de tems après, les Toscans ac-

JUSTINIEN. An de N. S. 534.

cuserent Théodat devant Amalasonte, d'avoir chassé plusieurs particuliers de leurs terres, et d'avoir commis d'autres violences. La Reine manda Théodat à Ravenne comme son feudataire; elle le condamna à restituer ce qu'il avoit usurpé, et le poursuivit jusqu'à ce qu'il eût satisfait.

LXXIV. Elle se réconcilie, et le fait Roi d'Italie.

La mort du jeune Atalaric, que ses débauches avoient épuisé dès la huitiéme année de son regne, changea les dispositions de l'un et de l'autre. Amalasonte craignant d'être chassée par les Goths, ou du moins n'ayant plus d'autorité dans l'Etat, oublia les défauts du Prince de Toscane, et les mauvais traitemens qu'elle lui avoit fait souffrir; elle s'imagina aussi qu'un bienfait signalé auroit assez de force pour effacer le ressentiment de celui qu'elle avoit persécuté. Elle l'appaisa par ces raisons spécieuses: Qu'elle n'avoit traversé ses desseins que pour mieux sauver les apparences dans l'esprit du peuple animé contre lui, et pour le faire succéder au Royaume d'Atalaric, qu'elle voyoit bien être menacé d'une mort prochaine. Elle lui offrit en même-tems de le faire déclarer Roi, à condition qu'il lui feroit part du gouvernement. Théodat en donna toutes les assûrances qu'elle voulut, et le jura d'autant plus volontiers, qu'il jugeoit qu'il seroit

par ce moyen plus en état de venger les injures qu'il en avoit reçues. Il fut donc couronné, et l'on députa vers l'Empereur pour lui en porter la nouvelle. JUSTINIEN. An de N. S. 534.

A peine fut-il en possession du Royaume, qu'il fit tout le contraire de ce qu'il avoit promis. Il traita favorablement les enfans de ceux qu'Amalasonte avoit fait mourir, et il fit mourir ceux pour qui elle avoit le plus d'affection. Il la mit elle-même en prison dans une Tour bâtie au milieu du Lac de Vulsine, en Toscane, où elle mourut de chagrin peu de mois après. LXXV. Il la fait mourir en prison.

Justinien, informé de la perfidie et des cruautés de Théodat, en prit occasion de lui déclarer la guerre. Il envoya d'abord des Ambassadeurs en France pour expliquer les motifs de sa délibération, et exhorter les François à l'aider de leurs troupes, pour chasser une nation barbare, qui s'étoit emparée par violence de l'Italie. Les présens qu'il leur faisoit, et les promesses d'en envoyer encore de plus précieux, gagnerent les François, qui conclurent avec lui une ligue offensive. An de N. S. 535. LXXVI. Justinien lui déclare la guerre.

Tandis que par ses ordres Mundus se rendoit maître de Salone en Dalmatie, où il remporta une grande victoire sur les Goths, Belisaire arrivé sur les côtes de Sicile avec la flotte, s'empara LXXVII. Succès des Romains.

JUSTINIEN. An de N. S. 535.

de Catane, de Syracuse, de Panorme et de plusieurs autres villes, par force ou par composition, et mit toute l'Isle à contribution. Son entrée dans Syracuse fut remarquable, en ce qu'elle se fit le dernier jour de son Consulat, et qu'il étoit environné d'une armée victorieuse, et d'une multitude incroyable de peuple, à qui il jettoit des médailles d'or. Au bruit des prospérités Romaines, Théodat saisi de frayeur appréhenda de retracer les malheurs de Gelimer. Il traita avec Pierre, Ambassadeur de Justinien à Ravenne. Les conditions furent : qu'il abandonneroit la Sicile ; qu'il enverroit tous les ans à l'Empereur une couronne de trois cens marcs d'or ; qu'il lui fourniroit trois mille soldats quand il en auroit besoin, qu'il ne pourroit sans son consentement, punir de mort ou d'exil un Prêtre ou un Sénateur ; que quand il voudroit donner à quelqu'un une place dans le Sénat, ou l'honorer de la dignité de Patrice, il seroit tenu de demander l'agrément de l'Empereur ; que dans les acclamations du peuple l'Empereur seroit toujours nommé avant lui ; que jamais on ne lui érigeroit de statue qu'on n'en mît une de l'Empereur à sa droite. Après avoir signé ces articles, il demanda à Pierre s'il croyoit que l'Empereur en fût satisfait. L'Am-

LXXVIII. Théodat consent à tout, même à céder son Royaume.

bassadeur ne put lui en donner d'assûrances positives. Théodat frappé d'une nouvelle terreur, promit d'abdiquer la couronne : il le jura, et la Reine confirma son serment.

JUSTINIEN. An de N. S. 535.

LXXIX. Il viole ses sermens.

Il le rompit avec autant de légéreté qu'il l'avoit fait. Les Goths étant rentrés dans la Dalmatie, rencontrerent Maurice fils de Mundus, qui s'étoit avancé avec quelques troupes, plutôt pour reconnoître le pays que dans la vue de combattre ; ils le chargerent avec tant de fureur qu'il ne se sauva pas un Romain du champ de bataille. Mundus transporté de fureur, marcha contre les Barbares, et eut le même sort que son fils. La renommée l'eut bientôt appris à Rome. Théodat qu'une simple lueur de fortune élevoit aussi facilement qu'il se laissoit abattre par les disgraces, oublia tous ses sermens, et se moqua des Ambassadeurs.

LXXX. Les Goths chassés de la Dalmatie.

L'Empereur irrité de se voir ainsi trompé, envoya Constantien dans la Dalmatie, avec ordre de lever des troupes, d'en chasser les Goths et de leur enlever Salone qu'ils avoient reprise. Il exécuta tous ces ordres avec succès, et contraignit les Barbares de se retirer à Ravenne.

An de N. S. 536.

LXXXI. Belisaire en Italie.

Belisaire reçut ordre en même-tems d'entrer en Italie, et de ne point épargner les Goths. Après avoir laissé

JUSTINIEN. An de N. S. 536.

des garnisons à Syracuse et à Panorme, il passa avec sa flotte de Messine à Régé. Tous les naturels du pays accoururent en foule se soumettre à sa puissance ; tant par l'impossibilité où ils se croyoient de défendre des places ruinées, que par l'aversion qu'ils avoient pour la domination des Goths. Ebrimut, gendre de Théodat, s'y rendit avec une nombreuse suite ; et peu de tems après il passa à Constantinople où Justinien le combla d'honneurs.

LXXXII. Siége de Naples.

De Régé, Belisaire fit marcher les troupes jusqu'à Naples, tandis que les vaisseaux étoient à la rade. La Ville résista pendant vingt jours à ses efforts, par la faction des Goths et de quelques particuliers qui rendoient odieux le gouvernement de Justinien. Déja Belisaire pensoit à donner ses ordres pour lever le siége, et aller commencer celui de Rome, où Théodat s'étoit retiré, lorsqu'un soldat Isaurien lui apprit qu'on pouvoit aisément entrer dans la Ville par un aqueduc, que les Romains avoient coupé pour ôter l'eau aux Napolitains. Belisaire alla lui-même examiner l'endroit, et résolut d'en faire usage. Néanmoins avant que d'en venir à l'exécution, il envoya sommer de nouveau les assiégés de se rendre, pour éviter le carnage et la fureur du soldat qui prend une Ville d'assaut.

JUSTINIEN. An de N. S. 536.

Comme ils traiterent cet avis de vaine menace, il découvrit son dessein à Magnus et à Ermès, deux de ses principaux Officiers ; il leur commanda de prendre des flambeaux et d'entrer dans l'aqueduc avec quatre cens hommes d'élite au milieu de la nuit. Il leur donna deux trompettes qui devoient sonner quand ils seroient arrivés, tant pour l'avertir du succès, que pour jetter la terreur dans l'esprit des citoyens. Tandis qu'ils avançoient, Bessas entretenoit les sentinelles du bas des remparts, pour les empêcher d'entendre le bruit des Romains qui s'avançoient dans l'aqueduc, et il les exhortoit à se rendre. Lorsque les soldats furent arrivés dans la place, ils donnerent le signal par le son des trompettes, toute la Ville fut aussi-tôt en émotion. Les uns se renfermoient dans leurs maisons, les autres couroient aux Eglises, personne ne pensoit à se défendre. Cependant les Romains faisoient un carnage épouvantable de tout ce qui se présentoit à eux : alors les habitans n'ayant plus de ressource, ouvrirent leurs portes au vaiqueur.

LXXXIII. Prise de la Ville.

Belisaire lui-même fut sensiblement affligé de voir les ravages que ses soldats commettoient dans la ville. Les uns ne s'attachant qu'à la vengeance, passoient tout au fil de l'épée, sans

LXXXIII. Belisaire arrête le soldat.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

épargner ni âge ni sexe ; les autres plus avides du butin, pilloient les meubles et tout ce qu'il y avoit de précieux ; les Massagétes sans respect pour les lieux saints, arrachoient des autels ceux qui s'y étoient réfugiés, et enlevoient les richesses que la piété des peuples y avoit consacrées. Ce Général courut de toutes parts pour arrêter le désordre, et ordonna aux troupes de se rendre dans la place, où il leur tint ce discours, digne d'un sage Héros.

« Vous ne devez pas douter, après » les fatigues que nous avons essuyées » durant ce siége, que ce ne soit le » Ciel qui nous a rendus les maîtres » d'une Ville que l'on croyoit impre- » nable ; pourquoi ne pas répondre à » cette faveur, et montrer par la dou- » ceur dont nous userons envers les » vaincus, que nous méritions de les » vaincre ? Mettez des bornes à votre » vengeance, et ne l'étendez pas plus » loin que la guerre. Le vainqueur ne » doit point faire de mal aux vaincus ; » en leur donnant la mort, il perd des » sujets, au lieu de se défaire de ses » ennemis. Il est honteux à ceux qui » les ont vaincus de se laisser vaincre » par le desir aveugle de la vengeance. » Gardez l'or et les richesses comme la » récompense de votre valeur ; mais » rendez les enfans à leurs peres, et

» les femmes à leurs maris, faites-leur » sentir par ce trait de générosité de » quels amis ils vouloient se priver par » leur imprudence ». Ce discours fit impression sur les soldats, qui cesserent leurs violences, et les Napolitains perdirent et recouvrerent dans un même jour leur liberté.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

LXXXV. Vitigis élu Roi des Goths. Massacre de Théodat.

En s'arrêtant trop dans sa conquête, Belisaire donna le tems aux ennemis de susciter de nouveaux troubles qui prolongerent la guerre, et la rendirent plus cruelle. Les Goths, qui étoient à Rome et aux environs, s'étonnoient depuis long-tems de l'inaction de Théodat. Elle leur fit soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec l'Empereur, et ils l'accuserent hautement d'être l'auteur des calamités publiques. Ce mécontentement fit qu'ils s'assemblerent à Régéte, à quinze ou seize lieues de Rome, et élurent pour leur Roi Vitigis, plus connu par son courage et ses belles actions, que par son origine. Aussi-tôt que Théodat l'eut appris, il sortit de Rome, et se sauva vers Ravenne. Le nouveau Roi chargea Optaris de le poursuivre, et de l'amener mort ou vif. Il ne pouvoit charger de cette commission un homme plus disposé à obéir. Optaris, ennemi de Théodat, le joignit dans un grand chemin; et cherchant plutôt à assouvir sa haine qu'à

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

satisfaire Vitigis, il se jetta sur le Prince fugitif, et le massacra impitoyablement.

LXXXVI. Belisaire dans Rome.

Vitigis commit la même faute que Belisaire. Au lieu de s'emparer de Rome aussi-tôt après son élection, il se laissa prévénir par le Général des Romains. Belisaire mit garnison dans Naples et dans la citadelle de Cumes, qui étoient les deux seules places fortifiées qu'il y eut alors dans la Campanie, et s'avança vers Rome. Les Goths d'autant plus effrayés de son arrivée, que les Citoyens avoient beaucoup de penchant pour l'ancien gouvernement Romain, commencerent à désespérer de pouvoir garder la place; il sortirent par la porte Flaminia en même-tems que l'ennemi entroit par celle d'Asinaria. Belisaire y fut reçu le 9 de Décembre, et l'onzieme année du regne de Justinien. Il envoya à l'Empereur les clefs de la Ville, avec Leudaris, que les Goths en avoient établi Gouverneur, et qui avoit dédaigné de se sauver avec eux. Il fit réparer les fortifications, élever des parapets pour mettre les sentinelles à couvert, et creuser un large fossé qui environnoit la Ville. Les Romains admiroient sa vigilance, et la sagesse de sa conduite; mais ils étoient fâchés de voir les préparatifs qu'il faisoit pour soutenir un

siege dont ils étoient menacés. Le nom de siege leur rappelloit tous les maux que leur Ville avoit endurés depuis un siecle et au-delà. Le Général Romain pour les rassurer, remplit leurs magasins des bleds qu'il avoit apportés de Sicile; il en fit venir d'autres, et obligea d'amener dans la Ville toutes les provisions qui étoient à la campagne.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

LXXXVII. Vitigis s'avance vers Rome.

Dans l'espace de quelques mois il conquit presque toute l'Italie, soit par lui-même, soit par les armes de ses Lieutenans, qui s'avancerent jusqu'auprès de Ravenne. Vitigis ne s'y étoit retiré que pour attendre Marcias, qu'il avoit envoyé chercher du secours dans les Gaules; il en sortit et marcha à la tête de ses troupes du côté de Rome. Le bruit de sa venue jetta Belisaire dans une étrange inquiétude. Le peu qu'il avoit de soldats lui faisoit souhaiter d'en recevoir de Constantin, et de Bessas, appliqués à la conquête des hautes Provinces de l'Italie; mais il craignoit de dégarnir les places qu'ils avoient soumises, et de les abandonner aux Goths. Il leur manda de ne laisser des garnisons que dans les principales, et de venir le joindre avec le reste de l'armée.

LXXXVIII. Grand combat où Belisaire se signale.

Ils arriverent avant Vitigis; et aussitôt que ce Prince fut au pied des murailles, il attaqua les Romains. Beli-

saire sortit à la tête de son armée, et ne fit pas moins le devoir d'un soldat que celui de Commandant. Quelques transfuges que la frayeur avoit jettés la veille dans le parti des Goths, avertirent qu'il montoit toujours dans les batailles un Cheval bai, qui avoit la tête blanche; ce fut un signal pour faire tomber tout l'effort des Barbares sur sa personne. Ils n'eurent d'attention et d'empressement, que pour le trouver et le mettre en pieces. Ils le reconnurent aisément aux indices qu'on leur en avoit donnés; mais il soutint par sa valeur et par l'affection de ses gardes, tous les coups qu'ils lui porterent; il en tua même de sa main un nombre considérable, sans recevoir aucune blessure, et mit les autres en fuite. Il rentra triomphant dans la Ville au commencement de la nuit, et la porte par où il passa fut nommée la porte de Belisaire.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

LXXXIX. Vigitis lui envoye des Ambassadeurs.

Loin de se rebuter, Vitigis n'en fut que plus animé contre les Romains. Il assiégea le côté de la Ville qui lui parut le plus foible; il y fit sept retranchemens, et coupa les quatorze aqueducs qui portoient de l'eau dans toute la Ville, ouvrage des anciens Romains. C'étoient de grandes voutes bâties de briques, dans lesquelles un homme à cheval pouvoit entrer aisé-

ment avec ses armes. Il sut que les citoyens étoient déjà fort las de la longueur, des fatigues et des dangers du siege, et qu'ils murmuroient hautement contre Belisaire. Pour augmenter la division et les plaintes, il envoya des Ambassadeurs au Général des Impériaux, avec ordre de lui parler en présence des Capitaines, des Sénateurs et du peuple. Ils lui dirent que si c'étoit le courage qui l'avoit conduit, il en oublioit les premiers sentimens, en demeurant enfermé dans l'enceinte d'une Ville qu'il épuisoit par ses lenteurs; mais que si c'étoit la témérité, il n'avoit qu'à marquer son repentir; et qu'on lui accorderoit une libre retraite, avec tous les honneurs de la guerre. Ils reprocherent en même-tems aux citoyens de prendre les armes contre leur Souverain légitime, et de le trahir en se trahissant eux-mêmes.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

XC. Comment Belisaire lui répond.

Belisaire ne fut point embarrassé de la réponse. Il dit aux Ambassadeurs: » Comme nous ne formons pas nos ré» solutions sur vos idées, nous ne vous » demandons point conseil sur ce que » nous avons à faire; chacun se con» duit comme il le juge à propos. Je vous » montrerai dans le tems, que je ne » crains ni vos ménaces, ni vos défis; » et le jour viendra où vous chercherez » à vous cacher sous les buissons. Quand

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

» nous tenons Rome, nous tenons une » Ville qui nous appartient, dont vous » vous êtes autrefois emparés injuste- » ment, et que vous ne voyez qu'avec » douleur rentrée sous la puissance de » ses véritables maîtres. C'est vous faire » illusion que de croire qu'il vous sera » aisé de la reprendre. Jamais Belisaire » ne consentira à vous la rendre tant « qu'il vivra. » Aucun des Romains n'osa le contredire ni répondre aux Députés ; tous demeurent dans le silence.

XCI. Vitigis fait préparer des machines.

Quand Vitigis eut demandé à ses Ambassadeurs de quelle maniere Belisaire les avoit reçus, et ce qu'ils en pensoient ; ils lui dirent que ce n'étoit pas un homme qu'il fallût espérer d'intimider. Résolu d'en venir aux effets, il fit construire toutes sortes de machines de guerre, des béliers, des loups, des ballistes, des échelles et des tours aussi hautes que les murailles, appuyées sur quatre roues, afin de les transporter de côté et d'autre par le moyen des bœufs qu'on y atteloit. Le dix-huitieme jour du siege, il les fit approcher du rempart pour donner l'assaut, et le seul aspect de ces préparatifs remplit de frayeur le cœur des Romains.

XCII. Il est repoussé dans ses attaques.

Ils se déchaînerent contre Belisaire, qui ne fit qu'en rire et les railler. Pour leur faire voir que ce n'étoit point par

une vaine bravade, il tira une flèche sur un des Officiers ennemis, lui perça le col, et le renversa par terre. Le peuple augurant bien de cette action poussa un grand cri de joie. A l'instant Belisaire tira un second coup avec un pareil succès, et le peuple élevant un cri encore plus grand que le premier, se crut comme assuré de la victoire. Alors le Général donna ordre de tirer, principalement sur les bœufs attelés à la tour; dans un moment ils furent hérissés de traits, la machine demeura immobile, et les Goths essuyerent tous les traits des Romains. Vitigis repoussé dans cet endroit, alla promptement donner l'attaque dans un autre, où il se flattoit de ne pas trouver une si grande résistance. Les Romains le reçurent avec une ardeur incroyable; ils déchargerent sur les Goths une grêle de traits; et quand les pierres commencerent à manquer, ils briserent plusieurs statues pour leur en jetter les morceaux. Mais bien-tôt Constantin vint au secours, et fit reculer l'ennemi au de-là du Tibre.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

XCIII. Il perd trente mille hommes.

Peu de jours après, ils revinrent à la charge. L'armée Romaine fit sur eux une vive sortie, mit les Barbares en déroute, et brula leurs machines. Ils perdirent en cette journée trente mille hommes, selon le témoignage de leurs

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

Chefs ; et le nombre des blessés égala celui des morts. L'attaque avoit commencé le matin, et ne finit que le soir. Tandis que les Romains passoient la nuit à dépouiller les morts, à à chanter des vers à la louange de Bélisaire, les Goths n'étoient occupés qu'à panser les malades, et à regretter leurs pertes. Belisaire fit partir un vaisseau pour informer l'Empereur de tout ce qui s'étoit fait depuis le commencement du siege, et le prier d'envoyer incessamment des troupes et des vivres à Rome, pour gagner de plus en plus l'affection du peuple.

XCIV. Belisaire fait sortir de Rome les bouches inutiles.

Quelques grandes que fussent les pertes de Vitigis, il lui restoit encore une armée considérable. Les Goths dispersés en différentes Provinces venoient d'eux-mêmes à son secours, il ne renonçoit point au siege, et se flattoit de prendre la Ville par la faim, s'il ne pouvoit vaincre l'ennemi par la force des armes. Belisaire comprit son dessein. Pour éviter la famine et les murmures qu'elle entraîne, il fit passer à Naples les femmes, les enfans, les esclaves et les autres bouches inutiles. Il ordonna la même chose aux Officiers qui avoient des domestiques, leur déclarant qu'il ne pouvoit plus leur distribuer chaque jour que la moitié des vivres qu'il leur donnoit auparavant ; mais qu'il leur

donneroit l'autre moitié en argent. Plusieurs citoyens se retirerent dans la Campanie.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

XCV. Il exile le Pape Silvere.

Alors des ennemis du pape Silvere le rendirent suspect au Général de l'armée. Ils l'accuserent d'avoir écrit aux Goths, pour les faire entrer dans Rome par intelligence; mais c'étoit une calomnie d'un Avocat nommé Marc, et d'un Garde Prétorien, qui sous le nom de Silvere, avoient fabriqué de fausses lettres adressées à Vitigis. Belisaire le fit néanmoins venir au Palais, lui reprocha le commerce qu'il entretenoit avec les Goths, et le menaça d'une punition exemplaire, s'il ne renonçoit au Concile de Calcédoine, et s'il n'approuvoit par écrit la doctrine contraire. Belisaire n'exigeoit de lui cette prévarication dans la foi que par les instances de sa femme Antonine, confidente de l'Impératrice Théodora, l'une et l'autre Eutychéennes, et les deux plus dangereux esprits de leur siecle. Le Pontife résistant avec une généreuse fermeté, répondoit qu'il n'avoit aucune intelligence avec les Goths, qu'il n'étoit point coupable, et qu'il ne vouloit pas le devenir en trahissant sa religion. Sur cette réponse Belisaire l'envoya en exil à Patare en Lycie, et nomma Vigile à sa place.

L'évêque de Patare alla trouver Justi-

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

nien, et le menaça des jugemens de Dieu, pour avoir chassé de son siége le premier des Pasteurs de l'Eglise. L'Empereur qui n'avoit jamais su les intrigues de Vigile, ni les ordres que l'Impératrice avoit donnés, voulut que Silvere retournât à Rome, que l'on examinât si les lettres qu'on l'accusoit d'avoir écrites aux Goths, étoient véritables, et que s'il étoit prouvé qu'elles fussent de lui, il fut fait Evêque d'une autre Ville, et que si on les trouvoit fausses, il fut rétabli dans son siége. Vigile allarmé du retour de Silvere, craignit d'être chassé de Rome, et de perdre sa dignité; il demanda au général Romain de lui livrer Silvere, sans quoi il ne pouvoit exécuter ce qu'il lui avoit promis. Le Pape fut donc abandonné à quelques partisans de Vigile, qui jugerent sa cause, le déclarerent coupable, et le conduisirent dans l'isle de Palmaria, où il mourut de faim le 20 de Juillet de l'année suivante 538, après avoir tenu le S. Siége deux ans.

XCVI. Le Pape revient à Rome, et meurt dans un second exil.

XCVII. Entrée de Vigile au Pontificat.

La promesse que Vigile avoit faite à Belisaire étoit un crime qui l'avoit élevé au Pontificat, et qui attira sur lui les chagrins, les malheurs et les disgraces qui le poursuivirent jusqu'au tombeau, comme on le verra dans la suite. Lorsqu'il étoit à Constantinople avec le titre de Diacre de l'Eglise Romaine,

l'Impératrice Théodora le connut pour un esprit ambitieux et chancelant dans la foi. Après quelques conférences qu'elle eut avec lui, elle lui fit promettre secrétement de renoncer au Concile de Calcédoine, et d'écrire à Théodose d'Alexandrie, à Anthime et à Sévére, tous Eutychéens, pour adopter leur doctrine, s'engageant à lui payer 700 livres d'or, et d'ordonner à Belisaire de faire ensorte de le mettre sur la chaire S. Pierre. L'ambitieux Vigile accepta les propositions, et vint à Rome solliciter Belisaire et sa femme Antonine d'exécuter le commandement de Théodora, promettant au Général de lui donner deux cens livres d'or, s'il faisoit réussir ce projet. Dès-lors la perte de Silvere fut resolue, et Vigile y contribua plus qu'un autre par ses intrigues.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

XCVIII. Mauvaise foi de sa conduite.

Il s'y comporta de la même maniere qu'il y étoit entré. Après son ordination, il écrivit à Théodose, à Anthime et à Sévére, pour les assurer qu'il n'avoit qu'une même doctrine avec eux, et qu'il rejettoit les deux natures en J. C.; mais il les prioit de ne point divulguer sa lettre, et même de témoigner qu'il leur étoit suspect. Cependant il professoit toujours en public la foi orthodoxe, et en donna un témoignage formel à Justinien, irrité de ce qu'il ne

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

lui avoit point écrit, selon la coutume, à son entrée au Pontificat. Vigile dans sa réponse loua ouvertement la foi du Prince, protesta qu'il n'en avoit point d'autre, et qu'il anathématisoit tous ceux qui avoient une croyance contraire, en particulier Théodose, Anthime, et Sévére. Telle étoit la conduite du Pape Vigile.

XCIX. Continuation du siege de Rome.

Cependant Vitigis continuoit le siege de Rome avec ardeur. Résolu de réduire les assiégés par la faim, il se rendit maître du port, qui est à l'embouchure du Tibre, et à sept lieues de Rome. La Ville n'eut plus de vivres que ceux qu'elle tiroit par terre, à force d'hommes, de bœufs ou de chevaux, qui étoient devenus si rares, qu'ils furent bientôt épuisés de fatigue. Un secours de 1600 hommes arrivés à Belisaire lui donna la facilité de faire quelques sorties sur l'ennemi; elles furent toutes heureuses, et les barbares y perdirent plus de quatre mille hommes. Les Romains enflés de ces succès, presserent Belisaire de livrer une bataille aux Goths. Quoiqu'il leur eût représenté plusieurs fois la supériorité des ennemis en nombre, il fut obligé de céder à leurs clameurs; mais la suite en fut fatale. L'ennemi informé de toutes leurs démarches par des transfuges et des espions, s'étoit préparé à les recevoir,

et

et les repoussa avec une perte considérable.

JUSTINIEN. An de N. S. 537.

Ils en revinrent aux sorties, qui leur furent plus heureuses. Comme elles duroient souvent jusqu'à la nuit, un jour un soldat Romain s'écarta en poursuivant les fuyards, et tomba dans une fosse profonde, creusée pour serrer des grains. Les même accident arriva à un Goth, et tous deux furent obligés d'y passer la nuit. La société de malheur dissipa la haine que la différence des nations lui inspiroit mutuellement. Ils lierent une si grande amitié, qu'ils se promirent réciproquement de faire tout leur possible pour se sauver la vie l'un à l'autre. Le lendemain ayant appelé à leur secours avec de grands cris, les Barbares qui étoient campés aux environs accoururent aussi-tôt, et leur demanderent qui ils étoient; le soldat Goth répondit seul, et se fit connoître; on lui tendit une corde, et il dit au Romain de monter le premier. Les Goths étonnés de voir un Romain, voulurent le précipiter une seconde fois; mais son ami demanda grace pour lui, et dit qu'ils s'étoient engagés par serment à s'aider l'un l'autre en quelques mains qu'ils tombassent. En considération de cette promesse le Romain eut la liberté.

C. Aventure d'un Gothet d'un Romain enfermés.

Les Goths bornerent toutes leurs hos-

JUSTINIEN. An de N. S. 538.

tilités pendant l'hiver à garder les avenues de Rome, soit par mer soit par terre, pour empêcher qu'il n'y entrât de vivres; et leurs soins ne furent pas inutiles. Au commencement du printems la Ville fut en proie à la famine et à la peste. Les soldats n'avoient pour toute nourriture que du pain et en fort petite quantité; les habitans souffroient en même-tems la disette et la contagion, qui bientôt se communiqua aux troupes. Les uns et les autres réduits à l'extrêmité s'assemblerent autour du Palais de Belisaire, pour le prier de donner au plutôt une bataille générale.

CI. Famine et peste dans Rome.

CII. Belisaire appaise les Citoyens.

Belisaire ne s'effraya point de cette émotion; il s'attacha principalement aux citoyens, et leur répondit avec toute la fermeté dont il étoit capable. " Je ne „ m'étonne point, leur dit-il, de la dé„ marche que vous faites aujourd'hui; „ il y a long-tems que je connois les „ emportemens du peuple, et que je „ sais qu'il est aussi incapable de sup„ porter le présent que de prévoir l'a„ venir; il n'a besoin que de lui-même „ pour être précipité dans le dernier „ des malheurs. Prenne les armes qui „ voudra, pour vous mener à l'ennemi; „ je ne saurois me résoudre à perdre „ dans un jour les affaires de l'Empire, „ pour satisfaire votre légéreté, et vous „ laisser courir à la mort. La guerre ne

„ se fait point avec une précipitation
„ inconsidérée ; il faut de la prudence
„ et du conseil pour peser les occasions
„ et attendre les momens. Mais vous
„ qui voulez combattre, où avez-vous
„ donc appris à manier les armes ?
„ Est-ce en voyant exercer les troupes
„ dans le cirque ou dans vos places ?
„ Demandez-leur si c'est un métier qui
„ s'apprenne à l'ombre, et dans le re-
„ pos des Villes, et s'il est aisé de
„ vaincre des peuples aguerris. Bien-
„ tôt vous verrez les raisons qui m'en-
„ gagent à différer le combat : L'Em-
„ pereur nous envoie une armée com-
„ posée de toutes les forces de l'Orient ;
„ et la plus puissante flotte que l'Em-
„ pire ait jamais équipée ; déjà elle
„ couvre le golfe Ionique, et se fait
„ appercevoir des côtes de la Campa-
„ nie. Elle nous fournira assez de vi-
„ vres pour rassasier notre faim, et
„ assez de soldats pour accabler nos
„ ennemis. Je vais donner tous mes
„ soins pour presser son arrivée.

JUSTINIEN. An de N. S. 538.

CIII. Il reçoit des troupes et des vivres.

Pour les convaincre de la vérité de ce qu'il leur disoit, il commanda à Procope l'historien, qui l'accompagnoit depuis quelques années, d'aller à Naples, faire charger sur des bâteaux le bled et les soldats, qu'on assuroit y être déjà arrivés. Il les trouva en effet, quoiqu'en moindre quantité que le Gé-

JUSTINIEN. An de N. S. 538.

néral ne l'avoit dit ; mais la difficulté étoit de les faire entrer dans Rome. et Belisaire en trouva le moyen. Dès le commencement du siege, il avoit fait murer la porte Flaminia, près laquelle les ennemis étoient campés, afin qu'ils ne pussent la forcer. Il en ôta les pierres pendant la nuit, et y fit avancer son armée. Au point du jour, il envoya par la porte Pincienne, Trajan et Diogene à la tête de mille hommes, pour attaquer les Goths avec ordre de faire semblant de fuir dès qu'ils les verroient approcher. Tout s'exécuta fidellement. Quand les Barbares furent au pied des murailles, il fit sortir son armée par la porte Flaminia, chargea vigoureusement les Goths qui étoient en désordre, en tailla en pieces une grande partie, mit les autres en fuite, s'empara des passages ; et fit entrer dans la Ville les vivres et les troupes.

CIV. On convient d'une suspension d'armes.

Ce stratagême rendit la tranquillité aux Romains, et jetta les Goths dans la consternation. Vitigis voyoit son armée, autrefois si supérieure aux ennemis, réduite à un très-petit nombre par les maladies et par les différentes pertes qu'il avoit faites ; il commença à désespérer du succès de son entreprise, et à méditer la retraite. Ce qu'il avoit appris des vivres et des troupes qui arrivoient de Constantinople, aug-

mentoit sa frayeur ; il s'en formoit une idée sur les bruits que Belisaire repandoit dans le public, et qui alloient bien au-delà de la vérité. Intimidé par tous ces objets, il lui députa trois personnes, un Romain et deux Goths. Ils eurent une longue conférence, dont le résultat fut qu'il y auroit une armistice de part et d'autre, jusqu'à ce que l'Empereur eut envoyé des pouvoirs plus étendus pour conclure la paix. On se donna des ôtages, et l'on accorda trois mois aux Députés, pour faire le voyage de Constantinople. Mais l'on convint que si dans cet intervalle un des partis exerçoit quelque acte d'hostilité, l'autre n'en profiteroit point, pour interrompre la négociation des Ambassadeurs.

JUSTINIEN. An de N. S. 538.

CV. Belisaire ne la garda pas.

Avant même qu'ils fussent partis, les Goths laisserent passer tranquillement les troupes et les convois, que Belisaire fit entrer dans Rome par le Tibre ; mais il ne répondit pas à leur fidélité. Lorsqu'il se fut rendu maître de la mer, il en ferma toute communication aux Goths, à qui il fut désormais impossible de recevoir les vivres qui leur venoient de Sicile. Ceux qui gardoient la citadelle du port, manquant de provisions furent contraints de l'abandonner ; un des Lieutenans de Belisaire s'en saisit, et y mit des Isauriens, qu'il tira

JUSTINIEN. An de N. S. 538.

d'Ostie. La même raison les obligea encore de sortir de Centcelles, Ville maritime de Toscane, grande, riche et très-peuplée; Belisaire y jeta pareillement des troupes, et en même-tems dans Albe.

CVII. Nouvelles hostilités.

Les Goths environnés de toutes parts dans leur camp, lui envoyerent des Ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il violoit le traité d'armistice, et l'assurer que si on ne leur rendoit les places qu'on leur avoit prises, ils se feroient justice par la voie des armes. Belisaire se moqua de leurs remontrances, et envoya Jean dans le Picentin à la tête d'un détachement, pour s'emparer de toutes les Villes qui appartenoient aux Goths, en enlever les richesses, et mettre leurs femmes et leurs enfans dans les fers; mais il leur ordonna d'épargner les Romains qui s'y trouveroient.

CVII. Tentatives de Vitigisse sur Rome.

Sa conduite irrita vivement les Barbares. Ne se croyant plus obligés d'observer un traité qu'il ne craignoit pas d'enfreindre, ils firent bientôt après une tentative pour entrer dans la Ville par un aqueduc; mais l'issue avoit été fermée dès les premiers jours du siége. Cette voie leur ayant manqué, ils donnerent un assaut avec des échelles et des feux d'artifice vers la porte Pincienne, où ils croyoient que la Garni-

JUSTINIEN. An de N. S. 538.

son étoit foible ; Mais Ildiger sortit tout-à-coup sur les assiégeans, et les tailla en pieces. Vitigis eut recours à la trahison ; il gagna deux Romains, et leur persuada d'aller sur le soir trouver les soldats, qui étoient commandés pour faire la garde sur les murailles pendant la nuit, de porter une outre de vin, et de mettre dans leurs verres quelque poudre soporifique. L'un de ces perfides citoyens ayant été découvert, fut appliqué à la question, et condamné à avoir le nez et les oreilles coupées ; après cette exécution on l'envoya monté sur un âne au camp des ennemis.

CVIII. Progrès de Jean en Italie.

On ne gardoit plus de mesures dans les deux partis. Jean, homme d'un courage extraordinaire, intrépide dans les dangers, capable d'exécuter les plus hautes entreprises, supportoit la disette et les fatigues militaires avec autant de patience qu'un simple soldat. Au milieu des montagnes et des rigueurs de l'hiver, il encourageoit tous les autres par son exemple, et les rendoit également insensibles. Avec deux mille chevaux il courut tout le Picentin, dépouilla les Goths, emmena les femmes et les enfans, défit Ulithée, oncle de Vitigis, tailla en pieces toutes ses troupes, et répandit tellement la terreur dans tout le pays, que personne n'osa plus s'opposer à ses armes. Il pénétra par cette

voie jusqu'à Rimini, à une journée de Ravenne, et s'en rendit le maître.

JUSTINIEN. An de N. S. 538.

Vitigis et les Goths effrayés de la rapidité de ses progrès, pressés d'ailleurs par la disette, abandonnerent le siege de Rome, pour courir au secours de Ravenne, la seule place importante qui leur restât. Ils se retirerent vers l'équinoxe du Printems, un an, neuf mois, et quelques jours après qu'ils eurent commencé le siege, et mirent le feu à leur camp. Belisaire engagea les Romains à les poursuivre dans leur retraite; il fondit sur eux avec impétuosité; et il en périt un très-grand nombre, tant par le fer, que dans le Tibre, où plusieurs tomberent par leur empressement à passer sur le pont.

CIX. Les Goths levent le siege de Rome.

Belisaire ayant chassé les Goths de l'autre extrêmité de l'Italie, retourna en Afrique, dont il n'étoit sorti que pour amener l'infortuné Gélimer à Constantinople. La captivité de ce Prince avoit mis fin à la guerre des Vandales; mais il restoit encore à subjuguer une autre nation, plus difficile et plus féroce que celle qui avoit ravagé l'Europe entiere avant que d'exercer son empire sur l'Afrique; c'étoient les Maures. Ces peuples redoutables descendoient des Jebuséens, des Hévéens, des Gergeséens, que Dieu commanda à Josué de détruire, et qu'il chassa de

CX. Guerre contre les Maures.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

leurs terres, pour y établir les Hébreux après leur sortie de l'Egypte. Ceux qui échapperent au carnage se réfugierent en Afrique dans les vastes contrées de la Lybie et de la Numidie, et ils y bâtirent des Bourgs et des Villes. On voyoit encore au siecle dont nous écrivons l'Histoire, un Fort proche la Ville de Tigise en Numidie, et près de-là deux colonnes de pierre blanche, sur lesquelles étoit gravée cette Inscription en Langue Phénicienne : NOUS SOMMES CEUX QUI AVONS ÉTÉ CHASSÉS DE NOTRE PAYS PAR JESUS LE VOLEUR, FILS DE NAVÉ. Ils eurent de cruelles guerres à soutenir contre les Carthaginois, et souvent ils en furent vainqueurs. Les Romains ayant depuis subjugué toutes ces nations, assignerent aux Maures les parties les plus éloignées de l'Afrique. Ceux ci ayant défait les Vandales en plusieurs combats, s'emparerent de tout le pays qui s'étend depuis le détroit jusqu'à la ville de Césarée ou Alger, ( on nomma ce pays pour cette raison la province de Mauritanie ) et de quelques autres contrées voisines.

CXI. Origine de ces peuples.

Justinien se persuada qu'il ne seroit pas plus difficile de les dompter que les Vandales. Au retour de Belisaire, il envoya contr'eux Salomon, grand homme de guerre, digne d'ailleurs de toute sa confiance, et lui laissa les troupes

CXII. Ils attaquent les Romains.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

qui avoient défait Zélimer. Les Maures s'étant apperçus que c'étoit à eux qu'on en vouloit, se déclarerent contre les Romains; ils leverent des troupes; commirent différens ravages, tomberent sur un corps de l'armée commandé par Aigan et Rufin, accablerent les soldats, tuerent Aigan, firent Rufin prisonnier, et lui couperent la tête.

CXIII. Salomon leur écrit.

Salomon apprit ces hostilités en entrant dans l'Afrique. Aussi-tôt il écrivit aux chefs des Maures pour leur rappeller la promesse qu'ils avoient faite à Belisaire, de vivre en paix avec les Romains. Il chercha à les contenir, en leur remettant devant les yeux leur serment, le danger auquel ils s'exposoient d'être traités comme les Vandales, et ce qu'ils avoient à craindre pour leurs biens, leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans.

CXIV. Leur réponse.

Les Maures lui répondirent: " Il est „ vrai que Belisaire nous a persuadés „ par ses promesses de nous soumettre à „ Justinien. Mais les Romains depuis „ son départ, loin de nous traiter en „ amis et en alliés, exercent tous les „ jours de nouvelles violences sur nos „ villes et sur nos campagnes; ce n'est „ donc point à nous qu'il faut faire le „ reproche d'avoir violé la foi du ser- „ ment. Ce crime ne regarde que ceux

„ qui abusent de la bonne foi des autres
„ pour les surprendre, pour enlever
„ leurs biens, et donner sujet à une
„ juste guerre. Voilà ceux contre qui le
„ Ciel s'irrite, et qui doivent appré-
„ hender son courroux. C'est à vous,
„ qui ne pouvez avoir qu'une femme,
„ à être touchés du soin de vos enfans:
„ mais nous qui pouvons en avoir cin-
„ quante si nous voulons, nous ne crai-
„ gnons pas de manquer de postérité. „

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

Après la lecture de cette lettre, Salomon comprit qu'il falloit promptement se préparer au combat; et il s'avança contre les Maures campés dans une vaste plaine. Ces Barbares s'y étoient rendus avec toutes leurs familles; chacun avoit sa fonction et ses soins particuliers, les hommes, uniquement destinés à combattre, laissoient aux femmes le soin de tracer les lignes, de lever les retranchemens, de dresser les tentes, de panser les chevaux, d'aiguiser les armes et de préparer la nourriture; quelques-unes même étoient au rang des soldats, et se battoient comme eux.

CXV. Usages des Maures à la guerre.

Le premier aspect de cette armée pleine de résolution, émut les Romains; Salomon s'en apperçut, et crut qu'il étoit nécessaire de relever leur courage, en leur inspirant du mépris pour ceux qu'ils avoient à combattre. " Compa-
„ gnons, leur dit-il, ne vous figurez

CXVI. Salomon excite ses troupes.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

„ pas que l'avantage remporté par cinq „ mille Maures sur cinq cens Romains, „ soit un exemple qui doive servir de „ regle à toutes les batailles. Rappellez-„ vous votre valeur, et faites reflexion „ que les Vandales ont vaincu les Mau-„ res, et que vous avez vaincu les Van-„ dales. Quelle apparence de craindre „ de foibles ennemis, quand on a défait „ de vaillans hommes ? Tout le monde „ convient que les Maures sont les plus „ foibles de tous les soldats ; ils sont „ presque nuds, ils n'ont point de bou-„ cliers, ou ils n'en ont que de fort pe-„ tits, et qui ne sont pas à l'épreuve du „ trait. Ils n'ont que deux dards ; si en „ les jettant ils manquent leur coup, il „ faut qu'ils prennent aussi-tôt la fuite. „ Ainsi, résister à leur premier effort, „ c'est avoir remporté la victoire. Il se-„ roit inutile de vous rappeller tous les „ avantages que vous avez sur eux, „ vos belles actions les ont assez fait „ connoître. Je ne vous demande que „ de la confiance en vous-mêmes, et „ je suis sûr du succès „.

CXVII. Assaut heureux pour les Maures.

Il eut à peine achevé ces paroles, que les Barbares commencerent le combat, et enfoncerent du premier choc les escadrons Romains. Les chevaux surtout firent tellement effarouchés par les chameaux qu'ils renverserent leurs cavaliers, et causerent beaucoup de dé-

sordre. Les Maures en profiterent ; ils fondirent sur eux à coups de dards, tuerent un grand nombre de Romains, et n'en mirent pas moins en fuite.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

CXVIII. Les Romains leur enlevent la victoire.

Quand Salomon vit ses gens en déroute, il se jetta en bas de son cheval, et commanda aux soldats d'en faire de même. A la tête de cinq cens hommes, il donna avec furie sur les chameaux, en tua environ deux cens, et fit arrêter les autres pour les emmener dans le camp. Les Maures effrayés de l'ardeur qui les transportoit, se sauverent sur de montagnes voisines ; il en périt près de dix mille, tant sur le champ de bataille que dans la poursuite. Après les avoir ainsi dispersés, les Romains prirent leurs femmes et leurs enfans, et retournerent triomphans à Carthage, célébrer leur victoire.

CXIX. Carnage des Maures.

La honte de cette défaite rendit les Maures plus furieux. A peine l'armée victorieuse eut-elle repris le chemin de Carthage, qu'ils se jetterent dans la Byzacéne, et mirent tout à feu et à sang, sans distinction d'âge ni de sexe. Salomon retourna contr'eux à l'instant, et alla camper au pied de la montagne de Bugaon, sur laquelle ils sétoient retirés. Voyant qu'il ne pouvoit les attirer dans la plaine, quoiqu'il les eût provoqués long-tems, il monta pendant la nuit sur leur rocher, avec des peines in-

croyables, fondit sur eux inopinément, et tailla en piéces cinquante mille hommes.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

Il ne restoit plus de ressource à cette Nation, qu'un parti de trente mille hommes, qui ravageoit la Numidie, sous la conduite de Jabdas, et qui se retiroit ordinairement sur la montagne d'Aurase. Salomon se préparoit à marcher contr'eux, et les auroit réduits aussi facilement que les autres, sans une sédition dangereuse, qui s'éleva alors dans l'armée Romaine, et arma les soldats les uns contre les autres. Les Romains, qui avoient épousé les femmes ou les filles des Vandales, prétendirent avoir droit aux terres qu'elles possédoient avant la défaite de Gélimer. Pour cette raison ils ne voulurent pas souffrir que Salomon les réunit au domaine de l'Empire. A ce premier sujet de mécontentement il en survint un autre, qui servit encore de motif à la rebellion. Justinien avoit fait publier plusieurs édits sévéres contre les Ariens, qui étoient environ au nombre de mille dans l'armée, tous étrangers, et pour la plupart Erules. On leur avoit interdit la participation des sacremens, et la célébration du culte divin, même aux grandes solemnités. Les Prêtres Vandales représenterent aux Ariens, combien il leur seroit honteux de ne pouvoir

CXX. Origine d'une violente sédition.

célébrer l'Office à la fête de Pâques, qui approchoit, et n'avoir pas même la permission de baptiser leurs enfans.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

Ces deux motifs ayant réuni les séditieux, ils résolurent d'assassiner Salomon au milieu des saints mysteres, lorsqu'il ne seroit point environné de ses gardes. Le dessein en étoit formé, et toutes les mesures en étoient prises; mais les factieux n'oserent l'exécuter. Eux-mêmes se trahirent par les reproches de lâcheté qu'ils s'adresserent mutuellement dans la place publique. Alors ceux qui s'étoient fait connoître ne se croyant plus en sûreté à Carthage, se répandirent dans la campagne, et y commirent tous les désordres que la haine et la vengeance leur inspirerent. Les autres, qui étoient demeurés dans la ville se déclarerent presqu'aussi-tôt; ils choisirent pour leur chef un certain Théodore ennemi de Salomon, le menerent en tumulte au Palais, tuerent le Capitaine des gardes, taillerent en piéces tout ce qui se présenta devant eux, Africains, Romains, riches Carthaginois, qui offroient des sommes immenses pour racheter leur vie. Après avoir répandu le sang, ils se mirent à piller; ils entrerent dans les maisons, enleverent tout ce qu'il y avoit de précieux, et ne mirent de bornes à leur fureur que quand la nuit et le vin les eurent ensevelis dans le sommeil.

CXXI. Ravages des révoltés.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

Pendant tout ce désordre, Salomon étoit caché dans la chapelle du palais, d'où il ne sortit que le soir pour se rendre en Sicile, et avertir Belisaire de ce qui s'étoit passé. Ceci arriva donc peu de tems après la levée du siége de Rome.

CXII. Ils sont vaincus par Belisaire.

Belisaire ayant choisi mille soldats de sa garde monta avec Salomon sur un vaisseau, et arriva à Carthage, dont les séditieux avoient commencé le siége. Au seul bruit de son arrivée, ils prirent honteusement la fuite avec Stoza qu'ils avoient créé leur Chef à la place de Théodore, qui avoit quitté aussi-tôt leur parti. Belisaire les poursuivit à la tête de deux mille hommes. Lorsqu'il eut donné le signal du combat, les ennemis prirent aussi-tôt la fuite, et se retirerent dans Numidie. Le Général vainqueur, content de les avoir chassés, repassa en Sicile, où les affaires de son armée le rappelloient.

CXXIII. Et défaits par Germain.

Salomon étoit retourné depuis peu à Constantinople, pour y rendre compte à l'Empereur de la rébellion. Le Prince y envoya Germain son neveu, jeune homme doué d'heureux talens, et déjà élevé à la dignité de Patrice. Les premiers soins du nouveau Général furent de gagner la confiance des troupes, en les traitant avec bonté, et leur payant tout ce qui leur étoit dû depuis le commencement de leur service. Il se concilia

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

tellement ceux qui étoient démeurés fidéles, que le bruit s'en répandit dans le camp des rebelles, et en ramena une grande partie. Stoza les voyant déserter chaque jour, voulut se hâter de donner la bataille avec ce qui lui restoit. Le premier choc lui fut favorable; mais la valeur et la prudence de son rival lui enleverent bientôt la victoire dont il commençoit à se flatter. Comme les deux partis étoient habillés de la même maniere et parloient le même langage, ils se confondirent aisément dans la mêlée. Germain fit avertir ses soldats de demander le mot du guet à ceux qu'ils saisirent: et s'ils ne le disoient pas, de les tuer à l'instant. Stoza se sauva des premiers; et fut incontinent suivi du reste des rebelles. Il se retira chez les Vandales de Mauritanie, où il épousa la fille d'un Prince du pays. Cette déroute finit la sédition.

CXXIV. Déroute et carnage des Maures.

L'Empereur rappella Germain, et renvoya Salomon en Afrique avec une armée, pour reprendre la guerre contre les Maures. Ils étoient toujours sur le mont Aurase où ils avoient bâti un fort. Germain détacha cont'eux un capitaine de ses gardes nommé Gontharis, avec l'élite de ses meilleures troupes, qui néanmoins se virent accablées par la multitude des Maures. Il vint au secours suivi de toute l'armée et repoussa

les Barbares jusques sur leur montagne.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

La garde continuelle qu'ils faisoient à la tête du chemin, par lequel on y montoit, avoit tenu long-tems les Romains dans l'inaction, lorsqu'un soldat nommé Gizon essaya de grimper sur le rocher, par un endroit qui sembloit un peu moins escarpé que les autres. Il y parvint avec des peines et des risques incroyables, et lorsqu'il fut prêt à faire le dernier pas, il encouragea ses compagnons à suivre son exemple. Toute l'armée pressée par la disette et le manque d'eau, l'imita d'elle-même, sans être excitée par le son des trompettes, et sans garder aucun ordre. Les Maures furent à l'instant frappés de terreur; au lieu de courir à leurs armes et de se ranger en bataille, ils ne penserent qu'à se sauver en désordre; ensorte que les Romains les passerent presque tous au fil de l'épée, sans courir aucun risque.

CXXV. L'Afrique soumise aux Romains.

Le peu qui resta de Maures s'étant retiré dans la Numidie, Salomon imposa un tribut à la province de Sabé au-delà du mont Aurase, c'est ce qu'on appelloit la premiere Mauritanie. La seconde qui s'étendoit le long de la Méditerranée, dont Césarée ou Alger étoit la capitale, avoit déjà été soumise par Belisaire. Ainsi toutes ces provinces rentrerent sous l'obéissance de

l'Empire Romain, après en avoir été séparées pendant cent onze ans, depuis la révolte du Comte Boniface qui y appella Genséric, l'an 428. JUSTINIEN. 530.

CXXVI. Loix de Justinien pour l'Eglise.

Tandis que les Généraux de Justinien combattoient avec succès pour les intérêts de l'Etat, ce Prince signaloit son zéle pour la gloire de l'Eglise et la défense de la Religion. C'est aux Evêques assemblés dans les Conciles à régler ce qui concerne la foi, les mœurs et la discipline; mais c'est le devoir des Rois d'employer leur autorité pour en procurer l'exécution. Ce Prince dès la premiere année de son regne, avoit défendu à tous les Evêques de l'Empire de venir à la Cour sans une permission expresse, quelques affaires qui pussent leur survenir, sous peine d'encourir son indignation, et d'être excommuniés par le Métropolitain. Il ordonna que dans la circonstance d'une affaire extraordinaire et importante, ils enverroient une ou deux personnes du Clergé exposer les besoins de leur Eglise, et qu'il examineroit alors si leur présence à Constantinople étoit nécessaire, ou s'il pouvoit y remédier par lui-même. Sa défense étoit fondée sur le tort que l'absence d'un Evêque cause à son diocése, et sur l'inconvénient des dépenses auxquelles les engage le séjour dans la capitale. Il ordonna par un autre édit, qu'ils ne pourroient

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

disposer en mourant ; des biens qu'ils auroient acquis depuis l'Episcopat, si ce n'étoit de leur patrimoine. Il est porté par la même loi, que tous les Clercs chanteront les Offices de la nuit, du matin et du soir ; il leur seroit honteux selon l'édit, de consumer les biens de l'Eglise, et de porter le nom de Clercs sans en faire les fonctions ; ou d'obliger des mercenaires de chanter à leur place, tandis que plusieurs laïcs fréquentent les Eglises par dévotion. Il ordonne de chasser du Clergé ceux qui ne seront pas assidus au service pour satisfaire à l'intention des Fondateurs. On trouve dans ses Novelles un grand nombre d'autres loix, qui regardent la discipline des Evêques, des Clercs et des Moines, à qui il défend toute sorte de propriété.

CXXVII. Loix contre les hérétiques.

Il ôta aux hérétiques toutes les Eglises qu'ils possédoient, et les rendit aux Catholiques. L'an 530. Il fit une grande recherche des Payens, et des hérétiques, et confisqua leurs biens. Il ordonna que les Catholiques seuls entreroient dans les charges publiques à l'exclusion des payens et des hérétiques, auxquels il donna trois mois pour se convertir. On fit le procès à plusieurs personnes de distinction. Il poursuivit également les Astrologues, les blasphémateurs, les impudiques, et en fit des exemples éclatans.

Alors s'éleva l'hérésie des Origénis-

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

tes, qui causa de grands troubles sous le regne de ce Prince. Depuis long-tems on se plaignoit que les ouvrages d'Origene avoient été corrompus par des hommes jaloux de la réputation qu'il s'étoit acquise, et qu'il n'avoit jamais enseigné les erreurs qu'on trouvoit alors dans ses livres. Cette dispute changea de face. Quelques Moines de la Palestine les adopterent en entier, tels qu'on les avoit alors, et défendirent jusqu'à la mauvaise doctrine, que les premiers défenseurs de cet illustre écrivain soutenoient lui avoir été faussement imputée. Pelage, Diacre et Légat du Pape Vigile, se joignit à Mennas Patriarche de Constantinople, pour apuyer auprès de l'Empereur la requête de plusieurs Moines de Jérusalem, qui demandoient la condamnation d'Origene et de sa doctrine. Leurs poursuites réussirent d'autant plus facilement, que Justinien aimoit beaucoup à décider sur la Religion.

CXXVIII. Commencement des Origenistes.

CXXIX. Leurs erreurs.

Il fit dresser un long édit où il exposa les erreurs attribuées à Origene, et les rapporta à six chefs. 1°. Sur la Trinité; le Pere est plus grand que le Fils, le Fils que le S. Esprit, et le S. Esprit plus grand que tous les autres Esprits. Le Fils ne peut voir le Pere, ni le S. Esprit voir le Fils; et ce que nous sommes à l'égard du Fils, le Fils l'est à l'égard du

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

Pere. 2°. Sur la Création ; la puissance de Dieu est bornée, et il n'a pû faire qu'un certain nombre d'esprits et une certaine quantité de matiere, dont il pût disposer. Les genres et les espéces sont coéternels à Dieu. Il y a eu, et il y aura plusieurs mondes ; ensorte que Dieu n'a jamais été sans créatures. 3°. Les substances raisonnables n'ont jamais été attachées à des corps que pour être punies, et les ames des hommes en particulier ont été d'abord des intelligences pures et saintes, qui s'étant dégoûtées de la contemplation divine et tournées au mal, ont été jettés dans des corps pour en recevoir la punition. 4°. Le ciel, le soleil, la lune, les étoiles et les eaux qui sont sur les cieux, sont animées et raisonnables. 5°. A la Résurrection, les corps humains seront de figure ronde, comme la plus parfaite. 6°. La punition des méchans hommes et de démons finira, et ils seront rétablis dans leur premier état. On ajoutoit à ces principaux chefs plusieurs extraits des mêmes ouvrages, particuliérement l'Incarnation ; comme la préexistance de l'ame de J. C. et cette horrible impiété, qu'il devoit dans un siécle futur être crucifié pour les démons, comme il l'avoit été pour les hommes.

L'Empereur après avoir refuté toutes

ces erreurs, par les autorités de l'Ecriture et de la Tradition, ordonna au Patriache Mennas d'assembler tous les Evêques qui se trouvoient à Constantinople et les Abbés des Monastères, pour leur faire condamner par écrit, l'impie Origene, surnommé Adamantius, autrefois prêtre d'Alexandrie, avec ses dogmes abominables, lui ordonna d'envoyer l'acte de condamnation à tous les autres Evêques et supérieurs des Monasteres, afin que tous y souscrivissent; et qu'à l'avenir on n'ordonnât ni Evêques ni Abbés qu'ils n'eussent anatématisé Origene avec tous les autres hérétiques. Ensuite il mit de lui-même neuf anatémes contre ces hérésies, et un dixiémes contre la personne d'Origene et ses sectateurs.

JUSTINIEN An de N. S. 539.

CXXX. Leur condamnation.

Ce zele à proscrire l'erreur, et le grand détail des autres loix qu'il donna pour l'ordination des Evêques, contre la simonie, et au sujet de la jurisdiction Ecclésiastique, auroient fait croire que l'Etat jouissoit d'une paix profonde. Cependant la guerre continuoit en Italie avec plus d'ardeur et de danger que les années précédentes. Vitigis ayant renoncé au dessein de forcer les remparts de Rome, avoit mené les Goths au secours de Rimini, dont le capitaine Jean s'étoit emparé. En arrivant il fit construire une haute tour de bois avec des ter-

CXXXI. Guerre d'Italie.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

rasses, de dessus lesquelles les soldats pouvoient aisément se jetter sur le parapet des murailles. Les assiégés en furent épouvantés ; mais Jean les rassura en leur promettant de rendre ce travail inutile. Il sortit la nuit suivante avec une partie de la garnison, fit creuser le fossé dans l'endroit où Vitigis devoit avancer la tour, et en jetta la terre contre les murailles. Non content d'avoir fait échouer le projet des Goths, il fit sur eux une vigoureuse sortie, qui leur coûta beaucoup de monde, et les repoussa honteusement.

CXXXII. Belisaire en chasse les Goths.

Il revinrent néanmoins, s'emparerent de toutes les avenues, et empêcherent qu'on ne fît entrer dans la place aucune sorte de vivres. Jean menacé de la famine et des suites fâcheuses qu'elle devoit entraîner, écrivit à Belisaire qu'il n'y avoit plus de munitions de bouche dans la Ville, que pour sept jours ; et que s'il ne venoit promptement le secourir, il seroit contraint de céder à la nécessité, et de se rendre à l'ennemi. Belisaire s'y transporta avec les nouvelles troupes que Narsez lui avoit amenées de Constantinople. Son arrivée jetta la frayeur dans le camp des Goths. Ne se croyant pas en état de résister à une flotte et à une armée de terre qui parurent en même-tems, ils se sauverent en désordre, et allerent se renfermer dans Ravenne.

Tout

Tout annonçoit un heureux succès et la ruine prochaine des Goths, lorsque la division se mit entre les deux principaux chefs des Romains, Narsez et Belisaire. Les amis du premier lui faisoient entendre qu'il ne lui convenoit plus d'obéir à un autre, depuis qu'il avoit eu l'honneur d'être dépositaire des plus importans secrets de l'Empire; que jamais Belisaire ne voudroit partager avec lui le commandement de l'armée: que s'il vouloit se mettre à la tête d'un corps séparé, il se verroit aussi-tôt suivi des meilleurs soldats et des meilleurs chefs; et qu'outre ses gardes il auroit à sa suite au moins dix mille hommes. Qu'alors Belisaire ne pourroit rien entreprendre d'important, parce qu'il avoit mis ses soldats en garnison dans les places qu'il avoit prises. Enfin qu'il travailleroit pour sa gloire, et pour rendre son nom illustre parmi toutes les nations. Narsez goûta ces conseils qui flattoient son ambition. Il ne voulut plus écouter les ordres de Belisaire; il le regarda avec les yeux d'un rival; il assembla les chefs qui lui étoient favorables, et les entraîna dans son parti.

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

CXXXIII. Mouvement de révolte.

Belisaire se récria contre le détachement qu'on vouloit faire, et contre la résistance que l'on apportoit à ses volontés. Pour contenir les Officiers et les soldats dans leur devoir, il produi-

CXXXIV. Belisaire l'arrête.

[JUSTINIEN. An de N. S. 539.

sit la lettre que l'Empereur avoit écrite depuis peu. Elle portoit : » Nous n'avons pas envoyé Narsez, intendant » de nos Finances, pour commander » les troupes. Notre intention est que » ce soit Belisaire qui les commande » comme il le jugera à propos, et que » vous obéissiez tous aux ordres qu'il » vous donnera pour le bien de notre » service ».

CXXXV. Il fait le siege d'Urbin.

Ces paroles du Prince eurent leur effet ; les soldats n'oserent refuser de suivre Belisaire au siege d'Urbin. La ville étoit située sur une colline presque ronde et fort élevée ; on n'y montoit que par un seul chemin. Tandis que Belisaire préparoit ce qui étoit nécessaire pour le siege, il envoya des Hérauts au pied des murailles, sommer les Goths de se rendre, en leur promettant tous les avantages qu'ils pouvoient espérer. La sommation fut inutile ; les Barbares se fiant sur l'assiéte de la place et sur l'abondance de leurs provisions, dirent aux Hérauts de se retirer. Alors le Général Romain commanda à ses soldats de faire une gallerie d'osier ; sous laquelle ils pussent aller à couvert jusqu'à la porte, et de saper la muraille. Ils le tentcrent sans succès, et Jean l'avoit fait avant eux.

CXXXVI. Narsez se sépare.

Narsez se fit un prétexte de tous ces obstacles, pour accuser Belisaire de ten-

ter l'impossible, et pour trouver une occasion de rupture. Il lui dit qu'il étoit plus à propos d'aller soumettre l'Emilie, la province favorite des Goths. Il se retira la nuit suivante, malgré toutes les instances du Général, et se rendit à Rimini avec les siens.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

CXXXVII. Belisaire prend la ville d'Urbin.

Quand les Barbares virent que la moitié des Romains avoit disparu, ils se moquerent de ceux qui étoient restés. Belisaire ne se rebuta point; et la fortune seconda sa généreuse résolution de continuer le siege avec le petit nombre de ses troupes. Il n'y avoit dans Urbin qu'une seule fontaine pour donner de l'eau à tous les habitans, dont la source tarit en trois jours, quoique l'on fût au milieu de l'hiver. Belisaire qui l'ignoroit rangea les soldats autour de la colline, et envoya les plus braves sous une machine d'osier en forme de portique faire un effort contre la porte. Les assiégés à qui la soif avoit ôté le courage et les forces, tendirent aussitôt les mains et demanderent la paix. Belisaire les reçut comme alliés, et les incorpora dans ses troupes, avec les mêmes privileges que le reste des soldats.

CXXXVIII. Il envoye du secours à Milan.

D'Urbin il passa à Civita-Vecchia, où la Disette qui avoit été presque générale cette année par toute l'Italie, se faisoit sentir davantage que dans les au-

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

tres villes. Les citoyens se rendirent d'eux-mêmes avant que le vainqueur les eut attaqués. Là il apprit le péril extrême où étoit réduite la ville de Milan. Ses habitans menacés par les Goths étoient venus l'année précédente implorer le secours de Belisaire, qui leur avoit donné mille hommes tant Thraces qu'Isauriens. Les Barbares allerent les attendre près de Pavie, et les chargerent vigoureusement ; mais ils furent vaincus dans l'action et repoussés avec perte. L'armée que Vitigis envoya pour en tirer vengeance, arriva après qu'ils furent entrés dans la ville.

CXXXIX. Siege de cette ville.

Il avoit obtenu de Theodebert Roi des François, un secours de dix mille Bourguignons ; car ce Prince n'avoit pas voulu lui accorder des soldats François, de peur de se compromettre avec Justinien. Ils se joignirent aux Goths, et assiégerent Milan, où les Romains ne les attendoient pas. Les habitans, qui n'avoient pas eu le loisir de se pourvoir de vivres, tomberent bien-tôt dans une affreuse disette. Ils la supporterent avec une fermeté incroyable, résistant courageusement à l'ennemi, et gardant eux-mêmes leurs murailles, n'ayant au plus que trois cens hommes de garnison ; Mundilas chef des mille Romains, avoit jetté les autres dans Bergame, dans Côme, dans Novare, et dans diffé-

rentes places de la Ligurie qu'il falloit mettre à couvert.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

Lorsque Belisaire sut qu'Uraïas neveu de Vitigis tenoit la ville de Milan bloquée, il envoya Martin et Uliaris avec des forces considérables pour la secourir. En se déshonorant par leur timidité et leurs vains délais, ils trompèrent leur Général, et furent cause que Milan et la Ligurie éprouverent toute la fureur des Goths. Arrivés sur les rives du Pô, ils apprirent que les Bourguignons et les Barbares formoient une armée qui leur étoit de beaucoup supérieure. Sous prétexte d'être embarrassés sur les moyens de passer le fleuve, ils s'arrêterent plusieurs jours dans la plaine, tandis qu'on les attendoit avec impatience.

CXL. Timidité de quelques soldats Romains.

Un soldat Romain envoyé par Mundilas traverse le fleuve, sans être apperçu de l'ennemi, et leur en fit de vifs reproches. Il leur dit : « Vous êtes in-
» dignes du nom Romain, et des or-
» dres dont Belisaire vous a chargés. Il
» espéroit que vous signaleriez votre zele
» pour l'Empereur, et toute votre con-
» duite tend à favoriser l'ennemi. Mi-
» lan, la plus grande, la plus belle et
» plus riche ville d'Italie, ce boule-
» vard de l'Empire fait pour arrêter les
» incursions des Barbares, est réduit à
» la derniere extrêmité, et vous négli-

CXLI. Un soldat la leur reproche.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

» gez de lui tendre une main secoura-
» ble. Le tems ne me permet pas de
» vous faire sentir la grandeur de votre
» faute ; à peine m'en reste-t-il pour
» vous dire que si vous ne venez inces-
» samment, c'en est fait de la ville et
» des citoyens. Souvenez-vous que pour
» livrer une place, il n'est pas toujours
» nécessaire d'en ouvrir les portes ; il
» suffit que la peur du danger empêche
» de repousser l'ennemi qui la presse. »
A ces mots, il les quitta et repassa le fleuve.

CXLII. Délai des Généraux.

Martin et Uliaris lui promirent de le suivre, et le prierent d'en assurer les citoyens. Mais aussi timides qu'auparavant ils ne firent point avancer les troupes ; ils écrivirent à Belisaire pour s'en disculper, et le supplierent d'envoyer Jean et Justin pour les appuyer, et promirent qu'alors ils ne feroient aucune difficulté de marcher à l'ennemi. Mais l'un et l'autre refuserent de joindre l'armée, sans le consentement et sans les ordres de Narsez. Celui-ci de son côté témoigna qu'il ne s'y opposoit point, et on leur ordonna d'aller joindre Martin et Uliaris.

CXLIII. Mundilas refuse de se rendre.

La ville n'étoit pas en état d'attendre. Ses citoyens livrés à toutes les rigueurs de la faim qui les dévoroit, mangeoient des chiens, des rats, et d'autres animaux de cette espece, dont les hommes ont horreur. Les Barbares instruits

de cette extrêmité, envoyerent des Ambassadeurs à Mundilas pour le solliciter de rendre la place, et l'assurer que lui et tous les gens de guerre auroient la vie sauve. Il répondit qu'il y consentiroit volontiers, pourvu qu'on lui jurât de la sauver aussi à tous les citoyens. Les réponses équivoques que lui firent les Goths sur cet article, ne lui permirent pas d'accepter des offres qui sembloient n'être avantageuses que pour lui et pour ses soldats. Il les assembla, et ce qu'il leur dit à cette occasion est digne d'une ame vraiment héroïque.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

CXLIV. Générosité de ses sentimens.

« Si l'homme est capable de préférer une mort glorieuse à une vie » deshonorante, je souhaite avec ardeur que vous soyez à présent dans » la résolution de le faire, et que l'espérance de prolonger peut-être vos » jours ne vous porte point à commettre une lâcheté. Qui jouit de la lumiere est sujet à la nécessité de la perdre; mais les manieres en sont différentes. Les lâches sortent de ce monde après les outrages dont la fureur de leurs ennemis les a chargés, et avec la honte de les avoir soufferts honteusement; les gens de cœur au contraire acquierent en mourant une gloire qui subsistera éternellement dans la mémoire des hommes. Si nous pouvions sauver nos citoyens en

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

» nous soumettant à nos ennemis, peut » être serions-nous dignes de quelqu'ex- » cuse. Mais puisqu'il faudroit les voir » tailler en pieces par l'épée du vain- » queur, ne vaut-il pas mieux périr » mille fois que d'être les spectateurs » d'un carnage si affreux ? Ne nous ac- » cuseroit-on pas nous-mêmes d'être » coupables de cette inhumanité ? Tan- » dis que nous sommes encore nos maî- » tres, faisons en sorte que notre vertu » donne de l'éclat à nos malheurs ; sur- » prenons l'ennemi par une sortie im- » prévue, dans laquelle, ou nous au- » rons le bonheur de remporter l'avan- » tage, ou du moins nous terminerons » nos disgraces avec honneur ».

CXLV. Destruction de Milan.

Ce discours de Mundilas ne fit aucune impression sur l'esprit des soldats. Tous refuserent de courir le hasard d'une sortie, et accepterent les conditions offertes par l'ennemi. Les Barbares ayant mis Mundilas et ses troupes sous une garde assurée, s'abandonnerent à toutes les fureurs dont leur nation étoit capable ; ils raserent la ville, firent passer les hommes au fil de l'épée, donnerent les femmes aux Bourguignons pour prix de leur valliance, hacherent en pieces Reparat, Préfet du Prétoire, et jetterent ses membres aux chiens. Cerventin l'un des premiers de la ville, se sauva dans le territoire de

Venise, et alla par la Dalmatie porter à l'Empereur la nouvelle de cette sanglante journée. Les Goths réduisirent ensuite toutes les places de la Ligurie, où il y avoit des garnisons Romaines; et les lâches Capitaines, Martin et Uliaris, retournerent à Rome avec leurs troupes.

JUSTINIEN. An de N. S. 542.

CXLVI. Les Goths implorent en vain le secours des Lombards.

Belisaire ne voulut plus les voir ni leur donner aucun emploi dans l'armée. Sensiblement affligé du malheur dont ils avoient été cause, il en écrivit le détail à Justinien, qui se contenta de rappeller Narsez, et d'abandonner le sort des coupables et des factieux à la sagesse du Général. Les Goths apprenant que Belisaire se préparoit à marcher contr'eux au commencement du printems, appréhenderent l'effort de ses armes; d'autant plus que ses troupes étoient beaucoup plus nombreuses que les leurs; ils résolurent donc d'implorer le secours de quelqu'autre peuple. La mauvaise foi qu'ils avoient éprouvée dans les Germains fit qu'ils ne les appellerent point en Italie; ils se contenterent de ne les pas avoir pour ennemis. Ils s'adresserent à Vacis Roi des Lombards; mais leurs Ambassadeurs ayant reconnu qu'il étoit ami et allié de Justinien, ils revinrent sans avoir rien obtenu.

L'embarras où se trouvoit Vitigis lui

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

inspira de soulever les Perses contre l'Empire. Il observa que jamais les Romains n'avoient fait la guerre en Occident qu'ils n'eussent conclu la paix avec l'Orient ; que leurs armées n'avoient eu de succès en Afrique et en Italie que depuis qu'on avoit signé une trève avec les Perses ; et que s'il pouvoit mettre ces deux Puissances aux mains, il vivroit tranquille dans son Royaume, et reprendroit ce que Belisaire lui avoit enlevé depuis quatre ans. Ces motifs le déterminerent à envoyer des Ambassadeurs à Cosroez Roi de Perses.

CXLVII. Ils sollicitent le Roi de Perse.

CXLVIII. Cosroez se résout d'attaquer Justinien.

Deux prêtres de Ligurie, (c'est aujourd'hui le Milanois et les environs,) furent chargés de cette commission ; l'un se disoit Evêque sans l'être, et l'autre passoit pour un Ecclésiastique de sa suite. Ils commencerent par gagner l'amitié du Prince, en l'assurant qu'ils ne venoient pas moins pour ses intérêts que pour ceux de Vitigis Roi des Goths et des Italiens. Ils lui représenterent que l'Empereur déceloit manifestement le dessein qu'il avoit conçu de faire la loi à tout l'univers ; qu'il n'entretenoit la paix avec les Perses que pour se préparer à retomber sur eux avec toutes les forces des nations qu'il subjuguoit ; que déja il avoit assujetti les Vandales, les Maures et une partie des Goths ; et que quand il auroit dompté le reste, il em-

ploiroit ces nations vaincues à la conquête des Etats de l'Orient, au mépris de l'alliance qu'il avoit si solennellement jurée. La jalousie dont Cosroez étoit animé contre Justinien, l'empêcha de considérer que ces discours étoient naturellement suspects, comme venans des ennemis de l'Empereur ; mais la conformité qu'ils avoient avec son inclination guerriere, fut cause de la créance qu'il y donna. Il rassembla ses troupes, et se prépara à faire irruption sur les terres de l'Empire.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

CXLIX. Incursion des François en Italie.

Cependant la guerre continuoit en Italie contre les Goths. L'intention de Belisaire étoit de se rendre maître d'Auxime et de Fésule avant que d'aller attaquer Vitigis dans Ravenne, afin de n'avoir plus d'ennemis à craindre. Il envoya ses Généraux Cyprien et Justin faire le siege de Fesule, et lui-même commença celui d'Auxime avec onze mille hommes. Tandis qu'il pressoit la ville, Théodebert Roi des François entra tout à coup en Italie à la tête de cent mille hommes, qui se flattoient d'en devenir bientôt les maîtres au milieu des deux Partis qui ne cherchoient qu'à se nuire l'un à l'autre. Leur maniere de faire la guerre ressentoit encore extrêmement la méthode des anciens Barbares. Le Roi étoit environné d'un petit nombre de cavaliers, qui seuls

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

portoient des lances. Tout le reste étoit des gens de pied qui n'avoient ni lances ni arcs ; mais seulement une épée, un bouclier et une hache, dont le fer étoit fort gros, et tranchant des deux côtés. Au premier signal du combat, ils se jettoient sur les boucliers des ennemis, les brisoient avec leurs haches, et mettoient les hommes en pieces. Les Goths croyant qu'ils venoient à leur secours leur laisserent passer le Pô en liberté. Mais aussi-tôt qu'ils furent entrés dans Pavie, ils y firent un affreux carnage de tout ce qui se présenta à eux. Ils tomberent ensuite sur les Romains qu'ils sacrifierent à leur fureur, comme les auteurs de la guerre.

CL. Ils rentrent dans les Gaules.

Belisaire apprit ces cruautés au siege d'Auxime. Il en écrivit à Théodebert pour lui reprocher l'infraction de l'alliance faite avec Justinien, par laquelle il avoit promis de se joindre aux Romains pour chasser les Goths. Il le prioit de se retirer, sans quoi il attireroit sur ses Etats toutes les forces de l'Empire. Le Roi déja ébranlé par les plaintes de ses soldats, dont il étoit mort près d'un tiers par le défaut de vivres et les eaux du Pô qui leur causoient la dyssenterie, acheva de se déterminer sur la lettre de Bélisaire ; il retourna dans les Gaules avec les troupes qui lui restoient.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

Ce que les armes et les machines de guerre n'avoient pu opérer, la disette le fit dans Fésule et Auxime. La premiere se rendit, ne demandant que la vie pour toute condition. L'autre se montra d'abord un peu plus difficile. Les citoyens vouloient qu'il leur fut permis d'emporter leurs effets, et de se retirer à Ravenne. Belisaire étoit disposé à y consentir, par la crainte que les François ne revinsent en Italie; mais ses soldats lui représenterent combien il seroit triste pour eux d'avoir si longtems exposé leur vie, et reçu tant de blessures à ce siége, pour n'en tirer d'autre récompense qu'une ville dépouillée de tout. Ils retarderent la capitulation jusqu'à ce que les Goths assiégés eussent consenti de partager avec eux le butin, et de prendre parti dans l'armée Romaine.

CLI. Prise de Fésule et d'Auxime.

Ravenne étoit désormais la seule place, qui méritât l'attention de Belisaire. Vitigis s'y étoit rétiré avec ses troupes et ses trésors, comme dans un azyle assuré; et il se promettoit d'y lasser la constance et l'obstination des ennemis. Belisaire fit prendre les devans à Magnus pour occuper la rive méridionale du Pô, et couper les vivres à la place, tandis que Vitalius, qui venoit de Dalmatie, tenoit l'autre rivage. La fortune lui fut encore

CLII. Siége de Ravenne.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

plus favorable que toutes ces précautions. Les Goths avoient sur le fleuve une grande quantité de batteaux chargés de bled, qu'ils destinoient pour Ravenne; mais les eaux devinrent si basses qu'ils furent obligés de s'arrêter en chemin jusqu'à l'arrivée des Romains, qui se rendirent maîtres de ces convois.

CLIII. Progrès de Belisaire.

Déja les assiégés commençoient à manquer de vivres, lorsqu'ils virent arriver les Ambassadeurs des François et des Germains qui venoient leur offrir du secours, à la charge de partager l'Italie avec eux. Belisaire instruit de leurs propositions, envoya aussi-tôt les Députés pour en détourner Vitigis, et lui parler de paix. Le Prince Goth se détermina en faveur des Romains, et nomma des Députés pour traiter de l'alliance. Les différentes négociations qui se firent n'empêcherent pas Belisaire de continuer le siége de Ravenne avec la même ardeur; il garda plus assidument les bords du fleuve, afin de presser les assiégés par la famine; et de les réduire à accepter les conditions qu'il lui plairoit de leur imposer. Il gagna quelques Goths, qui mirent le feu aux magasins de la ville, et consumerent les bleds qui restoient; ils s'empara des principales places du territoire de Venise, et fit réduire par la faim

les Goths qui habitoient dans les Alpes.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

Alors Dominicus et Maximin, Sénateurs de Constantinople et Ambassadeurs de Justinien, arriverent au camp, avec pouvoir de conclure la paix, à condition que Vitigis regneroit sur l'Italie, et qu'il payeroit tous les ans un tribut à l'Empereur. Après avoir communiqué leurs lettres à Belisaire, ils allerent à Ravenne, où Vitigis et les Goths accepterent les conditions.

CLIV. Les ambassadeurs de Justinien font la paix.

Le Général irrité de cette démarche, qu'il regarda comme l'effet d'une honteuse précipitation, qui faisoit renoncer à une victoire certaine, ne voulut point signer le traité. Les Goths instruits de son refus en furent plus allarmés; ils déclarerent qu'ils ne vouloient point conclure la paix, si Belisaire ne juroit de l'entretenir. Sa résistance jetta des soupçons sur la droiture de ses vues. La plupart des Officiers ennuyés des fatigues d'une longue guerre, l'accuserent de penser à se faire lui-même Roi d'Italie, et de ne s'opposer à la paix, que parce que le moment d'exécuter son dessein n'étoit pas encore venu.

CLV. Belisaire refuse de la signer.

Des murmures aussi importans ne peuvent demeurer long-tems cachés. Belisaire assembla tous les Chefs de l'armée en présence des Ambassadeurs, et leur dit : « Nous sommes trop ins-» truits du sort des armes, pour ignorer

CLVI. Il fait ses remontrances.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

» vous et moi combien le succès en est » douteux et incertain. La victoire est » la plus trompeuse de toutes les espé- » rances ; elle échappe à ceux qui s'i- » maginent la tenir ; et tout à coup elle » se donne à ceux qui se croyoient vain- » cus. Je conviens de toutes ses incons- » tances, et je vous les rappelle pour » vous engager à faire plus de réflexion » sur la paix qu'on nous propose. Vous » savez quels sont les sentimens et les » intérêts de l'Empereur, et quelle est » la situation de Vitigis. Si vous êtes » convaincus que la paix avec lui soit » avantageuse au bien de l'Etat, je vous » prie de le dire avec liberté. Mais si » vous pensez aussi pouvoir soumettre » toute l'Italie, et y détruire la puissan- » ce des Goths, ne dissimulez point » votre avis. » Les Officiers déclarerent qu'ils étoient du sentiment de Justinien, et qu'ils ne pouvoient plus rien faire contre l'ennemi. Belisaire les pria de signer leur résolution, afin qu'ils ne pussent la désavouer.

CLVII. Prise de Ravenne et de Vitigis.

Les assiégés regardoient comme un refus le retardement que causoient ces délibérations. Epuisés par une disette générale, et ne pouvant plus souffrir les cruautés que le désespoir de Vitigis lui faisoit exercer sur eux, ils résolurent de se rendre, et de déférer la couronne à Bélisaire. Le Général félicita leurs dé-

putés du sage parti qu'ils venoient de prendre ; et quoiqu'il fût très-éloigné d'accepter les offres qu'ils lui faisoient, il feignit néanmoins d'y consentir, pour avancer la reddition. Il entra dans Ravenne avec eux, suivi de toute son armée, et des vivres qu'il avoit dans son camp et sur le fleuve. Il s'empara des trésors de Vitigis, et lui donna une forte garde, ordonnant toutefois qu'on le traitât avec honneur. La douceur dont il usa envers les Goths lui en attira l'amitié, l'estime et la confiance. Le bruit s'en répandit aussi-tôt ; et ceux qui demeuroient dans les villes voisines, vinrent le reconnoître pour leur vainqueur.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

CLVIII. Belisaire est rappellé.

Il se préparoient à lui mettre la couronne sur la tête, lorsqu'on vit arriver les ordres de l'Empereur, qui le rappelloit à Constantinople pour l'envoyer contre Cosroez qui ravageoit les confins de l'Empire. Les Goths ne pouvoient se persuader que son attachement pour Justinien eût plus de force sur son esprit que l'envie de régner sur eux et sur toute l'Italie. Mais quand ils virent la promptitude de son obéissance, et qu'on se hâtoit de préparer ce qui étoit nécessaire pour son départ, ils tombèrent dans de nouvelles inquiétudes, et balancerent entre la révolte et la soumission.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

Prévoyant qu'on alloit emmener Vitigis, et peut-être la plus grande partie de la Nation en captivité, ils députerent à Pavie vers Urias, neveu de Vitigis, pour le prier de se mettre à leur tête, et d'empêcher qu'on ne les mit dans l'esclavage. Urias répondit qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'ils demandoient, et qu'il lui seroit honteux d'accepter un Royaume, dont on avoit dépouillé son oncle. Il leur conseilla d'élire Ildibad neveu de Theudis, Roi des Visigoths, seul capable de seconder leur dessein. Les mêmes Députés allerent trouver Ildibad, le revêtirent de la pourpre, et lui dirent qu'ils le choisissoient pour leur souverain. Ce Prince refusa comme Urias l'honneur qu'on lui faisoit, et représenta que dans le trouble, et le partage où étoit la Nation, il n'y avoit point d'autre parti que d'engager Belisaire à exécuter le premier traité dont il étoit convenu.

CLIX. Embarras des Goths.

CLX. Il refuse leur couronne.

Piqués de ces deux refus, ils revinrent trouver Belisaire; ils lui répéterent les conditions qu'il avoit paru accepter, et lui reprocherent son manque de parole. Ils l'appellerent esclave volontaire, qui ne rougissoit point de préférer la qualité de Sujet à celle de Souverain. Adoucissant ensuite l'amertume de leurs reproches, ils le conjurerent par les plus pressans motifs, d'accepter la couron-

ne ; ils l'assurerent qu'Ildibad viendroit le saluer comme son Monarque, et qu'il déposeroit à ses pieds la pourpre dont ils l'avoient revêtu. Belisaire insensible à toutes leurs instances, déclara qu'il ne prendroit jamais l'autorité ni le titre de Roi, pendant la vie de Justinien, à qui il avoit juré une fidélité inviolable.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

CLXI. Il conduit Vitigis à Constantinople.

Il les laissa dans cet embarras, et partir pour Constantinople, emmenant Vitigis avec tous ses trésors, les enfans d'Ildibad, et les personnes les plus distinguées de la nation. Justinien fit un accueil favorable à Vitigis, et à la Reine sa femme ; il enferma leurs trésors, les fit voir aux Sénateurs par ostentation, sans les montrer au public ; il admira la grande taille et l'air martial des Goths.

CLXII. Eloge de Belisaire.

Les accusations que l'esprit de jalousie avoit formées contre la fidélité de Belisaire, furent cause qu'il ne lui fit pas rendre les mêmes honneurs qu'il lui avoit accordés quand il avoit amené Gélimer à Constantinople ; mais il ne manquoit aux trophées de cet illustre Guerrier que la pompe extérieure, qui n'est pas toujours le fruit d'un mérite réel. Ses belles actions et ses services le rendoient plus grand et plus précieux à l'Etat, que l'appareil ou le nombreux cortege des captifs qui l'auroient

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

suivi. On savoit qu'en amenant prisonniers les descendans de Genseric et de Théodoric, il avoit vaincu les deux plus puissantes Nations des Barbares, recouvré les provinces qu'ils avoient usurpées, et délivré l'Empire des frayeurs continuelles où ils le tenoient. Tout le peuple avoit son nom dans la bouche, et n'en parloit qu'avec éloge et reconnoissance. On prenoit plaisir à le voir dans les places publiques, dans les rues, à l'amphithéâtre. Le soldat l'aimoit pour sa générosité; le laboureur pour sa vigilante sévérité qui n'avoit jamais laissé faire aucun dégât dans les campagnes. Par-tout on louoit sa sagesse, sa bravoure, sa continence, sa frugalité, son zéle, sa modestie, son désintéressement; chacun auroit souhaité lui donner de ses jours et pour lui et pour la prospérité de l'Empire.

CLXIII. Ravages de Cosroez.

On avoit besoin d'un homme tel que lui, pour aller s'opposer aux armes de Cosroez. Ce Prince, qui ne connoissoit point la foi des traités, s'étoit aisément laissé séduire par les Ambassadeurs de Vitigis. Au printemps de cette année, il étoit entré sur les terres des Romains à la tête d'une armée formidable. Il avoit pris et ruiné Suara, ville sur l'Eufrate, dont Candide Evêque de Sergiopolis, dans le voisinage, racheta douze mille captifs, s'obligeant

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

à payer deux cens livres d'or dans un an, sous peine de donner le double, et de perdre son Evêché. Ceux de Hieropolis, vivement menacés de sa colere, l'éloignerent, en lui donnant quatre mille livres pesant d'argent. Mégas, Evêque de Bérée, avoit été député vers Cosroez, de la part des citoyens d'Antioche, et lui avoit promis mille livres d'or, s'il vouloit sortir des terres de l'Empire. Le Prince y avoit consenti, et néanmoins il avoit attaqué Bérée, et en avoit tiré quatre mille livres d'argent, et mis le feu aux principaux endroits de la ville, parce qu'on ne voulut pas lui en donner encore autant. Un secours de six mille hommes arrivés aux Antiochiens, leur fit espérer de se défendre contre les efforts des Barbares, et ils eurent la témerité d'insulter Cosroez du haut de leurs murailles. Ce Prince irrité les attaqua vigoureusement, et il trouva dans la garnison et dans la jeunesse toute la résistance possible. Devenu plus furieux, il anima tellement ses troupes, qu'elles gagnerent le haut des murailles. Les assiegés se sauverent par la porte du fauxbourg de Daphné, et abandonnerent la place. Le vainqueur enleva toutes les richesses de cette Ville opulente, qui fut entiérement brûlée, excepté la principale Eglise, que l'on racheta par

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

une somme très-considérable. Mais il réduisit en cendres celle du fauxbourg, pour venger la mort d'un soldat.

CLXIV. Discours des Ambassadeurs de Justinien à Cosroez.

Les premieres propositions et les remontrances des Ambassadeurs de Justinien arrivés pendant le siége ne furent pas capables d'arrêter sa colere. Après qu'il l'eut assouvie sur cette ville infortunée, ils vinrent renouveller leurs plaintes, et employerent tout ce que la raison, la justice et l'humanité ont de plus puissant pour vaincre un cœur barbare. Ils lui dirent : « Seigneur, si nous n'a-» vions l'honneur de vous voir et de » vous parler, nous ne pourrions croire » que Cosroez fils du grand Cavade fût » entré sur nos terres à main armée, » qu'il eût violé un serment solemnel, » sans considérer que la sainteté des » sermens est le plus ferme appui des » promesses entre les hommes, et la » seule ressource de ceux qui n'en trou-» vent point dans la guerre. Si l'on ne » veut pas observer les traités que l'on » a faits, il faut donc renoncer pour » toujours à la paix et aux sentimens de » l'humanité. Nous ne savons quelle » étoit votre pensée, quand vous écri-» viez à Justinien votre frere qu'il étoit » cause de la rupture ; vous reconnois-» siez donc par ce reproche que c'est » un grand mal de rompre la paix. Mais » si l'Empereur est innocent en ce point,

» vous avez eu tort de prendre les ar-
» mes ; et s'il est coupable de quelque
» faute, ne portez pas plus loin votre
» vengeance, afin d'avoir sur lui quel-
» que avantage. Car le plus grand qu'on
» puisse remporter est de faire moins
» de mal que son ennemi. Mais com-
» me nous sommes certains qu'il n'a
» point contrevenu aux traités, nous
» vous conjurons d'épargner les Ro-
» mains. Vos sujets n'en peuvent tirer
» aucun profit, et vous n'en pouvez
» attendre vous-même d'autre fruit que
» de faire voir à tout l'univers que vous
» ne ménagez point vos alliés, et que
» vous leur manquez de foi. »

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

Cosroez s'efforça de prouver que Justinien avoit le premier par ses infidélités donné occasion à la guerre ; et après de longues contestations, il consentit à se retirer, à condition qu'on lui donneroit de l'argent. Mais il ne vouloit pas que ce fût en un seul payement ; parce, disoit-il, que la paix qui n'est faite que pour une somme, ne subsiste qu'autant que cette somme dure ; il faut en donner une autre tous les ans, afin que l'alliance soit durable. Les Ambassadeurs répondirent que par ce moyen il imposeroit un tribut aux Romains. Il répliqua que ce ne seroit pas un tribut, mais une pension que les Romains feroient aux Perses, qui dans

CLXV. Les Romains achettent la paix.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

l'occasion s'armeroient pour la défense de l'Empire. On convint que Cosroez recevroit cinq mille livres d'or une fois seulement, et qu'à l'avenir il en toucheroit cinquante livres chaque années; qu'il y auroit cessation d'armes; qu'il retireroit ses troupes aussi-tôt qu'il auroit reçu des ôtages, et que les articles seroient ratifiés par des Ambassadeurs que Justinien lui enverroit exprès.

CLXVI. Corroez la viole Miracle de la Croix.

On reconnut bientôt quel fonds il falloit faire sur ses paroles. N'ayant rien trouvé à piller dans Seleucie, il conduisit ses troupes à Apamée sous prétexte d'y voir la ville. On y conservoit religieusement un morceau de la vraie Croix du Sauveur, long d'une coudée, qu'un Syrien y avoit autrefois apporté comme un don très-précieux. Les citoyens qui espéroient en recevoir un puissant secours, l'avoient mis dans une chasse de bois enrichie d'or et de pierreries, et en avoient donné la garde à trois Prêtres. Le peuple d'Apamée effrayé par les approches de Cosroez, pria Thomas Evêque de la ville d'exposer la Relique pour implorer la miséricorde de Dieu et la protection de celui dont elle tiroit son mérite, et l'adorer encore une fois avant que de mourir. L'Evêque y consentit, et il arriva une merveille qui remplit d'étonnement les spectateurs. Quand l'Evêque prit dans

ses

ses mains le bois sacré, il en sortit tout-à-coup une lumiere éclatante, dont les rayons alloient directement frapper l'endroit opposé, et précédoient la marche du Prélat à mesure qu'il faisoit le tour de l'Eglise. La vue de ce prodige fit verser des larmes de joie aux fidéles, qui étoient présens, et les remplit d'une sainte confiance.

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

CLXVII. Cosroez prend une chasse, et laisse la Relique.

Lorsque l'Evêque apprit que les Perses s'approchoient, il alla au-devant de Cosroez, qui lui demanda si les Apaméens étoient résolus de soutenir un siege. Il répondit que ce n'étoit pas leur dessein, et qu'il étoit venu pour l'assurer que les portes de la ville lui étoient ouvertes. Le Prince y entra avec deux cens hommes de ses meilleures troupes, laissant le reste de l'armée campée sous les murailles. Oubliant aussi-tôt le traité qu'il avoit fait avec les Ambassadeurs, il mit la ville à rançon, la taxa à dix mille livres d'argent, et s'empara de tout ce qu'il y avoit de précieux dans le trésor. Toutes les richesses de l'Eglise et des citoyens n'ayant pu satisfaire son ambition, il menaça de brûler la ville. Thomas lui dit: » Seigneur, je n'ai plus qu'une châsse » ornée d'or et de pierreries, vous êtes » maîtres de la prendre, je vous conjure » seulement de me laisser le bois qu'elle » renferme; c'est tout ce que j'ai de

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

» plus cher et plus précieux. « Cosroez n'eut pas de peine à accorder cette grace ; il enleva la châsse, et laissa la Relique.

CLXVIII. Il abandonne le siege d'Edesse.

De-là il s'avança à Calcide, dont il tira deux cens livres d'or, et passa l'Euphrate. Il s'approcha d'Edesse pour l'assiéger, voulant faire mentir les Chrétiens qui la disoient imprenable, à cause de la lettre de J. C. à Abgare, qu'ils prétendoient avoir. Mais s'étant égaré par deux fois en chemin, il abandonna son dessein, et se contenta de prendre deux cens livres d'or pour ne point ravager le pays. C'est ainsi que ce Prince faisoit la guerre pour ruiner l'Empire.

CLXIX. Belisaire envoyé contre lui.

Il étoit tems d'arrêter les progrès de Cosroez. Justinien jetta les yeux sur le grand Belisaire, persuadé que celui qui avoit vaincu les Vandales, les Maures et les Goths, le vengeroit de la perfidie et de la cruauté des Perses. Belisaire partit de Constantinople au printems de l'année qui suivit son retour d'Italie.

CLXX. Fin des Consuls.

Cette époque est remarquable par le changement que Justinien apporta au gouvernement et aux fastes de l'Empire par l'abolition du Consulat. Cette dignité avoit été établie l'an 243 de la fondation de Rome, 510 avant l'Ere Chrétienne, et s'étoit soutenue pendant 1051 ans sans aucune interruption. Jamais les Empereurs n'en avoient fait

JUSTINIEN. An de N. S. 541.

l'objet de leur jalousie ; ils avoient au contraire toujours protégé comme les premieres personnes de l'Empire et l'ornement de l'Etat, ceux qu'ils avoient jugé à propos de revêtir de la dignité Consulaire. Justinien n'en pensa pas ainsi. Jaloux de la puissance, de la gloire, et des honneurs, qui suivoient cette place, et principalement de ce que l'année portoit le nom des Consuls, depuis le premier Janvier, jour de leur élection, il résolut d'en abolir le titre ; et ordonna qu'à l'avenir on ne datteroit dans les actes publiques des années de son regne. On prétend que Tribonien, le célebre compilateur des loix, lui inspira cette idée, parce que son obstination dans l'idolâtrie l'excluoit du rang des Consuls. Ceux qui conservoient encore quelque vénération pour l'ancienne discipline des Romains, et quelque amour pour la liberté de la patrie, murmurerent hautement de cette innovation. Le Prince, pour tâcher de justifier sa conduite, et couvrir ses vues ; affecta de dire qu'à chaque élection de nouveaux Consuls, il en coûtoit à l'épargne plus de deux cens livres d'or, qui se consumoient mal à propos en fêtes, en jeux ou autres divertissemens inutiles, et que les guerres qu'il avoit à soutenir en différens endroits de l'Empire, ne permettoient pas que l'on fit ces dépenses superflues.

## CHAPITRE III.

*Depuis l'abolition du Consulat, jusqu'à la mort de Justinien.*

**( Espace de 15 ans. )**

JUSTINIEN. An de N. S. 541.

LES troupes Romaines de l'Orient ne pouvoient être moins préparées à combattre, et en plus mauvais état, que Belisaire les trouva à son entrée dans la Mésopotamie. Elles n'avoient ni armes ni habits : elles trembloient au seul nom de Cosroez. Il leur donna tout ce qui leur étoit nécessaire, et leur communiqua son courage et sa confiance. Instruit par ses coureurs que les Perses étoient occupés à réduire les Huns, il entra sur leurs terres, vers le mois de Juin, pour les ravager. Il ne put à la vérité forcer la garnison de Nisibe; mais il s'empara du Fort de Sisaurane, et envoya Aréthas dans l'Assyrie au-delà du Tigre, où il fit un butin prodigieux.

I. Belisaire marche contre Cosroez.

II. Retraite des deux armées.

Cosroez apprit ces succès, étant occupé au siege de Pétrée dans la Colchide. Aussi facile à s'allarmer de la présence des troupes Romaines, et de celle de Belisaire, qu'il s'étoit montré hardi et entreprenant, lorsqu'ils étoient éloignés, il se retira aussi-tôt dans l'in-

JUSTINIEN. An de N. S. 541.

térieur de ses Etats avec toute son armée. Quelle carriere de conquêtes ce retour précipité eût-il ouvert aux Romains, si la maladie n'eut arrêté leurs bras ? Venus la plupart de la Thrace et de l'Illyrie, ils ne purent supporter les chaleurs excessives de la Mésopotamie, où ils passerent les mois de Juillet et d'Août. Une fiévre contagieuse s'étant mise dans leur camp, en fit mourir un grand nombre, et plus de la moitié de ce qui restoit tomba malade et dans la langueur. Ils demanderent à Belisaire avec des grands cris qu'il les tirât d'un pays où ils périssoient : la nécessité le força de les ramener à Constantinople.

III. Peste générale. Ses symptômes.

Cette maladie ne fut qu'un foible commencement de la plus cruelle mortalité, dont l'histoire de tous les siecles fasse mention. C'étoit une espece de charbon ou d'ulcere, qui paroissant tout-à-coup, ne laissoit pas vivre plus de deux jours ceux qui en étoient attaqués. Elle s'annonçoit par des symptômes aussi extraordinaires et aussi affreux que le mal l'étoit en lui-même. Cette maladie faisoit voir des fantômes de diverses formes, qui représentoient à l'imagination du malade des objets effrayans. Ceux qui disoient les appercevoir, s'imaginoient en recevoir des coups violens dans quelque partie de leur corps. Ils poussoient aussi-tôt des

cris épouvantables ; ils invoquoient ce que la Religion a de plus sacré ; ils se réfugioient dans les Eglises, ou s'enfermoient dans leurs maisons, sans vouloir y regarder leurs plus chers amis. Quelques-uns étoient frappés en songe, et croyoient entendre une voix terrible, qui les rangeoit au nombre des morts.

JUSTINIEN. An de N. S. 541.

IV. Ses différentes espece.

Le mal changeoit de caractere suivant la différence des tempéramens. Dans les uns, c'étoit un sommeil profond, semblable à la léthargie, qui amortissoit tous les sens, et faisoit tellement oublier le boire et le manger, qu'il falloit ouvrir de force la bouche aux malades, pour leur faire prendre de la nourriture malgré eux. Dans d'autres, c'etoit une phrénésie véritable. S'imaginant qu'ils étoient poursuivis par un monstre infernal qui tenoit un glaive à la main, ils étoient troublés par l'image de la mort, ils fuyoient comme des furieux et personne ne pouvoit les retenir. Il falloit des chaînes pour les arrêter, et ils expiroient dans l'agitation et la fureur. Ceux qui s'échappoient alloient se précipiter dans l'eau, ou du haut d'un rocher, ou de dessus leurs maisons. Le charbon qui s'éteignoit dans ceux-ci, faisoit rentrer le poison, le répandoit dans toutes les parties du corps, et y allumoit un feu dévorant, qui causoit

des douleurs inconcevables, qui épuisoient bientôt la nature. Dans ceux-là c'étoit une infinité de pustules noires, qui s'élevoient sur tous les membres, et donnoient la mort presque subitement. C'étoit dans d'autres une horrible hémorragie, qui suffoquoit tout-à-coup. JUSTINIEN. An de N. S. 541.

V. Ses progrès.

Cette maladie pestilentielle commença par les Egyptiens de Péluse. Delà elle se partagea, et alla d'un côté vers Alexandrie, puis dans toute l'Afrique; et de l'autre, elle passa en Phénicie, se communiqua à toute l'Asie, et à l'Europe en même-tems. Elle s'étendit jusqu'aux nations les plus reculées; il n'y eut aucun pays quelque éloigné qu'il put être, où elle ne portât sa corruption. Elle embrassa tout le monde, elle confondit toutes les conditions, elle n'épargna ni âge ni sexe; elle ne se relâcha dans aucune saison de l'année. Si d'une premiere attaque elle n'avoit fait qu'un ravage médiocre dans une ville, elle revenoit sur ses pas, et y faisoit sentir de nouveau ses fureurs. Elle commençoit toujours par les contrées maritimes, d'où elle se répandoit plus avant dans le milieu des terres.

VI. Ses ravages à Constantinople.

Elle dura quatre mois entiers à Constantinople. Dans ses commencemens, elle n'enlevoit qu'un assez petit nombre de personnes; mais dans la suite, il y en mouroit cinq mille chaque jour,

JUSTINIEN. An de N. S. 541.

et sur la fin dix-mille et même au-delà. La multitude des morts empêchoit qu'on ne leur donnât la sépulture. Il y eut des familles entieres qui s'éteignirent par ce fléau, et des maisons qui demeurerent désertes et abandonnées. L'Empereur en fut attaqué comme les autres, et il eut le bonheur d'être du petit nombre de ceux qui en guerirent.

VII. Révolutions d'Italie.

Quelque terrible que fût ce fléau, il ne fit point cesser celui de la guerre. Les Goths d'Italie indignés de l'avarice des Officiers Romains, qui succederent à Belisaire, résolurent de secouer le joug; la Ligurie et la Province de Venise se joignirent à eux; et soutinrent Ildibad sur le trône, qu'il avoit d'abord refusé. Cependant ce Prince fut assassiné à table par un de ses sujets, sous prétexte de mécontentement. Les Rugiens, branche particuliere des Goths, élurent Eraric en sa place; son peu de génie et sa cruauté le rendirent odieux au reste des Goths; ils se jetterent sur lui et le massacrerent.

VIII. Totila Roi des Goths.

Totila neveu d'Ildibad fut la principale cause de cet assassinat. Irrité du meurtre de son oncle, il fut le premier à aigrir les esprits contre celui qu'on lui avoit substitué; il trouva les Goths disposés à l'entendre par le regret qu'ils avoient d'Ildibad. Ils transporterent au neveu l'estime et l'amitié qu'ils avoient

eues pour l'oncle ; ils reconnurent en lui du courage, de la hardiesse et de l'activité ; ils espérerent de se relever sous son commandement ; et ils consentirent au conseil qu'il leur donna de faire mourir Eraric.

JUSTINIEN. An de N. S. 542.

IX. Les Romains prennent Vérone.

Justinien imputa ces révolutions à la mauvaise conduite de ses officiers Généraux, et leur en écrivit amérement. Sensibles aux reproches du Prince, ils résolurent pour réparer leur faute, d'aller mettre le siege devant Vérone, et après qu'ils l'auroient prise, d'attaquer Totila. L'armée étoit encore de douze mille hommes sous la conduite de onze Chefs, dont les plus considérables étoient Constantien et Alexandre. Lorsqu'ils s'approchoient de Vérone, un particulier vint leur offrir de livrer la place. Les Romains accepterent la proposition, et ils envoyerent pendant la nuit quelques soldats, qui furent en effet introduits dans la ville par une porte qu'on leur ouvrit.

X. Ils la perdent.

Les Goths se voyant surpris par les Romains, se sauverent d'un autre côté. Mais quelques contestations qui s'éleverent dans l'armée Romaine, l'ayant retenue à quatre lieues de la place, ils trouverent le moyen d'y rentrer. Il y avoit près des murailles une petite hauteur, d'où l'on découvroit aisément tout ce qui se faisoit dans la ville. Les

JUSTINIEN. An de N. S. 542.

Goths y monterent, et virent le petit nombre de soldats qui y étoient; ils ranimerent leur courage, retournerent à la même porte par laquelle ils étoient sortis, fondirent sur les Romains avec impétuosité, en mirent en pieces la plus grande partie, et obligerent les autres de se jetter en bas des murailles. L'armée qui n'arriva que le soir trouva les portes fermées et n'osa entreprendre le siege.

XI. Totila encourage les Goths.

Totila profita de cet événement pour inspirer du courage à sa nation. Il rassembla le peu qui lui restoit de troupes, les mena contre l'ennemi sur les rives du Pô, et leur mit devant les yeux la situation où ils se trouvoient. » C'est ordinairement, leur dit-il, par » l'égalité des deux partis, que l'on » s'anime au combat; mais dans cette » guerre, tout l'avantage est du côté » de nos ennemis. S'ils sont vaincus, » il leur sera facile de former une nou- » velle armée avec les troupes qui leur » restent en garnison, et celles qui leur » viendront de Constantinople. Mais si » cette disgrace nous arrive, elle dé- » truira le nom et l'espérance des Goths. » De deux cent mille hommes que nous » étions, nous sommes réduits à cinq » mille; et lorsque vous entreprîtes de » secouer le joug sous Ildibad, vous » n'étiez pas plus de mille, et pour

» toutes places, vous n'aviez que Pavie. » Depuis que vous avez remporté l'a- » vantage, votre gloire et votre puis- » sance se sont acrues. L'injustice des » Romains releve votre espérance. Ils » ont été nos agresseurs, et les Tyrans » de nos freres qui ont eu la lâcheté de » se soumettre à eux; il dépend de » vous aujourd'hui de devenir leurs » vainqueurs. La terreur même que » nous leur avons inspirée doit aug- » menter notre confiance; ceux que » nous allons combattre sont les mê- » mes qui ont abandonné Vérone, et » qui ont lâchement pris la fuite, sans » que personne les poursuivit. »

JUSTINIEN. An de N. S. 542.

XII. Il remporte une grande victoire.

Ces paroles produisirent l'effet qu'il avoit attendu. Remarquant l'ardeur qui paroissoit sur le visage des Goths, il en envoya trois cens au delà du fleuve, pour prendre les ennemis en queue, pendant qu'il fondroit lui-même sur la tête du camp. Lorsque le combat fut échauffé, les trois cens Goths sortirent de leur embuscade, et épouvanterent tellement les Romains qu'ils les mirent en déroute. Quelque grand que fût le nombre des morts et des prisonniers, les Romains en souffrirent plus patiemment la perte que celle de toutes leurs enseignes. C'étoit la premiere fois que ce malheur étoit arrivé aux troupes de l'Empire.

JUSTINIEN. An de N. S. 542.

Comme ils attribuoient leur défaite à la multitude des Commandans parmi lesquels il y avoit peu d'intelligence, ils convinrent de nommer un Général en chef, et le sort voulut que Jean eût cette qualité. Il mena son armée contre les Goths campés dans un vallon. Aussitôt que les Barbares eurent apperçu l'ennemi, ils monterent promptement sur la colline. Les Romains croyant les voir saisis de frayeur, les attaquerent avec confiance. Dans la chaleur du combat, un des gardes de Jean reçut un coup de lance, qui le jetta en bas de son cheval. Le bruit courut aussi-tôt que Jean lui-même avoit été tué dans la mêlée. Les Chefs en furent les premiers épouvantés, et les Romains combattirent sans ordre; la plupart furent taillés en pieces; et les autres furent contraints de prendre la fuite.

XIII. Autre défaite des Romains.

Après cete victoire, Totila s'empara des Forts de Ceséne et de Petrée, et entra dans la Toscane, dont les habitans ne voulurent pas répondre aux propositions qu'il leur fit de se rendre. Comme son projet n'étoit pas de les attaquer si-tôt, il passa le Tibre sans exercer aucune hostilité sur les terres des Romains, il traversa la Campanie et le pays des Samnites, où il réduisit sans beaucoup de peine la ville de Bénévent, dont il rasa les murailles, afin que les

XIV. Totila s'avance dans l'Italie.

recrues nouvellement arrivées de Constantinople, ne pussent se retirer dans cette place pour faire des courses sur les Goths.

JUSTINIEN. An de N. S. 542.

En passant dans la Campagnie, il voulut voir le fameux saint Benoît, qu'on lui avoit dit être doué du don de prophétie. Lorsqu'il fut près de son monastere, il lui fit dire qu'il alloit venir. Voulant éprouver le Saint, il lui envoya un de ses Ecuyers, nommé Riggon, à qui il fit prendre sa chaussure et son manteau de pourpre, et qu'il fit accompagner de trois Seigneurs, qui étoient le plus ordinairement près de sa personne, d'autres Officiers et d'un grand cortége. Dès que saint Benoît apperçut Riggon, il lui dit de loin sans se lever: Mon fils, quittez l'habit que vous portez, il ne vous appartient pas. Riggon rougissant du dessein qu'il avoit eu de tromper le saint homme, se jetta par terre avec tous ceux qui le suivoient, et vint raconter au Roi ce qui lui étoit arrivé. Totila alla lui-même trouver le saint, et se prosterna à l'entrée de sa cellule, sans oser approcher. Benoît, qui étoit assis, lui dit par trois fois de se relever; et comme il n'osoit le faire, Benoît s'avança, et lui dit: « Vous » faites beaucoup de mal; vous en » avez déja beaucoup fait; cesez de » commettre tant d'iniquités. Vous en-

XV. Il visite S. Benoît.

JUSTINIEN. An de N. S. 543.

» trerez dans Rome, vous passerez la » la mer, et vous mourrez la dixiéme » année de votre régne. » La prédiction fut verifiée. Au reste Totila se montra moins barbare dans la suite de ses conquêtes.

XVI. Ses progrès.

Toutes les instances qu'il fit aux Napolitains n'ayant pu les déterminer à reconnoître sa puissance, il entreprit le siége de leur ville. Tandis qu'il en sapoit les murailles, et qu'il ravageoit les environs, il envoya une partie de ses troupes se saisir de Cumes et de plusieurs autres places, où il trouva de grandes richesses qu'il emporta. Il réduisit sous son obéissance les Brutiens, le pays de Luques, l'Apouille, la Calabre, et s'empara des revenus publics.

C'étoit du revenu de ces Provinces que l'Empereur faisoit payer l'armée d'Italie. Les Chefs n'ayant plus de fonds demeurerent exposés à tous ses murmures, et à ceux des Italiens, qui se plaignirent qu'on les abandonnoit, qu'on les dépouilloit de leurs biens, et qu'on les chassoit de leurs maisons. Les Généraux ne pouvant plus contenir leurs soldats, se tenoient dans les places fortes pour se mettre en sûreté. Constantien étoit à Ravenne, Jean à Rome, Bessas à Spolete, Justin à Florence, Cyprien à Perouse: chacun demeuroit

dans la place, où il s'étoit réfugié au tems de sa déroute.

JUSTINIEN. An de N. S. 543.

Justinien apprit ces nouvelles avec douleur, et en fut affligé comme d'un des plus grands malheurs qui pussent arriver à l'Empire. Il créa Maximin, Préfet du Prétoire en Italie, afin qu'il donnât les ordres à tous les autres Chefs, et qu'il pourvût à la subsistance des soldats. Mais ce Général incapable de réparer les pertes que l'Empire avoit faites en Italie, et de s'opposer aux conquêtes de Totila, après s'être arrêté long-temps en Epire et en Sicile avec sa flotte, résolut néanmoins de secourir la ville de Naples, que les Goths tenoient bloquée, et qui manquoit de tout. Pour cet effet il envoya ses troupes sous la conduite de Démétrius, Maître de la milice, durant les rigueurs de l'hiver. Mais la flotte en entrant dans le Port de Naples, fut battue d'une horrible tempête. L'agitation des vagues étoit si violente, que les matelots ne s'entendoient pas, et ne pouvoient plus tenir leurs rames. Les Barbares étant survenus alors, en coulerent à fond un grand nombre, et firent Démétrius prisonnier.

XVII. Il ruine la flotte des Romains.

XVIII. Naples se rend à lui.

Totila lui fit mettre une corde au cou, et le traîna devant les murailles de Naples, où il l'obligea d'exhorter les assiégés à se rendre, et à se délivrer de tant

JUSTINIEN. An de N. S. 543.

de miseres, en subissant volontairement le joug du vainqueur. Il le contraignit de dire que depuis la perte de l'armée navale, l'Empereur n'étoit plus en état de les secourir. Alors Totila les voyant plongés daus la conternation, prit la parole, et les invita à suivre le conseil de Démétrius, et à ne pas résister plus long-tems aux sollicitations d'un Prince, qui venoit le tirer de l'oppression. L'extrêmité de la disette vainquit le Gouverneur, les habitans et les soldats; mais leur attachement pour l'Empereur, et l'attente de quelque secours leur firent demander un mois de suspension d'armes. Totila, qui vouloit les gagner par une feinte douceur, autant que par la force, leur en accorda trois, promettant de ne point livrer d'assaut pendant cet intervalle. Les assiégés pressés par la faim n'attendirent pas long-tems; ils ouvrirent leurs portes au Roi des Goths et à son armée, et le reconnurent pour leur Souverain.

XIX. Humanité qu'il y exerce.

A voir l'humanité avec laquelle il traita les Napolitains, on étoit tenté de croire qu'il n'avoit ambitionné de s'en rendre le maître, que pour en devenir le bienfaiteur. Il fit paroître à leur égard une bonté qu'on ne devoit pas attendre d'un ennemi, encore moins d'un Barbare. Comme la faim avoit épuisé leurs forces; et qu'il étoit à craindre qu'ils

ne s'incommodassent en prenant tout-à-coup trop de nourriture, il mit des gardes aux portes pour les empêcher de sortir, et il distribua lui-même les vivres avec une sage économie. Quand leur santé fut rétablie, il ouvrit les portes, et leur permit d'aller où il leur plairoit.

JUSTINIEN. An de N. S. 543.

XX. Cosroez reprend les armes.

Cependant Cosroez, pour qui les traités et les sermens n'étoient que de foibles obstacles à ses projets ambitieux, étoit rentré une troisiéme fois sur les terres de l'Empire. Il descendit le long de l'Euphrate vers Sergiopole, pour recevoir les deux cens talens d'or, que Gandide Evêque de cette ville, lui avoit promis l'année précédente, pour le rachat des citoyens de Sura. L'Evêque alla dans son camp implorer sa clémence, lui représentant qu'il lui avoit été impossible de ramasser la somme qu'il s'étoit obligé de lui fournir. Cosroez l'enferma dans une prison, et le fit cruellement tourmenter, pour l'obliger à payer le double de la somme qu'il avoit promise. Non content des trésors de l'Eglise, que Candide lui abandonna, il voulut enlever toutes les richesses des citoyens. Il mit le siége devant la place; mais il fut contraint de le lever par la disette d'eau.

XXI. Belisaire marche contre lui.

Le courrier, qui porta à Constantinople la nouvelle de cette irruption,

JUSTINIEN. An de N. S. 543.

intruisit aussi l'Empereur que le Roi infidéle avoit dessein de conduire son armée dans la Phénicie, dont il avoit entendu vanter les richesses; et qu'il se flattoit principalement de ruiner le temple de Jerusalem. L'empereur chargea de nouveau le grand Belisaire d'aller repousser les Perses. Il se rendit en diligence sur les bords de l'Euphrate, et y rassembla ses troupes.

XXII. Cosroez lui envoye un député.

Sa diligence arrêta Cosroez. Ce Prince, qui n'étoit hardi que quand il ne voyoit personne pour lui résister, dépêcha Abandane, l'un de ses Secretaires, pour examiner les forces et la contenance des Imperiaux; mais il lui ordonna de voiler le principal objet de sa commission, sous le prétexte de faire des plaintes à Belisaire, de ce que Justinien n'avoit point nommé d'Ambassadeurs pour venir conclure la paix. Il n'étoit pas aisé d'en imposer à la pénétration de Belisaire.

XXIII. Adresse de Belisaire.

Instruit de la réputation d'Abandane, ce Général envoya sur son chemin un détachement de six mille hommes, les plus grands et les mieux faits de ses troupes, comme pour chasser ou reconnoître le pays; et quand le député fut proche, Belisaire fit dresser une tente de grosse toile, telle qui l'auroit ordonnée au milieu d'un désert, où il n'auroit eu ni train ni bagage. Il rangea

d'une part les Thraces et les Illyriens; de l'autre les Goths et les Erules; et derriere, les Maures et les Vandales. Ils n'avoient tous pour vêtemenr qu'une simple chemise et un caleçon de toile; pour armes, ceux-ci tenoient une épée, ceux-là une hache, les autres des fléches. Ils sembloient ne penser qu'à se divertir.

JUSTINIEN. An de N. S. 543.

XXIV. Comment il reçoit le Député des Perses.

Abandane déja surpris de ce spectacle entra dans la tente de Belisaire. Il lui dit que Cosroez avoit sujet de se plaindre de ce que César, (c'est ainsi qu'ils nommoient l'Empereur,) ne lui avoit point envoyé d'Ambassadeurs suinant sa promesse; et que sa conduite l'avoit autorisé à entrer sur ses terres. Belisaire sans s'effrayer de la proximité de l'ennemi, ni des reproches du Barbare, lui répondit fiérement : « Ce » n'est pas l'usage que celui qui est of» fensé fasse réparation. Si le Prince » qui la doit la refuse, alors on la de» mande les armes à la main. Il con» vient peu à Cosroez d'exiger qu'on » aille au pied de son trône demander » la paix, après que lui-même a com» mencé la guerre. »

XXV. Effets de sa conduite.

Le député s'en retourna sur le champ. Encore plein de son étonnement, il dit au Roi, que jamais il n'avoit vu de Général si ferme et si prudent, ni de soldats si fiers et si résolus. Il lui repré-

faire. Au bruit de ses approches, les riches avoient retiré dans les châteaux d'alentour ce qu'ils avoient de plus précieux, et s'y étoient renfermés. Les pauvres seulement y étoient demeurés avec quelques gens de la campagne qu'on avoit fait venir pour défendre la place. Cosroez les emmena tous prisonniers, rasa les maisons et les remparts, et retourna ensuite dans ses Etats.

JUSTINIEN. An de N. S. 543.

Il profita d'une maladie qui arrêta en chemin les Ambassadeurs de Constantinople, pour recommencer ses hostilités. Elles étoient d'autant plus odieuses, qu'il disoit n'en vouloir plus à Justinien ni à ses sujets, mais au Dieu des Chrétiens. Il se souvenoit de la confiance des citoyens d'Edesse, qui croyoient que la lettre de J. C. à Abgare, qu'ils conservoient religieusement, rendoit leur ville imprénable. Il dit hautement dans son palais qu'il feroit de cette ville une prairie pour ses chevaux, et qu'il emmèneroit tous les habitans prisonniers en Perse.

An de N. S. 544.

XXVIII. Il revient sur les terres de l'Empire.

Au commencement de l'année suivante, il vint camper devant la place. Cependant un petit avantage que des bergers eurent sur ses soldats, qui vouloient enlever leurs troupeaux, ralentit un peu son ardeur. Il envoya Paul, son interpréte, sonder les citoyens, et les ménacer de sa colere, s'il ne lui

XXIX. Siége d'Edesse.

JUSTINIEN. An de N.S 544.

apportoient tout l'argent qui etoit dans leur ville. Les assiégés répondirent qu'ils ne désiroient rien tant que d'acheter la paix, pourvu que le Roi de Perse ne la mit pas à un prix excessif.

XXX. Plusieurs conférences.

La frayeur où il les vit dissipa celle qui l'avoit frappé. Résolu d'emporter la ville d'assaut, il fit élever une large platte-forme pour saper les murailles à force de machines. Les citoyens craignant l'effet de cet ouvrage, députerent quelques-uns des principaux d'entr'eux, parmi lesquels étoit un nommé Etienne, Médecin célébre et éloquent, qui avoit autrefois guéri Cavade pere de Cosroez d'une maladie dangereuse. Il représenta au Prince le service qu'il avoit rendu à son Pere, le conseil qu'il lui avoit donné de déclarer Cosroez son Successeur, les récompenses qu'il en avoit reçues, marques honorables de l'estime qu'il s'étoit acquise dans la Cour de Perse, enfin les soins particuliers qu'il avoit pris de sa santé pendant sa jeunesse. Cosroez inflexible à tout ce qui n'étoit point or ou argent, répondit aux Députés, qu'il ne leveroit point le siége, qu'on ne lui eût donné cinquante mille livres pesant d'argent, ou qu'on eût permis à ses soldats d'entrer dans la ville, et d'enlever tout l'or ou l'argent qu'ils trouveroient, promettant de ne pas toucher aux autres biens.

Peu après ils renvoyerent d'autres Députés ; mais le Prince ne daigna pas même leur donner audience.

JUSTINIEN. An de N. S. 544.

Il fit attaquer les habitans avec cette ardeur, que lui inspiroient son avarice et son impiété, et il trouva toute la résistance imaginable. Les assiégés minerent sous la plate-forme ; ils y mirent ensuite le feu, et y jetterent de dessus les murailles des traits enflâmés. Ils versoient sur les soldats qui montoient aux échelles, de la poix et de l'huile bouillante. Les femmes et les enfans devinrent soldats, chacun contribuoit à la défense à sa maniere ; et tous oublierent les plus pressans besoins de la vie, pendant un jour entier que dura ce violent assaut. Cosroez voyant que ses troupes ne vouloient plus se présenter sous les murailles, envoya son interpréte pour traiter avec les assiégés, qui convinrent de lui donner cinquante livres d'or, et de son côté il promit par écrit de ne plus exercer d'hostilités contre les Romains.

XXXI. Assaut violent. Cosroez se retire.

Belisaire n'étoit plus en Orient pour lui faire face ; l'Empereur l'avoit rappellé à Constantinople pour l'envoyer en Italie, contre Totila. Ce Prince tenta le Sénat Romain par une lettre séduisante ; mais sa démarche fut inutile, on chassa même de la ville tous les Prêtres Ariens qui étoient regardés comme

An de N. S. 545.

XXXII. Belisaire revient en Italie.

JUSTINIEN. An de N. S. 545.

suspects. Offensé de cette conduite qui attaquoit sa Religion, il s'avança vers Rome avec la plus grande partie de son armée, et commanda à l'autre d'aller faire le siége d'Otrante.

XXXIII. Totila envoye reconnoître ses forces.

Lorsqu'il sut que Belisaire marchoit contre Ravenne avec des troupes de Thrace et d'Illyrie, il usa d'adresse pour connoître sûrement l'état de ses forces. Il lui écrivit une fausse lettre sous le nom de Bon, Gouverneur de Génes, par laquelle il le prioit de lui envoyer un prompt secours dans l'extrêmité où il étoit. Belisaire qui ne se doutoit point de la fraude, laissa une entiere liberté aux espions, et répondit que bientôt il se rendroit à Génes. Les Députés de Totila lui rapporterent qu'on n'avoit rien à craindre de l'armée de Belisaire, qui montoit au plus à quatre mille hommes assez mal en ordre.

XXIV. Il prend plusieurs villes.

Elle s'affoiblit encore peu de tems après par la retraite des Illyriens qui s'en retournerent. Alors Totila n'hésita plus de faire agir ses troupes ; il se rendit maître des citadelles de Ferme et d'Ascure ; il prit Tibur sur le Tibre, et empêcha par ce moyen de conduire par le fleuve les provisions que Rome tiroit de la Toscane. Spolete et Assise se rendirent après quelques jours d'attaque.

Belisaire voyoit avec douleur la rapidité de ses progrès sans pouvoir en arrêter

arrêter le cours. Il écrivit à l'Empereur pour justifier sa conduite, et lui représenter la triste situation où il se trouvoit. « Seigneur, disoit-il dans sa lettre, » nous sommes arrivés en Italie sans » hommes, sans chevaux, sans armes » et sans argent; dépourvus de tout, » il nous est impossible de continuer la » guerre. Nous avons couru la Thrace » et l'Illyrie pour y lever des soldats, » et nous n'en avons trouvé qu'un petit » nombre, qui n'ont ni habits, ni » expérience, ni courage; on ne peut » les faire avancer contre l'ennemi, et » les Illyriens se sont déja retirés. L'Ita- » lie, presque toute sous la puissance » des Goths, ne fournit plus ni argent » ni ressources; les troupes se révoltent » parce qu'on ne les paye point. Je vous » tromperois même si je vous dissimu- » lois qu'une partie s'est jettée dans » l'armée des Goths. Envoyez-moi donc » un prompt secours, pour me mettre » en état de vous témoigner mon » zele ».

JUSTINIEN. An de N. S. 545.

XXXV. Remontrances de Belisaire à Justinien.

Tandis que l'Empereur levoit les troupes que Belisaire lui demandoit, Totila commençoit le siege de Rome; et en ferma si bien toutes les avenues qu'on ne pût y faire entrer des vivres, ni par mer ni par terre. Cependant il annonça aux gens de la campagne qu'il ne venoit point troubler

An de N. S. 546.

XXXVI. Siege de Rome.

JUSTINIEN. An de N. S. 546.

leurs travaux ; il leur ordonna de labourer leurs terres comme auparavant, à condition qu'ils lui payeroient les mêmes droits qu'ils avoient accoutumés de payer aux propriétaires et à l'épargne.

XXXVII. Charité du Diacre Pélage.

Le peuple de Rome pressé par les ennemis au dehors, et accablé au dedans par les Impériaux, étoit réduit à la plus triste situation. Il ne trouva personne pour le secourir qu'un Ecclésiastique nommé Pélage. Ce zélé Diacre avoit demeuré long-tems à Constantinople, où Justinien l'avoit honoré de son amitié, et comblé de ses bienfaits. La disette des Romains le toucha, il leur distribua tous ses biens avec une charité qui augmenta extrêmement la réputation que ses autres vertus lui avoient acquise.

XXXVIII. Totila lui refuse une treve.

Comblés de ses dons, ils le prierent d'aller demander à Totila quelques jours de treve, promettant de se rendre, si dans ce terme il ne leur venoit pas du secours de Constantinople. Il employa inutilement tout ce que la raison, l'humanité et le droit des gens ont de plus efficace ; le Roi barbare ne voulut rien accorder, et continua d'attaquer la place sans relâche.

XXXIX. Tristes remontrances des Romains.

Sa reponse jetta les assiégés dans une consternation que la famine augmentoit de jour en jour. Les soldats avoient

encore quelques vivres pour se soutenir; mais les habitans réduits à la derniere misere, allerent trouver Bessas et Conon qui commandoient les troupes Romaines, et leur parlerent avec cette vive éloquence que le besoin pressant a coutume d'inspirer. « Témoins de nos mal-
» heurs comme vous l'êtes, disoient-ils,
» vous sentez que quand nous pren-
» drions quelque résolution contraire à
» vos intérêts, il nous seroit facile de
» justifier cette conduite, puisque la
» nécessité porte toujours son excuse
» avec elle. A présent que nous man-
» quons de forces pour résister à l'en-
» nemi, nous venons vous représenter
» notre foiblesse, et la déplorer avec
» vous. Daignez nous écouter avec bon-
» té, et ne vous offensez pas de la li-
» berté de notre discours; s'il sort des
» bornes de la modération, n'en imputez
» l'excès qu'à celui de notre douleur; il
» est rare que le désespoir ne s'échappe
» en actions ou en paroles. Considérez
» que nous suivons des loix et des coutu-
» mes contraires aux vôtres, et que nous
» reçumes malgré nous les troupes de
» l'Empereur, lorsqu'elles entrerent dans
» notre ville pour la premiere fois. Nous
» étions alors vos ennemis, nous prîmes
» les armes pour notre défense; nous
» fûmes vaincus, et nous devînmes les
» sujets du vainqueur. Voulez-vous que

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

JUSTINIEN. An de N. S. 546.

» nous vous servions comme nos maî-
» tres, accordez-nous donc des alimens
» comme à vos esclaves ; et si vous ne
» pouvez nous en donner assez pour
» nous faire vivre commodément, qu'on
» nous en donne du moins pour nous
» empêcher de mourir. Si la grace que
» nous vous demandons vous est impos-
» sible, mettez-nous en liberté ; vous
» épargnerez la peine et la dépense de
» nos funérailles ; ou du moins hâtez-
» vous de terminer nos jours. Nous n'a-
» vons que la mort à souhaiter pour
» nous délivrer d'une vie pleine de
» miseres ».

XL. Réponse de Bessas.

Bessas répondit aux citoyens, qu'il ne lui étoit ni possible de les nourrir, ni permis de les tuer, ni sûr de les renvoyer. Après les avoir consolés, il les congédia en leur promettant que Belisaire arriveroit bien-tôt, avec les troupes que l'Empereur envoyoit de Constantinople.

XLI. Extrême famine.

Cependant la famine qui croissoit de jour en jour, contraignit de prendre des alimens nuisibles à la santé et contraires à la nature. Bessas et Conon vendoient chérement aux riches le bled qu'ils avoient dans leurs magasins, et les soldats celui qu'ils se retranchoient à eux-mêmes. La mine de bled coûtoit sept écus d'or, et celle de son valoit le quart ; c'étoit pour les pauvres, qui

en pouvoient avoir, un mets délicieux; ils s'arrachoient avec avidité la chair des chevaux qui mouroient de faim. Quand l'argent leur manqua, ils porterent leurs meubles au marché. Enfin les provisions s'épuiserent pour tout le monde; et il ne resta plus d'autres alimens dans la ville que les chiens, les chats, les souris et les orties qui croissoient le long des remparts et dans les masures. Un Romain, Pere de cinq enfans, ne pouvant plus les voir languir, ni résister à leurs tristes importunités, leur dit de le suivre, comme s'il eût voulu les mener dans un lieu où il y avoit à manger. Sans verser une larme, ni faire paroître la douleur cachée au fond de son cœur, il les mena à un Pont du Tibre; là il se couvrit la visage, et se précipita dans le fleuve en leur présence, et devant tout le peuple.

JUSTINIEN. An de N. S. 546.

XLII. Belisaire vient au secours.

Belisaire reçut enfin à Dirrachium les troupes que Jean et Isaac lui amenerent de Constantinople. Instruit de tout ce que les Romains fouffroient, il se pressa d'aller les secourir. Il envoya Jean par la Calabre chasser les Goths qui n'y étoient pas en grand nombre, avec ordre de venir le joindre sur les bords de la mer Tyrrhenne, où il l'attendroit avec la flotte. Les Goths qui faisoient le siege d'Otrante se sauverent au bruit de son arrivée, et se retirerent à Brindes.

JUSTINIEN, An de N. S. 546.

Lorsqu'il fut à l'embouchure du Tibre, il se fit rendre compte des ouvrages que l'ennemi avoit faits pour fermer le passage du fleuve. On lui dit qu'il y avoit un Pont de bois assez large pour contenir un grand nombre de soldats, et une chaîne en forme d'estacade, qui traversoit d'un rivage à l'autre pour arrêter les navires. Aussi-tôt il fit construire sur deux grands bâteaux une tour de bois, couverte de planches, avec des ouvertures de distance en distance pour lancer des flêches; il y mit ses meilleurs archers, et ordonna à la flotte de suivre. Il chargea vivement les barbares qui l'attendoient au passage; après en avoir percé un grand nombre, sans perdre un seul de ses soldats, il fit jetter des feux sur le pont, qui s'embrasa facilement et donna aux Impériaux l'espérance d'arriver bien-tôt aux portes de Rome.

XLIII. Il brûle le pont des ennemis.

XLIV. Il tombe malade de chagrin.

Mais ils la perdirent au moment qu'ils l'avoient conçue; et peu s'en fallut que la témérité d'un particulier ne ruinât pour jamais les affaires de l'Empire en Italie. Isaac, jaloux de n'avoir point eu de part à la gloire de cette belle action, voulut se signaler d'une autre maniere. Il courut avec cent cinquante hommes au port d'Ostie, fondit sur le camp des Goths, blessa mortellement Ruderic qui les commandoit, et mit les enne-

mis en fuite. Lorsqu'il se croyoit en sûreté, et qu'il enlevoit le butin, ils revinrent subitement tomber sur lui, le firent prisonnier, tuerent une partie de ses gens, et dissiperent les autres. Belisaire apprit cette nouvelle par un homme qui ne la savoit que confusément, et à qui la frayeur avoit troublé la raison. Il crut que sa femme étoit tombée entre les mains des ennemis, qu'ils s'étoient emparés du port, et qu'il ne lui restoit aucun refuge. Sans s'informer de la maniere dont les choses s'étoient passées, il s'en frappa tellement l'imagination, qu'il en tomba malade, et fut même en danger de perdre la vie. JUSTINIEN. An de N. S. 546.

XLV. Avarice et négligence de Bessas.

Ce malheur joint à l'avarice des Généraux qui commandoient la garnison de Rome, prolongea le siege, et fut très-avantageux aux Barbares. Bessas ne pensoit qu'à s'enrichir de la substance des citoyens. Lorsqu'il n'eut plus de bled à vendre aux riches, il leur fit acheter par de grosses sommes la permission de sortir de la ville pour se retirer à la campagne. Uniquement attentif à ses intérêts particuliers, il ne veilloit ni à la sureté de la place, ni à la discipline militaire. Le petit nombre de soldats commis à la garde des murailles s'en acquittoit avec négligence, n'ayant point d'Officiers qui veillâssent sur eux. Les citoyens étoient trop épuisés de fa-

JUSTINIEN. An de N. S. 546.

tigues et de misere pour passer les nuits à l'air sur les remparts.

XLVI. Trahison des Isauriens

Quatre Isauriens profiterent de cette négligence, pour tâcher de faire fortune. Ils se glisserent le long des murailles, à la faveur des ténebres et d'une corde, et allerent offrir à Totila de l'introduire dans Rome, moyennant une recompense. Le Prince répondit qu'il acceptoit leurs propositions, et envoya deux de ses gardes, pour examiner de quelle maniere ils vouloient exécuter leur dessein; ils lui rapporterent que la chose étoit sûre et facile. Néanmoins l'appréhension de quelque surprise l'empêcha de s'y fier entiérement. Les Isauriens revinrent une seconde et une troisieme fois lui faire de nouvelles instances; leur dessein devint public; Bessas et Conon en furent avertis, et négligerent d'y mettre ordre. Totila se rendit enfin aux sollicitations de toute son armée. Il commanda à quatre Goths des plus forts et des plus courageux de suivre les Isauriens; ils entrerent dans la ville au milieu de la nuit, couperent avec des haches la barre qui tenoit les battans de la porte Asinaria, arracherent les serrures, et reçurent l'armée des Goths dans la ville le 17 de Décembre de cette année 546.

XLVII. Totila entre dans Rome.

Rome dans un instant fut remplie de tumulte. Les soldats de la garnison se

sauverent par une autre porte avec la plupart des habitans ; à peine en restat'il cinq cens, qui se refugierent dans les Eglises. On vint avertir Totila que Bessas se sauvoit avec les autres ; il en témoigna de la joie, et défendit de le poursuivre, disant qu'un homme ne pouvoit avoir de plus grand plaisir que de voir fuir son ennemi. Le carnage se termina à vingt-cinq soldats et soixante personnes du peuple.

JUSTINIEN. An de N. S. 546.

XLVIII. Il use de clémence envers les vaincus.

Quand le jour parut, le Roi vainqueur alla faire sa priere dans l'Eglise de Saint Pierre. Le Diacre Pélage se présenta devant lui tenant le livre des Evangiles, et lui dit : « Seigneur, par» donnez à vos serviteurs. » Totila lui répondit en le raillant : « Vous venez » donc à présent en posture de sup» pliant. » Je le suis, répliqua Pélage, » parce qu'il a plû à Dieu de me rendre » votre sujet. Mais, Seigneur, épargnez » ceux qu'il a soumis à vos armes. » Totila lui accorda sa demande, et défendit de tuer aucun Romain. Mais il abandonna la ville au pillage, se réservant ce qu'il y avoit de plus précieux. Il trouva de grandes richesses dans les maisons des Patriciens, et de plus grandes encore dans celle de Bessas, qui les avoit amassées pour son ennemi. Les Sénateurs et les plus riches citoyens furent réduits à l'aumône, et obligés

JUSTINIEN. An de N. S. 546.

d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célebre Boëce, avoit distribué tous ses biens aux pauvres durant le siege. Les Goths lui en firent un crime, et demanderent sa mort à Totila. Il leur défendit sévérement d'attenter à sa vie ni à son honneur; et il en prit occasion de leur faire un grand discours sur la justice et l'humanité, qui honorent toujours le triomphe.

XLIX. Reproches qu'il fait au Sénat.

Ce Prince convoqua une assemblée des Sénateurs, et leur rappella avec de piquantes railleries, qu'après avoir été comblés des bienfaits de Théodoric et d'Atalaric, ils s'étoient montrés assez ingrats envers leurs bienfaiteurs, pour se trahir eux-mêmes et livrer leurs pays aux Grecs. Il leur demanda quelle offense ils avoient jamais reçue des Goths, et quelles graces ils tenoient de Justinien. Il leur exposa en détail les honneurs dont on les avoit privés, les vexations des Receveurs Romains, les impôts qu'on leur avoit demandés pendant la guerre, comme pendant la paix, les comptes qu'on les avoit forcés de rendre du maniment des finances sous la domination des Goths. Il leur parla comme un maître irrité auroit fait à ses esclaves. Leur montrant ensuite les quatre Isauriens, qui l'avoient introduit dans Rome, il leur dit: « Puis-

» que vous n'avez pas voulu nous céder » la moindre place, et que ceux-ci » nous ont fait prendre Rome et Spo- » lete, il est juste qu'ils possédent vos » charges, et que vous soyez dégradés.» Les Patriciens écouterent ces reproches sans oser ouvrir la bouche. Le seul Pélage prit la parole, et le conjura avec instances de leur pardonner, et d'oublier une faute si naturelle à l'humanité. Il sut toucher Totila, et obtint ce qu'il demandoit.

JUSTINIEN. An de N. S. 546.

La vertu se fait respecter par ceux mêmes qui lui sont contraires. Le Prince barbare envoya Pélage vers Justinien avec un Avocat nommé Théodore; pour lui demander la paix, afin qu'il ne fût pas obligé de raser la place, de massacrer le Sénat, et de porter la guerre dans l'Illyrie. Voici la lettre dont il les chargea pour l'Empereur.

L. Il demande la paix à Justinien.

» Je ne vous entretiendrai pas de ce qui » est arrivé à Rome; vos Généraux ont » eu soin de vous en informer. Je me » borne au sujet pour lequel je vous » envoie des Ambassadeurs; c'est pour » vous prier de recevoir la paix, et de » nous la donner. Vous avez un exem- » ple mémorable dans Anastase et Théo- » doric, dont la sagesse et les vertus » ont fait la prospérité de leurs Etats. » Si vous nous accordez ce que je vous » demande à titre de grace, je vous

JUSTINIEN. 547.

» norerai comme mon pere, et je vous » servirai dans toutes vos guerres. » Justinien répondit aux Ambassadeurs, que Belisaire avoit le commandement de ses armées en Italie, et que c'étoit à lui de faire la guerre ou la paix, comme il le jugeroit à propos.

LI. Avantages des Romains sur les Goths

Pendant que les Députés faisoient le voyage de Constantinople, Tullien officier de l'Empereur, assembla des paysans dans la Lucanie, et s'empara des passages les plus étroits, afin de fermer les pays aux Goths; il leur joignit trois cens Antes, plus accoutumés que toute autre nation à combattre dans les détroits et dans les montagnes. Totila résolut de les forcer; il envoya contr'eux des Goths et des gens du pays. Les deux partis se chargerent avec un succès presqu'égal. Mais les Antes plus exercés que les Goths à se battre dans des terrains montueux, en passerent un grand nombre au fil de l'épée, et mirent les autres en déroute. Leur défaite fit prendre la résolution à Totila de raser la ville de Rome, et d'aller dans la Lucanie attaquer Jean.

LII. Lettre de Belisaire à Totila.

Il avoit déjà abattu le tiers des murailles, et se disposoit à changer cette grande ville en pâturages, lorsque Belisaire lui envoya des Ambassadeurs chargés de cette lettre que Procope nous a conservée. « Les ornemens des

» villes sont l'ouvrage des plus grands
» hommes et des plus sages politiques ;
» il n'appartient qu'à des insensés et à
» des furieux de les détruire, et de
» flétrir ainsi leur mémoire. Rome est
» sans contredit la plus célébre et la
» plus illustre ville qui soit sous le ciel.
» Sa grandeur et sa magnificence ne
» sont pas l'ouvrage d'un homme ni
» d'un petit nombre d'années ; il a fallu
» qu'une longue suite d'Empereurs, et
» une multitude infinie de personnes
» illustres aient amassé durant plusieurs
» siécles d'immenses richesses et d'ex-
» cellens ouvriers pour lui donner cet
» éclat, et la rendre un monument éter-
» nel de leur gloire et de leur vertu. On
» ne peut la ruiner sans priver les morts
» des marques glorieuses qui conservent
» leur mémoire, et les vivans du plai-
» sir qu'ils ressentent à contempler ces
» restes augustes de l'antiquité. Faites
» donc réflexion, je vous prie, que
» vous serez vaincu ou vainqueur. Si
» vous remportez la victoire, en dé-
» truisant Rome, vous aurez détruit
» une ville qui seroit à vous, et en la
» conservant, vous aurez épargné le
» plus précieux ornement de votre Ro-
» yaume. Que si au contraire, vous avez
» le malheur d'être défait, le vainqueur
» vous aura l'obligation de lui avoir
» laissé ce qu'il estime au-dessus de

JUSTI-
NIEN.
An de N. S.
547.

JUSTINIEN. An de N. S. 547.

» toutes les dépouilles, sa colere sera » fléchie, et sa reconnoissance sera sans » bornes. De plus ce seul trait de mo- » dération peut vous couvrir de gloire; » car la vie des Princes comme celle des » sujets décide de leur réputation. »

LIII. Elle sauve la ville de Rome.

C'est à cette sage rémontrance, que l'univers est rédevable de la ville des Césars. Totila lut plusieurs fois cette lettre; et ayant pesé murement les raisons qu'elle contenoit, il résolut de conserver toutes les maisons de Rome, et chargea les députés d'en assurer Belisaire: mais il prit de nouvelles précautions pour empêcher qu'il ne put sortir du port où il étoit enfermé; et il mena ses troupes contre Jean qui s'étoit emparé de la Lucanie.

LIV. Belisaire y rentre et releve ses murs.

Belisaire cependant força les barrieres par lesquelles on croyoit le retenir dans ses vaisseaux. Résolu de voir l'état où les Goths avoient laissé la ville, il prit une escorte de mille soldats, défit les troupes qui s'opposoient à son passage, et rentra dans Rome, qui étoit abandonnée depuis plus de quarante jours. Il employa aussi-tôt tous ses soldats à relever les murailles que l'ennemi avoit abattues; on mit les pierres à la hâte les unes sur les autres, sans chaux ni ciment; et l'ouvrage fut conduit avec tant de diligence, que dans l'espace de vingt-cinq jours, Rome vit ses

brêches réparées et ses greniers remplis des bleds de la Sicile et de la Toscane.

JUSTINIEN. An de N. S. 547.

Au premier bruit de cette nouvelle, Totila mena son armée vers Rome, campa sur le bord du Tibre, et y passa la nuit. Le lendemain, dès que le jour parut, les Barbares transportés de colere coururent vers les murailles. Belisaire avoit choisi les plus courageux de ses soldats pour les mettre au lieu des portes, qu'on n'avoit pu replacer faute d'ouvriers, et les autres tiroient sur l'ennemi du haut des crénaux. Le combat y fut opiniâtre, et se soutint avec la même chaleur jusqu'à la nuit, quoiqu'il eût commencé avec le jour. L'avantage qu'avoient eu les Impériaux les remplit de cœur, et alluma toute la fureur des barbares. Ils revinrent une seconde fois à l'assaut, et furent repoussés avec autant de honte que la premiere. Totila, après avoir essuyé les reproches de toute la Nation, déchargea sa colere sur les ponts du Tibre, et alla se renfermer dans la citadelle de Tibur.

LV. Totila est défait et se retire.

Ici nous sommes obligés d'interrompre le récit des guerres étrangeres, pour rapporter celle qui s'éleva dans l'Eglise, où Justinien tint la place que Belisaire avoit occupée contre les Vandales, les Perses et les Goths. Le sujet de ces disputes fut la condamnation des

LVI. Commencemens des trois Chapitres.

JUSTINIEN. An de N. S. 547.

écrits de Théodoret, de Théodore de Mopsueste, et d'une lettre d'Ibas; c'est ce que l'on nomma les trois Chapitres, et qui occasionna le cinquiéme Concile.

LVII. Théodoret.

Théodoret étoit né à Antioche vers l'an 387. de parens nobles, riches et pieux. Il fut consacré à Dieu dès son enfance, élevé dans un monastere, et sacré malgré lui Evêque de Cyr dans la Syrie Euphratésienne. L'amour de l'étude et de la pauvreté, le travail, le zele, son abstinence, son érudition, lui attirerent l'estime de tout l'Orient. L'horreur qu'il avoit pour les erreurs d'Apollinaire le fit tomber dans celles de Nestorius. Jean d'Antioche le pria d'écrire en faveur de ce dernier contre les douze anathêmes de saint Cyrille d'Alexandrie; et il en dressa douze autres, dans lesquels il sembloit vouloir soutenir une doctrine toute contraire. Comme il y persistoit, le Concile d'Ephése le condamna en 431. avec trente autres Evêques, sectateurs de Nestorius. Pressé par les Evêques Catholiques, il abjura l'erreur; il fut rétabli dans la communion des Orthodoxes, et rentra dans son siége : le Pape saint Léon le félicita de son retour à l'Eglise.

LVIII. Théodo ede Mopsueste.

Théodore de Mopsueste en Cilicie passoit pour avoir été le maître de Nestorius. Ses écrits respiroient tout le ve-

nin de l'hérésiarque ; et l'ardeur que les Nestoriens montroient pour faire valoir ses écrits, est le plus grand témoignage que l'on puisse apporter contre lui ; d'autant plus qu'aucun Evêque Catholique ne chercha à le justifier, et que saint Cyrille écrivit pour le combattre.

JUSTINIEN. An de N. S. 547.

LIX. Ibas d'Edesse.

Le sentiment particulier d'Ibas, Evêque d'Edesse, est plus incertain. Quelques Evêques l'accuserent d'avoir proféré et soutenu les mêmes blasphêmes que Nestorius. Il s'en défendit constamment. Ils produisirent pour le convaincre une lettre qu'il avoit écrite à un Chrétien de Perse, nommé Maris, où il disoit que saint Cyrille étoit tombé dans l'hérésie d'Apollinaire, et que ses douze anathêmes étoient pleins d'impiétés. Ibas rapportoit pour sa justification ce qui s'étoit passé au Concile d'Ephése, où il avoit pris le parti des Orientaux contre saint Cyrille ; mais il ajoutoit que les disputes étoient finies, qu'il n'y avoit plus de schismes ; que personne n'osoit dire qu'il ne résulte qu'une nature de la Divinité et de l'Humanité ; et que tout le monde confessoit que le Temple et celui qui l'habite sont un seul Jesus-Christ. Il fut néanmoins condamné au second Concile d'Ephése ; mais il s'en plaignit à celui de Calcédoine, où il fut absous et rétabli.

JUSTINIEN. An de N. S. 547.

Les disputes, qui s'éleverent sur l'Origénisme sous le regne de Justinien, firent renaître les reproches qu'on avoit faits autrefois à ces trois Evêques.

LX. Théodore de Césarée agit contr'eux.

Théodore de Césarée en Cappadoce, Origéniste et Eutychéen, profita du crédit que l'Impératrice Théodora lui donnoit à la Cour, comme étant dans les mêmes erreurs, pour faire condamner Théodore de Mopsueste, qui avoit beaucoup écrit contre Origéne, avec Théodoret et Ibas. Il dit à l'Empereur que ce qui choquoit les Acéphales, c'étoit que le Concile de Calcédoine avoit reçu les louanges données à Théodore de Mopsueste, et déclaré orthodoxe la lettre d'Ibas, qui étoit entiérement Nestorienne. Il lui fit entendre, que s'il condamnoit Théodore avec ses écrits, et la lettre d'Ibas, le Concile leur paroîtroit corrigé et justifié, et qu'ils le recevroient sans peine.

LXI. Justinien condamne les trois Chapitres.

Justinien n'appercevant pas l'artifice de l'Evêque de Césarée, publia un Edit, par lequel il prononçoit anathême contre tous ceux qui soutiendroient les trois Chapitres, c'est-à-dire, les écrits de Théodoret, de Théodore de Mopsueste et la lettre d'Ibas, et qui ne condamneroient pas leurs personnes. Les Acéphales engagerent ainsi l'Empereur par un Edit public, afin que la honte de se

retracter le fît persister dans sa premiere démarche. Cet écrit fut publié l'an 546.

JUSTINIEN. An de N. S. 547.

On obligea tous les Evêques à souscrire, et l'Empereur leur écrivit à ce sujet des lettres très-pressantes. Mennas de Constantinople, Ephrem d'Antioche, et quelques autres résisterent d'abord à Justinien; mais enfin ils signerent. Plusieurs se séparerent de leur communion; assurant qu'on n'exigeoit la condamnation des trois Chapitres, que pour infirmer l'autorité du Concile de Calcédoine. Facundus, Evêque Africain, que les affaires de son Eglise avoient appellé à Constantinople, présenta à l'Empereur une longue apologie des ouvrages que ce Prince avoit proscrits. Il osa lui remonter que les Eutychéens en avoient imposé à sa religion, et qu'ils n'avoient sollicité l'Edit de discorde, que pour se venger de la condamnation d'Origéne; qu'ils cherchoient à surprendre les ignorans; afin que quand ils montreroient une lettre approuvée par le Concile de Calcédoine, et depuis condamnée par l'Empereur, les Catholiques n'eussent rien à répondre aux Eutychéens, qui accusoient le Concile de Nestorianisme; qu'il étoit du devoir épiscopal de s'opposer à cette entreprise, sachant que la maxime des Eutychéens étoit d'accuser de Nestorianisme tous ceux qui dé-

LXII. Troubles que sa décision excite.

JUSTINIEN An de N. S. 547.

fendoient coutr'eux la vérité orthodoxe. Il déclaroit qu'encore que la condamnation de trois Chapitres portât le nom du Prince, il n'en reconnoissoit pour auteurs que les ennemis de la foi de Calcédoine. Il se plaignoit ensuite de la formule de condamnation qu'on employoit contre Théodore de Mopsueste, ordonnant qu'on l'anatématisât avec sa doctrine; il prétendoit que plusieurs fidéles pouvoient ignorer sans crime les erreurs et les noms mêmes de plusieurs hérétiques. Enfin il justifioit la lettre d'Ibas par l'approbation des Peres de Calcédoine. On verra quel fut le sort de cet écrit.

LVIII. Il se répent de son édit, et le soutient.

Justinien voyant le feu de la division s'allumer dans l'Orient et dans l'Afrique, où les Evêques refusoient de souscrire l'Edit, se répentit d'avoir entâmé une question aussi peu importante, qui néanmoins troubloit les consciences, par les mauvaises suites qu'elle pouvoit avoir. Mais l'affaire étoit publiquement engagée, et il falloit la conduire à sa fin. Pour lui donner une heureuse issue, Justinien répandoit d'une main les graces, les faveurs, et les récompenses sur ceux qui approuvoient sa décision; et de l'autre il punissoit rigoureusement soit par l'exil, soit par la déposition ceux qui résistoient à ses volontés. Plusieurs s'enfuirent et se cacherent pour éviter les mauvais traitemens dont ils

étoient menacés. Le scandale fut tel, que Théodore de Césarée avouoit de bonne foi, que Pélage son ami, et lui-même, méritoient d'être brûlés vifs, pour l'avoir excité.

JUSTINIEN. An de N. S. 547.

LXIV. Sa cruauté et celle de Théodora.

C'est à ce sujet que l'on peut rapporter ce que dit l'Historien Procope dans son Histoire secrette. Comme Justinien témoignoit un zele extrême pour réunir tous les sentimens sur la Divinité du Fils de Dieu, il fit mourir ceux qui n'étoient pas dans le sien; et il ne regardoit pas comme un homicide la mort d'un Hétérodoxe.

LXV. Il appelle Vigile à Constantinople.

Plusieurs de ceux qui avoient reçu l'édit, déclarerent qu'ils ne donnoient leur signature, qu'à condition que le Pape Vigile l'approuveroit; et parmi ceux qui refuserent, quelques-uns dirent qu'ils accepteroient, si le même Pontife donnoit le premier son consentement. Justinien lui manda donc de se rendre incessamment à Constantinople, pour fixer les esprits, et les amener au même point par sa décision. Vigile à la vérité partit de Rome aussi-tôt après qu'il eut reçu les ordres de l'Empereur; mais il passa l'hiver en Sicile. Dacius Evêque de Milan, qui revenoit de Constantinople, lui apprit tout le désordre qu'y causoit la condamnation des trois Chapitres, et l'assura que plusieurs n'avoient signé que par force.

JUSTINIEN. An de N. S. 547.

Vigile parut saisir cette idée, et vouloir s'opposer à ce qui faisoit le sujet du scandale. Une lettre qu'il reçut de l'Empereur pour l'exhorter à garder la paix avec les Evêques qui avoient signé, lui donna occasion d'écrire à Mennas, Patriarche de Constantinople, et de l'avertir qu'il feroit son possible pour maintenir la paix, pourvu qu'elle fût véritable et utile à l'Eglise; mais il ajouta qu'il étoit bien informé de ce qui s'étoit passé dans la ville Impériale, et il l'exhorta à réparer sa faute.

LXVI. Variations dans la conduite du Pape.

Il arriva enfin le 25 de Janvier 547 à Constantinople, où Justinien le reçut avec de grands honneurs. Quoiqu'il ne doutât pas du motif qui lui procuroit cet accueil favorable, il suspendit néanmoins Mennas de sa communion pour quatre mois; parce qu'il avoit souscrit la condamnation des trois Chapitres. Il Prononça aussi une Sentence contre l'Impératrice Théodora, et contre les Acéphales. Mais il ne paroit pas qu'elle ait subsisté long-tems. Il se reconcilia avec la Princesse, et à sa priere il rétablit Mennas dans sa communion le 29 de Juin. Après cette premiere démarche, on le pressa de condamner lui-même les trois Chapitres. D'abord il témoigna une grande opposition à cette démarche; ensuite il assembla un Concile des Evêques qui

lui étoient unis, au nombre d'environ soixante et dix, et il les pria de donner chacun leur avis par écrit; puis il envoya ces signatures à Justinien.

JUSTINIEN. An de N. S. 548.

Enfin le 11 d'Avril 548 il signa comme les autres par un Acte autentique qu'il nomma *Judicatum*. Il y condamne les trois Chapitres, sans préjudice de la soumission due au Concile de Calcédoine, et à condition que personne n'en parleroit plus, ni de vive voix ni par écrit.

LXVII. Il condamne les trois Chapitres.

Personne ne fut content de sa décision. Les ennemis des trois Chapitres étoient choqués de la réserve qui mettoit à couvert le Concile de Calcédoine; et les autres étoient indignés que le Pape eût condamné ce qu'un Concile général avoit approuvé. Ces derniers composoient les Eglises d'Afrique, d'Illyrie et de Dalmatie, qui, pour ce sujet, se retirerent de la communion du Pape. Il fut même abandonné par deux de ses Diacres les plus intimes, Rustique et Sebastien, qui se déclarerent contre le *Judicatum*; et écrivirent dans les Provinces que Vigile avoit renoncé au Concile de Calcédoine. Le Pape offensé de leur conduite les priva des fonctions du Diaconat.

An de N. S. 549.

LXVIII. Troubles causé par sa décision.

L'affaire en étoit à ce point, lorsque l'Empereur fit partir environ trois mille hommes pour l'Italie sous la conduite

LXIX. Totila remporte une victoire sur les Romains.

JUSTINIEN. An de N. S. 549.

de trois Chefs. Verus arriva le premier à Otrante, et s'avança témérairement dans le pays. C'étoit un homme léger, ivrogne et présomptueux jusques dans les périls. Quand Totila sut qu'il étoit campé proche de Brindes, il dit aux Goths : « Il faut que Verus ait des for-» ces considérables, ou qu'il soit un » grand fou; allons reconnoître ce qui » en est. » Il y mena l'élite de ses troupes, tua deux cens hommes de celles de Verus, mit les autres en fuite; et ne manqua leur Chef que de quelques momens.

LXX. Siége de Ruscie.

Justinien renvoya encore deux mille hommes d'Infanterie, qui allerent joindre Belisaire à Otrante. Ce Général les mena au secours du Fort de Russie, que les Goths tenoient bloqué depuis long-tems. Les assiégés pressés par une extrême disette, avoient promis de rendre la place vers le milieu de l'été, si dans ce tems il ne leur arrivoit pas du secours. Lorsqu'ils virent paroître la flotte de Belisaire, ils reprirent courage, et refuserent de se soumettre, quoique le tems dont on étoit convenu fût expiré. Mais leurs espérances s'évanouirent bientôt. Totila fit avancer ses troupes sur le rivage, pour empêcher les ennemis de prendre terre; et pendant qu'il le tenoit en présence, une violente tempête dissipa les vaisseaux Romains

mains, et les obligea de retourner au port de Crotone.

JUSTINIEN. An de N. S. 549.

Delà ils se flatterent qu'en faisant des courses dans le Picentin, ils obligeroient Totila à lever le siege de Ruscie. Mais le Roi des Goths détacha deux mille hommes pour défendre le pays, et n'abandonna point la citadelle. Les assiégés n'ayant plus ni vivres, ni espérances, lui députerent deux principaux Officiers, pour demander grace et pardon. Il promit de l'accorder à tout le monde, excepté à Chalazare qui avoit, disoit-il, violé la capitulation. Il le condamna à mort, après lui avoir fait couper les mains, et l'avoir fait mutiler honteusement. Les habitans furent les seuls qu'il priva de leurs biens, sans leur faire souffrir aucun mauvais traitement. Il permit aux soldats ou de se retirer, ou de servir dans son armée aux mêmes conditions que les Goths. Plusieurs demeurerent : les autres retournerent joindre Belisaire, qui ne resta pas long-tems avec eux.

LXXI. Prise de la Citadelle.

Antonine sa femme étoit retournée à Constantinople demander à l'Empereur de lui envoyer plus de troupes, ou de le retirer d'un pays où il ne pouvoit servir l'Etat avec succès. Justinien qui en avoit besoin contre les Perses, se détermina aisément à le rappeller. Belisaire partit sans qu'il eût rien fait de

An de N. S. 550.

LXXII. Retour de Belisaire à Constantinople.

considérable dans cette expédition, à cause des lenteurs du Prince à lui envoyer du secours.

JUSTINIEN. An de N. S. 550.

LXXIII. Totila assiége Rome.

Totila délivré d'un rival si redoutable, marcha aussi-tôt à Rome avec son armée. Elle étoit défendue par trois mille hommes, que Belisaire avoit choisis dans toutes ses troupes. Diogéne, homme sage et plein de valeur, commandoit dans la place, et avoit fait ensémencer les jardins pour fournir tous les ans des vivres aux citoyens et à la garnison. Le courage des assiégés égala la force de l'ennemi; ils soutinrent long-tems ses efforts, et le repousserent toutes les fois qu'il se présenta pour les attaquer.

LXXIV. Il y rentre par trahison et par stratageme.

Ils étoient résolus de continuer leur résistance, quand ils furent trahis par des étrangers. Les Isauriens, qui gardoient la porte de saint Paul, fâchés de ce qu'on ne les payoit point, se souvenant d'ailleurs que ceux de leur nation, qui avoient autrefois livré Rome à Totila, en avoient reçu de grandes récompenses, s'offrirent de l'en rendre maître une seconde fois, et convinrent du jour. Le Roi accepta leur proposition, et usa de stratagême pour l'exécuter. A la premiere veille de la nuit, il mit sur le Tibre quelques Trompettes dans deux bâteaux, rangea son armée en bataille à la faveur des ténebres

vis-à-vis la porte de S. Paul ; et envoya un détachement de Cavalerie sur le chemin de Centcelles, la seule place où les Romains pussent se réfugier, avec ordre de tailler en pieces tous ceux qui se sauveroient. Lorsque les Trompettes sonnerent l'assaut aux pieds des murailles, les assiégés coururent au port, où ils croyoient que devoit se donner l'attaque ; et pendant qu'ils se préparoient au combat, les Isauriens ouvrirent la porte à Totila. Il fondit sur les Romains avec acharnement ; ceux qui croyoient se sauver à Centcelles tomberent dans l'embuscade, où ils furent taillés en pieces ; il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui échappa à la fureur des Barbares.

JUSTINIEN. An de N. S. 550.

Le vainqueur ne pensa plus à raser la ville ni à l'abandonner, comme il avoit fait auparavant : il résolut au contraire de la rendre florissante autant qu'il lui seroit possible. La conduite qu'il y avoit tenue deux ans auparavant, lui apprit comment il devoit se comporter dans cette occasion. Il avoit envoyé une Ambassade au Roi de France pour lui demander sa fille en mariage. Ce Prince la lui refusa, disant aux Ambassadeurs qu'il ne regardoit point leur maître comme Roi d'Italie, et qu'il ne le seroit jamais, puisqu'il n'avoit pû garder Rome après l'avoir prise ; mais

LXXV. Il la rétablit.

JUSTINIEN. An de N. S. 550.

qu'il en avoit ruiné une partie, et l'avoit laissé reprendre à ses ennemis. Sur ces reproches, il fit rétablir tout ce que la guerre avoit endommagé; il promit une amnistie générale aux Romains fugitifs; il les invita à rentrer dans la jouissance de leurs biens; il rétablit le Sénat; et engagea les Goths à venir demeurer dans la ville.

LXXVI. Justinien refuse la paix.

Se regardant désormais comme possesseur absolu du Royaume d'Italie, il envoya un Romain nommé Etienne en ambassade vers Justinien, pour lui demander la paix, et lui offrit le secours des Goths dans toutes les guerres qu'il lui plairoit d'entreprendre. L'Empereur, loin d'écouter ses propositions, refusa de donner audience à l'Ambassadeur.

LXXVII. Totila ravage la Sicile.

Tandis qu'il levoit de nouvelles troupes, et qu'il changeoit chaque jour de résolution sur le Chef qu'il devoit nommer, Totila s'empara de plusieurs places, où il restoit encore des garnisons Romaines, et passa en Sicile. Il mit le siege devant Messine, repoussa vivement les troupes qui tenterent une sortie, et ravagea toute l'Isle, sans trouver aucun résistance. Il ne repassa en Italie qu'avec une prodigieuse quantité de butin.

LXXVIII. Irruption des Sclavons

Ces conquêtes et ces ravages de Totila n'étoient qu'une ombre des maux

que causoit en même-tems la cruelle incursion des Sclavons, qui se jetterent sur les terres de l'Empire. Trois mille de ces Barbares passerent le Danube et l'Hebre, se partagerent en deux bandes, l'une de dix-huit cens hommes, l'autre de douze cens, et entrerent dans la Thrace et l'Illyrie. Les troupes Romaines s'étant présentées pour les repousser, elles furent toutes taillées en pieces, ou mises en déroute. Une de ces bandes tomba sur Asbade, Gouverneur du fort de Tzurule en Thrace; elle tua la plupart de ses gens, le prit, le garda quelques jours, et le brûla vif, après lui avoir arraché par bandes la peau du dos.

JUSTINIEN. An de N. S. 550.

LXXIX. Ils assiegent Topere.

Ces Barbares qui n'avoient jamais fait de siege, entreprirent celui de Topere, la plus forte Ville maritime de Thrace, à douze journées de Constantinople. La maniere dont ils s'y comporterent, ne montre pas moins d'art que de fureur. La plupart se cacherent dans des lieux hauts et bas aux environs des murailles, et envoyerent une petite troupe de leurs gens vers la porte qui étoit du côté de l'Orient. Les soldats de la garnison voyant le petit nombre des ennemis, sortirent sur eux avec impétuosité, et aussi-tôt les Barbares prirent la fuite. Quand ils les eurent attirés en pleine campagne, ceux qui

JUSTINIEN. An de N. S. 550.

étoient en embuscade parurent ; et en même-tems les fuyards firent face à l'ennemi ; ils enveloppèrent ainsi les Romains, et les passèrent tous au fil de l'épée.

LXXX. Vive résistance et prise de la Ville.

Animés par le succès de cette ruse, ils allèrent attaquer la Ville destituée de sa garnison. Les assiégés ne perdirent point courage : tous, sans excepter les femmes et les enfans, contribuèrent à défendre la place avec la même ardeur. Les uns versoient sur les ennemis, qui s'efforçoient d'escalader les murailles, de l'huile bouillante et de la poix fondue, les autres les accabloient de pierres ; ils les obligèrent enfin de se retirer. Mais les Barbares en s'éloignant lancèrent une si grande quantité de traits sur les habitans que ceux-ci abandonnèrent la défense de leurs murs. Alors les Sclavons y montèrent par le secours des échelles, et se rendirent maîtres de la place. La terreur qu'ils y répandirent, en entrant le fer à la main et le feu dans les yeux, désarma les citoyens. Ils y égorgèrent près de quinze mille hommes, firent les femmes et les enfans esclaves, et enlevèrent toutes les richesses.

LXXXI. Cruautés des Barbares.

Depus qu'ils étoient entrés sur les terres de l'Empire, ils n'avoient épargné ni âge, ni sexe ; la Thrace et l'Illyrie étoient couvertes de corps morts.

Ils ne tuoient pas avec la lance ni avec l'épée ceux qui tomboient entre leurs mains ; ils avoient imaginé par un effet d'horrible barbarie de planter en terre des pieux fort aigus, avec lesquels ils empaloient ces infortunées victimes, et les laissoient dans cet état. Quelquefois ils mettoient quatre piquets dans la terre, ils y attachoient les pieds et les mains de ceux qu'ils faisoient prisonniers, ensuite ils leur cassoient la tête avec des massues, et les assommoient comme des bêtes. Ils en enfermoient d'autres dans des étables avec les troupeaux qu'ils ne pouvoient emmener, et les brûloient impitoyablement. Néanmoins quand leur rage fut assouvie de sang, ils donnerent la vie à ceux qu'ils prenoient ; mais les inhumanités qu'ils exerçoient sur eux, leur faisoient à chaque instant desirer la mort.

JUSTINIEN. An de N. S. 551.

LXXXII. Ils repassent le Danube.

L'Empereur justement allarmé d'un fléau si terrible, envoya contre ces Barbares, Germain, l'un de ses meilleurs Capitaines. Les victoires qu'il avoit remportées sur les Antes leurs voisins, donnerent de la frayeur aux Barbares, qui connoissoient sa valeur et son expérience, et qui savoient d'ailleurs qu'il étoit suivi d'une armée nombreuse, laquelle avoit été levée contre Totila et contre les Goths. Ils abandonnerent leurs vues sur Thessalonique, repasse-

JUSTINIEN. An de N. S. 551.

rent l'Illyrie, et entrerent dans la Dalmatie. Une mort précipitée empêcha Germain de les poursuivre plus loin. Rusticus son successeur perdit beaucoup de ses gens dans une premiere attaque; mais une seconde bataille lui donna tous les avantages qu'il pouvoit espérer; et obligea ces Barbares à repasser le Danube.

LXXXIII. Vigile retire son *Judicatum*.

Aprés leur départ, Justinien fut uniquement occupé des troubles de l'Eglise. Tout ce qu'il avoit fait jusqu'à ce jour n'avoit contribué qu'à allumer de plus en plus le feu de la discorde. Vigile lui-même témoin du scandale qu'avoit causé son *Judicatum*, se repentit de l'avoir donné, et pria l'Empereur d'assembler à Constantinople cinq ou six Evêques de chaque Province pour régler de concert l'affaire des trois Chapîtres, sans avoir égard à ce qui avoit été décidé. Il dit qu'il ne pouvoit se résoudre à faire seul, et sans le consentement de tous, ce qui rendroit douteuse l'autorité du Concile de Calcédoine, et ce qui seroit capable de scandaliser ses freres. Justinien y consentit, et lui rendit son *Judicatum*.

LXXXIV. Violences exercées contre lui.

Malgré les promesses que ce Prince lui avoit faites de suspendre toutes les poursuites, jusqu'à l'arrivée des Evêques, on recommença à le presser de

condamner les trois Chapîtres, quand même les Evêques d'Afrique, d'Illyrie et de Dalmatie ne voudroient pas y consentir. Théodore de Césarée fit publier et afficher de nouveau l'Edit de condamnation, et le Pape s'en plaignit inutilement à Justinien. Alors Vigile ne voulut plus communiquer avec les Orientaux, ni même les voir. Craignant la colere de l'Empereur, qui s'étoit déclaré ouvertement contre lui, il se réfugia dans une Eglise pour mettre sa vie en sureté. Le prêteur eut ordre de l'enlever. Il entra dans le lieu saint avec une troupe de soldats qui tenoient leurs épées nues ou l'arc bandé. Il fit prendre Vigile par les pieds, par la barbe et par les cheveux; mais on ne put l'arracher des pilliers de l'autel qu'il tenoit embrassés. Les cris du Clergé et du peuple dissiperent les soldats.

JUSTINIEN. An de N. S. 551.

Justinien lui envoya dire qu'il pouvoit sans crainte sortir de l'Eglise, et fit mettre sur l'autel la formule de son serment, par lequel il promettoit de ne lui faire aucun mal. Vigile sur ces assurances retourna au Palais de Placidie, où il avoit choisi sa demeure; mais il vit bientôt recommencer la persécution avec plus de fureur qu'auparavant. Il en porta plusieurs fois ses plaintes de vive voix et par écrit sans qu'on y eût aucun égard. Deux jours

LXXXV. Infidélités de l'Empereur.

JUSTINIEN. An de N. S. 552.

avant Noël, s'étant apperçu que des soldats gardoient toutes les entrées du Palais de Placidie, il se sauva par dessus une muraille à la faveur des ténebres, et se réfugia dans l'Eglise de sainte Euphémie de Calcédoine.

LXXXVI. Il se sauve à Calcédoine.

Il y demeura une année entiere, pendant laquelle il tomba dangereusement malade, et résista constamment à toutes les instances que l'Empereur lui fit faire de revenir à Constantinople, pour examiner la question avec les Evêques qui commençoient à arriver pour le Concile.

An de N. S. 553.

Eutychius, successeur de Mennas dans le siege Patriarchal de Contantinople, l'engagea à revenir, en lui donnant sa profession de foi, qui étoit signée par d'autres Evêques, dans laquelle ils recevoient les quatre Conciles généraux, et le conjuroient de venir présider à leur assemblée, pour terminer la contestation des trois Chapîtres, et rendre la paix aux Eglises. Quoiqu'il fût dans la Ville Impériale, et qu'on l'eût prié par différentes invitations d'assister au Concile qui s'y tenoit, il ne voulut point y paroître, ni y prendre aucune part.

LXXXVII. Il refuse d'assister au Concile.

LXXXVIII Il condamne les trois Chapitres.

Néanmoins quand il sut que les Evêques après un long examen, avoient condamné les trois Chapîtres, il se rendit à la décision du Concile; et six

mois après, il écrivit une lettre au Patriarche Eutychius, où il avoue qu'il a manqué à la charité en se séparant de ses freres. Il déclare qu'on ne doit point avoir honte de se rétracter, quand on reconnoit la vérité, il dit qu'ayant mieux examiné l'affaire des trois Chapîtres, il les trouve condamnables. Il rapporte les principales erreurs de Théodore et d'Ibas, et conclut en ces termes : « Nous faisons savoir à toute » l'Eglise Catholique que nous con- » damnons et anathématisons, comme » tous les autres hérétiques, Théodore » de Mopsueste et ses écrits impies, » ceux de Théodoret contre S. Cyrille, » et la lettre à Maris Persan, que l'on » dit être d'Ibas. Nous soumettons au » même anathême quiconque croira » que l'on doit défendre ou soutenir » ces trois Chapîtres, ou entreprendre » de le faire. Nous reconnoissons pour » nos freres et nos collegues tous ceux » qui les ont condamnés, et nous cas- » sons par cet écrit tout ce qui a été » fait par nous ou par d'autres pour la » défeuse des trois Chapîtres. » Cette lettre est du 8 Décembre de la même année 553.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

Depuis cette lettre de Vigile, le Concile de Constantinople fut regardé comme le cinquieme Œcuménique ; mais plusieurs Eglises d'Occident le rejette-

LXXXIX. Schisme à cette occasion.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

rent, comme donnant atteinte à celui de Calcédoine. A l'égard de la lettre du Pape, on l'imputoit à la persécution que Justinien lui faisoit souffrir depuis plusieurs années. La diversité des sentimens sur cet article produisit un schisme qui dura près de cent ans.

XC. Préparatifs de Narsez pour l'Italie.

L'Italie et les Gaules en furent le plus grand théâtre, comme elles étoient encore celui de la guerre. Après que l'Empereur en eut rappellé Belisaire, il envoya Narsez prendre sa place, avec ordre de reprendre les villes et les Provinces dont Totila s'étoit emparé. Narsez témoigna au Prince combien il étoit sensible à l'honneur qu'on lui faisoit de le charger des affaires de l'Empire ; mais il remontra qu'il ne pouvoit accepter la commission, si on ne lui donnoit une armée suffisante, avec l'argent et les secours nécessaires pour s'en acquitter avec succès. Lui-même présida aux préparatifs ; il fit les principales levées dans Constantinople, dans la Thrace et dans l'Illyrie ; il choisit les meilleurs Officiers pour commander sous lui les troupes auxiliaires ; c'étoient Audouin Roi des Lombards, qui avoit à ses ordres plus de cinq mille Hommes de sa nation, Dagistée qui conduisoit les Huns, Philemuth à la tête de trois mille Erules à Cheval, et Cavade neveu du célebre

Roi de Perse de ce nom, qui menoit les transfuges de son Pays.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

Le mérite du Chef, sa valeur, son expérience, sa capacité, ses belles actions avoient attiré ces braves guerriers sous ses drapeaux; ils s'empressoient de reconnoître ses anciens bienfaits, et d'en mériter de nouveaux. Narsez s'appliqua principalement à gagner l'affection des Erules et des autres Barbares par des largesses extraordinaires.

XCI. Mérite de Narsez.

Il prit sa marche par l'Illyrie et la Dalmatie. Quand il fut proche du Pays des Vénitiens, il envoya prier les François qui commandoient dans les places frontieres, de lui permettre, comme à leur ami et à leur allié, de passer sur leurs terres. Ils le lui refuserent, sans alléguer d'autre raison que la haine qu'ils avoient pour les Lombards, dont il menoit un corps considérable; leur vrai motif étoit leur liaison avec les Goths. Il fut donc contraint de conduire l'armée par la côte maritime, qui étoit demeurée sous l'obéissance de l'Empire.

XCII. Les François lui refusent le passage.

Valerien et Justin, maîtres de la milice en Italie, le joignirent à Ravenne avec toutes leurs troupes. Là ils reçurent une lettre insultante d'un Goth nommé Usdrilas, gouverneur de Rimini; elle étoit conçue en ces termes: « Après avoir rempli l'Italie de la ter-

XCIII. Usdrilas le défie par une lettre insultante.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

» reur de votre nom et du phantôme » de votre puissance ; après vous être » élevés insolemment au-dessus de la » condition des autres Hommes, vous » vous cachez dans Ravenne, et vous » donnez sujet de croire que votre or- » gueil est abbatu. Vous ravagez par » les armes des Barbares un Pays sur » lequel vous n'avez aucun droit. Mon- » trez-vous aux Goths ; paroissez avec » vos armes, ne différez pas plus long- » tems de satisfaire au desir qu'ils ont » de vous voir. »

XCIV. Il est tué dans le premier combat.

Narsez méprisa ce vain défi. Il partit de Ravenne avec toute l'armée, et fut arrêté au passage du fleuve, dont les Goths avoient coupé le pont. Usdrilas s'avança vers le rivage, suivi d'un détachement de Cavalerie, autant pour insulter les Romains que pour voir à quoi ils se détermineroient. Quand il eut reconnu que Narsez cherchoit un endroit par où il put faire passer ses troupes, il retourna à Rimini, et revint avec l'élite des Goths. Les Erules se présenterent les premiers pour le recevoir ; ils chargerent vivement sa troupe, et le tuerent lui-même dès le commencement du combat. Sa tête portée sur une pique par tout le camp des Romains y excita de grands cris de joie ; et Narsez profitant de l'ardeur où il les voyoit, leur fit passer

le fleuve sur un pont fait à la hâte.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

Totila instruit des succès et de la marche de l'ennemi, partit incontinent de Rome, traversa la Toscane, et vint camper au pied du mont Apennin. Les Romains se posterent sur la montagne même, à cent stades des Goths, dans l'endroit où Camille avoit autrefois remporté une si grande victoire sur les Gaulois. Narsez lui députa quelques Officiers de ses plus intimes amis, pour l'exhorter à mettre bas les armes, et lui représenter, que n'ayant qu'un petit nombre de soldats levés à la hâte, il ne pouvoit résister long-tems à toutes les forces de l'Empire; en même-tems il le chargea de lui demander jour pour la bataille, en cas qu'ils le trouvassent déterminé à vouloir continuer la guerre. Totila répondit fiérement qu'il falloit au plutôt décider du sort de l'Italie par la voie des armes, et que dans huit jours il se présenteroit pour le combat.

XCV. Narsez propose à Totila de se rendre.

Le Général des Impériaux craignant que ce délai n'annonçât quelque surprise, les avertit de se tenir toujours prêts; et le lendemain on vit que sa précaution n'étoit pas inutile; les ennemis parurent tout-à-coup à deux portées de trait. Narsez envoya cinquante Hommes s'emparer d'une colline, d'où il étoit aisé de l'envelopper. Les Goths

XCVI. Valeur de quelques Romains.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

y coururent en grand nombre, et furent repoussés en différentes reprises, avec un succès inesperé. Deux Romains, Paul et Audilas, y firent des prodiges de valeur, dignes des plus beaux siecles de Rome. Ayant mis leurs poignards à terre, ils se servirent de leur arc avec tant d'adresse et de bonheur, qu'ils percerent de leurs flêches un grand nombre d'Hommes et de Chevaux. Quand les Cavaliers venoient fondre sur eux, ils abbattoient la pointe des lances avec leurs épées. La longueur du combat usa tellement l'épée de Paul, qu'elle lui devint entiérement inutile; il arracha successivement quatre lances aux ennemis, et les étouna de telle maniere, qu'ils se retirerent remplis de honte et de frayeur. Le Général le fit son Ecuyer ou Aide de Camp, pour récompense d'un si généreux exploit.

XCVII. Combat singulier.

Narsez voyant les Goths s'avancer en bataille, rangea ses troupes, et leur parla en héros Chrétien, qui met plus sa confiance dans la protection du Dieu des armées, que dans la force de ses légions. Totila anima les siennes par l'image des malheurs qui suivroient nécessairement leur défaite. Comme il attendoit à chaque instant un secours de deux mille hommes, et qu'il différoit de donner le signal, il engagea Cocas,

le plus brave et le plus robuste des Goths, à se présenter aux Romains, pour demander si quelqu'un vouloit se battre avec lui. C'étoit un usage assez ordinaire pour inspirer aux deux partis de l'espoir, ou de la vengeance. Narsez lui opposa un de ses gardes, nommé Anzalas d'Arménie. Cocas courut sur lui pour le percer de sa lance. Anzalas para adroitement le coup, lui enfonça la sienne dans le côté, le renversa par terre, et le vit expirer à ses pieds.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

XCVIII. Jeu de Totila. On lui refuse de traiter.

Totila ne fit point paroître la douleur qu'il en ressentoit. Il s'avança dans l'espace qui séparoit les deux armées, feignant d'avoir à donner de nouveaux ordres pour gagner du tems. Il affectoit de se montrer aux ennemis, de faire briller ses armes enrichies d'or, et l'éclat de sa pourpre. Il étoit monté sur un excellent Cheval, qu'il manioit avec adresse; jettant sa lance en l'air, la retenant par le milieu, et la changeant de main avec une dextérité et des graces qui attiroient l'admiration des ennemis autant que de ses soldats. Après avoir ainsi consumé toute la matinée pour attendre les deux mille Goths, qui ne venoient point, il envoya demander une entrevue aux Romains. « Dites à Totila, répondit Nar-» sez, qu'il se mocque, de nous pro-» poser un pourparler, à présent que

» les deux armées sont prêtes à com-
» battre. »

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

Dans ce moment les Goths arriverent. Le Roi donna le signal pour prendre de la nourriture sans quitter les armes, et ensuite il fit commencer la bataille. Les deux partis montrerent une égale ardeur dans le premier choc. Mais les Barbares étonnés de la fermeté avec laquelle les troupes de Narsez gardoient leurs rangs, demeurerent aussi interdits, que s'ils eussent eu à combattre des spectres ou des monstres sortis du sein de la terre. La Cavalerie ayant plié la premiere, renvetsa les gens de pied, qui étoient derriere elle, et la nuit qui survint, acheva de les metrre tous en déroute. Les Romains n'eurent qu'à poursuivre et à tailler en pieces ces fuyards, à qui il ne restoit pas même le courage de se défendre.

XCIX. Son armée est mise en déroute.

Quelques soldats de l'armée Impériale, plus ardens que les autres, s'écarterent à la poursuite des Goths. Ils rencontrerent Totila, qui n'étoit accompagné que de cinq personnes. Un Gépide auxiliaire des Romains se disposoit à lui porter un coup de lance, lorsqu'un jeune Goth de la suite de Totila s'écria : Ah ! malheureux ! tu vas percer le Roi. Le Gépide, au lieu de s'arrêter, darde son coup avec plus de violence, terrasse l'infortuné Totila, et

C. Il est pris et tué.

le laisse pour mort. C'étoit la onzieme année de son gouvernement, conformément à la prédiction de saint Benoît, qui lui avoit annoncé un regne de dix ans.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

CL. Narsez renvoye les Lombards.

Le premier soin de Narsez, après sa victoire, fut d'en rendre graces au Ciel, et d'en marquer sa reconnoissance par un acte de Religion. Les Lombards qu'il avoit parmi ses troupes, lui causoient plus de chagrin et d'inquiétude qu'ils ne lui donnoient de secours. Aussi brigands qu'ils étoient impies et brutaux, ils commettoient des désordres et des ravages affreux. Ils brûloient les maisons, désoloient les campagnes, ne respiroient que pillage, et violoient les femmes jusques dans les Eglises où elles avoient cru trouver un azyle assuré. Narsez paya ce qui leur étoit dû, et les renvoya dans leurs pays sous la conduite de Valerien. Lorsque ce Chef les eut mis hors des terres de l'Empire, il alla faire le siége de Vérone, et déja la Garnison commençoit à capituler. Mais les François, qui tenoient le pays des Vénitiens, accoururent pour lui disputer la place, et l'obligerent à se retirer.

CII. Il prend plusieurs Villes et entre dans Rome.

Les armes de Narsez furent plus heureuses. A mesure qu'il s'avançoit vers Rome, les Gouverneurs des places ve-

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

noient se rendre à lui ; tous les jours il faisoit une conquête sans tirer l'épée. Les troupes que Totila avoit laissées dans Rome vinrent à sa rencontre, se flattant de les repousser par la force ; mais elles furent battues et forcées de rentrer dans la Ville. Le petit nombre des troupes de Narsez ne lui permettant pas d'investir toute l'étendue des murailles, il les attaquoit successivement par différens endroits, et presque toujours sans remporter aucun avantage considérable. Mais Dagistée, à la tête de quelques vaillans hommes, avec le drapeau, et par les ordres de Narsez, escalada un endroit entiérement abandonné, s'empara des murailles, et alla ouvrir les portes à l'armée Romaine. Elle y entra triomphante, et le Général en envoya les clefs à Justinien ; sous son regne cette Ville fut prise six fois.

CIII. Vengeance des Goths sur les Romains.

Cependant Narsez eut la douleur de voir sa victoire ensanglantée par le désespoir des ennemis. Les Goths, outrés d'avoir perdu en si peu de tems leur Roi, et une place qui leur avoit coûté si cher, et n'espérant plus pouvoir conserver l'Italie, massacrerent tous les Romains qu'ils rencontrerent dans leur fuite. Ceux-mêmes qui s'étoient enrôlés dans les troupes Impériales, se montrerent aussi barbares

que les autres envers les Italiens. Lorsqu'ils virent rentrer dans Rome les Sénateurs que Totila avoit relégués dans la Campanie, ils s'en déclarerent les persécuteurs sous différens prétextes, et firent souffrir la mort à plusieurs. D'ailleurs, lorsque Totila avoit été à la rencontre de Narsez, il avoit emmené les jeunes gens des meilleures Maisons de toutes les Villes ; disant qu'il en vouloit faire des Officiers ; mais son intention étoit de les garder comme des ôtages, et pour cet effet il les avoit envoyés au-delà du Pô, où le nouveau Roi des Goths les fit tous mourir.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

CV. Teïas élu Roi des Goths.

C'étoit Teïas, que les Goths avoient élu à Pavie après la mort de Totila. En montant sur le Trône, il offrit aux François une partie des trésors que ses Prédécesseurs avoient laissés dans cette Ville, pour acheter son alliance, et les engager à lui prêter le secours de leurs armes. Ces peuples répondirent qu'ils ne vouloient point prendre de parti. Loin de se sacrifier pour les Goths ou pour les Romains, ils pensoient à se rendre eux-mêmes maîtres de l'Italie, et ils n'attendoient pour y entrer qu'un moment favorable.

CV. Il marche contre Narsez.

Narsez ayant donné ordre à ses Lieutenans d'aller faire le siége de Cumes dans la Campanie, où il étoit le reste

JUSTINIEN. An de N. S. 544.

des trésors des Rois des Goths, Teïas s'y transporta à la tête de ses troupes. Les deux armées campées près du mont Vésuve, n'étoient séparées que par une petite riviere qui y prend sa source. Les Goths s'étoient emparés du pont, et subsisterent tant qu'ils furent maîtres de la mer, d'où ils tiroient des vivres. Mais depuis que leur flotte eut été livrée aux Romains par celui qui la commandoit, qu'une grande quantité de Vaisseaux fut arrivée de Sicile, et que Narsez eut élevé plusieurs tours sur le bord de la Riviere, les Barbares se retirerent sur une montagne voisine. Et bientôt ils s'en répentirent quand ils virent qu'il n'y avoit pas de quoi subsister, ni pour eux, ni pour leurs Chevaux.

CVI. Sa valeur extraordinaire et sa mort.

Persuadés qu'il valoit bien mieux mourir dans le combat, que de périr par la faim, ils résolurent d'attaquer l'ennemi. L'action fut des plus mémorables et des plus acharnées. Teïas y fit des prodiges de valeur. Comme il étoit distingué de tous les autres par l'éclat de sa pourpre et la magnificence de ses armes, les Romains s'attacherent à lui personnellement, convaincus que sa mort leur donneroit une entiere victoire. Il reçut tous leurs efforts avec une générosité sans pareille. Après en avoir terrassé plusieurs, il demeura im-

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

mobile dans la même place, couvert de son bouclier, sur lequel il recevoit tous les coups. Lorsqu'il étoit tellement chargé de lances, qu'il ne pouvoit plus le soutenir, il en changeoit et repoussoit de la main droite avec l'épée, ceux qui osoient approcher de lui. Il avoit combattu de la sorte le tiers de la journée, lorsque son bouclier fut encore couvert de douze lances. Dans le moment qu'il le donnoit à son Ecuyer pour en prendre un autre, un soldat lui perça l'estomac de sa javeline, et le renversa par terre.

CVII. Courage de ses troupes.

Les Romains mirent sa tête au haut d'une pique, et la montrerent aux deux armées; à l'une pour l'animer à poursuivre la victoire, à l'autre pour lui en ôter toute espérance. La colere des Goths étoit trop allumée pour se calmer si-tôt. Quoiqu'ils n'ignorassent pas la mort de leur Roi, ils combattirent jusqu'à la nuit. L'interruption qu'elle causa ne fit que leur donner des forces et du courage pour recommencer le lendemain avec plus de furie. Le désespoir les rendoit opiniâtres, et la honte de plier ou d'être vaincus soutenoit la constance des Romains.

CVIII. Elles capitulent. Fin de la guerre.

Après un carnage presqu'égal de part et d'autre, les Barbares députerent vers Narsez, pour lui dire qu'ils reconnoissoient que le Ciel leur étoit contraire,

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

et qu'en vain ils résistoient à sa puissance : Que jugeant de l'avenir par le passé, ils avoient résolu de céder, sans toutefois devenir sujets de Justinien : Qu'ils se bornoient à demander la même indépendance, dont jouissoient plusieurs autres peuples : Qu'ils le supplioient de leur accorder une retraite honorable, et de leur permettre d'emporter le peu qui leur restoit, pour subvenir aux fraix du voyage. Narsez convint avec leurs Députés, qu'ils sortiroient tous d'Italie, qu'ils emporteroient leurs effets, et que jamais ils ne prendroient les armes contre l'Empire. Mille d'entr'eux sortirent du camp pour se retirer à Pavie et dans le Pays au-dessus du Pô ; les autres jurerent le traité de paix. Ainsi finit cette guerre cruelle, qui avoit duré dix-huit ans, avec une alternative continuelle de prospérités et de malheurs pour les deux partis. C'est aussi où Procope termine son Histoire, dont Agathias reprend le fil.

CIX. Celles des Laziens. Leur origine

En Orient, Justinien se trouvoit engagé dans une autre guerre qu'il avoit cru devoir entreprendre pour l'intérêt de l'Empire. A l'extrêmité Orientale du Pont-Euxin, au-dessus de l'Arménie, habitoient les peuples que l'on nommoient Laziens ou Colchéens. Anciennement, lorsque leur Roi étoit mort, son successeur recevoit de l'Empereur

pereur les marques de la dignité Royale ; il s'obligeoit par serment de garder avec ses troupes les forteresses du Pays, et de s'opposer à l'inondation des Huns qui leur étoient limitrophes du côté du Nord-Ouest. Depuis environ quarante ans, les Romains y avoient une garnison, sous prétexte de les soutenir. Mais ceux qui la commandoient, devinrent les Tyrans du Pays ; ils s'approprierent le commerce, et vendirent tout aux Laziens à un prix excessif. L'un d'eux, nommé Jean, inspira à Justinien de bâtir dans la Lazique une Ville, que l'on nomma Petrée, où il demeura depuis comme dans une citadelle, et où il attira toute les richesses du Pays.

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

CX. Ils se donnent aux Perses.

Les Laziens ne pouvant plus supporter ces vexations, résolurent de se donner à Cosroez. Ils lui envoyerent des Ambassadeurs pour se mettre sous sa protection, et lui demander son alliance. Le Roi reçut leurs propositions avec joie ; il promit d'employer toutes ses forces pour les défendre, et les délivrer du joug des Romains. Bientôt il entra dans leur pays à la tête de ses troupes, à travers des forêts, des précipices et des chemins qui avoient été jusqu'alors inaccessibles. Gubaze Roi de la nation vint lui rendre hommage, et lui remettre sa couronne.

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

Il falloit chasser la garnison Romaine, et se rendre maître de Pétrée. Le Roi y envoya Aniavéde avec une partie de ses troupes. Lorsque Jean vit arriver les ennemis, il défendit que personne se montrât sur les remparts. Aniavede croyant que les Romains saisis de frayeur avoient abandonné la place, se flattoit de la prendre bien-tôt. Il commanda d'abattre une des portes avec le bélier. Jean sortit tout à coup sur les Perses, les surprit en désordre, en passa un grand nombre au fil de l'épée, et mit les autres en déroute. Cosroez indigné contre le Général qui s'étoit ainsi laissé surprendre, le fit pendre à la tête de l'armée.

CXI. Cosroez entre dans le pays.

CXII. Il prend Petuée.

Cet échec l'anima d'avantage contre les Romains. Il commença le siege de la place; mais la résistance qu'il trouva dans les assiégés, le força d'abandonner l'attaque des murailles, pour employer d'autres moyens. La Ville étoit inaccessible, tant du côté de la mer que de celui des rochers; on n'y abordoit que par un chemin fort étroit entre deux montagnes; et de chaque côté on avoit bâti deux tours capables de résister aux coups du bélier. Les Perses minerent une de ces tours, détacherent plusieurs pierres de ses fondemens, l'étayerent avec des poutres, et mirent le feu aux étais. Quand la flamme eut

gagné le haut, elle fit si promptement tomber l'édifice, que les Romains eurent à peine le tems de se sauver. Les habitans ne voyant plus de ressource, se rendirent à Cosroez, sur l'assurance qu'il leur donna de leur conserver la vie et les biens. Quelques soldats de la garnison prirent parti dans l'armée du vainqueur; les autres eurent la permission de se retirer.

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

CXIII. Les Laziens reviennent à l'Empereur.

La domination des Perses devint bien-tôt aussi tyrannique que celle des Romains. Les Laziens au désespoir d'avoir manqué à leur premierre alliance, en firent des excuses à l'Empereur; ils le prierent d'oublier leur démarche, et de les aider à secouer le joug de leurs nouveaux maîtres. Justinien avoit trop d'intérêt de conserver cette Province pour rejetter leurs offres : si les Perses en étoient demeurés les maîtres, ils auroient pû avoir des vaisseaux sur le pont Euxin, ravager les côtes de l'Asie mineure, aller jusqu'au port de Constantinople, et s'en emparer aisément. L'Empereur résolut d'employer toutes ses forces pour reprendre la Lazique. Il leva une puissante armée, dont il donna le commandement à trois excellens Capitaines, Bessas, Martin, et Buez, qui avoient déjà mérité par leurs exploits toute la confiance des soldats.

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

Dès que la flotte fut arrivée, Martin se saisit heureusement du Fort de Téléphe, et pris des mesures pour le garder. La place étoit presque inaccessible par son assiéte ; on n'y arrivoit que par un chemin escarpé, par des rochers et des précipices ; les dehors étoient couverts de forêts et de brossailles qu'un homme avec ses armes ne pouvoit traverser. Outre ces obstacles, les Romains recherchoient exactement les chemins qui leur paroissoient plus faciles, et les fermoient avec des pierres et des troncs d'arbres ; jour et nuit, ils étoient occupés à ce travail.

CXIV. Martins'empare de Téléphe.

Mermeroez, que Cosroez avoit laissé dans le pays à la tête des troupes, ne désespéroit pas cependant de chasser les Romains, et de surmonter toute la difficulté des passages. Il ne put les surprendre que par une ruse. Feignant d'être attaqué d'une maladie dangereuse, il se mit au lit, et déplora son malheur de ne pouvoir marcher contre les Romains, et d'être exposé au malheur de tomber sous leur puissance. Le bruit se répandit parmi ses troupes que le Général étoit à l'extrêmité, et qu'on n'en attendoit que la mort. Les espions de l'armée ennemie y porterent cette nouvelle, qu'ils croyoient véritable : on les crut sans balancer ; et dès ce moment on commença à se relâcher des

CXV. Stratagême de Mermeroez.

travaux et de l'exacte vigilance. Peu de jours après on annonça la mort de Mermeroez. Ce fut alors que les Romains croyant qui leur étoit inutile de se consumer en fatigues, laisserent leurs ouvrages imparfaits. Ils prirent une maniere de vivre plus douce et plus commode ; ils donnerent toute la nuit au sommeil, passerent les jours entiers dans des maisons de plaisance, sans poser de sentinelles et sans prendre aucune précaution, comme s'ils eussent été certains que les Perses ne pensoient qu'à se retirer depuis qu'ils avoient perdu leur chef.

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

CXVI. Il prend le Fort de Téléphe.

Cependant Mermeroez s'étoit caché dans une cabane, à l'insçu de ses meilleurs amis. Un garde fidele lui donnoit à manger, et l'instruisoit de tout ce qui se faisoit chez les Romains et chez les Perses. Après avoir ainsi passé quelque-tems, il parut tout à coup à la tête des troupes, donna ses ordres pour s'avancer vers Téléphe, franchit tous les obstacles qu'on lui avoit opposés, se présenta devant la citadelle, et surprit les Romains qui étoient hors d'état de se défendre. Martin aima mieux rendre la place que de la laisser prendre d'assaut, et voir passer ses gens au fil de l'épée. Il capitula : Mermeroez leur permit de se retirer ; et ils allerent rejoindre le reste de l'armée qui n'étoit qu'à sept stades.

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

Ils se préparoient à recevoir l'ennemi qui venoit leur présenter la bataille, lorsqu'ils furent frappés d'une frayeur que leur causerent quelques soldats qui s'étoient sauvés dans le camp avec précipitation, disant que les Perses les avoient surpris au fourrage, et tué leurs compagnons. Le récit qu'ils firent de la fureur des Barbares déconcerta les Romains; leurs Chefs ne purent les rassurer, ni se faire obéir; ils décamperent malgré leurs Généraux, et allerent se renfermer dans une Isle formée par le Phase. Mermeroez les poursuivit avec ardeur, et commençoit déjà à jetter un pont de bois sur le fleuve, quand il tomba dangereusement malade. Une partie de ses troupes le conduisit dans la province d'Iberie où il mourut. Cosroez perdit dans ce Capitaine un des plus grands Généraux que la Perse eût eu. Chargé d'années, incommodé des deux pieds, et hors d'état de monter à cheval, il se faisoit transporter par-tout dans sa litiere. Les Perses n'avoient pas un homme plus fécond en ressources, plus sage dans ses conseils, plus intrépide dans les dangers, plus aimé du soldat, plus propre à lui inspirer de l'audace, et plus heureux dans ses entreprises.

CXVII. Sa mort et son éloge.

CXVIII. Gubaze se plaint des Chefs.

Cosroez apprit sa mort avec douleur, et donna ordre à Nacoragan

d'aller prendre sa place. Tandis qu'il se disposoit à partir, il s'éleva des dissensions dans la Lazique, qui en changerent toute la face. Gubaze Roi de la nation, regardant la fuite des Romains comme une tâche qui deshonoroit l'Empire, et qui pouvoit avoir de fâcheuses suites, informa Justinien de tout ce qui s'étoit passé, et en accusa principalement les Chefs.

JUSTINIEN. An de N. S. 554.

CXIX. Ils conspirent contre lui.

Rustique et Martin, instruits des plaintes qu'il avoit portées contr'eux, résolurent de s'en venger au plutôt, et n'omirent rien pour lui faire éprouver leur ressentiment et leur haine. Gubaze s'apperçut des sentimens qu'ils avoient pour lui; et il conçut pour eux la même aversion. Il ne la dissimuloit point dans les repas et dans les assemblées; il lui échappa plusieurs discours railleurs et outrageans qui leur furent rapportés. Déterminés à lui ôter la vie ou la couronne, ils envoyerent Jean frere de Rustique à Constantinople, pour faire entendre au Prince que Gubaze favorisoit le parti des Perses. Justinien qui n'avoit pas oublié le changement qui avoit précédé, le manda à la Cour, et déclara que s'il résistoit, on pouvoit le tuer comme rebelle aux ordres de son Souverain.

CXX. Il est assassiné.

Cet ordre servit de prétexte aux conjurés. Ils feignirent d'aller attaquer les

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

ennemis, qui occupoient le fort d'Onogure, et se mirent en marche avec une partie de leurs troupes. Gubaze vint au-devant d'eux sans armes et sans garde; ne croyant pas devoir appréhender ceux qui n'étoient que pour défendre son pays, et en chasser les Barbares. Rustique lui demanda s'il ne vouloit pas prendre part aux fatigues et aux dangers que les Romains alloient courir. « C'est à vous seuls, répondit » Gubaze, à courir les hasards de cette » guerre, puisque vous êtes seuls cause » des désordres qu'elle apporte. La lâ- » cheté avec laquelle vous avez pris la » fuite, a donné aux Perses la hardies- » se et le tems de se fortifier dans cette » place. Ceux qui ont allumé l'incen- » die, sont obligés de l'éteindre. » Piqués de ce discours insultant, et persuadés que ces paroles dites en présence des Romains, suffisoient pour le convaincre de trahison et d'intelligence avec les Perses, ils se jetterent sur lui, et Jean lui plongea son poignard dans le sein.

CXXI. Les Laziens se séparent.

Ses sujets indignés de ce lâche assassinat, se séparerent des Romains, et refuserent de combattre avec eux. Cette démarche répondoit au caractere de la nation, l'une des plus fieres qui fussent alors. Elle se glorifioit d'être originaire d'Egypte, et de s'être établie dans la

Colchide dans le tems des conquêtes du grand Sésostris. Et en effet, parmi tous les peuples qui relevoient d'une couronne étrangere, il n'en étoit point qui fut aussi puissant et aussi considérable par la multitude d'hommes, par les richesses, par l'assiete du lieu, par l'équité de ses loix, et l'exactitude de la police de ses mœurs. Leur retraite n'empêcha pas les Romains de faire le siege d'Onogure; ils y donnerent des marques d'adresse et de bravoure; mais les Perses l'emporterent par leur courage, et les mirent en fuite.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

CXXII. Ils veulent suivre les Perses.

La division se mit bientôt entre les Laziens. Trop foibles pour demeurer ennemis des Romains et des Perses, les principaux d'entr'eux s'assemblerent secrettement dans une vallée du mont Caucase, et délibererent auquel des deux partis il étoit plus à propos de se joindre. Etès l'un d'eux déclama vivement contre les Romains, et fit voir qu'il étoit honteux à une nation d'obéir aux meurtriers de son Roi. Les Laziens furent tellement ébraulés par son discours, qu'ils vouloient sans différer, passer dans le camp des Perses. Il fallut tout le flegme et toute la prudence de Fartase, riche Seigneur, généralement estimé, pour appaiser les esprits, et les empêcher de rien résoudre avant que d'avoir entendu les raisons contraires.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

Il leur représenta que l'éloquence d'Etès, loin de les déterminer si promptement, devoit être suspecte à cause de l'attachement qu'on lui connoissoit pour les Perses; qu'il avoit habilement changé la question, en s'attachant à relever la noirceur du crime qu'avoient commis les meurtriers de Gubaze, et enveloppant dans la même trahison l'Empereur et tous ses sujets. Mais il les assura que ceux-ci n'avoient pas moins d'horreur que lui-même et tous les Laziens d'un si noir forfait. Il leur remontra qu'ils ne pouvoient quitter l'alliance des Romains sans devenir coupables de parjure, et sans se mettre en danger de perdre la véritable religion qu'ils professoient, en se liguant avec des peuples livrés à l'idolâtrie et à la superstition. Il leur fit comprendre qu'en se joignant aux Barbares, ils attiroient sur eux toutes les forces des Romains très-intéressés à ne point abandonner la Colchide, et qu'ils s'engageoient dans une guerre éternelle : enfin que si Gubaze, pour qui ils avoient une si juste vénération, pouvoit paroître au milieu d'eux, il ne leur permettoit pas d'embrasser un parti différent de celui qu'il avoit toujours suivi lui-même.

CXXIII. Fartase les en détourne.

CXXIV. Ils demandent justice à l'Empereur.

Ces remontrances firent changer d'avis à la nation. L'assemblée députa quelques-uns des principaux Seigneurs

vers Justinien pour lui faire un récit fidele de la maniere dont Gubaze avoit été mis à mort, sans avoir jamais donné le plus léger soupçon d'intelligence avec les Perses, ni rien fait contre l'Empire. Les Députés devoient lui faire entendre que Rustique et Martin irrités de ce qu'il leur reprochoit leur lâcheté, s'en étoient vengés par la calomnie et par le meurtre. Ils devoient le conjurer de ne pas laisser impunie la mort d'un Prince qui leur étoit cher, d'en punir les auteurs, et de leur donner pour Roi, non un étranger, mais Tzatès frere de Gubaze, afin que les descendans de la famille Royale fussent conservés sur le trône, et fissent observer les loix de la nation.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

CXXV. Il commet Athanase pour en juger.

Justinien trouva leurs propositions équitables, et leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Il commit Athanase, l'un des premiers Sénateurs, pour informer du meurtre de Gubaze, et punir les coupables suivant les lois Romaines. Le Magistrat fit mettre Jean et Rustique en prison dans le château d'Apsaronte pendant qu'il instruiroit le procès. L'Empereur avoit ordonné que la procédure s'en fît avec tout l'appareil que demandoit une cause si importante, où il s'agissoit d'examiner si c'étoit avec justice que ses Généraux avoient trempé leurs mains dans le sang

JUSTINIEN. An de N. S. 1555.

d'un Roi allié de l'Empire. Athanase étoit assis sur un tribunal fort élevé, vêtu d'une robe magnifique, assisté des officiers de la Justice, que l'on avoit envoyé exprès de Constantinople. On voyoit hors de l'enceinte différens exécuteurs, qui tenoient en main des chaînes, des carcans, ou d'autres instrumens de cette espece. A la droite du Tribunal étoient les Laziens accusateurs, et à la gauche les coupables qu'on avoit fait sortir de prison.

CXXVI. On fait mourir les coupables.

Athanase voulut que les uns et les autres plaidassent eux-mêmes leur cause, et qu'ils répliquassent aux accusations qu'on leur intentoit. Tout se passa avec un ordre, un silence et une discipline dignes de l'ancien Sénat de Rome, ou de l'Aréopage d'Athênes, quoique les troupes des Laziens fussent présentes au jugement; car l'assemblée se tenoit en pleine campagne sur une colline du mont Caucase. Rustique n'ayant répondu que foiblement aux accusations formées contre lui et contre son complice, Athanase prononça l'arrêt de mort, et leur fit trancher la tête. Le plaidoyer des Laziens fit naître des soupçons sur la conduite de Martin; mais Athanase ne crut pas devoir le condamner avant que d'en avoir écrit à l'Empereur.

Quoique l'accusation fut publique-

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

ment intentée contre Martin, il n'interrompit pas néanmoins ses fonctions de Commandant. Nacoragan Général des Perses étoit venu l'attaquer dans la Ville du Phase, et avoit déjà donné plusieurs échecs aux Romains. Martin voyant qu'ils commençoient à se laisser abattre, tenta de relever leur courage par un stratagême singulier qui lui réussit. Il convoqua les troupes pour un conseil de guerre, et fit arriver au milieu de l'assemblée un homme tout couvert de poussiere, qui disoit venir de Constantinople, et apporter une lettre de l'Empereur à Martin. Il la lut à haute voix, et elle portoit : « Nous vous » envoyons une autre armée, qui n'est » pas moins nombreuse que la premie- » re. Si malgré ce nouveau renfort les » ennemis vous surpassent encore en » nombre, nous sommes persuadés que » vous les surpassez en courage. Com- » portez-vous en gens de cœur, et so- » yez certains que rien ne vous man- » quera. » Martin demanda au courier supposé, où étoient ces troupes; il lui dit qu'elles n'étoient qu'à une journée de chemin. Alors faisant paroître quelques marques de mécontentement sur son visage : « Qu'elles s'en re- » tournent, dit-il. Il seroit triste pour » de vaillans hommes, qu'après avoir » généreusement combattu et presque

CXXVII. Ruse de Martin.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

» réduit l'ennemi sous leur puissance, » d'autres vinssent leur disputer l'honneur de la victoire et l'avantage des » récompenses. Nous sommes assez pour » terminer cette guerre. » S'adressant ensuite aux soldats, il leur demanda si ce n'étoit pas leur avis. Tous s'écrierent qu'ils n'avoient pas besoin de secours ni d'étrangers; qui partageroient la gloire et le butin qu'ils espéroient.

CXXVIII. Siege de Phase.

La nouvelle de l'arrivée de ces troupes s'étant repandue parmi les Perses, produisit un autre effet que celui que Martin s'en étoit promis. Nacoragan envoya une partie de sa cavalerie, pour s'emparer des passages, par où il croyoit que ce renfort devoit venir, et en même-tems il donna le signal pour attaquer la ville. Les Perses croyant que c'étoit le dernier assaut, s'y porterent avec une ardeur sans pareille. L'air fut obscurci par la multitude de leurs fléches, qui tomberent sur les assiégés comme une grêle poussée par un vent impétueux. Quelques-uns faisoient jouer des machines, d'autres lançoient des traits et des torches enflammées; ceux-ci à couvert sous des tortues abattoient la muraille avec des haches et des coignées, car elle n'étoit que de bois; ceux-là creusoient la terre pour en sapper les fondemens et renverser l'édifice.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

Martin ne pouvoit demander plus d'ardeur qu'il en voyoit dans les Romains à repousser cette attaque. Ils lançoient du haut des remparts une multitude innombrable de traits qui tomboient sur la foule des Perses, et ne manquoient jamais d'avoir leur effet; ils roulerent des pierres d'une grosseur excessive, qui brisoient les tortues; ils en jetterent d'autres avec leurs frondes, qui rompirent les casques et les boucliers des assiégeans, et renverserent ensuite les hommes; ceux qui étoient suspendus et enfermés dans les corbeilles lançoient leurs traits de toutes parts. Cependant le son des trompettes et des tambours, les voix confuses des deux armées, les cris des hommes et le hennissement des chevaux mêlés avec le choc des armes, formoient un bruit horrible et épouvantable.

CXXIX. Attaque et défense furieuses.

Justin, qui étoit allé avant l'attaque dans une Eglise voisine avec quatre mille hommes pour implorer le secours du Ciel, arriva au plus fort de l'attaque. Il prit les Perses en flanc, et les chargea de telle sorte, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, convaincus que c'étoit la nouvelle armée de Constantinople. La garnison sortit en même-tems, qui acheva le désordre et le carnage. Un événement imprévû fit

CXXX. Défaite des Perses.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

autant de ravage qu'en auroit pû commettre la plus redoutable de toutes les légions Romaines. Ognare, garde de Martin, sur le point d'être écrasé par un éléphant, osa attaquer ce terrible ennemi. Il lui enfonça sa lance dans le front avec tant de roideur, que la hampe y demeura. L'animal, devenu furieux par la douleur de la blessure, et effarouché par la vue de la lance qui tournoit devant ses yeux, s'agita longtems dans le même endroit; puis reculant en fureur, et jettant sa trompe de côté et d'autre, tantôt il renversoit les Barbares, tantôt il en enlevoit quelques-uns bien au-dessus de lui, et les brisoit après leur chûte; il foula aux pieds les archers qui étoient montés sur lui; il déchira et mit en pieces les chevaux qu'il put attrapper. Les autres épouvantés par la violence de ses mouvemens, renverserent leurs cavaliers et les écraserent. Chacun le fuyoit comme un ennemi qui valoit seul une armée entiere.

CXXXI. Ils se retirent.

Nacoragan, déconcerté par la résistance des Romains, par ses malheurs et le désastre de son armée, fut le premier à prendre la fuite, et à crier aux autres de suivre son exemple. L'armée victorieuse les poursuivit sans relâche, et ne cessa de les tailler en pieces, que quand le Général eut fait sonner la re-

traite. Nacoragan profita de l'hiver pour se retirer en Iberie, et y rétablir ses troupes.

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

Quelqu'importante et cruelle que fût cette guerre, elle ne faisoit qu'une partie des maux de l'Empire. Celle des Goths se ralluma dans l'Italie, et y attira des armes étrangeres. Ils envoyerent des Ambassadeurs solliciter Thibaud ou Théodebalde Roi des François en Austrasie, de se joindre à eux, pour reprendre sur les Romains les provinces qu'ils avoient usurpées en Italie. Ce Prince, que la foiblesse de son tempérament rendoit naturellement peu guerrier, refusa d'entrer dans leur querelle. Leutaire et Butilin son frere, jeunes Seigneurs Allemands, qui commandoient les troupes Françoises, engagerent Thibaud à leur permettre d'entreprendre cette guerre, qu'ils promettoient de faire réussir à la gloire et à l'avantage de la Nation. N'appercevant rien de difficile dans la conquête de la Sicile et de l'Italie, ils se vantoient que Narsès ne soutiendroit pas même le premier effort de leurs armes. Ils s'étonnoient que les Goths redoutâssent un ennemi, accoûtumé, disoient-ils, à l'ombre, nourri dant la mollesse et dans les délices, qui n'avoit rien de mâle et de vigoureux. Ainsi, enflés de présomption, ils leverent une armée

CXXXII. Les François viennent en Italie.

de soixante et quinze mille hommes, tant Allemands que François, et se préparerent à entrer en Italie et en Sicile.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

CXXXIII. Vigilance de Narsès. Il assiége Cumes.

Ils se trompoient dans l'idée qu'ils s'étoient faite de Narsès. La victoire ne lui avoit point enflé le cœur ni amolli le courage. Quoiqu'il n'eût pas encore de nouvelles certaines des préparatifs que l'on faisoit contre lui, il étoit néanmoins toujours sur ses gardes, il tâchoit de prévenir l'ennemi, se disposoit à attaquer plusieurs petites places que les Goths tenoient en Toscane. Les richesses que Totila et Teïas avoient renfermées dans Cumes, le déterminerent à commencer par elle; il y marcha à la tête de son armée, et s'avança jusqu'au pied des murailles.

CXXXIV. Force d'Aligerne.

Aligerne, le plus jeune des freres de Teïas y avoit assemblé une forte garnison. Le regret qu'il avoit de la mort de son frere, et le chagrin qu'il ressentoit du désordre où étoient les affaires de la Nation, le portoient à cette guerre, et lui inspiroient une extrême ardeur. L'assiéte de la place, située sur un colline, et l'abondance des provisions le remplissoient de confiance et de mépris pour tous les ennemis qui oseroient l'attaquer. Il soûtint avec courage l'assaut des Romains. On reconnoissoit aisément les traits qui partoient de sa main.

JUSTINIEN. An de N. S. 553.

Ils passoient avec tant de vîtesse, de violence, et un si horrible sifflement, qu'ils brisoient les pierres les plus dures, et mettoient en pieces les corps les plus solides. Pallade, l'un des premiers chefs de l'armée Romaine, se fiant sur la bonté de ses armes défensives, s'approcha des murailles plus hardiment que les autres; Aligerne lui lança une fléche qui lui traversa le corps, après avoir percé son bouclier et sa cuirasse.

CXXXV. Succès de Narsès.

Plusieurs jours s'étant passés en assauts et en sorties, Narsès fit écrouler une partie des remparts et une tour par la mine et par le feu. Avec cet avantage il ne put encore entrer dans la place; il y laissa assez de troupes pour la tenir bloquée, et alla au-devant des François, qui avoient déjà passé le Pô. Précedé par la terreur, il vit les Députés de plusieurs Villes importantes venir au-devant de lui, et se soumettre à ses loix. Les Florentins commencerent, et ceux de Centcelles, de Volterre, de Pise et d'autres places, voisines de la mer, suivirent le même exemple. Luques résista long-tems à la force de ses armes et à ses instances; elle ouvrit enfin ses portes au vainqueur après un siége de trois mois.

CXXXVI. Ses troupes s'épouvantent et se rassurent.

Le même succès accompagna les troupes qu'il avoit envoyés devant lui vers le Pô, jusqu'à la défaite du témé-

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

raire Fulcaris, chef des Erules, qui aima mieux périr dans une embuscade, que de se procurer une honnête retraite. Les François profiterent de sa défaite, et dissiperent les Romains, à qui l'on avoit recommandé de ne point abandonner la Ville de Parme. Narsès donna ordre à Etienne d'aller leur en faire des reproches; les Chefs y furent sensibles, et retournerent au poste qu'on leur avoit marqué.

CXXXVII. Alige ne se joint aux Romains.

Ces prospérités lui attirerent ce qu'il y avoit de plus puissant et de plus redoutable dans le parti des Goths. Aligerne fut le seul qui depuis l'alliance des François et leur descente en Italie, jugea sainement de leur dessein, et pénétra dans l'avenir. Il comprit que s'ils avoient l'avantage, ils n'en profiteroient que pour s'emparer de l'Italie, et soumettre les Goths, quoiqu'en apparence ils vinssent pour les défendre : qu'ils établiroient dans toutes les places des Gouverneurs de leur nation, et qu'ils aboliroient les loix du pays. Ces réflexions, et l'ardeur avec laquelle les Romains continuoient le siége de Cumes, le déterminerent à passer dans le parti de Narsès. Il alla lui remettre les clefs de la Ville à Ravenne, où il avoit son quartier d'hiver, et lui promit de lui être toujours fidele.

Cependant les François marchant à

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

petites journées, pilloient et ruinoient tout ce qui se trouvoit sur leur passage. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Sirmium, au-delà de Rome, ils se partagerent. Butilin, avec la plus grande et la meilleure partie de l'armée, s'avança le long de la mer, ravagea presque toute la Campanie, se rendit maître de la Lucanie, de la Brutie, et passa jusqu'au détroit qui sépare ce Royaume de la Sicile. Leutaire qui conduisoit le reste des troupes, ravagea la Pouille et la Calabre, et remonta jusqu'à Otrante sur les bords du Golfe Adriatique.

CXXXIII. Ravages des François.

CXXXIX. Impiétés des Allemands.

Les François qui étoient dans cette armée, n'approcherent des Eglises qu'avec respect. Mais les Allemands qui étoient alors idolâtres, après avoir détruit ou brisé tout ce qui servoit à l'ornement des saints Temples, et satisfait ainsi la fureur de leur fanatisme, chercherent ensuite à assouvir leur avarice en enlevant tous les vases consacrés aux saints mystéres, pour les employer à des usages profanes. Leur fureur alla plus loin. Ils renverserent les édifices mêmes, ils en ruinerent jusqu'aux fondemens, ils répandirent le sang des hommes sur le lieu où avoient été les autels et ils couvrirent la campagne de cadavres, qui y demeurerent sans sépulture.

JUSTINIEN. 555.

Tant de crimes ne pouvoient demeurer impunis. Leutaire voyant ses troupes chargées de butin résolut de retourner en France, et il écrivit à son frere Butilin pour l'exhorter à prendre le même parti. Ennemi des hommes et du Ciel, Leutaire Allemand de nation, fut attaqué par l'un et par l'autre. Les Romains qui l'attendoient au passage dans la contrée des Picentins, tomberent vigoureusement sur l'avant-garde de son armée, et lui tuerent trois mille hommes. Leutaire rallia promptement ses troupes, et ne songea qu'à sauver les débris de son armée en cotoyant le mont Apennin; ensuite il arriva près le fleuve du Pô, après avoir éprouvé mille dangers. Ses soldats passerent le fleuve, et s'arrêterent à Cénéte, dans le territoire de Venise.

CXL. Ils sont défaits par les Romains.

CXLI. Le reste périt d'une maladie cruelle.

Lorsqu'ils déploroient la perte de la plus grande partie du butin, et qu'ils regrettoient tant de fatigues devenues stériles et infructueuses, ils furent attaqués d'une contagion qui s'éleva tout-à-coup. Quelques-uns étoient emportés par une fiévre ardente qui les dévoroit pendant plusieurs jours; d'autres étoient frappés de mort subite, ou tomboient dans un assoupissement qui les faisoit passer du sommeil au tombeau. La mort de Leutaire fut plus cruelle que celle de tous les autres. Il fut saisi d'une espe-

ce de rage, dont les accès épouvantoient tout le monde. Il poussoit des cris horribles, s'agitoit avec de violentes contorsions, et se rouloit par terre, vomissant le sang et l'écume. Ses douleurs monterent à un tel excès, qu'il se déchiroit les bras, s'arrachoit lui-même des muscles entiers, et suçoit son sang comme une béte féroce. Il périt ainsi dans ces affreuses convulsions. Tous ses soldats moururent en fort peu de tems, et le fléau ne cessa que lorsqu'il n'y eut plus personne à frapper.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

CXLII. Entiere défaite de l'armée de Butilin.

Narsès profita de ces ravages pour aller fondre sur la seconde armée des François, qui étoit encore dans le Royaume de Naples. Tandis qu'il rassembloit ses troupes dans les campagnes de Rome, il envoya quelques détachemens pour couper les vivres aux ennemis tant par mer que par terre; et après les avoir affamés, il alla leur présenter la bataille. Deux déserteurs leur ayant annoncé que les Romains ne combattoient qu'à regret, et se défendroient mal, ils coururent remplis de présomption, et enfoncerent d'abord les premiers rangs. Mais s'étant engagés dans le centre de la bataille, ils furent investis de toutes parts, et tellement accablés par les Erules et les Romains, qu'il n'en échappa que cinq à cet horrible carnage.

JUSTINIEN. An de N. S. 556.

Un Général moins sage et moins expérimenté que Narsès, auroit perdu tout le fruit de ces victoires par le relâchement qui s'introduisit dans son armée. Les Romains enivrés de leurs succès, et enrichis par les dépouilles des François, s'abandonnerent au plaisir et à la débauche; tous les jours devinrent pour eux des jours de fêtes et de diversissemens. Croyant n'avoir plus d'ennemis à combattre, plusieurs changerent leurs armes contre des instrumens de musique. Narsès eut de la peine à réprimer ces abus; il leur fit néanmoins entendre que souvent les plus grands périls accompagnent les plus grandes victoires, et que si les Barbares venoient les surprendre dans cet état de mollesse et d'oisiveté, ils courroient risque de se voir enlever la récompense de leur valeur, et seroient obligés de recommencer une guerre, qu'une médiocre vigilance pouvoit terminer en peu de jours.

CXLIII. Narsès arrête le relâchement des Romains.

CXLIV. Il soumet le reste des Goths.

Sept mille Goths s'étoient en effet renfermés dans le Fort de Campsas, sous le commandement de Regnaris, à qui l'ambition inspiroit une valeur et une audace sans pareille. Narsès marcha contre ce reste d'ennemis. Avant que d'en venir aux mains, Regnaris demanda une conférence : elle se tint dans l'espace qui étoit entre les deux armées. Mais Narsès voyant que le Barbare ne parloit

parloit qu'avec hauteur et fierté, et proposoit des conditions toutes à son avantage, il rompit la conférence et se retira. A peine avoit-il fait quelques pas vers son camp, que le barbare Regnaris, violant toutes les loix de la guerre et de l'humanité, fit tirer sur lui, et lança le premier trait. Les gardes du Général Romain, irrités de cette perfidie, se retournerent en fureur, et le couvrirent de leurs fléches. Sa mort déconcerta les Barbares. N'attendant après cette trahison qu'une vengeance cruelle, ils prierent Narsès de leur conserver la vie, ils se rendirent, et lui remirent la place. Il termina cette guerre par un traité avec le Roi des François, au moyen d'une somme considérable qu'on lui donna.

JUSTINIEN. An de N. S. 556.

CXLV. Guerre de la Colchide. Révolte des Misimiens.

Il ne restoit à Justinien que celle de la Colchide, où il survint de nouveaux troubles après la défaite des Perses. L'Empereur avoit envoyé Rotérique porter quelque argent qu'il donnoit toutes les années aux Misimiens, peuple d'une petite contrée à l'Orient de la Colchide, et dépendante des Laziens. Les Misimiens soupçonnerent Rotérique de vouloir livrer aux Alains une de leurs principales villes. S'étant offensé des plaintes mal fondées qu'ils lui en firent, ils continuerent dans leurs appréhensions, et l'assassinerent. Cet acte

JUSTINIEN An de N. S. 556.

de violence leur fit craindre avec justice la colere de l'Empereur; on députa les Chefs de la Nation pour informer Nacoragan de ce qui s'étoit passé, et se mettre sous sa protection. Le Général des Perses loua leur changement, et promit de les assister en toute occasion.

CXLVI. Ils massacrent les Ambassadeurs Romains.

Au commencement du printems, les Romains s'avancerent vers le pays des Misimiens, et Nacoragan partit d'Ibérie pour aller au secours de ses nouveaux alliés. Mais l'armée Romaine les ayant tenus en suspens durant tout l'Eté, les Perses se retirerent sur la fin de l'automne. Les Romains délivrés des seuls ennemis qu'ils eussent à craindre, résolurent avant que d'entrer sur les terres des ennemis, de leur faire de nouvelles sommations pour les exhorter à reconnoître leur faute, et à rendre ce qu'ils avoient enlevé à Rotérique. Loin de s'avouer coupables, ils se jetterent sur les Députés, et les mirent en pieces.

CXLVII. Incendie et carnage de la Nation.

Depuis cet attentat si contraire au droit des gens, ils n'eurent plus de ressource que dans un dernier effort de leur désespoir. Ils mirent le feu à toutes les citadelles qu'ils ne pouvoient garder, et ne réserverent que celle de Tzaca où ils se renfermerent. Les Romains en firent le siege, et l'attaquerent avec

ardeur. Quelques-uns monterent sur le rocher où elle étoit assise ; ils embraserent les maisons, et firent périr dans les flammes ceux qui se tenoient cachés pour éviter le glaive. Citoyens, soldats, femmes et enfans, tout fut sacrifié aux mânes de Rotérique, excepté cinq cens hommes retirés dans le Fort, qui demanderent grace, et rendirent l'argent de l'Empereur, qui montoit à deux millions huit mille huit cens écus d'or.

JUSTINIEN. An de N. S. 556.

CXLVIII. Cosroez fait écorcher Nacoragan.

Cosroez, irrité du mauvais succès de cette guerre, fit porter tout le poids de son courroux au Général Nacoragan. Il le rappella d'Ibérie et le condamna inhumainement à être écorché vif, depuis la tête jusqu'aux pieds. Comme sa peau conservoit encore la figure de ses membres, il la fit souffler, et exposer au haut d'un rocher, pour servir d'exemple à ceux qui commanderoient ses armées dans la suite.

CXLIX. Treve avec l'Empereur.

Il comprit toutefois, qu'après tant de pertes, il ne pouvoit continuer la guerre dans le pays des Colchéens. Les Romains, maîtres de la mer en tiroient des troupes, et toutes les provisions nécessaires, tandis qu'il étoit obligé d'envoyer des vivres à ses soldats, sur des bêtes de charge ou sur le dos des hommes. Il députa un Ambassadeur à Constantinople, qui convint avec l'Empereur, que les deux Nations retien-

JUSTINIEN. An de N. S. 517.

droient les places, dont elles étoient en possession par le droit des armes, jusqu'à ce qu'elles eussent fait un traité à ce sujet.

CL. Révolte et défaite des Tzaniens.

Les Tzaniens prirent la place des Perses, pour exercer la valeur des troupes Romaines. Ces peuples, qui habitoient au midi du Pont-Euxin, vers Trébizonde, étoient vassaux de l'Empire depuis une longue suite d'années. Ils se partagerent en deux factions, l'une demeura soumise; l'autre secoua le joug, se jetta sur les Provinces voisines, ravagea la campagne, dépouilla les voyageurs, se répandit jusques dans l'Armenie, et exerça toutes les hostilités auxquelles se portent des ennemis déclarés. Justinien envoya contr'eux Théodore, Capitaine de leur Nation, et déja connu par ses exploits. Il partit de la Colchide avec des forces suffisantes, et établit son camp dans le pays des Tzaniens. Les Barbares vinrent l'attaquer, et d'abord ils remporterent sur lui quelque avantage. Mais dans un second combat la plûpart furent taillés en pieces, et les autres implorerent la clémence du vainqueur. Justinien fut plus sensible au succès de cette expédition, qu'il ne l'avoit paru à la défaite des Goths et des autres Nations barbares. Il en fit mention dans une de ses Novelles, comme de la plus glorieuse de ses victoires.

JUSTINIEN. An de N. S. 557.

Sa joie fut troublée par l'horrible tremblement de terre, qui arriva peu de tems après à Constantinople, sur la fin de l'automne. Il commença au milieu de la nuit, et jetta l'allarme parmi tous les citoyens. On n'entendit bientôt que cris et gémissemens. Le tremblement étoit accompagné d'un bruit sourd et épouvansable. qui sortoit des entrailles de la terre. L'air étoit rempli d'une noire fumée, qui effaçoit la lumiere de la Lune et des Etoiles, et qui redoubloit l'horreur des ténébres. Les secousses étoient si violentes, que l'on vit des maisons se séparer, et ensuite se rejoindre; il y eut des colonnes et des poutres enlevées dans l'air; qui allerent tomber sur d'autres bâtimens éloignés avec un horrible fracas.

CLI. Tremblement de terre à Constantinople.

Ce fléau dura une partie de l'hiver, et ne s'appaisa que par degrés. Le Prince fit rebâtir les édifices qui avoient été détruits, et rétablir ceux qui n'étoient qu'endommagés. Toute la nef de la fameuse Eglise de sainte Sophie s'écroula et fut reparée, mais avec moins de magnificence que la premiere. Les autres Eglises qui n'avoient pas la force et la solidité de ce chef-d'œuvre d'architecture, furent presque toutes renversées jusques aux fondemens.

CLII. Justinien en répare les ravages.

A ce malheur succéda une nouvelle attaque de la peste, qui désoloit suc-

JUSTINIEN. An de N. S. 558.

cessivement les Villes et les Provinces de l'Empire, depuis la cinquiéme année du régne de Justinien, et qui revint attaquer Constantinople, où elle fit les mêmes ravages. La nouvelle de tant de calamités arrivées en même-tems à la Ville Impériale, se répandit dans les pays étrangers, et inspira aux Huns Cotrigoriens le dessein de venir l'attaquer au milieu de sa douleur et de son affoiblissement. Ils passerent le Danube dans le tems qu'il étoit glacé, se jetterent dans la Thrace, et y commirent des cruautés et des horreurs que l'on ne peut décrire.

CLIII. Irruption des Huns.

CLIV. Relâchement de l'Empereur.

Les Romains n'avoient plus alors ces armées nombreuses des regnes précédens. Au lieu de six cent quarante-cinq mille combattans, qui étoient ordinairement sur pied, il n'y en avoit pas cinquante mille; encore étoient-ils dispersés en Italie, en Espagne, en Afrique, en Egypte, en Colchide, et en Gréce. Ce qui en restoit dans la Thrace n'étoit pas capable de la défendre. L'Empereur, qui dans sa jeunesse avoit recouvré lui seul toutes les Provinces que ses prédécesseurs avoient conquises, commença dans sa vieillesse à s'ennuyer de la guerre. Il aima mieux acheter la paix à force d'argent, que de s'exposer davantage à l'inconstance de la fortune; il laissa périr les légions, les regar-

dant désormais comme inutiles et à charge.

JUSTINIEN. An de N. S. 558.

Ceux qui eurent part au gouvernement, négligerent à son exemple le soin de conserver les armées, de mettre à part les sommes nécessaires pour leur subsistance, et de les envoyer dans les pays où l'on en avoit besoin. Ils ne payoient les troupes qu'après de longs délais, qui étoient cause qu'on retranchoit toujours une partie de ce qui étoit dû; et par leurs artifices frauduleux, ils trouvoient encore le moyen de retirer des mains de l'Officier et du soldat l'argent qu'on leur avoit donné. Ceux qui avoient consacré leur vie à la défense de l'Empire, se voyant ainsi maltraités et réduits à la misere, étoient contraints de renoncer à l'exercice des armes, et de chercher dans une autre profession les moyens de subsister.

CLV. Affoiblissement des troupes.

La Thrace fut donc en proie à la cupidité des Huns, qui y vinrent moins pour la conquérir que pour la piller. Lorsqu'on apprit à Constantinople qu'ils n'étoient plus éloignés qve de cent cinquante stades, tout fut dans la consternation. La frayeur dont les citoyens furent saisis, leur représenta le mal plus grand qu'il n'étoit en effet. Ils n'avoient devant les yeux que la famine, les incendies et la mort. L'Empereur aussi effrayé que ses sujets, avoit déjà or-

CLVI. Les Huns ravagent la Thrace.

JUSTINIEN. An de N. S. 559.

donné que l'on ôtât tous les ornemens des Eglises qui étoient hors de la ville, depuis les Blaquernes jusqu'au Pont-Euxin.

CLVII. Belisaire reprend les armes.

Belisaire étoit le seul dans la ville Impériale capable d'arrêter ce torrent impétueux. On lui représenta que l'extrêmité où l'Etat se trouvoit réduit, rendroit cette nouvelle entreprise plus célebre que toutes les autres où il avoit brillé, et la victoire dont elle seroit suivie, plus flâteuse et plus éclatante. Cet ancien Général reprit donc le casque et la cuirasse qu'il avoit quitté depuis dix ans, assembla ce qu'il put trouver de soldats et de volontaires, et alla camper à quelque distance de l'ennemi. Il étoit suivi de trois cens cuirassiers, qui avoient servi sous lui dans ses dernieres campagnes. Tout le reste étoit un peuple sans armes et sans expérience, qui étoit plutôt accouru pour être spectateur que pour combattre. Il se mêla parmi les troupes un grand nombre de paysans, qui n'avoient rien à faire depuis que les Huns avoient ravagé leurs moissons. Il les employa à creuser un large fossé, qui servit de retranchement.

CLVIII. Il les chasse de l'Empire.

Les Huns méprisant ce petit nombre de combattans, crurent qu'il suffisoit d'envoyer deux mille chevaux pour les tailler en piéces. Belisaire en fut averti

par ses espions, et plaça en embuscade deux cens cavaliers armés de boucliers et de lances. Lorsque les Barbares eurent passé l'embuscade, Belisaire à la tête de ses troupes s'avança vers eux, les chargea vigoureusement, et fit signe à ceux qui étoient embusqués de les prendre en flanc et en queue. En même-tems les paysans, et les autres qui ne combattoient pas, remplirent l'air de leurs cris, et du bruit qu'ils faisoient en choquant leurs bâtons. Les Huns étonnés de se voir investis et frappés de toutes parts, ne savoient de quel côté faire face; leur chevaux effarouchés par le bruit horrible qu'ils entendoient, les empêcherent de faire usage de leurs armes, et de parer les coups qu'on leur portoit; il en périt un grand nombre, et le reste prit honteusement la fuite. Cette déroute les déconcerta tellement qu'il repasserent le Danube et rentrerent dans leur pays.

JUSTINIEN. An de N. S. 559.

CLIX. Eloges qu'il reçoit du peuple.

Tout retentit des louanges de Belisaire après une si belle action, et les peuples alarmés vanterent le service qu'il venoit de rendre à l'Empire. Ils lui donnoient tous les jours de nouvelles marques de leur reconnoissance dans les rues, dans les places publiques, et dans les jeux. On le regardoit comme le libérateur de la patrie, comme le fléau des Barbares, qui savoit

JUSTINIEN. An de N. S. 559.

toujours vaincre, et ne pouvoit jamais être vaincu. C'étoit, ajoute l'historien Agathias, le moindre tribut que l'on pût payer à son mérite et à ses belles actions: les plus beaux génies et les plus grands cœurs s'affoiblissent et se relâchent quand ils ne sont pas animés par les louanges et par les récompenses; ils négligent de cultiver leurs talens, ils ne s'appliquent ni à l'exercice des armes ni à l'étude des lettres; et l'Etat n'a plus ni Savans ni Généraux.

CLX. Les Grands en sont jaloux.

Justinien tomba dans ce défaut sur la fin de ses jours, et celui qui méritoit toute son estime en ressentit des effets tout contraires. Les éloges que l'on donnoit à Belisaire, firent ombrage à quelques grands de la Cour, possédés par l'envie et la jalousie, ces passions farouches et indomptables qui attaquent toujours les vertus les plus éclatantes. Ils l'accuserent de rechercher la faveur et l'applaudissement du peuple, et de former des desseins ambitieux. Ils firent passer leurs calomnies dans l'esprit de Justinien, ils priverent Belisaire du prix de ses travaux et des honneurs de la victoire.

Une maladie douloureuse qui survint à l'Empereur vers le commencement de l'année suivante, et qui le mit hors d'état de prendre connoissance des affaires, leur donna un nouveau moyen

d'accabler celui qu'ils vouloient perdre. Justinien fut attaqué d'un mal au genou, qui menaça de le mettre au tombeau, par l'excès d'une ferveur imprudente. Malgré les remontrances qu'on lui fit, il passa tout le Carême dans le jeûne le plus austère. Il étoit deux jours entiers sans prendre aucune nourriture, quoiqu'il se levât très-matin, et qu'il fût sans cesse appliqué. Il ne mangeoit que des herbes sauvages, détrempées dans le sel et le vinaigre, et ne buvoit que de l'eau ; encore en prenoit-il une si petite quantité qu'elle ne pouvoit satisfaire aux besoins de la nature.

JUSTINIEN. An de N. S. 560.

CLXI. Maladie de Justinien.

Procope, qui résidoit ordinairement à Constantinople, raconte de quelle maniere il fut guéri. Comme il étoit tourmenté par de violentes douleurs, Saint Côme et Saint Damien, auxquels il avoit fait bâtir une Eglise sur le golfe de Constantinople, lui apparurent pendant le sommeil, et lui inspirerent d'avoir recours aux mérites de quarante Martyrs, dont on avoit découvert les reliques depuis peu. Justinien renonçant dès-lors au secours des hommes, mit sa confiance dans celui des Saints, et fit apporter la châsse dans le Palais. Les Prêtres ne l'eurent pas plutôt approchée de son genou, que la douleur céda à la vertu des serviteurs de Dieu. On vit en même-tems couler de ses précieux

CLXII. Il est guéri miraculeusement.

JUSTINIEN. An de N. S. 561.

ossemens un abondance d'huile, qui pénétra la châsse et se répandit sur les pieds et sur la robe de Justinien. Cette robe fut gardée avec soin, pour conserver le souvenir d'une guérison si miraculeuse.

CLXIII. Il persécute Belisaire.

Il ne sortit de ce péril que pour retomber dans un autre. Quelques séditieux avoient formé le projet d'attenter à sa vie : leur conspiration fut découverte, et l'on fit expirer dans les tourmens plusieurs des conjurés, sans pouvoir leur faire avouer ni l'auteur ni les complices. Belisaire quoiqu'innocent d'un crime aussi noir, en fut accusé. Les ennemis de sa gloire, qui l'avoient déja noirci dans l'esprit du Prince, lui imputerent d'avoir tramé lui seul le complot qui menaçoit l'Etat, pour s'emparer du sceptre par la faveur du peuple dont il se voyoit assûré. L'Empereur, que la vieillesse avoit rendu ombrageux, crut aisément ces calomnies. Il lui ôta la dignité de Patrice; lui retrancha les gardes qu'il avoit en cette qualité; l'obligea de demeurer dans sa maison, où il étoit gardé à vue; le fit maltraiter de plusieurs manieres; abrégea ses jours par les chagrins qu'il lui causa; et confisqua tous ses biens après sa mort.

A voir cet illustre guerrier réduire la nation des Vandales, ramener les Mau-

res à l'obéissance, pacifier l'Afrique, faire trembler le fier et cruel Cosroez, les chasser des terres de l'Empire par sa seule présence, et sauver Constantinople de la fureur des Huns, qui auroit pû croire que de services aussi importans eussent pû être suivis de la plus triste et de la plus humiliante de toutes les disgraces ? Il aspiroit à la gloire ; il y étoit parvenu ; et voilà le terme où elle l'a conduit. Ambitionner les hautes places, c'est se susciter des ennemis, en se donnant des rivaux.

JUSTINIEN. An de N. S. 561.

CLXIV. Réflexion sur sa destinée.

L'erreur et l'obstination s'emparerent de Justinien dans sa vieillesse. Plus occupé à s'efforcer de pénétrer la profondeur de nos mysteres, qu'à regler les affaires de l'Etat, il y passoit les jours et les nuits ; il prononçoit avec assurance sur les matieres de la foi ; il décidoit avant les Evêques, et sans les avoir consultés ; ses édits ressembloient à des Canons de Conciles ; il disputoit avec les hérétiques, et se flattoit d'avoir assez de lumieres pour les convaincre, et pour pouvoir les ramener. Cette présomption fut la cause de sa chûte. Quelques Origenistes lui inspirerent habilement l'erreur des Incorruptibles, rejettons des Eutychéens, et lui persuaderent que le corps de Jesus-Christ n'avoit été susceptible d'aucun changement ni d'aucune altération, pas mê-

CLXV. Erreur de Justinien sur J. C.

JUSTINIEN. An de N. S. 564.

me par les passions naturelles et innocentes, comme la faim et la soif; ensorte qu'avant sa mort il mangeoit sans besoin comme après sa résurrection; et que sa chair étoit incorruptible. Il publia cette doctrine dans un Edit, qui fut envoyé par tout l'Empire, ordonnant aux Evêques de l'approuver.

CLXVI. Résistance des Evêques et persécution.

Saint Nicet Evêque de Tréves lui écrivit fortement à ce sujet, pour l'exhorter à renoncer à une erreur qui anéantissoit la vérité de l'Incarnation, en faisant une ombre ou un fantôme du corps de Jesus-Christ qui n'auroit point eu un corps semblable au nôtre. Il l'avertissoit que toute l'Afrique, l'Espagne, l'Italie et la Gaule, l'anathématisoit; principalement depuis qu'il avoit commencé à persécuter de saints Evêques, qui refusoient de souscrire à sa doctrine erronée. L'Empereur avoit en effet relégué en différens Monasteres six Evêques Africains qui lui avoient résisté en face à Constantinople. Saint Eutychius Patriarche de cette ville, pour avoir soutenu en présence de Justinien qu'une telle doctrine rendoit l'Incarnation imaginaire, et étoit opposée à l'Evangile, aux Apôtres et à la Tradition, fut enlevé par violence des saints Autels, renfermé dans un Monastere, et déposé de son siege, où il eut la douleur de voir introduire Jean

Scholastique, Apocrisiaire d'Antioche. On suborna plusieurs Clercs et ses domestiques pour déposer contre lui. D'un autre côté tous les Patriarches et plusieurs Evêques refuserent de recevoir l'Edit de l'Empereur, et lui témoignerent leur opposition dans des Conciles ou par des écrits particuliers. Envain l'Empereur employa les caresses, les prieres et les menaces, pour séduire saint Anastase Patriarche d'Antioche, dont la doctrine, les lumieres et les vertus étoient connues dans tout l'Orient. Sa fermeté encouragea les Evêques, ainsi que les Moines de l'Asie, dont aucun ne se laissa vaincre.

JUSTINIEN. An de N. S. 564. et suiv.

D'autres soins ralentirent néanmoins le zele qu'il montroit pour faire adopter ses illusions. Le traité que ses Généraux avoient fait avec ceux de Cosroez pour la Colchide, étoit moins une paix qu'une suspension d'armes. L'incertitude où étoient les deux Princes, si le parti contraire ne les reprendroit pas inopinément, leur faisoit souhaiter de conclure une alliance solide qui rendît la tranquillité aux Provinces frontieres. Justinien envoya pour cet effet à Dara Pierre, capitaine de ses Gardes; et Isdigune s'y rendit de la part de Cosroez. Après de longues conférences où Isdigune demandoit une paix perpétuelle, et que l'Empereur payât aux Perses une

CLXVII. Négociation de paix avec les Perses.

JUSTINIEN. An de N. S. 564. et suiv.

certaine somme par an, dont on leur donneroit quarante années d'avance, on se borna à une treve de cinquante ans, aux conditions que les Romains rendroient la Lazique, qu'ils payeroient trente mille écus d'or aux Perses chaque année de la treve, qu'ils en donneroient sept d'avance, et après les sept ans expirés qu'ils en avanceroient encore trois; mais que dans la suite ils ne payeroient chaque année qu'après qu'elle seroit échue.

CLXVIII. On conclut une treve de 50 ans.

Les Ambassadeurs fournirent chacun une ratification particuliere, au nom de leur maître, du Traité qu'ils venoient de faire. Celle d'Isdigune montre quelle étoit la vanité et l'ostentation des Perses dans les titres fastueux que prenoient leurs Souverains. La voici telle que Ménandre l'a conservée. « Le » divin, le bon, le pacifique, le souve» rain Cosroez, Roi des Rois, le bien» faisant, à qui les Dieux ont donné un » grand Royaume avec une grande puis» sance, le géant des géants, fait à l'i» mage des Dieux; à Justinien César » notre frere. » Ce Traité contenoit treize articles, tant sur la milice que sur le commerce et la sûreté des peuples, après lesquels on ajouta un acte séparé en faveur des Chrétiens de la Perse, à qui l'on accordoit la liberté de bâtir des Eglises, d'y célébrer les SS. Mysteres

et d'y chanter les Pseaumes. Cosroez promit de ne les plus forcer de suivre les superstitions de la magie, ni d'adorer les Dieux de la Nation, ni de les empêcher d'ensevelir les morts, suivant la coûtume des Chrétiens; mais on leur défendit d'attirer les Mages à leur Religion.

JUSTINIEN. An de N. S. 566.

CLXIX. Mort de Justinien.

Justinien ne jouit pas long-tems de la paix qu'il avoit procurée à l'Empire, ou plutôt qu'il avoit achetée de ses ennemis. La nuit du quatorze au quinze Novembre 566 il fut surpris d'une attaque d'apoplexie, qui l'emporta subitement la trente-neuvieme année de son regne, et la quatre-vingt-quatrieme de son âge.

CLXX. Son zele pour construire les Eglises.

Le respect que les Grecs conserverent pour sa mémoire, en le plaçant dans leur ménologe au nombre des Saints, ne peut venir que de quelque marque de repentir ou de soumission qu'il donna avant sa mort, ou de son zele pour l'Eglise, et pour la sainteté du culte religieux. En effet jamais Prince n'a fait bâtir un si grand nombre d'Eglises. Procope, qui nous en a conservé le détail, en compte trente-une dans le seul territoire de Constantinople, soit bâties à neuf, soit réparées ou agrandies; vingt-une dans l'Asie mineure, la Syrie et la Palestine, et onze dans l'Afrique.

CLXXI. Celle de Ste. Sophie.

Celle de Ste. Sophie à Constantinople, qui subsiste encore aujourd'hui, peut être regardée comme un chef-d'œuvre de l'art, et une marque éclatante de la magnificence de Justinien. Après que l'ancienne eut été brûlée dans la sédition des Bleus et des Verds en 591 il fit construire la nouvelle, et s'efforça de réparer le scandale et l'impiété, autant qu'un Prince mortel en est capable. Anthéme de Tralles le plus habile Architecte de son tems, fut chargé de donner les desseins et de conduire l'ouvrage. L'édifice paroît ne s'élever au-dessus de toute la ville que pour attirer lui seul les regards, et effacer la magnificence des maisons et des palais. Quoique sa longueur et sa largeur soient extraordinaires, la juste proportion qui y est observée fait qu'elles n'ont rien d'énorme ni de choquant. La grandeur des ornemens ne préjudicie point à la délicatesse que l'on admire dans ceux qui sont moins grands; on n'y reconnoit ni excès ni défaut; tous les dehors en sont éclatans. La face, où l'on célebroit les SS. Mysteres, est tournée vers l'Orient. Elle s'éleve en forme de demi-cilindre; le haut ressemble à un quart de globe, et l'on voit au-dessus un ouvrage en forme de demi-lune, dont la hardiesse étonne, et inspire de la crainte: quoiqu'il soit très-solide, il est sus-

pendu de telle sorte, qu'il paroît prêt à tomber, et semble menacer ceux qui le regardent. Ce dôme est soutenu par deux rangs de colonnes, placées en demi cercle, par quatre piliers principaux, et par plusieurs autres colonnes extrêmement déliées que l'on pourroit autant nommer des ornemens que des appuis. Les Turcs les ont jointes depuis les unes aux autres par une mâçonnerie informe. La plupart des voûtes particulieres sont à jour dans leur centre, par où l'on voit naître la lumiere. De chaque côté est une galerie, où l'or, l'argent et la diversité des marbres présentoient le plus superbe objet que la main des hommes puisse former. On ne peut compter à quelles sommes montoient les pierreries, les vases, les ornemens et les statues des plus riches métaux, que le Prince avoit donnés à cette Eglise. Il y avoit dans le seul sanctuaire quarante mille marcs d'argent. Pour rendre cet édifice plus durable, on en lia les pierres, non avec le seul ciment, mais avec des crampons de fer, qui les attachent toutes les unes aux autres. Depuis que les Turcs s'en sont emparés, on n'y voit plus rien d'admirable que le corps du vaisseau, et quelques restes de ses anciens ornemens.

L'Empereur ne borna pas ses soins aux édifices sacrés, l'embelissement des

CLXXII. Edifices bâtis et réparés.

principales villes et la sureté des peuples l'intéressoient essentiellement. Il fit bâtir des palais et des maisons de campagne dignes du plus grand Prince de l'univers; il fit réparer tous les ravages que les tremblemens de terre avoient causés en différens endroits de l'Empire, et remit dans leur premier état toutes les villes affligées. Les guerres que ses prédécesseurs avoient eu à soutenir contre les Barbares du Nord et de l'Orient avoient ruiné la plus grande partie des fortifications. Justinien les fit toutes rétablir, et en ajouta de nouvelles sur les frontieres et aux passages des fleuves. On compte trois cent quatre-vingt-dix Forts bâtis à neuf, ou relevés, tant en Epire que dans la Macédoine, dans la Thessalie, dans la Dardanie et dans l'Illyrie. Depuis les courses et les brigandages de Cosroez et de Cavade, les Perses avoient la facilité de rentrer sur les terres de l'Empire quand ils le vouloient, sans qu'on pût les arrêter; Justinien répara tous leurs désordres, soit dans la Mésopotamie, dans la Syrie, dans la Lazique, et jusqu'aux portes Caspiennes.

CLXXIII. Rigueur dans la levée des Impôts.

Des travaux si considérables, joints aux guerres de l'Afrique, de l'Italie, du Nord et de l'Asie, l'engagerent dans des dépenses énormes. Il fut contraint de faire lever de grands impôts. Ce qui

a sans doute donné lieu aux reproches d'avarice et d'inhumanité que Procope lui fait dans son histoire secrette. Dans tout le cours de son regne, il ne remit pas une seule fois le reste du tribut que les peuples n'avoient pu payer les années précédentes, comme tous ses prédécesseurs l'avoient fait, de peur de ruiner les pauvres. Aussi plusieurs particuliers furent contraints d'abandonner leurs terres au profit du Prince et des Exacteurs. Les Villes de l'Asie qui avoient été ruinées par les fureurs de Cosroez, ne furent exemptées des impôts que pour un an, quoiqu'elles l'eussent été pour sept sous le regne d'Anastase, après des pertes beaucoup moins considérables. On les obligea, comme les autres que le feu de la guerre n'avoit point ravagées, à fournir les vivres et l'argent nécessaires à l'entretien des troupes, et à les transporter à leur frais. Si les particuliers ne pouvoient donner les sommes auxquelles ils étoient taxés, on saisaissoit leurs terres, et ils n'en recevoient point les revenus. Justinien ordonna aux citoyens de toutes les Villes de céder aux soldats le plus beau logement de leurs maisons, de les servir à table, de leur donner tout ce qu'ils demanderoient, et de se retirer où ils pourroient pendant qu'ils auroient les troupes en quartier.

CLXXIV. Avarice de Barsamés.

Il avoit choisi pour Intendant de ses finances Pierre Barsamès, homme sans honneur, sans probité, fourbe, avare, inhumain, vrai tyran. Il avoit appris à compter l'argent avec une si grande vîtesse, qu'il éblouissoit la vue, et savoit escamoter une partie de la somme sans qu'on s'en apperçut. Il retrancha les appointemens des Officiers de l'Empereur, sans qu'il leur fut permis de se retirer. Il remit les charges en vente avec des circonstances plus odieuses que tous ses prédécesseurs. Ceux qui les achetoient se vengeoient impunément sur le peuple, et le ruinoient par leurs exactions. Le Maître des Offices, le Trésorier du Palais. celui des dépenses particulieres, le Garde du Patrimoine, tous les Officiers de Constantinople et des Provinces suivirent son exemple, et vexerent avec la même rigueur dans leur département. Barsamès fit acheter pour les Villes d'Asie, et payer comme bons des bleds qu'on avoit amenés d'Afrique et de Sicile, et qui s'étoient gâtés dans le trajet. La peste et une année de stérilité ayant mis la famine dans Constantinople, il vendit au double les bleds qui étoient dans les greniers publics; et défendit d'en tirer d'ailleurs.

Il affoiblit le poids de la monnoie d'or, sans en diminuer le prix, ce qui

étoit sans exemple dans les siecles passés. Il retrancha une libéralité que le Prince faisoit tous les ans pour le soulagement du Peuple ; il en détourna presque tout le fonds à son profit, et n'en laissa qu'une partie au trésor public.

CLXXV. Il séduit l'Impératrice.

Le soulevement général que cette nouvelle injustice excita à Constantinople, indisposa Justinien contre son Ministre : il voulut le renvoyer, et lui faire rendre compte de son administration. Mais l'Impératrice Théodora, amie et complice de toutes les iniquités de Barsamès, le protegea, et empêcha l'Empereur de l'inquiéter. Quoique les crimes de cet homme pervers eussent suffi pour gagner l'affection d'une Princesse aussi méchante, on assure qu'il l'avoit séduite et aveuglée par les enchantemens de la magie qu'il exerçoit publiquement dans ses assemblées avec les Manichéens ; et Théodora elle-même ne dissimuloit point l'usage qu'elle en faisoit.

CLXXVI. Origine de Théodora.

Il n'y eut jamais d'ame plus noire et plus barbare que celle de cette Princesse. Sa mere, femme débauchée et sans pudeur, la produisit sur le théâtre pour servir sa sœur aînée ; et comme elle ne savoit ni la danse ni la musique, elle y fut moins en qualité d'actrice qu'en celle de bouffonne et de prostituée. Plaisante et railleuse de son

naturel elle s'attacha à des farceurs ; avec lesquels elle perdit bien-tôt tous les sentimens de la bienséance et de la pudeur, et devint par l'excès de sa hardiesse la plus fameuse de toutes celles qui exerçoient cette infâme profession. Sa plaisanterie ordinaire étoit de s'enfler les deux joues, de se faire donner un soufflet, et de s'en plaindre d'une maniere bouffonne, qui réjouissoit le petit peuple, et excitoit des éclats de rire. Mais lorsqu'elle descendoit du théâtre, on avoit pour elle tant de mépris et d'horreur, que personne n'osoit passer auprès d'elle dans les rues sans craindre de se diffamer. Si on la rencontroit le matin, on croyoit que c'étoit un mauvais augure pour le reste de la journée. Un certain Hécébole la prit à sa suite pour le servir dans sa passion. L'excès de ses débauches l'ayant fait renvoyer de la Pantapole où il l'avoit menée, elle fut réduite à une extrême misere, et se retira à Alexandrie. Les Magistrats s'apperçurent qu'elle y avoit corrompu la jeunesse ; ils la chasserent, et elle revint par terre à Constantinople, s'arrêtant de Ville en Ville, et ne subsistant que de prostitution.

CLXXVII. Justinien l'épouse.

Voilà celle que Justinien se choisit pour épouse, et dont il suivit les impressions, après qu'elle eut souillé et scandalisé par ses débauches les principales

cipales Villes de l'Empire. Séduit par sa beauté et par la vivacité de ses saillies, il en fit d'abord sa maîtresse sous le regne de Justin, et lui donna des biens considérables, sans pouvoir l'enrichir. Justin le voyant résolu de l'épouser, la fit proclamer Impératrice à la cérémonie du Couronnement de Justinien : les nôces en furent célébrées peu de tems après, moyennant une loi de l'Empereur qui abrogea celle qui défendoit à un Sénateur d'épouser une femme débauchée.

CLXXVIII. Personne n'ose le contredire.

La crainte que l'on avoit du pouvoir de Justinien, que la vieillesse de l'Empereur avoit rendu absolu, étouffa les murmures des Grands et du peuple. Toute la Ville de Constantinople, sans excepter même les Prélats qui s'y trouverent et les Magistrats, allerent saluer l'Impératrice, et se prosternerent lâchement à ses pieds, eux qui avoient été les spectateurs de ses bouffonneries et de ses opprobres.

CLXXIX. Il est d'intelligence avec elle.

Justinien se persuada ou feignit de croire que tous ces hommages venoient d'une affection sincere. Après s'être fait ainsi illusion, il convint avec elle d'en imposer au peuple, pour s'attirer des partisans dans tous les états. Lorsqu'on s'adressoit à lui pour quelques graces, Théodora, comme associée au Gouvernement, formoit des difficultés et des

obstacles, et en apparence ne se rendoit qu'aux sollicitations de l'Empereur : et lorsqu'on s'adressoit en premier à Théodora, Justinien se rendoit difficile, et n'accordoit les graces que par considération pour l'Impératrice. Le Prince ne se trouvoit d'accord avec elle que pour faire le mal, et opprimer les gens de bien. L'un et l'autre se parant d'un zele affectionné pour la paix, feignirent de vouloir éteindre le cruel schisme de Bleus et des Verds; ils se déclarerent contre ceux-ci, exilerent les plus riches, et s'emparerent de leurs biens. Prenant ensuite les dehors de la Religion, ils sévirent avec rigueur contre les Payens, les hérétiques et les astrologues, et les dépouillerent de tout ce qu'ils possédoient.

CLXXX. Elle dépouille les plus riches de l'Empire.

Les immenses richesses de Zénon, neveu d'Anteme, qui avoit été autrefois Empereur d'Occident, tenterent Justinien et Théodora. Pour les lui enlever, on le nomma Gouverneur d'Egypte, et l'on séduisit quelques-uns de ses gens pour le détourner dans quelque isle, et venir lui annoncer que le Vaisseau qui portoit ses trésors avoit été brûlé par accident. Le coup fut exécuté comme il avoit été conçu; et Zénon ayant été mis à mort peu de jours après, Théodora supposa un testament par lequel il la déclaroit héritiere de

tous ses biens. Elle en fit de même à l'égard d'un grand nombre de riches Seigneurs de l'Empire, qui possédoient des biens immenses. Quelquefois on les dépouilloit de leur vivant, et on les réduisoit à la derniere misere.

CLXXXI. Sescruautés.

Aussi altérée du sang des Hommes, que de leurs richesses, Théodora le faisoit couler par le seul motif de satisfaire ses caprices et sa cruauté. La crainte qu'Amalasonte ne se fît aimer de Justinien par sa noblesse et sa beauté, lui inspira le noir dessein de l'envoyer assassiner en Italie, parce que l'Empereur lui avoit mandé de venir à Constantinople. Un jeune Seigneur s'étant échappé à dire quelques paroles de raillerie sur sa conduite, elle le fit frapper de verges en public. Le peuple murmura hautement d'un traitement si rigoureux pour un sujet qu'il ne desapprouvoit pas, et osa demander grace. Théodora plus irritée de ces sentimens de compassion, ordonna aux exécuteurs de le mutiler honteusement. Animée contre un certain Diogene du parti des Verds, Homme d'une probité reconnue, elle voulut obliger un jeune Homme à l'accuser d'un péché abominable. N'ayant pu le corrompre ni par caresses ni par menaces, elle lui fit serrer le front avec un nerf de bœuf, sans pouvoir le forcer à noircir l'inno-

cent. De deux autres témoins qu'elle avoit voulu suborner, elle fit couper la main droite à celui qui avoit refusé de calomnier l'accusé, et à l'autre, que la crainte des supplices avoit fait prévariquer, elle lui fit couper la main droite et la langue, de peur qu'on ne sut qu'il n'avoit déposé qu'à sa sollicitation.

Elle avoit dans le Palais même des cachots souterrains, où elle faisoit enfermer ceux qui avoient le malheur de lui déplaire, ou de lui être suspects. Quelquefois elle y laissoit périr de misere ces infortunées victimes de sa vengeance, ou elle les faisoit exécuter secrettement; tel fut sans doute le sort d'un fils qu'elle avoit eu dans les premieres années de sa prostitution, et qui vint s'annoncer à elle quand elle fut Impératrice: elle le fit enlever par ses gardes, et jamais on n'en entendit parler. Après y avoir tenu long-tems Photius, fils d'Antonine, femme de Belisaire, que la ressemblance de caractere avoit rendue son amie, elle l'en tira pour le faire traiter comme un esclave, parce qu'il avoit parlé contre les débauches de sa mere.

CLXXXII. Nouveau genre de persécution.

Plus les supplices du corps sont violens, plus il est facile aux grandes ames de les endurer, dans l'espérance qu'ils finiront bientôt, et qu'ils couronne-

ront leur innocence. Il n'en est pas de même de ceux de l'esprit ; c'est un tourment qui consume à petit feu, qui dévore sans relâche, qui répand son amertume sur les plus doux plaisirs, qui nous attache l'objet de notre haine, et nous fait vivre avec lui jusqu'à la mort. Théodora en inventa un des plus cruels qui puissent s'imaginer ; ce fut de marier, ou de faire vivre ensemble, des personnes qui se haïssoient mortellement.

CLXXXIII. Elle persécute Belisaire.

Belisaire deshonoré par les infidélités publiques et scandaleuses de sa femme Antonine, pensoit à la faire enfermer. L'Impératrice, attachée à une personne qui lui ressembloit, la protégea de tout son pouvoir. Elle fit revenir Belisaire qui commandoit les armées d'Orient, lui ôta ses gardes et une partie de son bien, lui donna toutes les marques possibles de son indignation, et l'obligea à traiter Antonine comme sa bienfaitrice, et comme une épouse qu'il aimoit.

CLXXXIV. Elle protége les Femmes débauchées.

Dès-lors Théodora devint le réfuge du crime et de l'adultere. La plûpart des femmes suivirent l'exemple d'Antonine, et s'abandonnerent aux mêmes désordres, sans courir aucun danger, ni craindre de châtiment. Quand elles étoient accusées, elles avoient recours à l'Impératrice ; et elles devenoient si

puissantes par sa protection, qu'elles faisoient condamner leurs maris à leur payer le double de leur dot, ou à être battus de verges, ou à demeurer en prison pendant qu'elles continuoient leurs débauches, ou à souffrir dans le silence l'opprobre dont ils étoient couverts. Théodora le rendoit encore plus honteux et plus amer, en donnant des charges et des dignités à ceux qui faisoient le sujet de leur douleur.

CLXXXV. Elle force les mariages.

Les mariages dépendoient entièrement de sa volonté. Elle ôtoit aux Hommes la liberté de choisir une Femme, et les obligeoit à prendre, non pas celle qui leur étoit agréable, suivant l'ordre de la nature et des nations les plus barbares, mais celle qu'elle avoit envie de leur donner. Elle usoit du même empire envers les filles, et les contraignoit de se marier avec des Hommes pour qui elles avoient de l'aversion. C'est ainsi qu'elle força la fille de Belisaire à épouser son petit-fils pour le rendre l'héritier des biens de cet illustre Général. Elle sépara de jeunes mariées sous prétexte qu'on ne lui avoit pas demandé son consentement sur leurs nôces.

Saturnin avoit une petite niéce fort jeune et fort belle, qui lui avoit été promise en mariage. Le jour qu'on devoit célébrer les nôces, Théodora le fit

mettre en prison, et le contraignit de prendre pour épouse la fille d'une Actrice déshonorée publiquement, qui avoit néanmoins grande part au Gouvernement des affaires de l'Empire. Saturnin forcé d'épouser une fille de théâtre, que sa mere avoit déjà entraînée dans ses débauches, témoigna le chagrin qu'il en ressentoit. Théodora l'ayant appris, le fit suspendre dans la place, et frapper de verges, l'insultant pendant cette cruelle exécution, et l'avertissant d'être plus circonspect à l'avenir.

CLXXXVI. Justinien persécute les catholiques.

Combien de mauvaises actions ne devoit point inspirer à Justinien une Femme de ce caractere, qu'il aimoit avec passion, et à qui il avoit donné toute sa confiance? Elle l'engagea à persécuter les Catholiques, et en particulier le Pape Vigile. Elle disposoit par son moyen des Dignités de l'Eglise, et observoit sur-tout de ne mettre en place que des Ministres qui lui fussent dévoués, et prêts à servir toutes ses passions.

CLXXXVII. Ses exactions et ses injustices.

Il créa par son avis de nouvelles charges également odieuses pour sa mémoire et affligeantes pour le peuple. L'une donnoit droit à certains Officiers de mettre un impôt sur les Marchands et leur permettoit ensuite de vendre leurs marchandises au plus haut prix qu'ils pourroient, et même d'en altérer

la qualité par différens mélanges ou autres tromperies. Ceux-ci usoient impunément de la liberté qu'on leur accordoit, pace qu'une partie du profit en revenoit à l'Empereur. Il établit deux Juges particuliers pour connoître des affaires criminelles. A l'un il attribua le jugement des vols, et le nomma Préteur du Peuple; à l'autre, la recherche de ceux qui commettoient des impudicités contraires à la nature, et de ceux qui n'étoient pas dans des sentimens orthodoxes; il appella celui-ci Inquisiteur. Le premier adjugeoit à l'Empereur les vols considérables, sous prétexte qu'il ne paroissoit pas clairement à qui ils appartenoient. Le second, en condamnant les accusés, confisquoit au profit du Prince telle partie de leurs biens qu'il lui plaisoit. Les Officiers de ces Juges ne produisoient ni dénonciateurs ni témoins contre les accusés; et ceux-ci étoient privés de leurs biens, quelquefois de la vie, sans avoir été convaincus.

Quand il eut dissipé plus de trois cens mille marcs d'or qu'Anastase Prédécesseur de Justin avoit laissés dans l'épargne, il augmenta toutes les différentes sortes d'impôts, et en établit de nouveaux, inconnus jusqu'alors, pour satisfaire sa passion pour les Bâtimens, et acheter par des sommes im-

menses la paix avec les nations étrangeres. Jamais il n'arrêtoit la violence avec laquelle ses Officiers exigeoient le tribut ; et lorsqu'ils s'étoient engraissés de la substance du Peuple, et qu'ils avoient amassé de grandes richesses, il leur suscitoit de mauvais procès, pour avoir occasion de les dépouiller entiérement, soit qu'ils eussent acheté leurs Charges, soit qu'ils ne les eussent exercées que par commission.

CLXXXVIII. Contraste de sa conduite.

Comment ce Prince concilioit-il une telle conduite avec ces sages loix qu'il nous a laissées sur la justice, sur le bon ordre et sur la défense des opprimés ? Il ne s'occupoit qu'à l'étude du dogme ; il employoit une grande partie de son tems à de vaines spéculations sur la Nature Divine ; il feuilletoit les Livres sacrés et les Ouvrages des Peres, comme si la conversion des hérétiques eût été son devoir principal : il discutoit nos Mysteres les plus cachés avec des Evêques qu'il retenoit bien avant dans la nuit, et se portoit avec une curiosité insatiable à pénétrer dans ces profondeurs que la sagesse de Dieu a rendues inaccessibles à l'esprit humain.

CLXXXIX. Ses bonnes qualités.

Malgré tant de défauts, Justinien avoit plusieurs des qualités qui forment un grand Prince. La nature l'avoit favorisé d'une taille avantageuse, d'un visage serein et gracieux, d'une grande

étendue d'esprit, d'un grand amour pour le travail, d'un discernement judicieux pour choisir des Ministres capables de faire réussir ses desseins. Ce fut par leur sagesse et leur bravoure qu'il remit sous la Puissance Romaine, l'Afrique et l'Italie, et qu'il rendit la tranquillité aux Provinces Orientales, exposées depuis long-tems à la fureur des Perses. S'il fut un fléau pour ses Sujets, on peut le regarder comme le réparateur de l'Empire, et le vainqueur des nations barbares. Quoiqu'on ne puisse l'excuser de cette avidité avec laquelle il faisoit entrer dans ses coffres toutes les richesses de l'Empire, ses plus grands ennemis ont cependant reconnu qu'il n'aimoit l'argent que pour le répandre, soit à repousser ou appaiser les ennemis de l'Etat, soit à construire des édifices qui en fussent la force et la gloire. Encore faut-il avouer que facile comme il étoit, il ne se porta à toutes ces rigueurs que par les instigations de Théodora.

CXC. Ecrivains de son regne.

Sous son regne vécurent plusieurs grands Hommes. Denis, surnommé *le Petit*, à cause de sa taille, est un des plus célébres. C'étoit un Moine des Scythie, si habile dans les langues, qu'en jettant les yeux sur un livre Grec, il le lisoit en Latin, et un Latin en Grec. L'Eglise lui est redevable de deux Re-

cueils de Canons, où sont compris ceux que l'on nomme des Apôtres; et c'est lui qui, en renouvellant le Cycle Pascal de 95 ans, dressé par Victor, introduisit le premier la maniere de compter les années par l'époque de la Naissance de J. C., ce que nous appellons l'Ere vulgaire. Il mourut l'an 540.

Cassiodore s'étoit rendu célébre en Italie sous la domination des Rois Goths qui l'avoient honoré des premieres Charges. Il embrassa la vie monastique à l'âge de 70 ans, et vécut jusqu'à 90 dans le Monastere de Viviers. Il composa un Commentaire sur les Pseaumes, deux Livres d'Institutions aux Lettres Divines, douze Livres de Lettres et d'Actes publics, qu'il avoit dictés étant dans le Ministere sous le Roi Théodoric et ses Successeurs. Il avoit composé douze Livres de l'Histoire des Goths, dont on n'a plus que l'Abrégé fait par Jornandès. C'est lui qui a rangé par ordre des tems les Histoires de Théodoret, de Socrate et de Sozoméne. Il composa encore une Chronique et différens Ouvrages de Philosophie. Sa mort peut être placée vers l'an 560.

Arator, Soudiacre de l'Eglise Romaine, n'est connu que par un ouvrage dans lequel il mit en vers assez foibles les Actes des Apôtres.

reur son oncle, et lui conseilla de se rendre sur le champ au Sénat alors assemblé dans le Palais. Justin suivit ce conseil, et fut aussi-tôt reconnu Empereur. Peu de jours après il fut couronné dans l'Eglise de sainte Sophie par Jean de Cappadoce, que Justinien avoit substitué au légitime Patriarche Eutychius, envoyé en exil pour s'être opposé à ses nouvelles erreurs sur l'humanité de Jesus-Christ. JUSTIN II. An de N. S. 565.

II. Obseques de Justinien.

Les premiers soins du nouvel Empereur furent d'ordonner la pompe funebre de son prédécesseur. L'Impératrice Sophie, douée de toutes les vertus qui peuvent orner le trône, se chargea de l'exécution, et signala sa reconnoissance. Elle fit broder en or sur différentes pieces de pourpre, les principales actions du Prince pour lui servir de trophées. Ici, c'étoient les images de ses édifices; on y voyoit des Eglises, des citadelles, des ports, des Villes entieres. Là, c'étoient les triomphes de son regne; les fiers Vandales paroissoient terrassés à ses pieds; Gelimer humilié imploroit sa clémence; les Goths vaincus et dispersés, cherchoient à cacher leur honte; Rome, sous l'emblême d'une femme, lui tendoit les bras pour la tirer de l'oppression; et les Barbares du Nord mis en déroute s'enfuyoient au-delà du Danube. Les vases

JUSTIN II. An de N. S. 565.

et tout ce qui devoit servir à son inhumation, étoient faits exprès, et représentoient en bas relief les principales actions du Prince.

III. L'Impératrice fait payer ses dettes.

Cependant ces honneurs rendus à son corps n'effaçoient point la tâche odieuse imprimée à sa mémoire par les injustices et les exactions de son regne. L'Impératrice s'efforça de le faire. Elle engagea l'Empereur à appaiser les cris du public, en restituant les biens que Justinien avoit enlevés, en payant les dettes qu'il avoit contractées, et en remettant les sommes que le peuple lui devoit, et auxquelles il ne pouvoit satisfaire.

IV. Justin veut rétablir la paix dans l'Eglise.

L'exil et les proscriptions de plusieurs saints Evêques chassés de leurs sieges, faisoient un nouveau sujet de murmure pour les Fidelles. Sophie demanda à Justin de les rappeller dans leurs Eglises; et tous furent rendus à leur troupeau, excepté saint Eutychius, Patriarche de Constantinople, que l'on ne pouvoit faire revenir sans chasser Jean de Cappadoce, qui avoit mis la couronne sur la tête de Justin, et que l'on vouloit ménager. Cherchant à réunir les esprits dans une même croyance, l'Empereur adressa un édit à tous les Chrétiens, où il expliqua sa foi d'une maniere orthodoxe, et les exhorta à embrasser unanimement les décisions des saints Conciles sur les mysteres de la

Trinité et de l'Incarnation. Tous les Catholiques l'approuverent, comme renfermant la doctrine de l'Eglise; mais les schismatiques ne se soumirent point, et la loi demeura sans fruit à leur égard.

JUSTIN II. An de N. S. 566.

V. Rétablissement du consulat sans effet.

Justin, tout occupé à gagner l'affection de ses sujets au commencement de son regne, chercha à les flatter en rétablissant le Consulat. L'extinction de cette dignité leur avoit été d'autant plus sensible, qu'elle les avoit privés du droit de choisir leurs Magistrats; et de la seule image qui restât aux Romains de leur ancienne liberté. Il prit lui-même le titre de Consul, le premier de Janvier 566 et fit au peuple les présens ordinaires dans cette solennité. Mais ce rétablissement n'eut pas de suites. Cette charge tomba une seconde fois pour ne se relever jamais.

VI. Commencement de la guerre des Abares.

Tandis que ce Prince donnoit à ses Sujets, par ses heureux commencemens de favorables espérances, il se présenta une occasion de leur faire voir qu'il soutiendroit avec honneur la gloire des armes de l'Empire. Sous la fin du regne précédent, les Abares, espece de Scythes, qui habitoient au-delà du Danube, et formoient une nation puissante et belliqueuse, avoient envoyé des Ambassadeurs à Justinien, pour lui proposer de faire alliance avec eux; à

JUSTIN II. Au de N. S. 566.

condition de leur payer une pension annuelle, et de leur assigner un pays fertile, où ils pourroient fixer leur demeure. Une demande aussi extraordinaire n'étoit fondée que sur la foiblesse de Justinien, qui accordoit depuis quelques années aux nations barbares tout ce qu'elles vouloient pour en acheter la paix. Devenu plus foible de jour en jour, il avoit résolu de se délivrer de cette formidable nation par d'autres moyens que celui des armes. Du consentement du Sénat, il leur envoya des chaînes d'or, des lits précieux, des étoffes de soie, et d'autres présens. Valentin, porteur de ces dons, contracta une alliance avec eux, et les engagea à faire la guerre aux ennemis de l'Empire, Justinien s'embarrassant peu qu'ils fussent vaincus ou vainqueurs. Sur les espérances qu'on leur donna de les récompenser suivant leurs services, ils prirent les armes contre les Hongrois, et contre les Itasaliens, Huns de nation, et ruinerent leur pays et celui des Sabiriens.

VII. Justin les traite avec le auteur.

Lorsque Justin fut monté sur le trône, ils envoyerent le féliciter, et lui demander les mêmes présens que son oncle leur faisoit tous les ans, pour avoir chassé de la Thrace des ennemis qui la ravageoient sans cesse. Ils lui proposerent même de les augmenter,

sans quoi on empêcheroit difficilement leurs troupes de se jetter sur les terres de l'Empire. Justin offensé de leurs propositions, leur répondit vivement. » Prétendez-vous, leur dit-il, venir à » bout de vos desseins par ce mélange » ridicule de bassesses et d'insultes? Je » vous déclare que vos flatteries ne sont » pas capables de me surprendre, ni » vos menaces de m'étonner. Justinien » vous a obligés, et je ne refuse pas de » le faire; mais ce sera en arrêtant vos » passions, en humiliant votre orgueil, » en vous remettant dans le devoir: » c'est être bienfaiteur que de corriger » les vices. Au lieu de l'argent que vous » me demandez, je ne vous donnerai » qu'une juste terreur de mon nom; » et les bienfaits que je vous accor- » derai seront les graces d'un vain- » queur, et la marque de votre servi- » tude. Retirez-vous donc, et conten- » tez-vous de ce que je vous laisse la » vie. ».

JUSTIN II. An de N. S. 566.

Autant que les Abares avoient fait paroître de fierté et d'audace devant le trône du foible Justinien, autant montrerent-ils de découragement et de lâcheté après le rapport de leurs Ambassadeurs. N'osant entrer dans les Etats de Justin, ils tournerent leurs armes contre la Germanie, qui appartenoit alors aux François, et ils y firent d'a-

An de N. S. 567.

VIII. Ils vont attaquer les François, et se retirent.

JUSTIN II. An de N. S 567.

bord quelques ravages. Sigebert accourut pour arrêter cette irruption ; il investit les Barbares, leur coupa les vivres de tous côtés, et affama leur camp. Bajan, leur Roi, envoya des Députés pour traiter avec lui, et promettre de retirer ses troupes dans trois jours, s'il leur faisoit tenir des vivres, sans quoi le désespoir les porteroit à faire un dernier effort. La prudence inspira à Sigebert de leur envoyer des bœufs, des moutons, du pain et des fruits.

IX. Leur alliance avec les Lombards.

Ils ne furent pas long-tems à délibérer quel parti ils devoient prendre après leur retraite. Les Lombards, peuples venus de la Scandinavie, et qui s'étoient insensiblement établis dans la Pannonie, sous un gouvernement monarchique, les prierent de se joindre à eux contre les Gépides et les Romains. Albouin, leur Roi en écrivit à Bajan, et lui montra ce que l'on pouvoit espérer de l'union de deux peuples aussi puissans que courageux ; qui feroient bien-tôt trembler Justin sur son trône. Bajan se montra difficile, et ne consentit à cette alliance qu'à condition qu'on lui donneroit la dixieme partie des troupeaux de la Lombardie ; et qu'après avoir vaincu les Gépides, il en partageroit également les dépouilles.

X. Changement des mœurs dans Justin.

Ces peuples furent en effet ruinés par les Abares, qui se réconcilierent

peu de tems après avec l'Empereur, à condition qu'on leur laisseroit la Province dont ils s'étoient emparés. Justin occupé des troubles intérieurs de l'Empire, consentit aisément à leur demande. Il se lassa bientôt de contraindre le penchant qui le portoit à la cruauté, à l'avarice et à la débauche. Il n'est point d'injustices et de tyrannies qu'il n'exerçât pour lever sur les peuples des sommes immenses qu'il prodiguoit ensuite dans les voluptés extravagantes auxquelles il s'abandonnoit. Les charges les plus importantes et les plus considérables de l'Etat, les dignités mêmes de l'Eglise, se vendirent à prix d'argent, et furent occupées par ceux que leurs vices auroient dû en exclure à jamais.

JUSTIN II. An de N. S. 567.

XI. Il fait mourir son parent Justin.

La perfidie et la cruauté, dont il usa envers Justin son parent, acheverent de le rendre odieux à tout l'Empire. Le même droit de naissance les appelloit également au trône; et celui-ci auroit sans doute été élu, si le mérite en eût décidé. Mais la faveur de l'Impératrice Théodora avoit fait pencher la balance pour celui qui en étoit indigne, et qui avoit eu l'habileté de la mettre dans ses intérêts en épousant Sophie sa niece. Dans le tems que les deux Justin n'avoient que les mêmes espérances, ils s'étoient mutuellement promis, que ce-

JUSTIN II. An de N. S. 567.

lui qui monteroit sur le trône, traiteroit l'autre comme la seconde personne de l'Empire. Ce fut le prétexte que prit l'Empereur pour attirer son parent à Constantinople. Il le rappella des bords du Danube, où il faisoit respecter les armes Romaines, l'invitant par des lettres pleines de tendresse à venir recueillir le prix de son courage et de sa vigilance. Ce Général, plein d'honneur et de droiture, et par conséquent sans défiance et plus facile à surprendre, vint à la Cour, et y fut reçu avec de grandes démonstrations d'amitié. Peu de tems après elles se changerent en soupçons et en haine. La garde qu'on lui avoit donnée par honneur, lui fut ôtée, et sa maison devint sa prison; l'estime que le peuple avoit pour lui, engagea ensuite l'Empereur à l'envoyer en exil à Alexandrie. Ce ne fut point assez d'avoir écarté l'objet qu'il s'étoit lui-même rendu odieux, il fallut l'immoler comme une victime de sa jalousie. Il envoya ses ordres pour le faire assassiner pendant qu'il dormoit; et il ne fut pleinement rassuré que quand on lui en eut apporté la tête, qu'il eut l'inhumanité de fouler aux pieds.

XII. Il favorise le divorce.

Une action aussi barbare ne pouvoit trouver grace que devant d'autres coupables, dont il falloit acheter les suffrages, en violant les loix divines et

humaines. Depuis que Théodora avoit soutenu les désordres publics des femmes ou des maris débauchés ; et qu'elle avoit forcé l'inclination de ceux qu'elle vouloit unir ensemble, l'inimitié, la haine et la discorde régnoient dans la plupart des mariages, et l'on ne cherchoit qu'à rompre des liens formés à la face des Autels. Justin favorisa ce criminel désir. Il rendit un édit par lequel il permettoit aux personnes mariées de se séparer si elles étoient mécontentes ; fondé sur ce faux principe, que le mariage se faisant par le consentement des deux parties, il devoit également se dissoudre par le changement de volonté. On conçoit combien cette loi imprudente causa de divorces et de troubles dans les familles. Ces abus ne furent arrêtés que par les rémontrances des Evêques.

JUSTIN II, An de N. S. 567.

XIII. Punition d'Ætherius et d'Abdée.

L'Empereur n'ignoroit pas le scandale qu'avoit causé son décret, et il cherchoit les moyens de relever sa réputation par quelque acte de justice éclatant. Ætherius et Abdée lui en fournirent l'occasion. L'autorité excessive que Justinien avoit laissé usurper à ces deux Sénateurs, les avoit rendus tyrans de Constantinople ; le peuple en porta ses plaintes à Justin, qui les fit arrêter et appliquer à la question. Ætherius avoua dans les tourmens qu'il avoit eu

pre famille, accepta la proposition.

JUSTIN II. An de N. S. 567.

Tandis que le nouveau Préfet de la ville recevoit les plaintes qui lui étoient portées de toutes parts, une pauvre femme vint lui demander justice contre un des plus considérables d'entre les Sénateurs, qui l'avoit, disoit-elle, dépouillée de tout. Il la chargea d'un ordre au Sénateur, pour se rendre devant lui et justifier sa conduite. L'accusé, loin d'y avoir égard, la renvoya après l'avoir traitée indignement. Il dédaigna de répondre à un second ordre, qui lui fut porté par un Officier public, et il alla tranquillement au Palais, où l'Empereur l'avoit invité à dîner. Le Préfet y suivit, et rappellant à Justin qu'il lui avoit promis de le soutenir dans les fonctions de sa charge, il le somma de sa parole. Lorsqu'on lui eut livré le coupable, il le condamna à être rasé, frappé de verges, et conduit nud sur un âne dans toutes les rues de Constantinople, après quoi tous ses biens furent confisqués et adjugés à sa partie. Un tel exemple de sévérité faite sur un homme du premier rang, retint tous les autres dans leur devoir; les sujets de plaintes cesserent: l'Empereur confirma le Préfet dans sa charge pour toute sa vie, et le nomma Patrice.

XV. Un Sénateur les fait punir.

L'Empire étoit alors menacé d'une invasion de Barbares en Occident. Les

XVI. Origine des Lombards.

JUSTIN II. An de N. S. 567.

Lombards se préparoient à cette expédition, qui dans la suite les rendit maîtres de presque toute l'Italie, dont une partie retient encore leur nom. Avant que d'entrer dans le récit de cet événement, il est à propos de donner une idée succincte de leur origine. Soit qu'ils fussent sortis d'Allemagne ou de la Scandinavie, grande Péninsule dans le Royaume de Dannemarc, on croit qu'ils descendoient des Gépides, et qu'ils avoient une origine commune avec les Vandales et les Goths. Obligés de quitter la Scandinavie, ils s'embarquerent pour aller s'établir ailleurs. Quelques-uns, dont les vaisseaux se trouverent séparés des autres, furent jettés dans une Isle sur la Vistule, où ils se multiplierent tellement, qu'une partie fut contrainte d'aller chercher un nouvel établissement. Cette colonie, après plusieurs courses, s'établit à Rugia, aujourd'hui Rhugen dans la mer Baltique. Ayant perdu Ibor et Azon leurs conducteurs, ils nommerent Agelmon, fils d'Azon, pour leur Roi. Audouin, le dixieme qui régna sur eux, les mena dans la Pannonie; ils y firent alliance avec Justinien, et le servirent dans ses guerres d'Italie contre les Goths.

XVII. Regne de leur Roi Audouin.

Ces peuples à qui l'on donna le nom de Lombards (*Longobardi*) à cause de leur longue barbe ou de la forme

de leurs armes, commencerent dès-lors à se distinguer par des exploits contre leurs voisins, et par des alliances avec les couronnes étrangeres. Alboüin, fils et successeur d'Audoüin, tenoit déja un rang assez considérable pour épouser Clodovinde, fille de Clotaire I Roi de France. Ce fut un Prince sage et habile, qui joignit à la science du gouvernement, la valeur et l'expérience dans l'art militaire. On lui attribue l'invention de plusieurs sortes d'armes inconnues jusqu'alors, et dont l'usage s'est conservé long-tems après lui. Il fit la guerre aux Gépides pendant plusieurs années; les assujettit, et tua de sa main leur Roi Cunimond. Il seconda Narsez Général des Romains, contre les Goths; et tant que ce Capitaine conserva son crédit à la Cour de Constantinople, les Lombards furent toujours prêts à servir l'Empire.

JUSTIN II. An de N. S. 567.

Narsez gouverna l'Italie treize ans en qualité de Lieutenant de l'Empereur; et rendit à cette Province désolée par la guerre, toute la tranquillité dont elle avoit joui sous les premiers Empereurs. Il fit revivre les loix, les lettres, les arts, l'agriculture, le commerce et l'opulence. Les peuples commençoient à goûter les fruits de ses soins, lorsqu'il devint l'objet de l'ingratitude des Grands. Jaloux des richesses et de l'au-

XVIII. Calomnie contre Narsez.

JUSTIN II. An de N. S. 567.

torité de celui à qui seul ils devoient leur repos et leurs biens, ils conçurent une haine mortelle contre lui, et le dénoncerent à l'Empereur comme un tyran, dont la domination leur étoit insupportable. " Vous ignorez, Seigneur, „ dirent-ils, dans un mémoire qu'ils lui „ présenterent, les maux dont nous ac„ cable un Eunuque fier de son pouvoir, „ qui nous gouverne avec un sceptre de „ fer, et qui nous fait souhaiter de re„ tourner sous le joug des Goths, plu„ tôt que d'être encore long-temps les „ victimes de son orgueil. „

XIX. Il appelle les Lombards en Italie.

Justin trompé par ces plaintes injustes, et plus encore par les intrigues de ennemis secrets que Narsez avoit à la Cour, le rappella, et nomma le Sénateur Longin à sa place. A cette nouvelle Narsez ne jugea pas à propos d'aller attendre à Constantinople le sort que ses envieux lui préparoient. Il quitta Rome, et passa à Naples, où il étoit aimé et respecté. Dans le tems qu'il y consultoit ses amis sur les mesures qu'il devoit prendre pour sa sûreté, il sut que l'Impératrice, joignant l'insulte à l'ingratitude, disoit publiquement qu'elle le feroit filer avec ses femmes : parole outrageante, que Narsez releva en homme de cœur. " Oui, dit„ il, je leur filerai un fil, que ni elle ni „ l'Empereur ne parviendront de leur

„ vie à déméler. „ Il tint parole, et fit offrir à Albouïin de l'introduire en Italie, lui envoyant pour le gagner de grandes sommes, et les plus beaux fruits du Pays.

JUSTIN II. An de N. S. 568.

Alboïin se prépara avec ardeur à cette expédition. Il engagea les Saxons dans son parti, promettant de partager avec eux ses conquêtes : il fit alliance avec les Huns ses plus redoutables voisins, et leur céda toute la Pannonie, supposé qu'il pût s'établir avec ses sujets dans le Royaume où ils alloient porter la guerre. Il se mit ensuite en campagne avec toute sa nation, emmenant les femmes, les enfans et tout ce qu'ils avoient de précieux. C'est ainsi que ses peuples sortirent de la Pannonie, après y avoir demeuré quarante-deux ans, la troisieme année du regne de Justin, et la neuvieme du Pontificat de Jean III.

XX. Ils se mettent en marche.

Le Roi des Lombards entra dans l'Italie par l'Istrie et la Vénétie, sans que personne osât lui disputer le passage. Son armée composée de ses sujets qui étoient Ariens, et d'une foule de Barbares, encore adorateurs des Idoles, jettoit par-tout la terreur et la consternation. Paul Patriarche d'Aquilée, quitta la ville, et se retira dans l'Isle de Grade, emportant avec soi le trésor de son Eglise : la plupart des habitans se

XXI. Ils se rendent maîtres d'Aquilée.

JUSTIN II. An de N. S. 568.

sauverent à son exemple dans les isles voisines, et le peu qui resta de citoyens, ouvrit les portes aux Barbares. Alboüin y entra en vainqueur; et plus porté à jouir de ses premiers succès qu'à faire de nouvelles conquêtes, il distribua ses troupes en différens quartiers, pour les animer par l'abondance qu'elles y trouveroient, à pénétrer avant dans le pays.

Quelque sensible que l'Empereur fût à cette invasion des Barbares, la situation où il se trouvoit ne lui permettoit pas d'envoyer des troupes pour en arrêter les progrès. On étoit à la veille de rompre la paix avec les Perses, à l'occasion des Soanes, peuples voisins de la Colchide, qui exigeoient de Justin la continuation d'un don annuel que Justinien leur payoit, sans quoi ils se tourneroient du côté des Perses. Cosroez leur offrit de se rendre médiateur, et envoya pour cet effet à Constantinople, Mébaude qui ne fut point écouté.

XXII. Justin traite avec chacun des Ambassadeurs de l'Orient.

Quarante Députés des Sarrasins avoient accompagné l'Ambassadeur pour le même sujet; il demanda audience pour eux à Justin au nom d'Ambrus leur Roi. L'Empereur y consentit, à condition que le Chef des Députés entreroit seul. En vain Mébaude représenta, que sous le regne de Justinien il y avoit eu une pareille ambassade, et que tous avoient été introduits dans la chambre de l'Em-

pereur. Justin répondit que si l'on avoit fait une faute dans cette occasion, elle ne devoit point tirer à conséquence; qu'il ne vouloit voir qu'un des Députés, et qu'il étoit déterminé à ne plus envoyer aux Sarrasins les présens qu'on avoit eu la foiblesse de leur accorder les années précédentes. Les Ambassadeurs s'en retournerent sans lui avoir parlé, et Ambrus commença dès-lors à faire des courses sur les terres d'Alamondare autre Roi des Sarrasins, et allié de l'Empire.

JUSTIN II. An de N. S. 569.

La quatrieme année du regne de Justinien, dit Ménandre, il arriva à Constantinople une ambassade des Turcs; et c'est la premiere fois qu'ils paroissent dans l'histoire sous ce nom. Ces peuples destinés à devenir les plus puissans de la terre, à renverser l'Empire Romain, et à succéder à sa puissance, étoient demeurés jusqu'alors dans une entiere obscurité. Habitans d'une petite contrée au Nord du mont Caucase, plus près de la mer Caspienne que du Pont-Euxin, et originaires, suivant quelques Auteurs, du Turkestan au-dessus des sources de l'Inde, ils étoient compris sous le nom général de Scythes, et l'on sait que cette nation, la plus étendue qui fut jamais, n'étoit connue des autres que par ce nom général.

XXIII. Origine des Turcs.

Les Turcs cherchant à lier com-

JUSTIN II. An de N. S. 569.

merce avec les nations policées, s'exercerent à nourrir des vers à soie, et à faire des étoffes aussi belles et aussi précieuses, que celles que l'on apportoit des Indes. Il est vraisemblable que ces peuples, accoutumés à de longues courses, y avoient appris la maniere de faire usage de la soie. Maniac, Prince des Sodoïtes, qui relevoit des Turcs, voyant que ce pouvoit être pour eux un fonds de richesse et une occasion de se lier avec les étrangers, inspira à leur Roi Disabule d'envoyer une ambassade aux Perses, pour leur demander la liberté du commerce de la soie dans leur Royaume. Disabule approuva ce conseil, et nomma Maniac chef de la députation. Cosroez différa plusieurs jours à donner audience aux Députés, pour examiner s'il étoit à propos d'entrer en société avec eux. Il résolut d'acheter leur soie, et de la brûler en leur présence.

XXIV. Cosroez fait affront à leurs Ambassadeurs.

XXV. Il en fait empoisonner d'autres.

Disabule ne se rebuta point de cet affront; il envoya de nouveaux Ambassadeurs en Perse pour y faire d'autres tentatives. Plus il témoignoit d'empressement, plus Cosroez lui marquoit d'opposition. Connoissant la légéreté et l'infidélité de ces peuples, il aima mieux rompre avec eux par un crime, que de leur donner entrée dans son Royaume. Il fit donc empoisonner quelques-uns de leurs Ambassadeurs, afin de leur in-

pirer de l'aversion pour la Perse, et leur ôter l'envie d'y revenir. Ils moururent tous, à la réserve de trois ou quatre : et l'on fit courir le bruit que c'étoit la chaleur et la sécheresse du climat qui les avoit étouffés, n'ayant pû s'accoutumer à une température contraire à celle de leur pays. JUSTIN. II. An de N. S. 569.

XXVI. Disabule leur Roi envoie des Ambassadeurs à Constantinople.

Ceux qu'on avoit épargnés donnerent dans cette illusion ; mais Disabule ne s'y laissa pas tromper, et il sut que ses Députés avoient péri par le poison. Aussi animé contre les Perses qu'il avoit eu d'ardeur pour gagner leur amitié, il résolut de s'en venger en se liant avec les Romains leurs ennemis perpétuels. Pour avoir accès chez eux, il envoya des Ambassadeurs à Constantinople, offrir de porter leurs soies dans l'Empire, où il s'en faisoit une plus grande consommation que chez les Perses.

XXVII. Ils font alliance avec l'Empire.

Maniac, chef de la Députation, remit à Justin les lettres et les étoffes que Disabule lui envoyoit en présent, le suppliant de ne pas rendre inutiles les fatigues d'un si long voyage. L'Empereur s'étant fait expliquer par un Interprête la lettre qui étoit écrite en langue Scythe, les reçut poliment, et leur fit diverses questions sur l'étendue de leur Royaume, et sur leur gouvernement particulier. Ils répondirent que leur pays étoit divisé en quatre principautés;

JUSTIN II. An de N. S. 569.

mais que Disabule leur maître commandoit à toute la Nation, et que ces quatre principautés lui étoient soumises. Ils ajouterent qu'ils avoient réduit à leur obéissance les Nephtalites et une partie des Abares. Ils firent ensuite le dénombrement des autres peuples qui relevoient d'eux, pour engager le Prince à les recevoir dans son alliance, promettant de porter les armes contre tous ses ennemis. Maniac et les autres Ambassadeurs leverent les mains au ciel, jurerent qu'ils agissoient de bonne foi, et prononcerent les plus terribles imprécations contre Disabule, contre leur Nation et contr'eux-mêmes, s'ils ne disoient pas la vérité, et s'ils n'exécutoient pas sincérement leurs promesses. Ce fut ainsi que les Turcs devinrent amis et alliés des Romains, avec qui ils n'avoient eu auparavant aucune liaison. Justin renvoya avec eux George et Zémaque en qualité d'Ambassadeurs auprès de Disabule, pour confirmer l'alliance. Mais elle ne fut pas de longue durée.

XXVIII. Naissance et commencement de Mahomet.

Dans le même tems que ces peuples commencerent à se faire connoître chez les Perses et dans l'Empire, parut aussi le fameux Mahomet. Il naquit à la Mecque dans l'Arabie Pétrée, l'an 568 ou 569, et suivant l'opinion des Arabes, sa naissance fut accompagnée de

différens prodiges qui se firent sentir jusques dans le palais de Cosroez. Quoiqu'il descendit de la tribu des Korashites, l'une des plus illustres de l'Arabie, il fut néanmoins réduis à une extrême pauvreté. A l'âge de deux ans, lorsqu'il perdit son pere, Abdol-Motallab son grand pere s'empara de tout son bien, et le laissa à ses fils. Abu-Taleb, oncle du pupille en prit un soin particulier, l'éleva dans le commerce, et l'accoutûma de bonne heure aux affaires. Une femme riche, veuve d'un Marchand, le prit pour conduire son négoce, et l'épousa trois ans après, il étoit alors âgé de 28 ans. JUSTIN II. An de N. S. 569.

XXIX. Il forme le plan d'une révolution.

Parvenu à un état, dont il n'avoit jamais osé se flatter, il conçut ces vastes desseins, qui l'ont rendu si célebre dans la postérité. Il résolut de devenir le chef de sa Nation, et il jugea qu'il n'y avoit point de plus sûre voie pour y arriver que celle de la Religion. Comme il avoit remarqué dans ses voyages en Egypte, en Palestine, en Syrie et ailleurs la diversité des sectes qui y étoient établies, et la haine mutuelle que chaque parti avoit pour l'autre, il crut que pour se donner du crédit à l'ombre de tant de Schismes, il suffisoit d'inventer une nouvelle Religion, qui eut quelque chose de commun avec toutes celles qu'il prétendoit détruire;

JUSTIN II. An de N. S 569.

il se flatta de réunir les esprits divisés, et de les attacher par-là à l'auteur de la réconciliation.

XXX. Il se déclare prophete, et donne sa Religion.

A l'âge de 40 ans, en 608, il commença à se donner pour Prophete, et à se dire inspiré de Dieu, pour rétablir la pureté du culte. Il le persuada premierement à sa femme, puis à huit autres personnes connues par leurs grandes richesses et par l'austérité de leurs mœurs; et quatre ans après, il prêcha ouvertement sa prétendue réforme. Pour s'accommoder au goût de tous les peuples qu'il vouloit s'assujettir, il fit un mélange de mauvais Judaïsme, de Christianisme corrompu, et de Paganisme Arabe, dont il composa une doctrine monstrueuse. Il joignit à ces dogmes la licence des mœurs et un abandon général aux plaisirs des sens, afin de gagner le cœur de ceux dont il n'avoit pû convaincre l'esprit. C'est où se réduit toute la doctrine de l'Alcoran.

XXXI. Ses impostures.

Mais il n'usoit pas en apparence de ce qu'il permettoit aux autres. Il affecta une vie austere et retirée, et il alloit tous les matins dans un hermitage près de la Mecque, où il feignoit de passer tout le jour en prieres, en jeûnes, et en méditation. Il disoit y entendre des voix célestes, et avoir de fréquens entretiens avec l'Ange Gabriël. Il trouva dans les attaques fréquentes d'épilepsie,

à laquelle il étoit sujet, de quoi confirmer l'opinion de son commerce avec le ciel. Il fit passer le tems de ses accès pour celui que le Ciel destinoit à l'instruire : et ses convulsions pour de vives impressions de la gloire et de la majesté du Ministre, dont l'éclat le frappoit. A l'entendre, Gabriël l'avoit conduit sur un âne de la Mecque à Jérusalem, où il lui avoit fait voir tous les Saints et tous les Patriarches depuis Adam, et il l'avoit ramené la même nuit à la Mecque. Un autre fois il l'avoit transporté dans le Ciel pour lui montrer la récompense qui lui étoit promise, ainsi qu'à ses disciples. Ce furent eux qui inventerent la fable ridicule du taureau, qui lui apportoit l'Alcoran sur ses cornes dans les assemblées publiques, et celle du pigeon, qui venoit lui parler à l'oreille.

JUSTIN II. An de N. S. 569.

XXXII. Il établit sa mission par la force.

Quoique l'ignorance des habitans de la Mecque, où il ne se trouvoit alors qu'une seule personne qui sût lire et écrire, favorisât les progrès de la nouvelle doctrine, elle fut néanmoins rejettée d'abord de tout le monde, excepté d'un petit nombre de personnes riches. Il leur donna pour principe capital de défendre ses dogmes par la force des armes contre les contradicteurs ; promettant la gloire du martyre à ceux qui mourroient en combattant pour sa

JUSTIN II. An de N. S. 569.

doctrine. Il disoit que chaque Prophète a son caractere ; que celui de Jesus-Christ avoit été la douceur, et que le sien étoit de faire connoître la puissance de Dieu par la force et par les armes. Ce principe a donné lieu à la coutume des Prédicateurs Musulmans, d'avoir auprès d'eux une épée nue durant leurs sermons.

XXXIII. Hegire, ou fuite de la Mecque.

Mais les nouveaux Sectateurs n'étoient pas encore assez nombreux pour oser en faire usage. Il s'éleva une violente sédition contre leur Chef, et il fut contraint de quitter le lieu de sa naissance pour se sauver à Médine. Cette retraite fut dans la suite un événement mémorable de la vie de Mahomet. On en fit l'époque de sa Religion, et le point fixe d'où ses partisans commencerent à dater parmi eux. C'est ce que l'on nomma *Hegire*, c'est-à-dire, *fuite* ou *persécution*, dont le premier jour répond au 16 de Juillet de l'an 622 de l'Ere vulgaire.

XXXIV. Il bâtit une mosquée à Médine.

Après que Mahomet eut demeuré quelque tems chez un des principaux de la ville, il fit bâtir une maison, et tout auprès un temple pour l'exercice de sa nouvelle Religion, qui acquéroit de jour en jour des partisans. Le terrain où cet édifice fut élevé, avoit été inhumainement enlevé par Mahomet à de jeunes orphelins, enfans d'un artisan décédé depuis peu.

L'imposture, la cruauté, et le crédit des Grands déjà séduits, augmenterent bientôt le nombre des disciples. Alors Mahomet voyant que son parti commençoit à devenir redoutable, crut qu'il étoit tems de lui mettre les armes à la main pour terminer efficacement les difficultés et les objections qu'on lui faisoit. Il défendit à ses disciples d'entrer dans aucune dispute sur sa doctrine avec les étrangers, et il leur ordonna de passer au fil de l'épée tous ceux qui voudroient la contredire ou la réfuter. Il leva des troupes pour appuyer sa prétendue mission, nomma Amza son oncle, Lieutenant Général de ses armées, et l'envoya faire des courses pour tuer ou ruiner ceux qui n'embrasseroient pas la nouvelle réforme. Les Juifs Arabes furent un des principaux objets de sa fureur. Son courage et sa bonne fortune le rendirent maître de leurs places fortes; après les avoir subjugués, il en fit mourir plusieurs, il vendit les autres comme esclaves, et distribua leurs biens à ses soldats. Sa cruauté désola tout le pays, principalement aux environs de la Mecque, où la haine qu'on avoit d'abord conçue pour lui s'augmentoit de jour en jour.

Justin II. An de N. S. 569.

XXXV. Commencement de ses conquêtes.

Une grande bataille qui s'y donna la sixieme année de l'Hegire et la 627 de l'Ere vulgaire, occasionna un accommo-

XXXVI. Il fait une tréve avec ceux de la Mecque.

JUSTIN II. An de N. S. 569.

dement entre les deux partis, également maltraités par le sort des armes. On conclut une treve de dix ans à condition, 1°. Que tous ceux de la Mecque qui s'étoient déclarés pour Mahomet, pourroient librement se joindre à lui, et que ceux qui se répentiroient de l'avoir suivi auroient la permission de retourner chez eux. 2°. Qu'ils ne seroit permis à aucun citoyen de la Mecque de passer dans le parti de Mahomet, sans le congé du Gouverneur, sans quoi Mahomet lui-même seroit obligé de le rendre. 3°. Que lui et les siens pourroient aller à la Mecque sans être inquiétés en aucune maniere, pourvu qu'ils fussent sans armes, et qu'ils n'y demeurassent pas plus de trois jours consécutifs.

XXXVII. Il y établit le grand pélerinage

Le libre accès que ce traité lui donna dans cette ville, le détermina à la choisir pour le lieu où ses Sectateurs feroient dans la suite leur pélérinage. Ils y consentirent, et ils ont suivi cette institution avec tant de régularité, que depuis cet établissement les Mahomélans ont accoutumé de ne laisser passer aucune année sans y envoyer quelque caravane. Ce pélérinage faisoit déja une partie de l'ancien culte des Arabes payens. Ils y alloient une fois tous les ans adorer leurs fausses Divinités, dans un temple, qui étoit aussi renommé parmi

eux, que celui de Delphes l'étoit chez les Grecs. C'est l'origine du pélérinage de la Mecque. JUSTIN II. An de N. S. 569.

Alors Mahomet, fier de ses premiers succès, se crut digne du titre de Roi. Après avoir acquis une autorité absolue sur différentes contrées de l'Arabie, il se fit installer par son Général dans cette dignité, à laquelle il aspiroit depuis long-tems. La cérémonie s'en fit proche de Médine, sous un grand arbre qui mourut aussi-tôt. En se déclarant Souverain, il n'oublia pas de prendre toutes les marques de la Royauté; sans toutefois renoncer au caractere de Chef de la Religion; double titre qu'il transmit à ses Successeurs, qui regnerent après lui sous le nom de Califes. XXXVIII. Il se fait déclarer Roi.

Les fonctions de son sacerdoce imaginaire et impie, ne ralentirent point son ardeur pour les conquêtes. Il s'empara de plusieurs villes des Juifs Arabes, et obligea les habitans qui voudroient y rester, à lui payer tous les ans la moitié de leurs revenus. Ces victoires augmenterent son Empire, et lui donnerent la facilité de lever une armée de dix mille hommes. Ces forces lui firent bientôt oublier la treve qu'il avoit faite avec les habitans de la Mecque deux ans auparavant. Il alla tout-à-coup mettre le siége devant cette ville, l'emporta de force, passa au fil de l'épée XXXIX. Il rompt la paix avec ceux de la Mecque.

JUSTIN II. An de N. S. 569.

ceux qu'il savoit lui avoir été contraires, et vit les autres le suivre dans son apostasie.

XL. Nouveaux succès.

Quelques peuples voisins, allarmés de la rapidité de ses progrés, prirent les armes de concert pour en arrêter le cours. On en vint aux mains près de la Mecque, et Mahomet triompha de ses ennemis. Sa victoire fut si complette, qu'il obligea les vaincus à opter entre leurs femmes et leurs enfans, ou leurs biens. Ils aimerent mieux tout abandonner, que de renoncer aux sentimens de la nature, et ce choix les réduisit tous à la mendicité. Le Prophéte guerrier et politique espera qu'elle acheveroit ce que ses armes n'avoient pu faire; la misere et la faim firent en effet un grand nombre de Mahométans; et la destruction des temples et des idoles entraîna les autres.

XLI. Il entre en Syrie.

Mahomet ne borna pas son ambition à commander dans la plus grande partie de l'Arabie; il porta ses armes en Syrie, où il s'empara de Tabul, ville de la dépendance de l'Empire, et rendit ensuite tributaires les Princes de Dauma et d'Eyla. Ce fut par ces exploits qu'il termina toutes les guerres où il avoit commandé en personne. Ses Généraux aussi heureux que lui, étendirent encore ses conquêtes; et la terreur qu'ils répandirent dans l'Arabie,

la soumit toute entiere aux loix de l'Alcoran. JUSTIN II. An de N. S. 569.

Son auteur vit ces succès avant que de mourir, et nomma des Gouverneurs pour toutes les Provinces de sa domination, qui s'étendoit déja à quatre cens lieues de Médine, tant au levant qu'au midi. Peu de tems après, il fut attaqué d'une fiévre violente qui l'emporta la soixante-unieme année de son âge, et la vingt-troisieme depuis qu'il avoit usurpé la qualité de Prophéte, l'onziéme de l'Hegire et la 631 de Jesus-Christ. Sa mort fut l'occasion d'une dispute sérieuse entre ses disciples. Omar, l'un des plus ardens et des plus riches, déclara que le Prophéte de Dieu ne pouvoit pas mourir, qu'il étoit disparu comme Moïse et Elie, et jura qu'il mettroit en piece quiconque oseroit soutenir le contraire. Cependant Abu-Bekre lui prouva par le fait que leur Maître étoit mort, et par plusieurs passages de l'Alcoran, qu'il devoit mourir. XLII. Sa mort.

Il fut enterré dans la chambre même d'Ayesha, celle de toutes ses femmes qu'il aimoit le plus, et sous le lit où il étoit mort. C'est une erreur populaire de croire qu'il est suspendu dans un coffre de fer, qu'une ou plusieurs pierres d'aiman tiennent élevé au haut de la voute de la grande mosquée de Mé- XLIII. Sa sépulture.

JUSTIN II. An de N. S. 569.

dine. Son tombeau se voit encore aujourdhui à l'un des angles de cette principale mosquée, dont il avoit lui-même jetté les fondemens; et les Turcs se sont contentés d'y bâtir une petite chapelle. Telles furent la vie et la mort de celui dont une partie de l'Europe et presque toute l'Asie et l'Afrique réverent aujourd'hui la doctrine. La suite de cette histoire nous donnera lieu de marquer en quel tems et de quelle maniere elle s'est introduite par les conquêtes des Sarrazins et des Turcs, que l'on vetra bientôt plus puissans que l'Empereur de Constantinople.

XLIV. Continuation de la guerre des Lombards.

Cependant Albouin, Roi des Lombards, ne retenoit ses troupes dans Aquilée et aux environs, où elles trouvoient tout en abondance, que pour les délasser des fatigues d'un long voyage, et les encourager à continuer leurs conquêtes. Au commencement du printems de cette année 569 il se mit en marche à la tête de son armée, à qui il défendit sous des peines très-sévéres de maltraiter les habitans, et de commettre aucun ravage sans ses ordres exprès. Lorsqu'il approchoit de Trévise, Felix, Evêque de cette ville, vint au-devant de lui, et obtint sans peine une exemption de charges pour son Eglise et pour son Diocese. On ouvrit les portes de la ville au vainqueur, qui se contenta

d'y mettre une garnison. Vicense, Verone, Trente et quelques autres places moins considérables, suivirent le même exemple. Mais Albouin craignant de trouver trop de résistance dans Padoue, Mantoue et Cremone ne voulut pas encore les attaquer.

JUSTIN II. An de N. S. 570.

XLV. Albouin se fait déclarer Roi d'Italie.

Maître de toute cette Province qui faisoit la onziéme portion de l'Italie, suivant la distribution d'Auguste, il entra dans la Ligurie. Les habitans épouvantés aux approches de l'ennemi se sauverent dans les montagnes dont le pays est environné. Albouin s'empara de toute la Province, à la réserve des places maritimes. Milan, qu'il avoit menacée de mettre à feu et à sang, si on le forçoit d'y entrer par la brêche, reçut son nouveau Souverain à la premiere sommation. Ce fut là qu'il prit pour la premiere fois le titre de Roi d'Italie, que ses Successeurs conserverent plus de deux cens ans, avec celui de Roi des Lombards; et dès-lors la Ligurie changea son nom en celui de Lombardie.

XLVI. Ses conquêtes. Siége de Pavie.

Albouin voulant profiter de l'ardeur où il voyoit ses troupes, ne s'arrêta que fort peu dans le lieu de son couronnement. Arrivé devant Pavie, il reconnut que la place étoit extrêmement fortifiée, et il apprit d'ailleurs, qu'il y avoit une nombreuse garnison, et

JUSTIN II. An de N. S. 570.

des munitions de toutes les sortes. Au lieu d'en former le siége, qui ne pouvoit qu'être long et opiniâtre, il prit le parti de la bloquer, et d'en fermer toutes les avenues. Il tourna le reste de ses forces contre Plaisance, Parme et Modéne, devant lesquelles il n'eut presque qu'à paroître pour les soumettre. Il entra ensuite dans l'Ombrie, prit Spolette et plusieurs autres villes, où il mit des Gouverneurs qu'il qualifia de Ducs, origine des noms de Duchés que portent encore aujourd'hui ces villes, avec les territoires qui en dépendent.

XLVII. Les Chrétiens de Persarmenie se révoltent contre les Perses.

Pendant que ce progrès rapide des Barbares menaçoit de ruiner l'autorité Impériale en Italie, il parut que l'Empire alloit s'agrandir dans l'Orient. Les habitans de la grande Armenie, nommés alors Persameniens, secouerent le joug des Perses, dont ils étoient devenus sujets par la cession de Philippe, successeur de Gordien. La persécution qu'ils souffroient de la part des Perses au sujet du Christianisme, les porta à la révolte; ou du moins leur servit de prétexte auprès de l'Empereur. Ils lui députerent secrettement, pour le supplier de vouloir bien les recevoir sous son obéissance, afin qu'ils pussent à l'avenir exercer librement leur Religion. Justin ayant accepté leurs offres, ils se souleverent; et par un pro-

cédé indigne du principe dont ils se disoient animés, ils égorgèrent inhumainement tous les Perses qui se trouverent parmi eux. JUSTIN II. An de N. S. 571. et suiv.

XLVIII. L'Empereur les protége.

Cosroez accusa l'Empereur d'avoir fomenté cette révolte, et s'en plaignit hautement. Justin répondit, qu'il ne convenoit ni à sa Religion, ni à sa Dignité de refuser sa protection à des Chrétiens persécutés pour leur Foi. L'Ambassadeur Sébode lui ayant remontré que son Maître ne demandoit que la continuation de la paix suivant les articles du Traité, l'Empereur répondit fièrement, qu'il n'étoit pas encore déterminé à la guerre; mais que s'il la commençoit, il poursuivroit Cosroez jusqu'à ce qu'il lui eût ôté la vie, et qu'il eût mis un autre Roi sur le Trône.

XLIX. Mais il ne les secourt pas.

Il auroit pu y réussir avec le secours des Turcs qui le pressoient d'entrer dans la Perse, tandis qu'ils mettroient la Médie à feu et à sang; animés par le ressentiment de l'insulte qu'ils avoient reçue de Cosroez. Mais la fermeté apparente de sa réponse fut la seule chose qu'il fit en faveur de ceux dont il avoit épousé la cause. Il continua de s'abandonner aux plaisirs; rien ne put le tirer de l'indolence et de la mollesse où il étoit plongé.

Sur un bruit que Cosroez levoit une

JUSTIN II. An de N. S. 571. et suiv.

puissante armée pour réduire les Persarméniens, Justin se contenta de leur envoyer Martien son Parent, Capitaine de ses Gardes, mais sans troupes, sans armes, sans aucunes munitions; ensorte que ce Général fut contraint d'enrôler tout ce qu'il put trouver de misérables, de vagabouds et de paysans. A la tête d'une pareille milice, il lui arriva par hasard de défaire dans la Mésopotamie un petit nombre des Perses, qu'il surprit avant qu'ils eussent eu le tems de se reconnoître. Fier de ce léger succès, il eut la hardiesse d'aller attaquer Nisibe. Les Officiers de la garnison en firent si peu de cas, qu'ils ne daignerent pas même fermer les portes de la Ville; ils ne lui répondirent que par des défis insultans.

L. Il envoie un Général sans armée.

Cosroez de son côté leva des troupes, et les partagea en deux corps; il donna l'un à Adaarmane, pour aller ravager les terres de l'Empire, et tâcher de surprendre Antioche; il se réserva de passer le Tigre à la tête de l'autre, et d'aller envelopper Martien devant Nisibe.

LI. Cosroez leve des troupes.

Justin ne savoit pas même ce qui se passoit à l'armée. Persuadé que ses ordres suffisoient pour réussir dans tout, il croyoit que Martien avoit déjà tué ou défait Cosroez, et il étoit surpris qu'on ne lui eût pas encore envoyé les

LII. Justin cause de la révolte des siens.

clefs de Nisibe. Il n'apprit l'arrivée des Perses, et le péril où se trouvoient les frontieres, que par Grégoire, Evêque d'Antioche. Au lieu de faire partir un prompt secours, il se contenta d'envoyer Acace, Homme vain, dur et ignorant, pour prendre la place de Marcien, et le dégrader de tous les honneurs militaires. Quoiqu'Acace eût voulu déguiser aux troupes l'exécution de cet ordre, on ne put cependant l'ignorer. Alors tous les Officiers jetterent leurs armes, et se retirerent. Acace demeuré sans Officiers, leva incontinent le siége de Nisibe, et retira ses troupes, dont il ne put faire aucun usage.

JUSTIN II. An de N. S. 571. et suiv.

LIII. Progrès et ravage des Perses.

Après ce désordre tout devint facile aux ennemis. Adaarmane, à la tête d'une armée nombreuse et bien disciplinée, se présenta devant Circée, l'une des plus fortes places de la frontiere, dont l'Eufrate et l'Abora formoient une Isle, et qui avoit des murailles très-hautes. Il ne put s'en rendre maître; mais il traita avec la derniere sévérité d'autres places, les bourgs, les villages des environs, et commit les plus affreux ravages, sans trouver aucune résistance. Cosroez parut dans le méme tems sous les murs d'Antioche. Quoique la garnison, peu nombreuse, fit au-delà de tout ce qu'on en pouvoit at-

JUSTIN II. An de N. S. 571. et suiv.

tendre, il abbattit néanmoins plusieurs dans des murailles. Lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de salut à espérer pour eux, ils se sauverent à la faveur des ténébres, et abandonnerent la place au Roi vainqueur. De-là il vint joindre Adaarmane, qui avoit déjà réduit en cendres la Ville d'Apamée contre la parole qu'il avoit donnée; car elle s'étoit rendue à des conditions honorables. Les deux armées s'avancerent ensuite devant Dara, la plus forte place que l'Empereur eut dans l'Orient, et elle fut emportée après neuf mois de siége, par la trahison du Gouverneur.

LIV. Justin tombe en phrénésie.

Jusqu'à ce jour, Justin n'étoit point sorti de cette langueur léthargique, où l'amour des plaisirs l'avoit plongé. Ses flatteurs lui avoient caché le véritable état des affaires, et lui-même s'étoit fait illusion. Mais quand il apprit les ravages de Cosroez, et l'impossibilité où il étoit d'arrêter un vainqueur irrité, qui avoit franchi toutes les barriéres de l'Empire, il tomba dans un espece de démence et de phrénésie, qui ne lui laissoit que par intervalles le libre usage de sa raison. L'Empire paroissoit à la veille d'une ruine inévitable.

LV. Tibére chargé du soin de l'Etat.

L'Impératrice prit alors conseil de la nécessité, et confia à Tibere, Capitaine des Gardes, le salut de l'Empire. Il étoit originaire de Thrace, et avoit donné

donné des preuves de sa capacité dans les armes, et de son expérience dans les affaires. Les Grands et le peuple se réjouirent de son élévation. Ce Ministre persuadé qu'il falloit s'efforcer d'abord de recouvrer, par une conduite sage et mesurée, ce qu'on avoit perdu par témérité et par imprudence, envoya un Ambassadeur pour demander la paix au Roi de Perse, non au nom de l'Empereur et du Sénat, contre lesquels il étoit trop irrité, mais de la part de l'Impératrice Sophie.

JUSTIN II. An de N. S. 571. et suiv.

LVI. Il envoie des Ambassadeurs en Perse.

Trajan, qui fut chargé de la négociation; étoit un homme âgé, et d'une sagesse consommée. Il représenta au Roi de Perse, suivant les instructions qu'il avoit reçues; qu'un Prince généreux se devoit à lui-même de respecter la majesté du Trône dans la personne d'un Empereur infirme, et d'une Princesse destituée de tout secours. Il lui peignit vivement l'instabilité des choses humaines, et lui rappellant l'épreuve que lui-même avoit faite dans une maladie dangereuse, des infirmités auxquelles tout homme est sujet, il le fit souvenir que la Cour de Constantinople lui avoit accordé ce qu'il demandoit dans le tems, et que l'Impératrice, qui lui parloit par sa bouche, lui avoit alors envoyé les plus habiles Médecins de l'Empire.

tie, ne lui permettoit pas d'envoyer une armée considérable, telle que les besoins pressans le demandoient. Longin, qui avoit pris la place de Narsez, n'avoit ni assez de forces, ni assez de réputation pour repousser les Lombards. Enfermé dans le territoire de Ravenne, il crut beaucoup faire de conserver cette portion de l'Italie.

JUSTIN II. An de N. S. 573.

LIX. Comment Albouin entre dans Pavie.

Cependant Albouin indigné de la résistance qu'il trouvoit devant Pavie, dont il faisoit le siege depuis trois ans, jura de passer tous les habitans au fil de l'épée. Il se rendit enfin maître de la place; mais lorsqu'il y entroit, plein d'impatience de voir exécuter cet ordre barbare, il arriva un prodige qui le fit changer tout-à-coup de résolution. Le Cheval, sur lequel il étoit monté, s'abattit sous lui à la porte de la Ville, et quelques efforts que l'on employât, il ne fut pas possible de le faire relever. » Seigneur, lui dit alors un de ses sol-» dats, Pavie est peuplée de Chrétiens; » si vous ne révoquez le serment que » vous avez fait, il ne vous sera jamais » possible d'y entrer ». Albouin ayant promis de donner la vie aux Citoyens, le Cheval se releva aussi-tôt, et prit de lui-même le chemin du Palais, où le Peuple vint en foule lui prêter le serment de fidélité. Cet événement singulier est rapporté par Paul Diacre, qui

nous a laissé assez au long l'Histoire des Lombards.

JUSTIN II. An de N. S. 573.

Albouin préféra le séjour de Pavie à celui de Milan, et ses Successeurs y tinrent leur Cour à son exemple. Il ne pensoit qu'à affermir ses conquêtes, et qu'à y établir la paix et le bon ordre, quand il périt par la vengeance de la Reine. Avant que d'entrer en Italie, il avoit remporté une victoire éclatante sur les Gépides, et tué dans le combat leur Roi Gunimond. Son animosité n'étant pas encore satisfaite, il convertit le crâne de ce Roi malheureux en une coupe dans laquelle il buvoit ordinairement. Barbare triomphe, qui portoit la vengeance au-delà du tombeau, et dont l'idée seule fait horreur!

LX. Sa cruauté envers le Roi des Gépides.

La Princesse Rosemonde, Fille de Gunimond, avoit vêcu à la Cour du Vainqueur, depuis la défaite de son Pere. Albouin conçut de l'amour pour elle, et l'épousa. Un jour qu'il donnoit une Fête à Vérone, où il avoit admis les principaux Officiers de ses troupes, dans la chaleur de la débauche, il fit servir à Rosemonde le crâne de son Pere, et la força de boire dans cette odieuse coupe. L'horreur qu'elle en conçut, lui inspira la résolution de se venger. Elle s'en ouvrit à Helmichid, Héraut d'armes du Roi, l'assurant que sa main et sa Couronne se-

LXI. Il épouse Rosemonde.

roient le prix de celui qui sacrifieroit le Roi. Helmichid prêta l'oreille à la proposition, et promit de faire tout ce qu'elle lui prescrivoit. Mais sentant qu'il auroit besoin de secours dans l'exécution ; il dit à Rosemonde que le succès étoit impossible, si elle n'engageoit Peredès dans ses intérêts ; c'étoit l'Homme de la Cour en qui Albouin avoit plus de confiance. JUSTIN II. An de N. S. 573.

LXII. Elle le fait poignarder.

Il ne fut pas aisé de déterminer ce Favori à tremper ses mains dans le sang de son Maître ; et le projet de la Reine auroit échoué, si elle n'eût employé un stratagême des plus bizarres. Rosemonde savoit que Peredès avoit une intrigue avec une des Dames de son Palais. Instruite de l'heure à laquelle il devoit se trouver avec elle pendant la nuit, elle prit la place de la Maîtresse de Peredès, et ne se découvrit à lui, que lorsqu'il ne put douter que sa propre sureté dépendoit de la mort du Roi. Peu de jours après, des assassins envoyés par Peredès et introduits par la Reine, entrerent dans la chambre d'Albouin, et le poignarderent dans le tems qu'il dormoit après son dîner.

LXIII. Sort cruel de cette Princesse.

Rosemonde s'étant saisie des trésors du Roi, elle s'enfuit à Ravenne avec son nouveau Mari et sa propre Fille Albisvinde. Bien-tôt dégoutée d'un Homme qu'elle n'avoit pris que pour

JUSTIN II. An de N. S. 573.

servir d'instrument à sa vengeance, elle écouta aisément la passion de Longin, Gouverneur Romain, qui étoit devenu amoureux d'elle, et qui lui promit de l'épouser si elle trouvoit le secret de se défaire d'Helmichid. Son ambition flattée d'être la Maîtresse dans l'Exarcat de Ravenne, dont le titre venoit d'être créé en faveur de Longin, lui fit chercher les moyens les plus prompts d'en venir à bout. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à Helmichid, comme il sortoit du bain. L'effet trop subit de ce breuvage lui apprit le nouvel attentat de Rosemonde; il se saisit d'elle, et lui appuyant son épée sur le cœur, il la contraignit de prendre ce qui restoit. Le poison ne fit pas moins d'effet sur elle que sur Helmichid, et au bout de quelques momens l'un et l'autre eurent une même fin. Longin envoya à Constantinople les trésors du Roi d'Italie avec Albisvinde et Peredés, que la crainte avoit fait sauver à Ravenne.

An de N. S. 574.

La mort de cette Princesse consola les Lombards, furieux de ce qu'elle leur avoit enlevé un Prince sous lequel ils avoient déjà fait de si grands progrès. Les obseques d'Albouin furent célébrées avec cette douleur sincere et générale, qu'on ne voit pas toujours aux funérailles des Rois. Les troupes

LXIV. Cleph Successeur d'Albouin assassiné.

nommerent pour son successeur Cleph, l'un des premiers de la Nation. Ce fut un Prince guerrier, qui recula beaucoup les Frontieres de ses Etats; Rome et Ravenne se sauverent à peine de ses mains; mais sa cruauté le rendit odieux; il fut assassiné avec sa Femme Messana, après un regne de dix-huit mois. JUSTIN II. An de N. S. 576.

LXV. Ravages et persécution des Lombards.

Les peuples, rébutés du joug odieux que Cleph leur avoit imposé, ne voulurent plus de Monarque, ils partagerent leurs conquêtes entre trente de leurs plus illustres Capitaines. Cette espece d'Anarchie, qui dura près de dix ans, devint le plus terrible de tous les fléaux pour l'Italie. Leur Religion avoit tout ce qui étoit nécessaire pour désoler l'Eglise. Quelques-uns à la vérité étoient Chrétiens; mais infectés de l'hérésie Arienne, ils regardoient les Catholiques avec horreur, et les maltraitoient; ils renouvellerent sur eux les barbaries de Néron et de Dioclétien. Les autres, qui adoroient encore les idoles, n'en demeurerent pas à ces premieres cruautés. Egalement altérés du sang et des richesses, ils passoient au fil de l'épée quiconque leur faisoit résistance pour défendre sa maison. Les vases précieux qu'ils enleverent des Autels, leur faisoient croire que les Evêques et les Prêtres possédoient des tré-

JUSTIN II. An de N. S. 575.

sors ; ils entroient chez eux l'épée à la main, et les égorgeoient pour enlever ce qu'ils imaginoient y être. Après avoir immolé les Ministres à leur cupidité, ils exerçoient leurs fureurs sur les Temples mêmes, ils les démollissoient, ou ils y mettoient le feu, vomissant mille blasphêmes, et croyant triompher de celui qu'on y adoroit. Ils insultoient à la mémoire des Fidelles en outrageant leurs cendres, et profanant par des abominations les lieux de leur sépulture. Ils firent mourir quarante Paysans, qui n'avoient pas voulu manger des viandes immolées aux idoles ; et ensuite quarante autres prisonniers, pour avoir refuser d'honorer une tête de Chevre. Ils ruinerent le Monastere du Mont-Cassin, comme S. Benoît l'avoit prédit. Principalement occupés à faire du butin, ils ravagerent toutes les Villes maritimes, comme plus riches que les autres ; et Rome ne se mit à couvert de leurs fureurs qu'en se ruinant elle-même par les sommes immenses qu'elle fut contrainte de leur donner, chaque fois qu'ils se présenterent devant ses murailles.

An de N. S. 576. et suiv.

Quelques-uns de leurs Chefs, non contens du butin qu'ils avoient fait en Italie, entrerent dans cette partie des Gaules, qui est entre les Alpes et le Rhône. Amat, que Gontran Roi de

Bourgogne envoya contr'eux, y perdit la vie et une grande partie de ses troupes. Les Lombards ne trouvant rien qui les arrêtat, ruinerent tout le Pays, et retournerent en Italie. Les richesses inestimables qu'ils avoient remportées de cette expédition, leur en firent bientôt tenter une seconde. Mais le Patrice Mummole, plus heureux et plus habile qu'Amat, en fit un si grand carnage près d'Embrun, que les autres perdirent à jamais l'envie de rentrer dans les Gaules.

JUSTIN II. An de N. S. 578.

LXVI. Leurs succés dans les Gaules.

Ils se bornerent donc à ravager l'Italie, et ils le firent d'autant plus impunément, qu'il n'y avoit personne pour s'opposer à leur fureur; on n'étoit occupé à la Cour de Constantinople que des affaires de l'Orient. L'Empereur, à qui sa démence laissoit de tems en tems quelques bons intervalles, sentit la tristesse de son état, et crut qu'il étoit nécessaire de se nommer un Successeur. Il donna le titre de César à Tibere, qui gouvernoit déjà depuis trois ans avec sagesse; il lui abandonna entiérement le soin de l'Empire, et ne se réserva que le seul nom d'Empereur. Pendant que Jean, Patriarche de Constantinople; donnoit à Tibere la Pourpre Impériale, Justin lui parla ainsi en présence des Grands et du Peuple: » Mon Fils, ne vous laissez point éblouir

LXVII. Avis de Justin à Tibere.

JUSTIN II. An de N. S. 578.

» par le vain éclat des grandeurs hu-
» maines ; voyez l'état où je suis réduit
» pour n'avoir cru que moi-même et
» mes passions. Que mon exemple vous
» instruise. Sur-tout prenez garde de
» vous laisser conduire par les flatteurs
» et par les Courtisans qui environne-
» ront votre trône ; eux seuls sont cause
» de tous les malheurs de mon regne ».
Ces paroles frapperent toute l'assemblée ; plusieurs verserent des larmes, mais personne n'en fut si touché que celui à qui elles s'adressoient.

LXVIII. Ses dernieres paroles.

Quelque tems après, Justin fut attaqué de la maladie qui l'enleva. Il fit venir Tibere peu d'heures avant que de mourir, et lui dit en présence du Patriarche et du Sénat : « Mon Fils, c'est
» au dernier moment que les Hom-
» mes jugent sainement des choses ;
» qu'ils reconnoissent les fautes qu'ils
» ont commises, et qu'ils sont en état
» de donner des conseils pour l'avenir ;
» profitez de mes dernieres paroles, et
» ne vous reglez pas sur les actions
» de ma vie. Regardez ces ornemens
» Impériaux plutôt comme un don du
» Ciel, que comme un bienfait que
» vous tenez de ma main ; par-là vous
» apprendrez à gouverner avec équité,
» et vous craindrez de verser le sang in-
» nocent. Honorez votre Mere l'Impéra-
» trice Sophie, dont vous avez d'abord

» été le Sujet, et n'ayez pour elle que » les sentimens d'un Fils. Ne distinguez » jamais vos intérêts de ceux du Peu- » ple. Pensez à ce que vous étiez en » naissant, et à ce que vous deviendrez » un jour; vous savez ce que je fus, » et vous voyez ce que je suis. Evitez » l'orgueil; c'est le moyen d'éviter bien » des fautes. Ces peuples qui vous » obéissent seront désormais moins vos » Sujets que vos Enfans; en les voyant » croyez voir une famille dont vous » êtes le Pere. C'est à l'estime que j'ai » eue pour vous que vous devez l'Em- » pire; je n'ai consulté que mon amour » pour des Peuples que je porte dans » mes entrailles. Prenez un soin parti- » culier de l'armée; n'y favorisez pas » les efféminés ni les faux braves. Pro- » tégez les riches dans ce qu'ils possé- » dent légitimement, et secourez les » pauvres dans leurs besoins. Suivez » d'autant plus surement les avis que je » vous donne, qu'ils sont le fruit de » ma triste expérience. Réparez les fau- » tes que j'ai commises; et veuille le » Dieu du Ciel et de la terre, vous ins- » pirer le bien que je n'ai pas fait ».

JUSTIN II. An de N. S. 578.

LXIX. Son caractere.

Si les Hommes étoient toujours semblables à eux-mêmes, on auroit de la peine à concilier ce discours plein de sagesse, avec le témoignage des Historiens, qui nous représentent Justin,

JUSTIN II. An de N. S. 578.

comme un Prince avare, cruel, voluptueux et indolent, dont la mollesse exposa l'Empire aux derniers malheurs. Malgré ces défauts, il connut le bien, et sut répondre d'une maniere digne de sa Couronne aux Nations étrangeres qui vouloient exiger les honteux tributs, que Justinien avoit eu la foiblesse de leur accorder pour en acheter la paix. Mais lui-même n'eut pas la force de soutenir la fermeté de ses reponses. Ses passions l'emportoient, et son amour effréné pour le plaisir, lui faisoit oublier les soins essentiels du Gouvernement, qui l'auroient arraché à ce qu'il aimoit uniquement. Il regna 12 ans et 9 mois.

## TIBERE, Empereur XVI.

TIBERE.

LXX. Conjuration contre lui dissipée.

Tibere ne fut pas plutôt sur le Trône, qu'il y fit monter son Epouse Anastasie, et lui donna une place dans le Conseil. Sophie, qui avoit eu la plus grande part à son élévation, en fut extrêmement irritée; elle ignoroit ce mariage de son fils, et elle ne s'étoit pas attendue, en faisant Tibere Empereur, à voir Anastasie Impératrice. Résolue de perdre l'un et l'autre, elle prit les mesures qu'elle crut les plus infaillibles, pendant un voyage que Tibere fit à une de ses maisons de plaisance.

Mais l'Empereur averti de la conjuration, revint sur ses pas, et déconcerta par sa présence les projets formés contre lui. Toute la vengeance qu'il en tira, fut d'en humilier en public les auteurs, et d'enlever à l'Impératrice Douairiere les trésors qu'elle avoit amassés. TIBERE. An de N. S. 578.

LXXI. Cosroes rompt la paix.

Cependant, affermi sur le Trône contre les entreprises domestiques, il pensa à défendre les frontieres contre les étrangers. Lorsque Cosroez eut reçu le dernier payement de la somme qui lui avoit été promise pour l'entretien de la tréve, il la rompit, même avant que la troisieme année fût finie. Il entra sur les terres de l'Empire du côté de Dara, jetta dans la Mésopotamie vingt mille Chevaux, et s'avança vers Césarée en Cappadoce; il se flattoit que les Romains épouvantés abandonneroient la Persarmenie et l'Ibérie pour sauver l'Orient.

An de N. S. 579.

LXXII. Sa fierté.

L'Empereur, après avoir fait en diligence tous les préparatifs nécessaires pour le repousser, fit son possible pour prolonger la tréve, et établir une solide paix entre les deux Puissances. Mais Cosroez, fier de ses succès, refusa l'audience aux Ambassadeurs Romains, et leur fit dire pour toute réponse, qu'ils pouvoient le suivre à Césarée, où il écouteroit peut-être ce qu'ils avoient à lui dire. Mais la vue de l'armée Ro-

maine lui inspira bientôt d'autres pensées.

TIBERE. An de N. S. 579.

LXXIII. Ses troupes sont défaites.

Justinien en étoit le Chef, et jamais l'Empire n'avoit eu de troupes plus lestes et mieux disciplinées. Dès qu'elles parurent, Cosroez en fut saisi d'étonnement, ne pouvant comprendre comment un Etat qu'il croyoit ruiné, avoit pu mettre sur pied une telle armée. Elle étoit composée des Peuples qui habitent le long du Danube jusqu'au Rhin, de Scythes, de Péoniens, de Mysiens, de Grecs et d'Isauriens. Le Roi de Perse étonné, voulut éviter le combat, et se retirer. Mais un Scythe, qui commandoit l'aîle droite des Romains, s'en étant apperçu, chargea si vivement l'avant-garde des ennemis, qu'il la fit plier, et mit toute l'armée en désordre. Justinien profitant de la conjoncture, fit donner sur l'arriére-garde, qui en couvroit les bagages. Il l'enfonça après une longue résistance, et se rendit maître des trésors du Roi, et de toutes les provisions de l'armée.

LXXIV. Il est mis en déroute.

Cosroez frappé d'une nouvelle terreur, restoit immobile avec le gros de ses troupes. Ayant remarqué sur le soir que les Romains s'étoient partagés en deux corps, il fit allumer de grands feux, ranima son courage, attaqua vivement le quartier des ennemis du côté du nord, et s'ouvrit un passage jusqu'à

la Ville de Mélitine ; que les habitans avoient abandonnée à son approche. Il la détruisit, et se préparoit à regagner l'Eufrate, quand les Romains, qui avoient réuni leur armée, fondirent sur lui, dissiperent ses troupes, et l'obligerent de fuir sur son Eléphant. Les Perses demeurés sans Chef, périrent presque tous, sur le champ de bataille, ou dans le fleuve qu'ils s'efforçoient de passer à la nage, n'ayant pas d'autre ressource pour échapper aux vainqueurs. TIBERE. An de N. S. 579.

LXXV. Il en meurt de chagrin.

Après cet heureux succès, Justinien entra dans la Perse, et y distribua son armée en quartiers, pour y passer l'hiver. La vive douleur que ressentit Cosroez de voir les ennemis au sein de ses Etats, sans pouvoir les chasser, le rendit malade. Dans son désespoir, il fit une loi, par laquelle il recommanda à tous ses Successeurs de ne faire jamais la guerre aux Romains, sous quelque prétexte que ce pût être. Mais ils trouverent cette loi trop honorable à leurs ennemis pour s'y soumettre. Cosroez mourut peu de tems après, la quarante-neuvieme année de son Regne.

LXXVI. Tréve avec les Lombards.

Le bonheur qui avoit accompagné les armes Romaines en Orient, se déclaroit pour les Barbares en Italie. Longin renfermé dans Ravenne, étoit le triste spectateur de leurs ravages, et

TIBERE. An de N. S. 579.

chaque jour il lui devenoit moins possible de lui résister. Déjà ils s'étoient rendus maîtres de Spolete, de toute la Toscane, et ils étoient prêts de forcer les portes de Rome, qui n'avoit plus de quoi les appaiser, lorsqu'il arriva au Port d'Ostie une flotte chargée d'Hommes et de vivres. Les Romains reprirent courage, forcerent les Lombards de lever le siége, et de conclure une tréve que ces Barbares n'observerent qu'autant qu'il leur fut avantageux de ne la pas rompre.

LXXVII. L'Empereur recherche l'alliance des Turcs.

Tibere s'y attendoit, connoissant le génie des Barbares, chez qui la Religion du serment cédoit toujours aux raisons d'intérêt. Il voyoit cependant ses Etats attaqués aussi dangereusement dans le centre, qu'aux deux extrémités. Les Sclavons s'étoient depuis peu jettés dans la Gréce, et y commettoient impunément les plus grands désordres. Tibere ne savoit avec quelle Puissance se liguer, pour en tirer du secours. L'alliance que l'Empire avoit faite avec les Turcs sous le Regne précédent, lui fit naître la pensée de leur demander du secours contre cette multitude d'ennemis qui l'environnoient. Il y envoya Valentin, l'un de ses Gardes, en qualité d'Ambassadeur, avec six cens Turcs qui étoient venus à Constantinople en différens tems : ils souhaitoient de s'en

retourner, et ils furent défrayés dans le voyage.

TIBERE. An de N. S. 579.

Après avoir traversé les forêts, les montagnes et les marais qui sont au haut du pont Euxin, ces Ambassadeurs arriverent au palais de Toxandre, fils de Disabule qui avoit demandé l'alliance des Romains. Valentin lui dit, qu'il étoit venu pour lui faire part de la proclamation de Tibere, renouveller les traités de paix qui avoient été faits entre Disabule et Justin, et pour le prier de les observer, de soutenir les amis des Romains, et de se joindre à eux pour combattre leurs ennemis. Il l'invita en particulier à prendre les armes contre les Perses.

LXXVIII. Il leur envoye un Ambassadeur.

Toxandre, homme fier et violent, lui répondit : « Vous êtes donc ces » Romains qui parlez dix langues, et » qui usez toujours de la même fourbe- » rie. » Il mit en même-tems les dix doigts à l'entrée de sa bouche, il les retira un moment après, et continua : » De ces dix langues, vous en parlez » tantôt une pour me tromper, et tan- » tôt une autre pour tromper mes sujets. » Vous employez l'artifice des paroles » et la duplicité du cœur, pour sur- » prendre tous les peuples, et vous les » méprisez après que pour vos intérêts » ils se sont précipités dans les hazards. » C'est dans ces vues que votre Prince

LXXIX. Avec quelle hauteur Toxandre les reçoit.

TIBERE. An de N. S. 579.

» vous a envoyés vers nous. Mais pré-
» parez-vous à retourner lorsque je vous
» aurai fait connoître au vrai mes senti-
» mens ; car c'est un vice ignoré parmi
» nous que de tromper et de mentir. Je
» me vengerai quand il me plaira de
» votre maître, qui dans le tems mê-
» me qu'il me parle de confédération
» et de paix, vient de faire alliance
» avec les Abares, sujets rebelles qui se
» sont soustraits à ma juste domination.
» Je les réduirai néanmoins, et la seule
» présence de ma cavalerie suffira pour
» les faire fuir dans les cavernes. En
» vous rendant maîtres des chemins im-
» praticables qui sont aux environs des
» Palus-Méotides, vous espérez m'ôter
» l'envie d'aller vous attaquer. Mais sa-
» chez que je n'ignore pas le cours de
» l'Hebre et du Danube ; et que le che-
» min que les perfides Abares ont tenu
» pour aller ravager vos terres, ne m'est
» pas inconnu. Voyez les Alains et les
» Utriguriens qui avoient eu l'audace
» de vouloir comparer leurs forces avec
» les nôtres ; tous leurs projets se sont
» évanouis, et ils sont à présent sous ma
» domination. »

LXXX. Réponse de l'Ambassadeur.

Valentin étonné d'un discours si plein d'orgueil et de faste, répondit à Toxandre : « Si le meurtre d'un Ambassadeur
» n'étoit pas un crime inoui, qui cou-
» vriroit son auteur d'une ignominie

» éternelle, je préférerois, Seigneur, » d'être percé de votre épée, à la dou- » leur que je ressens de vos paroles. » Vous dites que Tibere, mon maître, » se plaît dans le mensonge et dans » l'imposture, et que ses Ambassadeurs » ne cherchent qu'à surprendre les étran- » gers ; je vous supplie de modérer vo- » tre colere, et d'avoir égard à la qua- » lité d'Ambassadeur, toujours respec- » tée, même des nations les plus bar- » bares. Nous sommes des ministres de » paix, et nous nous acquittons avec » une parfaite sincérité d'une fonc- » tion, qui d'elle-même est toute sain- » te. S'il est juste que vous défendiez les » Etats que vous avez reçus de votre » pere, l'équité veut aussi que vous » conserviez ses amis. Il a embrassé de » lui-même notre parti : il a mieux aimé » se déclarer pour nous qu'en faveur des » Perses ; l'amitié qu'il a contractée » avec nous est demeurée inviolable » jusqu'à ce jour ; nous vous deman- » dons de l'entretenir de votre côté, » comme nous l'entretiendrons du nô- » tre. »

TIBERE. An de N. S. 57.

LXXXI. Cruauté de Toxandre.

Toxandre lui dit : « Puisque vous » m'avez trouvé dans le deuil de mon » pere qui mourut hier, il faut que » vous vous rasiez la barbe, pour té- » moigner votre douleur, suivant l'u- » sage de notre nation. » Valentin n'hé-

TIBERE. An de N. S. 579.

sita pas, il alla sur le champ se faire raser avec tous ceux qui l'accompagnoient. Pendant la cérémonie des funérailles, Toxandre commanda de tirer quatre Huns de prison, et les fit mettre en pieces sur le tombeau de son pere, et après eux les chevaux du Prince défunt. Il envoya ensuite l'Ambassadeur Romain dans les terres les plus reculées de la domination des Turcs, vers Tardou son parent, qui habitoit auprès de l'Ectel, c'est-à-dire, du mont d'or, et ne lui donna son congé qu'après lui avoir fait différends outrages.

LXXXII. Les Abares rompent la paix.

Il étoit vrai que Tibere avoit fait alliance avec les Abares, et que dans le même tems que Toxandre en témoignoit son déplaisir, l'Empereur les faisoit solliciter d'entrer sur les terres des Sclavons, pour les forcer à retirer leurs troupes de la Gréce. Bajan, Roi, ou Cagan des Abares, y consentit, et se mit en marche avec quinze mille chevaux. Mais plus ses forces étoient redoutables, plus elles devoient être funestes aux Romains; car en feignant de vouloir les secourir, ce Prince fourbe venoit pour les surprendre, et porter la guerre dans les hautes provinces de l'Empire. Il envoya Targitie, l'un de ses Capitaines, à Constantinople pour demander les quatre-vingts mille écus

qu'on devoit lui payer tous les ans. L'Empereur eut ses raisons pour ne les pas faire compter aussi-tôt ; Targitie s'en retourna, et le Cagan ne fut pas fâché de ce refus. Arrivé sur le bord du Save, entre Sirmium et Singidon, il donna ses ordres pour y construire un pont dans le dessein d'assiéger Sirmium. TIBERE. An de N. S. 579.

LXXXIII. Fourberies de leur Roi.

Seth, gouverneur de Singidon, s'étant apperçu de son dessein, lui déclara au nom de l'Empereur, que s'il passoit le fleuve, on l'attaqueroit comme premier infracteur de la paix. Bajan protesta de la droiture de ses intentions : affectant même du zele pour le bien de l'Empire, il fit savoir que ceux qui tireroient ur ces ouvriers, seroient regardés comme coupables d'avoir violé l'alliance, et qu'on ne pourroit lui imputer ni à sa nation, les maux que cette guerre feroit retomber sur les Romains. La crainte d'irriter un Prince dangereux et violent, les détermina à lui demander d'engager sa parole par serment.

LXXXIV. Ses parjures.

Bajan le fit à la maniere des barbares payens. Il tira son épée, et dit que si c'étoit dans le dessein de nuire aux Romains qu'il vouloit bâtir un pont sur le Save, il souhaitoit de périr avec toute sa nation, il vouloit que le ciel et le feu tombassent sur eux ; que les montagnes et les forêts les accablassent ; et que le fleuve remontant à sa source, les

TIBERE. An de N. S. 579.

ensevelit dans ses flots. Il demanda ensuite à prononcer les imprécations des Romains, et de leur affirmer, par tout ce qu'ils avoient de plus auguste et de plus saint dans leur religion, la sincérité de ses vues. L'Evêque de Singidon lui présenta le livre des Evangiles. Alors le Cagan, déguisant les sentimens de son cœur par une perfidie sacrilege, quitta le siege d'argent sur lequel il étoit assis, feignit de recevoir le livre avec un profond respect, se mit à genoux, et dit : » Je jure par le Dieu qui a parlé dans » ces livres saints, que je n'ai point » menti, et que je n'ai point eu inten- » tion de tromper dans tout ce que j'ai » avancé. »

LXXXV. Il se déclare ennemi.

Après des sermens si solemnels, Seth reçut dans Singidon les députés de Bajan, et leur permit d'aller à Constantinople, pour s'y expliquer avec l'Empereur. Ils lui protesterent de nouveau que leur maître demeureroit toujours sincéremeut attaché à l'Empire. Tibere n'y ajouta foi que médiocrement ; et s'il avoit eu des troupes prêtes, dès-lors il auroit attaqué le Cagan. Bientôt il fut convaincu que ses soupçons étoient bien fondés. Bajan avoit profité de la confiance qu'il avoit achetée par ses parjures, et il avoit achevé de construire le pont du Save pendant le voyage de ses Ambassadeurs. A peine furent-ils hors

des terres de l'Empire, qu'il en envoya d'autres, pour faire savoir à l'Empereur que le pont étoit fini : que Sirmium ne pouvoit plus se soustraire à la puissance des Abares, qui tenoient cette ville investie de tous côtés ; qu'elle ne pouvoit plus recevoir de vivres ; que déjà elle commençoit à sentir les rigueurs de la faim ; que l'unique parti qui restât à ses habitans, étoit d'en sortir avec tout ce qu'ils pourroient emporter de précieux ; que les Abares ne s'y opposeroient pas, ne demandant que la ville toute seule, dont ils vouloient faire une place d'armes.

TIBERE. An de N. S. 579.

LXXXVI. Tibere montre de la fermeté.

Tibere fut outré de colere et de douleur quand il entendit le discours de ce barbare ; et il le témoigna par sa réponse à ses Ambassadeurs. « Le Cagan ne » m'a pas vaincu, leur dit-il, par la » puissance de ses armes, par la grandeur de son courage, ni par la sagesse de sa conduite ; il n'a fait que violer ouvertement la paix, et blasphémer contre le Dieu au nom duquel il » l'avoit jurée. Que le ciel nous préserve de gagner des villes à un tel » prix ! Il se trompe s'il croit que je me » vengerai de sa perfidie, ou que je lui » abandonnerai Sirmium ; je lui donnerois plutôt une de mes filles en mariage, ce que je ne peux penser sans » horreur. S'il prend cette place de for-

TIBERE. An de N. S. 579.

» ce, il en sera puni par celui que ses » parjures ont outragé ; et j'aurai la sa- » tisfaction de n'avoir pas voulu céder la » moindre portion de l'Empire. »

LXXXVII. Conférence sur la guerre.

Après avoir renvoyé les Ambassadeurs avec cette réponse, il donna ses ordres pour secourir la ville le plus promptement et le plus efficacement qu'il seroit possible. Théognis, l'un de ses Généraux, assembla les troupes dispersées dans l'Illyrie, et dans la Dalmatie ; il en leva de nouvelles à la hâte, et jetta quelque terreur dans le cœur des Barbares. Alors Bajan lui proposa une entrevue pour traiter de la paix, et se rendit pour cet effet près du camp des Romains. Pendant la conférence, il étoit assis sur un fauteuil d'argent massif, couvert d'un dais, et ayant devant lui un bouclier qui le couvroit entiérement. Comme il persistoit à ne vouloir point lever le blocus de Sirmium, Théognis lui dit qu'il ne cesseroit de lui faire la guerre jusqu'à ce qu'il l'eût contraint de se retirer ; et il l'avertit que le lendemain il lui livreroit la bataille.

LXXXVIII. Paix honteuse aux Romains,

Quelques incidens s'y opposerent de part et d'autre ; on ne combattit point, les officiers Romains persuaderent à Théognis de ne pas risquer l'honneur de l'Empire avec des forces aussi inégales. Il en instruisit l'Empereur, et lui demanda de nouvelles troupes, s'il vou-

loit

loit qu'on attaquât les ennemis. Tibere embarrassé par une incursion des Turcs, que le fier Toxandre avoit envoyés du côté de la Thrace, crut devoir céder aux conjonctures présentes, pour éviter de plus grands malheurs. Il estima qu'il valoit mieux rendre la ville, que de laisser emmener les habitans en captivité, et il le manda à Théognis. La guerre fut terminée à condition que les citoyens de Sirmium se retireroient avec un habit, sans emporter autre chose; qu'on feroit aux Abares une pension de dix-huit cens écus d'or; qu'on leur en avanceroit trois années; et qu'on rendroit un de leurs officiers qui étoit passé dans le parti des Romains pour ses intrigues avec la Reine.

TIBERE. An de N. S. 579.

LXXXIX. Tibere la demande aux Perses.

Ce traité étoit honteux pour l'Empire; mais depuis près d'un siecle on n'hésitoit plus d'en faire de semblables, et le nom Romain perdoit tous les jours quelque chose de sa gloire. Tibere néanmoins auroit voulu terminer à ce prix la guerre contre les Perses. Quoiqu'il eût remporté sur eux de grands avantages, que ses troupes fussent dans leurs états, et qu'il eût appris toutes les circonstances de la mort de Cosroez; il envoya des Ambassadeurs à son fils Ormisda qui lui avoit succédé, pour faire des propositions de paix à des conditions très-avantageuses pour la Perse. Lorsqu'ils

eurent passé les frontieres, le nouveau
TIBERE. An de N. S. 579. Roi, Prince violent et superbe, envoya un de ses principaux Officiers, qui eut ordre de les conduire dans leur marche. Il les obligea à faire de fréquens séjours, à marcher à petites journées, et il les écarta du droit chemin, afin de donner le tems aux préparatifs que l'on faisoit à Dara, à Nisibe, et dans les forts qui étoient sur le Tygre.

XC. Ses propositions. Les Ambassadeurs arriverent enfin à la cour de Perse, où ils n'eurent audience qu'après l'avoir long-tems sollicitée. En présentant les lettres de l'Empereur, ils déclarerent que Tibere cherchant tous les moyens de conclure une paix solide, rendoit tous les prisonniers qu'il avoit fait sur la Perse, qu'il cédoit l'Arménie, l'Arsanéne et Afumon, pourvû qu'on lui restituât Dara. Ormisda, loin de se rendre à ces offres avantageuses, viola ouvertement le droit des gens à l'égard des Ambassadeurs; feignant de révoquer en doute s'ils avoient pouvoir de conclure la paix, il leur fit montrer toutes leurs instructions, et voulut voir même leurs ordres secrets.

XCI. Ormisda les rejette avec hauteur. Après avoir lû ce qu'ils contenoient, il leur répondit fiérement, qu'il ne rendroit jamais Nisibe, ni Dara, ni Sangare; qu'il lui seroit honteux d'abandonner les conquêtes de son pere, et

qu'il ne consentiroit à la paix que quand on auroit payé tous les arrérages du tribut annuel que Justinien payoit aux Perses, et que Justin avoit discontinué de payer. Il n'eut pour les ministres de l'Empereur que des hauteurs et de la dureté ; il les logea dans une maison mal-saine et obscure, où il ne leur étoit pas permis de mettre la tête à la fenêtre et où ils étoient observés jour et nuit. Enfin il les renvoya sans aucune marque d'honneur, sans leur faire donner des vivres, et ordonnant à leurs guides de faire de longues journées pour les ramener le lendemain sur leurs pas.

TIBERE. An de N. S. 579.

Tibere comprit qu'il n'y avoit point de paix à espérer. Quelques mauvais succès que Justin avoit eus depuis peu, firent oublier ses victoires de l'année précédente. L'Empereur le rappella, et mit en sa place Maurice, Romain d'origine, mais dont la famille s'étoit établie depuis quelque tems dans la Capadoce. C'étoit un officier d'une prudence consommée, d'un esprit pénétrant, fécond en ressources, prompt dans l'exécution, inébranlable dans ses résolutions lorsqu'il les croyoit prises à propos, irréprochable dans sa conduite, circonspect à donner sa confiance, toujours en garde contre les flateurs, intrépide dans les dangers dont on pouvoit sortir, mais sage et réservé dans ceux

An de N. S. 580. et suiv.

XCII. Maurice Général des Romains. Ses vertus.

TIBERE. An de N. S. 580. et suiv.

qu'il est téméraire de braver ; tenant un juste milieu entre la lâcheté et l'extravagante bravoure : d'ailleurs très-sobre.

XCIII. Ruses du Général Persan.

Maurice pourvut l'armée de tout ce qui étoit nécessaire pour cette expédition ; il la paya exactement : et il y établit une discipline parfaite. Lorsqu'il fut arrivé à une journée des Perses, déja rassemblés près de Dara, ils proposerent une conférence pour terminer la contestation sans verser de sang, s'il étoit possible. Andigan, chargé des pouvoirs d'Ormisda, employa toutes les ruses d'un habile politique, pour intimider les Romains, et les engager à céder tout ce que le Roi avoit demandé aux Ambassadeurs. Il leur représenta que les Romains en guerre avec tant d'autres Nations, ne pourroient employer qu'une partie de leurs forces contre le vaste Empire des Perses, qui n'avoient que les Romains à combattre. Il supposa une lettre de Tancosro général de l'armée Persanne, qui lui mandoit qu'il ne pouvoit plus retenir les troupes, impatientes d'en venir aux mains ; et il fit apporter cette lettre par un courrier, que l'on avoit couvert de poussiere et qui paroissoit tout en sueur.

XCIV. Zacharie les découvre.

Zacharie, qui portoit la parole au nom de l'Empereur, méprisa les menaces du Persan, et lui fit voir qu'il ne se

laissoit point tromper par ces puériles supercheries. Il l'assura que Tibere ne consentiroit jamais à la pension honteuse, que Justinien avoit eu la foiblesse de leur accorder ; qu'il ne céderoit point la ville de Dara et qu'incessamment le sort des armes en décideroit. Il rompit ensuite la conférence, et vint dire à Maurice de marcher contre les Perses.

TIBERE. An de N. S. 580. et suiv.

Ce Général fit aussi-tôt avancer ses troupes, fondit sur les Perses, tailla en piéces toute leur armée, mit les Généraux en fuite, et enleva leurs chariots et leur bagage. Maître du champ de bataille, et n'ayant plus d'ennemi qui lui fît face, il s'empara de tout le pays qui est en deça du Tigre, il traversa le fleuve ; et soumit plusieurs autres places. Cherchant moins à détruire les peuples qu'à abattre la puissance et l'orgueil de leur Roi Ormisda ; dès qu'il étoit entré dans une ville, il commençoit par se saisir de toutes les richesses, il en comptoit ensuite les habitans, les faisoit passer avec une escorte sur les terres de l'Empire, et de-là on les distribuoit dans les pays ou dans les isles qui manquoient de sujets pour cultiver les terres. D'autres étoient vendus comme esclaves ; et on les mettoit à si bas prix, que les ouvriers et les artisans se trouvoient en état d'en acheter.

XCV. Etonnans succés de Maurice.

TIBERE. An de N. S. 582.

Maurice ayant dépeuplé les provinces frontieres de la Perse, et détruit leurs principales citadelles dans l'espace de dix-huit mois, revint à Constantinople couvert de gloire. L'Empereur ne crut pas devoir moins récompenser ses vertus et ses services, qu'en lui donnant en mariage sa fille Augusta, héritiere de l'Empire, qu'il nomma Constantine. Maurice reçut en même-tems le titre de César, et eut la premiere part dans le gouvernement des affaires.

XCVI. Tibere lui donne sa fille en mariage.

XCVII. Maladie de l'Empereur.

Tibere ne pouvoit faire un choix plus digne de sa sagesse, et se donner un successeur plus à propos. Une bile noire commença à altérer sa santé, et se répandit en peu de tems par tout son corps. Tombé en langueur, il reconnut que sa mort approchoit. Il ordonna qu'on revêtit Maurice de la pourpre, il le fit monter sur le trône, et le déclara Empereur. Jean, Patriarche de Constantinople, fut mandé à cette cérémonie avec son Clergé, les principaux Officiers de la Cour, le Sénat et le peuple. Il les avoit appellés pour leur faire part de ses dernieres volontés et de l'élection du nouvel Auguste. Sa foiblesse extrême ne lui permettant pas de se faire entendre, il fit approcher de son lit le Questeur Jean, qui répétoit ses paroles à l'assemblée.

» Romains, leur dit-il, vous me
» voyez accablé sous le poids des plus
» cruelles inquiétudes. Il faut, dans ce
» moment critique, que je mette or-
» dre aux affaires de ma famille et à cel-
» les de l'Empire, et que je pense aux
» comptes redoutables que je rendrai
» aussi-tôt après. Ceux qui jouissent
» d'un pouvoir absolu commettent pour
» l'ordinaire de grandes fautes, et la
» licence où j'ai vécu me remplit de fra-
» yeur. Après ma conscience, le soin
» de l'Empire est ce qui m'occupe le
» plus; ce n'est pas que je regrette le
» trône, je ne suis embarrassé que de
» mettre la couronne sur une tête qui en
» soit digne; et à ces pensées succé-
» dent les sentimens de la nature, qui
» me pressent de pourvoir ma femme
» et mes enfans. L'Empire demande un
» Prince sage pour le gouvernement;
» ma femme, un Ministre fidele qui la
» conseille; et mes enfans, un tuteur
» affectionné qui les protége dans la
» foiblesse de leur sexe et de leur âge.
» Un digne successeur remplira toutes
» ces fonctions; et je crois que le Ciel
» me l'a donné en m'inspirant de choisir
» Maurice. Déjà il a rendu d'importans
» services à l'Etat, et les périls qu'il a
» courus pour la défense de vos intérêts,
» sont des gages de la vigilance avec la-
» quelle il travaillera à les conserver.

TIBERE. An de N. S. 582.

XCVIII. Il fait part au peuple de ses sentimens.

TIBÉRE. An de N. S. 582.

» Je ne lui confie pas seulement mon » sceptre ; je lui ai donné en mariage » ma fille, le plus cher objet de ma » tendresse, et je vous demande de » mesurer le respect que vous aurez » pour l'un et l'autre sur l'affection que » j'ai toujours eue pour vous. »

XCIX. Ses avis à Maurice.

S'adressant ensuite au nouvel Auguste, il lui donna quelques avis, comme lui-même en avoit reçu de Justin son prédécesseur dans une pareille circonstance. » Mon cher Maurice, lui » dit-il, je ne vous demande point d'au- » tre épitaphe que votre régne, ni » d'autre mausolée que celui que m'é- » leveront vos vertus ; je serai assez » grand dans le cœur des Romains, si » je leur ai donné un Prince qui les » gouverne sagement. Ne détruisez pas » l'espérance qu'on a conçue de vous, » ne ternissez pas votre gloire. Modérez » votre puissance par la raison, et réglez » vos commandemens sur la justice. » L'éclat du trône inspire de l'orgueil à » celui qui l'occupe ; prenez garde qu'il » ne vous séduise. Ne vous imaginez » pas surpasser le reste des hommes en » prudence, comme vous les surpassez » en dignité. Souhaitez d'être aimé de » vos sujets plutôt que d'en être craint, » et préférez les remontrances d'un » sujet zélé qui s'opposera quelquefois » à vos desseins, préférez-les, dis-je,

» aux discours séduisans d'un flatteur » qui vous approuvera dans vos desirs. » Tempérez votre colere par la douceur, et votre douceur par une juste » fermeté. La nature a donné un Roi » aux Abeilles, et elle l'a armé d'un » aiguillon pour se faire obéir selon la » justice, et non pour commander en » tyran; pour l'utilité, et non pour » l'oppression des peuples; suivez en » tout les leçons de la nature et de la » raison. Regardez ces avis comme ceux » d'un pere mourant, à qui l'expérience » a donné des lumieres; vous en ju- » gerez dans l'exercice de la puissance » que vous allez recevoir; qu'elle vous » tienne lieu d'un juge incorruptible, » pour flétrir le vice et couronner la » vertu. »

TIBÈRE. An de N. S. 588.

Ce discours tira des larmes de toute l'assemblée; mais l'on fut bien plus attendri, quand on vit Tibere ôter sa couronne et sa robe impériale pour les remettre à Maurice. L'air retentit des acclamations de tout le peuple accouru aux portes du Palais. Les uns admiroient la grandeur d'ame d'un Prince qui renonçoit de lui-même à la souveraine puissance; les autres louoient celui qui en étoit nouvellement revêtu, et reconnoissoient hautement qu'il en étoit digne: tous rendoient gloire à Dieu d'une si belle action. Le jour suivant sixième d'Août,

C. Sa mort.

TIBÉRE. An de N. S. 782.

Tibere mourut. Toute la ville fut dans la douleur et la consternation ; chacun abandonna sa maison pour courir au Palais, et les Gardes furent obligés de quitter leurs postes, pour céder à la foule et à l'empressement du peuple qui força les barrieres, et voulut s'approcher du cercueil, l'arroser de ses pleurs, et donner ces dernieres marques de son amour à un Prince qu'il ne pouvoit trop regretter.

CI. Son portrait et son regne.

Un deuil aussi général et aussi sincere, est pour Tibere le plus grand de tous les éloges ; ces vertus l'avoient mérité. Il avoit reçu du Ciel toutes les qualités nécessaires pour former un grand Monarque. Sa taille avantageuse le faisoit remarquer par-dessus toute la Cour, et sur ses Gardes mêmes. La beauté de son visage relevoit l'éclat de la pourpre, et un air de bonté naturelle à ce Prince gagnoit tous les cœurs. Il ne voulut être sur le trône que pour faire le bonheur de ses sujets. A peine y fut-il monté, qu'il donna ses ordres pour soulager tous ceux dont les affaires domestiques avoient été dérangées par des malheurs particuliers, ou par la dureté des Financiers ; il acquitta leurs dettes, et les remit en état de vivre suivant leur condition. Il manda aux Gouverneurs des Provinces, qu'il ne vouloit pas qu'on vit désormais de

pauvres dans son Empire. Il remit une année entiere du Tribut, et le diminua considérablement pour la suite. Il dédommagea en même-tems les villes frontieres de l'Asie que la guerre des Perses avoit ravagées, et sa sagesse les mit à couvert de leurs insultes. Voilà ce qui rendit Tibere ci cher à ses sujets.

TIBERE. An de N. S. 582.

*Fin du septieme Volume.*

# TABLE
## DES MATIERES

Contenues dans ce Septiéme Volume.

### A

*ABARES*, quelle ſorte de peuple, 327. ils ſont traités avec hauteur par Juſtin, 329. ils vont attaquer les Français, et ſont forcés de retirer, 330. ils font alliance avec les Lombards, *ibid.* ils rompent la paix qu'ils avoient faite avec les Romains, 380

*Abdée*, ſon ſupplice, 333

*Acace*, Patriarche de Conſtantinople, arrache Baſiliſque des Autels, 4. il s'offenſe de ne pas recevoir les lettres d'ordination de Jean Talaïa, 10. il empêche le Pape de conſentir à ſon ordination, *ibid.* il veut mettre ſur le ſiége Pierre Monge *ibid.* auteur de l'*Hénotique* de Zenon, 11

*Adaarmane* Général des Perſes, fait de grands ravages dans l'Empire, 359

*Ætherius* eſt mis à mort, 333

*Agathias*, commence ſon hiſtoire où Procope avoit fini, 264

*Alaric* fait la guerre à Clovis, et il y périt, 45

*Albouin*, Roi des Lombards, épouſe Clodovinde, fille de Clotaire, I. Roi de France, 337. il ſe rend maître d'Aquilée, avec Narſes, 339. il ſe fait déclarer Roi d'Italie, 355. il entre dans Pavie, prodige qui arrive à ſon entrée, 363. du crâne de Gunimond Roi des Gépides, il fait une taſſe dans laquelle il boit, 364. Roſemonde fille de Gunimond qu'il avoit épouſée le fait aſſaſſiner, 364

*Allemands* encore idolâtres, ravagent les Egliſes d'Italie, 285. ils périſſent d'une maladie cruelle. 287

*Aligerne*, frere de Teïas Roi des Goths, défend la Ville de Cumes, contre Narſes, 283. la force incroyable avec laquelle il lance une flêche, *ibid.* il prévoit le deſſein des François, et ſe rend à Narſes, 248

*Amalaſonte*, femme de Théodoric, veut qu'on inſtruiſe ſon fils Atalaric dans les arts et les sciences, 66. grandes qualités de cette Princeſſe, *ibid.* elle perſécute Théodat neveu de Théodoric, 125. elle ſe reconcilie et le fait Roi d'Italie, 126. Théodat la fait mourir en priſon, 127

*Anaſtaſe* Empereur, placé ſur le trône par Ariane, 23. il reçoit à ſon ſacre les Conciles de Nicée et de Calcédoine, 24. heureux commencement de ſon regne, *ibid.* il ſe déclare contre les Catholiques, et exile le Patriarche Euphemius, 32. on ne ſçait quelle eſt ſa doctrine, 33. il inſulte les députés du Pape Symmaque, 35. il achete la paix des Bulgares, 46. ſes débauches et ſes cruautés, 37. il eſt excommunié par le Pape Symmaque, *ibid.* il refuſe de l'argent à Cavade Roi de Perſe, et celui-ci lui déclare la guerre, 38. ſes troupes ſont défaites à Amide par les Perſes, 42. il perſecute le Patriarche Macedonius, 48. il veut mettre à ſa place l'hérétique Timothée, 49. ſédition du peuple à ce ſujet, *ibid.* hypocriſie de ce Prince, 51. il feint de vouloir abdiquer l'Empire, 55. effets de ſes ſoupçons et de ſa cruauté, *ibid.* ſa mort tragique, 56. ſon caractére, 57

*Andigan* Général des Perſes, ſes ruſes, 388

*Antiochiens*, inſultent témerairement Coſroez, 189. il prend la Ville et la brûle, *ibid.*

*Ariane* Impératrice, femme de Zenon, ſe fait mourir dans un ſépulchre, 22. elle fait proclamer Empereur Anaſtaſe ſon amant, 23

*Arator*, ſes ouvrages, 323

*Atalaric*, ſuccéde à Théodoric ſon pere, 65. les Goths ne veulent pas qu'Amalaſonte ſa mere l'inſtruiſe dans les arts et les ſciences, 67

*Auguſta*, fille de Tibere, épouſe Maurice, 390

## B

*BAJAN*, Roi des Abares, 330. ſes fourfourberies et ſes parjures, 381

*Barſames*, intendant des Finances de Juſtinien, ſon avarice et ſes fourberies, 310. l'Impé-

ratrice Théodora le protége, 311. Il l'avoit séduite par les enchantemens de la magie, *ibid.*

*Basilisque*, frere de l'Impératrice, usurpe le titre d'Auguste, et viole toutes les loix, 2. sa conduite souleve le peuple, *ibid.* le Patriarche Acace l'arrache des Autels et le livre à Zenon, 4 ce Prince l'exile en Cappadoce avec des circonstances inhumaines, 5

*Belisaire*, Général des armées Romaines sous Justinien, 76. premiére guerre contre les Perses, 77. il dissipe la faction des Bleus et des Verds, 91. il marche contre Gelimer, 104. discipline de ses troupes, 106. il prend possession du trône de Gelimer à Carthage, et se fait servir par les Officiers de ce Prince, 107. humanité de son triomphe, *ibid.* les Maures le reconnoissent, 108. il défait Gelimer et le met en fuite, 111, il s'empare de ses trésors; 112. Il en orne son triomphe à Constantinople, 125. progrès de ses armes en Italie, 128. il assiége Naples et la prend, 130. il arrête le pillage des soldats, 134. Il entre dans Rome et envoye les clefs à l'Empereur, 134. il se signale dans un grand combat contre Vitigis, 136. victoire qu'il remporte, 139. il fait sortir de Rome les bouches inutiles, 140. il exile le Pape Silvere, 141. Il chasse les Goths de Rimini, et ils vont se renfermer dans Ravenne, 168. il la prend avec Vitigis, 185. il est rappellé, *ibid.* il refuse la couronne des Goths, 186. il mene Vitigis à Constantinople, 187. son éloge, *ibid.* louanges que le peuple lui donne, 188. ses vertus, *ibid.* Belisaire marche contre Cosroez, 194. déplorable état dans lequel il trouve les troupes, 196. il les rétablit, *ibid.* il met Cosroez en fuite, *ibid.* la chaleur et la contagion l'obligent à ramener l'armée, 197. il trompe les Perses, par un stratagême, 211. fermeté avec laquelle il répond à l'Ambassadeur de Cosroez, *ibib.* il retourne en Italie contre Totila, 215. il demande du secours à Justinien, 217. il en reçoit à Dyrrachium, et fait retirer les Goths d'Otrante au bruit de son arrivée, 222. il brûle le pont qu'ils avoient à l'embouchure du Tibre, *ibid.* il tombe malade de chagrin, 223. il

empêche Totila de détruire Rome, 229. Il rentre dans la Ville et la répare, 230. il reprend les armes dans sa vieilleſſe contre les Huns, 296. il les chaſſe ſans troupes formées, 297. magnifiques éloges qu'il en reçoit, *ibid* les grands en ſont jaloux, et le rendent ſuſpect à l'Empereur, 298. Juſtinien le dépouille de tout et le fait mourir de douleur, 300

*Benoît* (ſaint) reconnoît la tromperie de Totila dans un de ſes officiers, 205. il reprend Totila de ſes ravages, et lui prédit la durée de ſon regne, 206

*Berée* eſt priſe par Coſroez, et ravagée quoiqu'elle ſe fut rachetée, 189

*Beſſas*, Lieutenant-Général de Juſtinien commande dans Rome aſſiégée par Totila, 219. il opprime le peuple, 220. ſon avarice et ſa négligence, 223. Totila enleve les richeſſes qu'il avoit amaſſées pendant le ſiége, 225

*Bleus* et *Verds*, leur faction et leur guerre à Conſtantinople, 91. ils proclament Hypace Empereur, 93

*Bulgares*, ils font la guerre à Anaſtaſe, qui eſt obligé d'acheter la paix, 36. ils ſont chaſſés de la Pannonie, 44

C

*CALCIDE*. Coſroez tire deux cent livres d'or de cette Ville, 194

*Candide*, Evêque de Sergiopolis, rachette douze mille captifs des mains de Coſroez, au prix de deux cent livres d'or, 188. inhumanités que Coſroez exerce ſur lui, 209

*Caſſiodore*, ſon mérite et ſes ouvrages, 323

*Cavade I.* Roi des Perſes, fait la guerre aux Romains, 38. punition qui arrive à ſes ſoldats pour avoir tiré ſur le ſolitaire Jacques, 39. ſes vains efforts au ſiege d'Amide, 40. les Mages l'empêchent de ſe retirer, *ibid.* la place eſt forcée par ſurpriſe, 41. elle eſt rachetée par le gouverneur, 43. il propoſe à l'Empereur Juſtin d'adopter Coſroez ſon fils, 69. Juſtin le refuſe, 71. Cavade déclare la guerre à Juſtinien, 76. il remporte une victoire funeſte, 89. il en punit ſon Général, 90. il refuſe la paix avec les Romains, 97. il nomme Coſroez pour ſon ſucceſſeur, et il meurt, 98

*Chapitres*. Origine de la queſtion des trois Cha-

pitres, 231. *Voyez* Vigile. Schiſme à cette occaſion, 252
*Cleps* ſuccéde à Albouin, mais il eſt bientôt aſſaſſiné, 367
*Clovis* eſt en guerre avec Alaric, 45. il la termine par la mort d'Alaric, 46. ſuite de ſa victoire, *ibid.*
*Conſulat* aboli par Juſtinien, 194. quels étoient ſes prétextes et ſes raiſons véritables, 195
*Coſroez*, Roi des Perſes, 99. les Romains ſont obligés de lui abandonner tout ce qu'il demande, pour avoir la paix, 100. il rentre ſur les terres de l'Empire, et en tire des rançons immenſes, 188. il ſe laiſſe ſéduire par les Ambaſſadeurs de Vitigis, *ibid.* ſon infidélité à ſes ſermens, 189. diſcours que les Ambaſſadeurs de Juſtinien lui tiennent, 190. il fait acheter la paix aux Romains par un tribut annuel, et lui donne le nom de penſion, 191. il la viole dans la même année, 192. il prend la châſſe d'un morceau de la vraie Croix à Apamée, et laiſſe la Relique, 194. il abandonne le ſiége d'Edeſſe, *ibid.* Beliſaire marche contre lui, *ibid.* Coſroez porte la guerre dans la Colchide, 197. il fuit devant Beliſaire, *ibid.* il rentre une troiſiéme fois ſur les terres de l'Empire, 209. inhumanités qu'il exerce ſur l'Evêque Candide, *ibid.* infidélités de ſa conduite, 211. il déclare qu'il n'en veut qu'au Dieu des Chrétiens, 213. il aſſiege Edéſſe, *ibid.* il demande tout l'argent qui eſt dans la place, 214. il eſt forcé de ſe retirer avec cinquante livres d'or, 215. il promet par écrit de ne plus faire la guerre aux Romains, *ibid.* il prend Petra dans la Lazique, 265. ſes troupes ſont défaites, et ſe retirent, 279. il fait écorcher Nacoragan ſon Général, 291. cruel uſage qu'il fait de ſa peau, *ibid.* tréve avec les Romains, 292, il fait affront aux Ambaſſadeurs Turcs, 340. il rompt la paix faite avec l'Empire, 373. ſes troupes ſont défaites, 374. il en meurt de chagrin, 375
*Croix*. Miracle qu'elle fait à Apamée, 192. Coſroez en prend la châſſe et laiſſe la Relique, 194

D

*DEMETRIUS*, maître de la milice, va ſecourir Naples contre les Goths, 207. Totila le traîne la corde au col devant les murailles, et l'o-

blige à exhorter les assiégés de se rendre, 208
*Denis le Petit.* Son habileté dans les Langues, 322. il compose deux recueils de Canons, 323. il introduit la maniére de compter par l'Ere Chrétienne, *ibid.*
*Disabule*, Roi des Turcs irrité que Cosroez Roi des Perses eut empoisonné ses Ambassadeurs, envoye à Constantinople pour engager l'Empereur à se déclarer contre les Perses, 343

E

*EDESSE*, on la croit imprénable à cause de la lettre à Abgare, 194. Cosroez en abandonne le siége, *ibid.* il y revient et demande tout l'argent qui est dans la place, 214. il rejette toute autre proposition, *ibid.* vive résistance des assiégés, 215. il se retire moyennant cinquante livres d'or, *ibid.*
*Eglise* de sainte Sophie rebâtie par Justinien, 306. sa description, *ibid.* comment les Turcs l'ont dégradée, 308
*Erarie* élu Roi des Goths, 200. ils l'assassinent par le conseil de Totila, 201
*Euphemius*, Patriarche de Constantinople, maltraité par l'Empereur Anastase, et pourquoi, 32

F

*FACUNDUS* écrit en faveur des trois Chapitres, 235. analyse de ses ouvrages adressé à Justinien t *ibid.*
*François*, leur incursion en Italie, et leurs ravages, 179. ils se retirent dans leur pays, 180. ils reviennent à la sollicitation des Goths, 281. Ils ravagent les Provinces jusque dans la Pouille et la Calabre, 285. les uns sont défaits, les autres périssent miserablement, 287

G

*GELIMER* Prince des Vandales, détrône Ilderic petit fils de Genseric, 101. il méprise les remontrances de Justinien, 102. il fait mourir Ilderic, 106. il abandonne Carthage à Belisaire, *ibid.* il met à prix les têtes des Romains, ses vains esforts, 108. il est défait, et se sauve, 111. extrêmité à laquelle il est réduit sur une montagne, 118. Pharas l'exhorte à se rendre, *ibid.* reponse de Gelimer, 119. il est touché d'une histoire

de deux enfans affamés, 129. il se rend à Belisaire, et rit en l'abordant, 121. le vainqueur le conduit à Constantinople, 122. avec quelle constance il y fait partie du rriomphe de Belisaire, 123

*Goths*, leurs incursion en Thrace sous Théodoric, 5. origine de leurs guerres avec Justinien, 124. ils sont chassés de la Dalmatie, 129. ils abandonnent Rimini, et vont se renfermer dans Ravenne, 168. ils rasent la Ville de Milan, 176. ils implorent envain le secours des Lombards, 178. ils s'adressent au Roi de Perse, 178. leur embarras après la prise de Ravenne, et de Vitigis, 184. ils veulent donner la couronne à Belisaire qui la refuse, 185. ils secouent le joug des Romains, 200. ils mettent Ildibad sur le trône malgré lui, et il est assassiné, 201. ils le remplacent par Eraric et le massacrent, *ibid.* ils assiégent Naples, 207. leur vengeance sur les Romains après la mort de Totila, 261. ils mettent à sa place Teïas, *ibid.* ils le perdent bientôt après, 263. ils capitulent avec Narsès et finissent la guerre, 264. ils rappellent les François en Italie, 281

*Gubaze*, Roi des Laziens, se plaint des Généraux Romains, 271. deux de ceux-ci Rustique et Martin conspirent contre sa personne, *ibid.* Ils le décrient auprès de l'Empereur, comme favorisant les Perses, *ibid.* ils l'assassinent en trahison, 272. *Voyez* Laziens.

H

*HENOTIQUE* de Zenon, 11

*Hieropolis*, ses habitans éloignent Cosroez en lui donnant quatre mille livres d'argent, 189

*Honoric*, successeur de Genseric, veut faire recevoir l'Arianisme en Afrique, 11. il persécute les Catholiques, *ibid.*

*Huns*, leur irruption et leurs ravages en Thrace, 295. frayeur qu'ils jettent à Constantinople, *ibid.* l'Empereur engage Belisaire à marcher contre eux, 296. il les chasse par un bonheur inespéré, 297

I

*IBAS*, Evêque d'Edesse, sa lettre à Maris Persan, fait partie des trois Chapitres, 233

*Jean* Talaïa, est élu Patriarche d'Alexandrie,

9. Acace s'offre de ne pas recevoir ſes lettres d'ordination, 10. Zenon le fait chaſſer. 11
*Ilderic*, Roi des Vandales, ſon caractere, il eſt détrôné par Gelimer, 101. celui-ci le fait mourir, 106
*Ildibad*, élu Roi des Goths et enſuite aſſaſſiné, 208
*Juſtin*, fils d'un Payſan d'Illyrie, parvient à l'Empire, 57. il ne ſait pas même écrire, 58. conſpiration contre ſa perſonne, 59. il conſole le peuple, *ibid.* il rend la paix à l'Egliſe, *ibid.* il favoriſe l'Arianiſme, et s'en repent, 60. il refuſe d'adopter le fils de Cavade, 69. beau trait de ſa religion, 73. il met la couronne ſur la tête de Juſtinien ſon neveu, 74. ſa mort, *ibid.* ſon caractère, *ibid.*
*Juſtinien le Grand*, 75. il promet de ſoutenir la doctrine des quatre Conciles généraux, 76. Coſroez lui impoſe des conditions de paix, 100. Juſtinien avertit Gelimer de rendre la couronne à Ilderic, 102. il lui déclare la guerre, 103. il s'y prépare par des actes de religion, 104. il fait publier le Code, le Digeſte et les Inſtituts, 112. titres qu'il y prend, 115. il déclare la guerre à Théodat Roi des Goths en Italie, 127. il y envoie Beliſaire dont les armes proſpérent, *ibid.* ſes loix pour l'Egliſe, 163. il achete la paix de Coſroez par un tribut annuel, 191. il abolit le conſulat, 195. quels étoient ſes prétextes et ſes raiſons véritables, *ibid.* il crée Maximin Préfet du Prétoire en Italie, 207. il s'en rapporte à Beliſaire pour faire la paix avec Totila, 228. il condamne les trois Chapitres, 234. troubles que ſa déciſion excite, 235. il ſe repent de ſon édit et le ſoutient, 236. ſa cruauté et celle de Théodora contre ceux qui ne penſent comme lui, *ibid.* il appelle Vigile à Conſtantinople, 237. Juſtinien refuſe la paix que Totila lui propoſe, 244. il perſécute le Pape Vigile, et lui manque de parole, 249. Juſtinien envoye ſes Généraux pour reprendre la Lazique, 267. ils s'emparent de Telephe, 268. il néglige d'entretenir l'armée, 294. il eſt guéri miraculeuſement d'une grande maladie, 299. erreur de Juſtinien ſur Jeſus-Chriſt, 301. il la publie et veut la faire recevoir par un Edit, 302. il perſécute les Evêques qui s'y oppoſent, *ibid.* il négocie une tréve avec les Perſes, 303. il con-

clut une trêve de cinquante ans, 304. ſa mort, 305. les Grecs l'honorent comme ſaint, *ibid.* ſon zéle pour faire bâtir des Egliſes, *ibid.* le grand nombre d'édifices qu'il a fait bâtir et réparer, *ibid.* Rigueur avec laquelle il leve les impôts, 309. il épouſe Théodora au grand ſcandale de ſes ſujets, 313. il s'entend avec elle pour tromper le peuple, 314. violences et injuſtices de ſon regne, 319

*Juſtin* eſt reconnu pour Empereur après la mort de Juſtinien, 325. il veut rétablir la paix dans l'Egliſe, 326. ſes mœurs changent, il fait mourir un de ſes parens et favoriſe le divorce, 331. il reçoit avec hauteur les Ambaſſadeurs de l'Orient, 340. il envoie contre Coſroez un Général ſans armée, 358. il tombe en phrenéſie, 360. ſes dernieres paroles, ſon caractére, 270

*Juſtinien*, chef de l'armée contre les Perſes, les met en déroute, 374

L

*LAZIENS*, leur origine, 264. ils veulent ſe retirer de la domination de l'Empire, 265. ils envoyent des Ambaſſadeurs à Coſroez pour ſe mettre ſous ſa protection, *ibid.* il entre dans leur Royaume pour en chaſſer les garniſons Romaines, 266. Jean gouverneur de Petrée met en déroute ceux qui attaquent la Ville, 266. Coſroez la force, 267. ennuyés de la domination des Perſes, reviennent à l'Empereur, *ibid.* les Laziens indignés délibererent s'ils ne ſe ſépareront pas des Romains, 273. Fartaſe les en détourne, 274. ils ſe plaignent à Juſtinien du meurtre de Gubaze, et demandent Tzatés pour Roi, 275. l'Empereur y conſent, et envoie des juges pour examiner l'affaire de Gubaze, *ibid.* appareil formidable de ce jugement, 276. on fait mourir les coupables, *ibid.* nouveaux troubles parmi eux, 289. ils maſſacrent les Ambaſſadeurs Romains, 290. cruelle vengeance de ce meurtre, 191

*Léonce*, Gouverneur de Syrie, s'en fait déclarer Souverain, 7. il eſt ſoutenu par l'Impératrice Verine, et par Illus, 8. ruine de leur parti par Théodoric Rumal, *ibid.*

*Lombards*, ils viennent s'établir en Hongrie, 73. ils ne veulent plus de Roi, 367. leurs ravages et leurs perſécutions, *ibid.*

M

*MACEDONIUS*, Patriarche de Conſtantinople, s'oppoſe aux erreurs d'Anaſtaſe, 359. il devient l'objet de ſa perſécution, *ibid.*

*Mahomet*, ſa naiſſance et ſes commencemens, 344. il ſe déclare Prophéte et donne ſa religion, 346. il établit ſa miſſion par la force, 347. commencemens de ſes conquêtes, 349. ſes nouveaux ſuccès, 352. ſa mort, 353

*Marcien*, fils de l'Empereur Anthenius, prétend avoir droit à la couronne, 6. il conduit mal ſa révolte, *ibid.* il ſe ſauve en Cappadoce et ſe fait moine, 7

*Martin*, Général des Romains, s'empare de Telephe, 268. ruſe qu'il employe, *ibid.* il remporte une grande victoire ſur les Perſes, 279

*Maures*, leur maniére de vivre, 118. ils attaquent les Romains, 152. leur origine, *ibid.* leurs uſages à la guerre, 155. Salomon leur écrit, leur réponſe, *ibid.* carnage que Salomon en fait, 157. leur défaite ſoumet l'Afrique aux Romains, 162

*Maurice*, Général des Romains, ſes vertus, 388. il défait entiérement l'armée des Perſes, 389. Tibere lui donne ſa fille en mariage, et lui donne le nom de Céſar, 390

*Maximin*, Préfet du Prétoire en Italie, 207. Il étoit Incapable de réparer les pertes de l'Empire, 207. Il envoie Demetrius contre les Goths, *ibid.*

*Mermeroez*, Général des Perſes, trompe les Romains par un beau ſtratagême, 268. il reprend le fort de Telephe, ſa mort, et ſon éloge, 270

*Miracle* de quelques Chrétiens qui parlent apres qu'on leur a coupé la langue, 13

*Mundilas* exhorte les Romains contre les Goths, 172. généroſité de ſes ſentimens, 175

N

*NAPLES* aſſiégée par Totila, 206. elle eſt vaincue par la famine, 208. le vainqueur s'y comporte avec humanité, *ibid.*

*Narſez*, Général de Juſtinien, ſe brouille avec Beliſaire, 169. il s'en ſépare, 171. il ſe prépare pour la guerre d'Italie contre les Goths, 252. ſes grandes qualités, 253. les François lui refuſent le paſſage dans le territoire de Veniſe, *ibid.* il propoſe à Totila de ſe

rendre, 255. celui-ci le refuſe, *ibid.* il renvoye les Lombards après la mort de Totila, 259. il prend pluſieurs Villes en Italie, et entre dans Rome, 260. il termine la guerre des Goths, 263. ſa vigilance, 282. il aſſiége Cumes, *ibid.* il marche contre les François vers le Pô, 284. ſes ſuccès, *ibid.* il les défait, 286. il reprend les Romains de leur relâchement, 288. il ſoumet le reſte des Goths, 289. il eſt calomnié, 338. il appelle les Lombards en Italie, 339

O

*ODOACRE*, Roi d'Italie eſt défait par Théodoric et les Goths 19. il eſt chaſſé de Rome par les citoyens, 20. il s'empare de Ravenne, 21. il fait la paix avec Théodoric qui l'aſſaſſine, 26

*Origeniſtes*, leurs erreurs condamnées par Juſtinien, 165

P

*PAVIE*, priſe par Albouin, 363

*Pelage* Diacre, ſoulage les Romains aſſiégés, 217. Totila refuſe d'écouter ſes remontrances, 219 Totila le traite avec mépris, et cependant lui promet d'épargner le peuple, 225

*Perſes*, ravagent l'Empire, 359. ils ſont défaits, 374

*Perſarmeniens*, ils ſe révoltent contre les Perſes, 356

*Peſte* générale, ſa nature et ſes ſymptômes effrayans, 196. ſes différentes eſpèces, 198. ſes progrès et ſes ravages, 199

*Procope*, hiſtorien célébre, termine ſon ouvrage à la fin de la guerre des Goths, 264

R

*RAVENNE*, deſcription de ſes fortifications, 21. Théodoric y aſſiége Odoacre, *ibid.*

*Romains*, ils prennent Vérone par ſurpriſe, 201. ils la perdent, 202. ils ſont défaits en deux batailles par Totila, 203. les Généraux ne peuvent arrêter leurs murmures, 206. la timidité de quelques-uns eſt cauſe que Milan et la Ligurie éprouvent la fureur des Goths, 173. un ſoldat le leur reproche. *ibid.* valeur de quelques-uns ſous Narsès, 256. relâchement des troupes Romaines, 288. ils font une paix honteuſe avec les Abares, 284. ils ſont forcés de la demander aux Perſes, 385

*Rome*, ſiége de cette Vil-

le par Vitigis, Roi des Goths, 136. famine et peſte, 146. les Goths ſe retirent, 152. ſiége de cette Ville par Totila, 217. le peuple eſt réduit à la diſette, 218. Il ne trouve de reſſource que dans la charité du Diacre Pélage, *ibid.* ſes vives remontrances aux Généraux de l'armée, 219. Beſſas le conſole foiblement, 220. il l'opprime par ſon avarice, 223. Rome eſt livrée par quatre Iſauriens, 224. Totila y entre et uſe de clémence envers les vaincus, 225. Belliſaire la reprend, 230. Totila y rentre, 242. il la rétablit, 243

*Roſemonde*, femme d'Albouin, le fait aſſaſſiner. Pourquoi? 364. ſon ſort cruel, 366

*Ruſticienne*, femme de Boëce, diſtribue tous ſes biens aux pauvres pendant le ſiége de Rome, 226. Totila ordonne qu'on la reſpecte, *ibid.*

S

SCLAVONS, leur irruption en Thrace, 244. ils brûlent vifs Asbade gouverneur du fort Tzurule, 245. leurs cruautés horribles, 246. Germain va les attaquer et ils repaſſent le Danube, 247

*Simplicius*, Pape s'oppoſe à l'ordination de Pierre Monge pour le ſiége d'Alexandrie, 10

*Sophie*, femme de l'Empereur Juſtin, fait éclater ſa reconnoiſſance à la mort de l'Empereur, 325. elle veut rétablir la paix dans l'Egliſe, 326

*Symmaque* Pape, excommunie l'Empereur Anaſtaſe; c'eſt le premier qui ait prononcé cette ſentence contre un Prince, 37. ſon principe ſur la ſupériorité de la puiſſance ſpirituelle, *ibid.*

T

TEYAS, Roi des Goths, ſucceſſeur de Totila, 262. il marche contre Narſez, ſa valeur extraordinaire et ſa mort, 262. les Romains mettent ſa tête au haut d'une Pique, 263

*Théodat*, neveu de Théodoric, ſon caractère, il eſt odieux à Amalaſonte, 125. elle ſe réconcilie avec lui, le nomme Roi d'Italie, 126. il la fait mourir, 127. Juſtinien lui déclare la guerre, *ibid.* il conſent à tout, même à ceder ſon Royaume, 128. il viole ſon ſerment, 129. il eſt maſſacré par les ordres de Vitigis, 133

*Théodora*, femme de Juſtinien, ſa fermeté contre les Bleus et les Verds, 94. ſon origine et les débauches

scandaleuses de sa jeunesse, 312. horreur et mépris qu'on a pour elle, *ibid.* elle corrompt la jeunesse d'Alexandrie et en est chassée par les Magistrats, *ibid.* Justin la fait proclamer Impératrice, et Justinien l'épouse, 313. elle s'entend avec l'Empereur pour tromper le peuple, *ibid.* elle fait mourir Zenon pour s'emparer de ses biens, 314. traits de sa cruauté, 315. elle fait marier des citoyens malgré eux, 317. effets de désordre, 318

*Théodore* de Mopsuette, ses écrits font partie des trois Chapitres, 233

*Théodore* de Césarée agit contre les trois Chapitres, 234. il avoue qu'il mérite d'être brûlé vif; 237. il publie une sentence contre Vigile, 249

*Théodoret*, ses commencemens, et ce qui le regarde dans l'affaire des trois Chapitres, 232

*Théodoric* entre dans la Thrace à la tête des Goths, 5. il traite avec l'Empereur, et son fils reste à Constantinople, 6. celui-ci défait Odoacre en deux batailles, 19. il prend le titre de *Veronensis*, *ibid.* il s'empare de Milan et de Pavie, 21. reproche honteux de sa mere qui le voit fuir au siége de Ravenne, 26. il fait la paix avec Odoacre et l'assassine, 27. sagesse de son gouvernement en Italie, 28. il termine le schisme de l'antipape Laurent, 31. il prend le parti d'Alaric contre Clovis, 47. il rétablit les Goths dans les Gaules, 48. il fait enfermer et mourir de chagrin le Pape Jean, 63. il change de conduite, et fait mourir Boëce et Symmaque, 64. sa mort funeste, 65

*Tibere*, Capitaine des Gardes, est chargé du soin de gouverner l'Empire pendant la phrénésie de Justin, 360. il envoye des Ambassadeurs aux Perses pour demander la paix, 361. il monte sur le trône, 372. il triomphe des Perses, 373. il recherche l'alliance des Turcs, 376. fermeté qu'il fait paroître en apprenant le danger où se trouve Sirmium par les parjures du Roi des Abares, 383. il donne sa fille en mariage à Maurice, il tombe malade, 390. ses avis à Maurice, 392. sa mort, son portrait, 394

*Timothée* Solofaciole, Patriarche d'Alexandrie, demande à l'Empereur que le clergé puisse nommer son successeur, 9. il envoie pour cela Jean Talaïa qui est élu après lui, *ibid.*

*Topere*, Ville maritime de

de Thrace, assiégée, par les Sclavons, 245. leur fureur et la résistance qu'ils y trouvent, 246. ils la prennent, *ibid.*

*Totila* inspire aux Goths de massacrer Eraric, 200. son caractère, *ibid.* Ils lui donnent la couronne, 201. Il les anime contre les Romains, 202. il remporte une grande victoire, 203. il s'avance dans l'Italie, 204. il traverse la Campanie et passe jusqu'à Benevent, *ibid.* il visite S. Benoît, et voudroit le tromper en lui envoyant un officier, 205. le saint le reprend de ses ravages et lui annonce la durée de son regne, 206. il assiége Naples, *ibid.* il réduit sous son obéissance les Brutiens, la Pouille, la Calabre et le Pays de Lucques, 207. Il traîne Demetrius, la corde au col devant Naples, et l'oblige à exhorter les assiégés de se rendre, *ibib.* il entreprend de séduire le Sénat de Rome, 215. il assiége la place, 216. il entre dans Rome, et épargne le peuple, 225. reproches qu'il fait au Sénat, 226. il écrit à Justinien pour lui demander la paix, 227. il n'est arrêté de détruire Rome que par une lettre de Bélisaire, 229. il perd Rome, il est défait et se retire, 231. il remporte une victoire sur les Romains, 240. il prend la citadelle de Rusce, 241. il assiége Rome de nouveau et y entre par stratagême, 243. il y répare les désordres de la guerre, 244. il envoye offrir la paix à Justinien, *ibid.* il ravage la Sicile, *ibid.* il refuse à Narsés de se rendre, 255. son adresse pour différer le combat, 256. on lui refuse de traiter, 257. son armée est mise en déroute, 258. il est pris et tué par un Gépide, circonstance sur la durée de son régne, 259.

*Toxandre*, Roi des Turcs, insulte cruellement Valentin Ambassadeur de Tibere, 377

*Trazamond*, Roi des Vandales en Afrique, persécute les Catholiques par séduction, 14

*Tremblement* de terre à Constantinople, Justinien en répare les ravages, 295

*Turcs*, leur origine, 342. leurs Ambassadeurs sont maltraités par Cosroez, *ibid.* ils deviennent amis des Romains, 344

*Tzaniens*, ils se révoltent contre l'Empereur et en sont punis, 292

V

*VALENTIN*, Ambaſſadeur des Romains chez les Turcs eſt reçu ignominieuſement et ſe comporte avec une belle fermeté, 378
*Vandales*, leur maniere de vivre, 118
*Verine* Impératrice, belle-mere de Zenon, ſoutient Léonce dans la révolte, et y gagne Illus, 7. elle eſt relegguée en Thrace, où elle meurt, 9
*Verus* mauvais Général, comment Totila en juge, 240
*Vigile* Pape, ſon entrée au Pontificat, 142. il vient à Conſtantinople par ordre de Juſtinien, 237. variations dans ſa conduite, 238. il condamne les trois Chapitres, 239. troubles que cauſe ſon *Judicatum*, *ibid.* Ruſtique et Sebaſtien ſes Diacres publient qu'il a renoncé au Concile de Calcédoine, *ibid.* il retire ſon *Judicatum*, 248. il eſt perſécuté cruellement par l'Empereur, 249. il ſe ſauve à Calcédoine et refuſe d'aſſiſter au Concile de Conſtantinople, 250. cependant il y vient et condamne les trois Chapitres. *ibid.* ſchiſme que cauſe ſa déciſion, 251
*Vitigis*, Roi des Goths; fait maſſacrer Théodat, 133. il s'avance vers Rome, 134. Il envoye des Ambaſſadeurs à Béliſaire, 136. il perd une grande bataille, 139. il va ſecourir Rimini, 167. il aſſiége Milan, 172. il eſt fait priſonnier à Ravenne, 184. Béliſaire le mene à Conſtantinople, 187
*Uſdrilas*, Goth de naiſſance, écrit à Narsès en termes inſultans, 253. il propoſe un combat, et il y eſt tué, tué, 254

Z

*ZENON*, Empereur 1. il joüit de la couronne dans l'Iſaurie, n'oſant paroître, 2. l'Impératrice le rappelle ſur le trône, 3. ſon portrait et l'horreur de ſa vie, 4. il fait alliance avec Théodoric Rumal, 8. il veut ſoutenir l'ordination de Pierre *Monge* par les hérétiques et rejette Jean Talaïa, 10. il donne ſon *Henotique*; ce que c'eſt, 11. il rachete ſon frere Longin, qui lui eſt tout ſemblable, 17. il exhorte Théodoric à porter la guerre en Italie contre Odoacre, 18. l'Impératrice Ariane ſa femme le fait enfermer et expirer dans un ſépulcre, 23

*Fin de la Table des Matières du Septiéme Volume.*

610242

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI